



THE J. PAUL GETTY MUSEUM LIBRARY



LES

LETTRES ET LES ARTS

Digitized by the Internet Archive
in 2017 with funding from
Getty Research Institute

https://archive.org/details/leslettresetlesa04unse


CHOCOLAT
MENIER
Victor Gilbert

LES

LETTRES ET LES ARTS

PARIS



On trouve chez MM. Boussod, Valadon & Cie, 9, rue Chaptal, des épreuves de cette planche, fac-similé d'aquarelle, au prix de VINGT FRANCS l'épreuve.

LES

LETTRES ET LES ARTS

REVUE ILLUSTRÉE

TOME QUATRIÈME



PARIS

BOUSSOD, VALADON ET Cie, ÉDITEURS

9, RUE CHAPTAL, 9

1888

THE J. PAUL GETTY CENTER
LIBRARY

LES

LETTRES ET LES ARTS



NOTES

ET

SOUVENIRS

Vendredi, 11 août 1871. — Hier, dans le parc de Saint-Cloud, sur le gazon, au milieu des grandes tentes de l'ambulance, un catafalque était dressé. Autour d'un cercueil étaient rangés cinquante ou soixante soldats estropiés, infirmes, amputés. Cinq ou six, pâles, épuisés, s'étaient fait rouler près du catafalque, dans de petites voitures. Sous les tentes, dans leurs lits, les blessés se soulevaient et regardaient de loin. Une musique militaire jouait une marche funèbre; puis un pasteur protestant prononça un discours. Beaucoup de soldats pleuraient.

Je demande le nom de celui à qui l'on faisait de si touchantes funérailles. C'était un jeune chirurgien danois, le docteur Arendrup; depuis le commencement de la guerre, il soignait nos blessés avec le plus admirable dévouement; il vient de mourir à la peine.

Deux soldats derrière moi, pendant l'allocution du pasteur, causaient :

— Lui en fait-on des belles phrases ! disait l'un des soldats, lui en fait-on !

— C'est que c'était un bien brave homme.

— Oh ! je sais bien, mais s'il était mort, il y a six mois, on ne lui aurait pas fait, tout de même, tant de belles phrases. Quand nous avons enterré notre lieutenant-colonel, cet hiver, du côté de Saint-Calais — c'était aussi un bien brave homme — et on ne lui a pas dit tant de choses que ça... Un grand trou, quelques pelletées de terre, une croix de bois et ç'a été fini... Une heure après, les Prussiens arrivaient et nous nous battions à l'endroit même où on l'avait mis... Des coups de fusil, des coups de canon, voilà la musique et les discours qu'il a eus pour son enterrement !

Vendredi, 18 août, 1871. — Cette affiche s'étale sur tous les murs de Paris : *Aux hommes politiques ! Aux hommes de lettres ! A vendre, presque pour rien, un grand journal quotidien, républicain modéré; s'adresser à M. X...*, etc., etc.

Presque pour rien... Et si l'on tombe d'accord sur ce *presque pour rien,* l'acquéreur sera-t-il condamné à rester républicain *modéré ?* Pourra-t-il, si cela l'amuse, se déclarer républicain *immodéré ?*

D'ailleurs, on vend, en ce moment, les choses les plus étranges. Sur les planches entourant ce tas de décombres qui fut autrefois le ministère des Finances, j'ai trouvé, tout à l'heure, côte à côte, les affiches suivantes :

1° Vente aux enchères publiques, au fort d'Issy, de douze tonnes de pétrole, contenant 1,125 litres;

2° Vente aux enchères publiques, au Louvre, de 35,258 pièces de linge de corps et de table provenant de la lingerie impériale;

3° Vente aux enchères publiques, au Tattersall, de cent chevaux provenant du train de l'artillerie allemande;

4° Vente aux enchères publiques de deux batteries flottantes, etc.

Quelle liquidation ! et qui pourra bien acheter ces deux batteries flottantes ? Un vieux monsieur, de l'aspect le plus pacifique, était arrêté devant cette affiche et prenait des notes... Pensait-il à se monter une

petite marine d'occasion? Elles trouveront acheteur, n'en doutez pas, ces deux batteries flottantes, car mon coiffeur, ce matin, me disait :

« Tout va bien, monsieur, tout va bien... Les faux cheveux ont *repris* avec une rapidité extraordinaire. »

Et ce ne sont pas seulement les faux cheveux qui reprennent... Tout reprend... Le nouveau directeur de l'Opéra a écrit, la semaine dernière, aux abonnés, pour leur demander s'ils avaient l'intention de conserver leurs loges. Et la *Semaine religieuse,* dans son numéro du 22 juillet, publie l'avis suivant :

Les personnes qui font partie de l'Adoration pour le Cœur de Jésus sont priées de vouloir bien faire connaître à la communauté si elles veulent conserver leurs jours et leurs heures d'adoration ; dans ce cas, il leur sera remis une carte pour l'Adoration.

Et quelque grande mondaine, de la même plume, a dû écrire au directeur de l'Opéra et au directeur de la *Semaine religieuse* qu'elle reprenait sa loge à l'Opéra et son jour d'adoration.

Dimanche, 20 août. — Au moment des élections de Février 1871, il y a eu une étonnante poussée d'illustrations et célébrités provinciales. C'étaient, pour la plupart, des avocats, de braves gens, peu occupés, tous bâtonniers ou anciens bâtonniers — on est bâtonnier à peu de frais en province — pas jeunes, grisonnants et bedonnants. Sur le tard, grâce aux événements, la lumière se faisait en leur esprit. Ils découvraient leur véritable vocation : c'était la politique, et tous les aigles des barreaux de province s'envolaient vers Bordeaux, puis de Bordeaux à Versailles.

Après quoi, ce fut, avec la Commune, une nouvelle et plus brillante encore floraison de grands hommes, grands hommes d'État et grands hommes de guerre. Jamais en moins de temps, plus de Français n'arrivèrent à la gloire, et à quelle gloire! Si bien que les rédacteurs du grand dictionnaire Larousse, depuis cinq ou six ans en cours de publication, sont, en ce moment, dans le plus terrible embarras. Mille ou douze cents grands hommes de fraîche date sont là, faisant queue à la porte du

Panthéon et réclamant leur part d'immortalité. Ils seront les héros d'un volume supplémentaire.

Mardi, 22 août 1871. — Les caravanes anglaises commencent à prendre une marche régulière. Nos voisins viennent voir les ruines de Paris et visiter les champs de bataille autour de Paris : Buzenval, Champigny. La place du Havre, tous les matins, vers dix heures, offre un curieux spectacle. Il y a là, rangés le long du trottoir, plusieurs breaks à quatre chevaux. La capacité de chaque break est de quarante à cinquante Anglais ou Anglaises. Cent cinquante à deux cents touristes, le guide à la main, la lorgnette en bandoulière, attendent paisiblement, sur le trottoir, le signal de leurs guides pour monter en voiture.

Des Français n'auraient pas ce calme et cette patience. Ils voudraient tous avoir la meilleure place, et ce serait une épouvantable bousculade.

Ici, l'ordre le plus parfait. Ces Anglais sont merveilleux ; ils savent qu'ils ne s'appartiennent plus ; ils ont traité avec un entrepreneur qui doit les coucher, les nourrir, les voiturer, etc., etc. Ils se laissent faire docilement. Ils ne sont plus des êtres libres ; ils sont des colis manipulés par des employés. Ils ont le sentiment que c'est au gouvernement qu'il appartient de gouverner. Et c'est peut-être à cause de cela qu'il n'y a pas, tous les quinze ou vingt ans, une révolution en Angleterre.

Samedi, 26 août 1871. — Les journaux ne publient que des comptes rendus fort abrégés des audiences des conseils de guerre de Versailles. Il faut espérer que les choses qui se disent là seront recueillies par la sténographie et publiées *in extenso*. L'histoire de la Commune est tout entière, étrange et naïve, dans les dépositions des témoins.

Voici, par exemple, le texte, absolument exact et complet, des paroles prononcées hier par un témoin qui se nommait Parod.

Le colonel Merlin lui adresse cette question :

— Vous avez été arrêté sous la Commune. Pourquoi avez-vous été arrêté ?

— Pour rien; parce que j'ai déplu, en passant sur le boulevard, à un colonel... Il faut dire qu'il était un peu *lancé,* ce colonel... J'étais sur le trottoir avec un de mes amis... Ce colonel voulait remonter à cheval... Je vois qu'il se trompe de pied pour l'étrier. Je dis à mon ami : « Regardons bien, ça va être drôle, nous allons rire. » Cependant le colonel s'aperçoit qu'il se trompe de pied, reprend le bon pied, mais ne l'engage pas assez dans l'étrier, veut s'enlever, manque son coup, glisse, roule, se rattrape à l'étrivière, le képi roule d'un côté, le sabre de l'autre. Nous nous tordions, mon ami et moi.

— Était-ce bien un colonel? demande le président du conseil.

— Oui, monsieur le président, c'était un colonel... enfin, il avait cinq galons d'argent à sa manche et à son képi... Moi, je dis à mon ami : « Si ça n'est pas dégoûtant! Voilà pourtant les gens qui font massacrer le monde. » J'avais parlé trop haut. Le colonel m'entend, se retourne et me dit : « B... d'aristo, ça vous va bien de vous moquer de ceux qui se font tuer pour vous. — Ça n'est pas en ce moment-ci, en tout cas, que vous vous faites tuer pour moi... et puis, je ne vous demande pas de vous faire tuer pour moi. — A votre âge, me répond le colonel, vous devriez être dans nos rangs, devant l'ennemi. — Dans vos rangs... Eh bien! et vous, est-ce que vous y êtes dans vos rangs? Vous êtes en train de faire la noce. Voilà tout. — Qu'on empoigne cet homme-là, s'écrie le colonel. — M'empoigner! ça ne se passera pas comme ça, avez-vous un mandat d'amener? Et puis je suis étranger, Suisse, né à Lausanne. — Ah! vous êtes étranger!... Vous venez manger l'argent de la France! — Je ne mange pas l'argent de la France, je mange mon argent; c'est vous qui mangez l'argent de la France. » A ce mot, dans la foule, on se met à rire... On m'était sympathique... On me faisait de la place... Je manœuvrais pour me sauver; mais je vois le colonel et ses ordonnances qui cherchaient à me couper ma ligne de retraite. Je me dis : « Je suis capable de trouver, tout à l'heure, au lieu d'une foule sympathique, une foule pas sympathique... Ça tourne si vite, les foules, à Paris... »

Je m'arrête, mais la déposition tout entière était de ce ton, vive, alerte...

On avait la scène devant les yeux... On assistait à la querelle de ce colonel... un peu *lancé* et de ce b... d'aristo, qui était un petit bourgeois de Lausanne.

Lundi, 28 août. — Petite conversation sur le théâtre, aux Variétés, entre deux très peu célèbres, mais très jolies petites comédiennes. C'était dans la journée, pendant une répétition, dans un recoin obscur des coulisses. Un simple châssis de toile nous séparait, le garçon d'accessoires et moi, des deux jeunes amies, et, sans être vus, nous entendions à merveille.

— Eh bien, tu lui as parlé ?

— Oui, je suis allée chez lui tout à l'heure.

— Et tu lui as dit ?

— Que tu étais désolée, mais que, comme il ne faisait plus rien pour toi depuis trois mois, tu te trouvais dans la nécessité de lui donner congé.

— Et il a compris, n'est-ce pas ?...

— Il n'a pas compris du tout... Il s'est mis à aller et venir, comme ça, avec de grands gestes... « Elle ose dire que je n'ai rien fait pour elle depuis trois mois... Tenez... Regardez... Soyez juge. » Et il est allé prendre, dans un tiroir fermé, un petit carnet... « Je me doutais de cela... et alors j'ai pris mes précautions... J'ai tout écrit. Vous allez voir. »

— Et tu as vu ?

— Et j'ai vu qu'il avait dépensé pour toi plus de quatorze mille francs depuis trois mois.

— Plus de quatorze mille francs !

— Et dame, dans les circonstances actuelles, ça représente bien vingt-huit mille francs sous l'Empire.

— Mais ce n'est pas vrai ; il n'a pas dépensé quatorze mille francs !

— Cependant, c'était écrit...

— Ah ! je vois ce que c'est ! Il compte les bijoux ! C'est trop fort !

En ce moment, brusque intervention du régisseur.

— Mais c'est à vous, mesdemoiselles... Vous avez manqué votre entrée !

Et mademoiselle X... se précipite sur la scène, tout en répétant :

— Compter les bijoux ! C'est trop fort ! Compter les bijoux !

Nous restons seuls en présence, le garçon d'accessoires et moi. C'est un vieux serviteur de la maison, un excellent homme, très aimé de tous au théâtre. Voilà bien longtemps que j'ai l'habitude de le voir trôner dans son magasin d'accessoires, au milieu de ses pendules en bois doré, de ses vieux fusils à pierre, de ses joyaux de chrysocale et de ses poulets de carton. Plus d'une fois il m'est arrivé de causer, le soir, avec lui, dans les coulisses, et non sans agrément. Sa conversation vaut la conversation de bien des gens du monde. Il a entendu le dialogue des deux comédiennes, il me regarde et me dit avec un indulgent sourire de commisération :

— Pauvre petite, elle est ennuyée tout de même!

Il me quitte pour s'en aller chercher, au magasin d'accessoires, une vieille escopette et un vieux chapeau de brigand calabrais qui seront nécessaires tout à l'heure pour la répétition. Que de braves gens dans tout ce petit monde des théâtres : machinistes, habilleurs, avertisseurs, etc., etc. Et jamais, chez eux, dans leur pauvreté, jamais de jalousie, jamais de révolte, jamais de colère contre le luxe des comédiennes. Cet honnête homme qui gagne cinq ou six francs par jour s'intéressait au malheur de cette petite qui ne veut pas que les bijoux comptent.

On répète une des grandes opérettes d'Offenbach dont la reprise doit avoir lieu dans quelques jours. Je veux entrer en scène, mais je me heurte à une petite troupe de choristes, une dizaine de basses chantantes, qui me barrent la route. Les bras ballants, d'une voix caverneuse, ils chantent :

Grisons-nous tous
Comme des fous,
Et chacun ayant sa chacune
Amusons-nous au clair de lune.
Grisons-nous tous, etc.

Le chœur terminé, pendant que mademoiselle Aimée dit, avec beaucoup d'éclat, la grande phrase du finale, deux de mes basses chantantes se mettent à causer :

— C'est drôle d'entendre ces airs-là. Nous ne les chantions pas, l'année dernière. Où étiez-vous pendant la guerre?

— Ici, à Paris, dans un régiment de marche.

— Moi, à l'armée de la Loire, avec le général Chanzy. Nous en avons eu de la misère, devant le Mans.

Et tous deux, au signal donné, reprennent avec leurs camarades :

Grisons-nous tous
Comme des fous, etc.

Je me faufile parmi les choristes, et me voici sur la scène. Offenbach est là, assis, à l'avant-scène, dans un fauteuil, très pâle, grelottant sous un paletot d'hiver.

— Je suis souffrant, me dit-il, je n'ai pas dormi cette nuit, pas déjeuné, ce matin; je n'ai ni voix ni jambes. La répétition est détestable... Tous les mouvements défigurés, ralentis... et je n'ai pas le courage de m'en mêler.

Il n'a pas fini cette phrase, et le voilà debout, furieux, brandissant sa canne. C'est aux choristes femmes qu'il s'adresse :

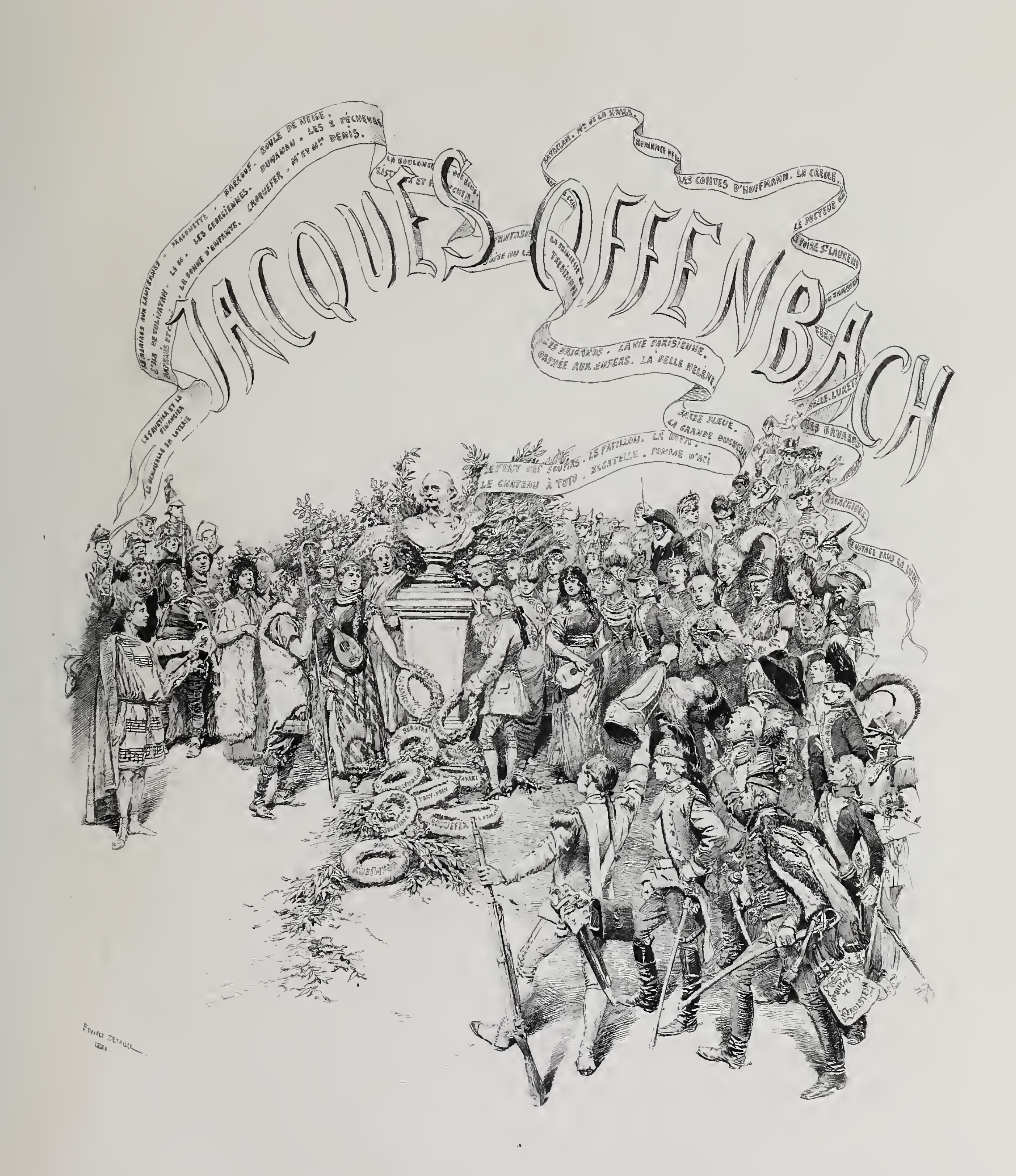
— Qu'est-ce que vous venez de chanter là, vous, mesdames?... Allons, recommençons, recommençons tout le finale !

Offenbach va se placer, près du piano, à côté du chef d'orchestre, et prend la direction de la répétition. Il a soudainement retrouvé, comme par miracle, le mouvement, la force, la vie. Il s'anime, s'excite, s'échauffe, se démène, parle, chante, crie, va secouer, tout au fond du théâtre, des choristes endormis, revient à l'avant-scène, puis court à gauche bousculer des figurants... Il grelottait tout à l'heure. Il est en nage maintenant. Il ôte son paletot et l'envoie à la volée sur le fauteuil, il bat la mesure à tour de bras, casse sa canne, tout net, en deux morceaux, sur le piano, laisse échapper un juron, jette par terre sa moitié de canne, arrache violemment l'archet des mains du chef d'orchestre tout effaré, et, sans s'arrêter, avec une puissance extraordinaire, continue de battre la mesure, tenant et entraînant tout le monde à la pointe de son archet. Que d'esprit dans cette physionomie si expressive et si originale! Que d'énergie dans ce petit corps si frêle, si délicat, si chétif! Ce n'est plus le même homme, et ce ne sont plus les mêmes artistes, plus les mêmes choristes. Le finale est enlevé, de verve, d'un seul trait, sans un accroc, dans une véritable furie de bonne humeur et de gaieté. Et tous, artistes, choristes, figurants, après la dernière note jetée,

Programme dessiné pour la représentation en l'honneur de Jacques Offenbach
par Édouard Detaille.

Programme dessiné pour la représentation en l'honneur de Jacques Offenbach par Édouard Detaille.

P. 12


JACQUES OFFENBACH
BARKOUF. BOULE DE NEIGE.
LES GEORGIENNES. DUNANAN. LES 2 PÊCHEURS.
LA BONNE D'ENFANTS. CROQUEFER. M. ET Mme DENIS.
LE SAVETIER ET LE FINANCIER
LES CONTES D'HOFFMANN. LA CRÉOLE.
LE DOCTEUR
LA FOIRE St LAURENT
LA PRINCESSE DE TRÉBIZONDE
LES BRIGANDS. LA VIE PARISIENNE.
ORPHÉE AUX ENFERS. LA BELLE HÉLÈNE.
BARBE BLEUE.
LA GRANDE DUCHESSE
LE PAPILLON. LA DIVA.
LE CHATEAU À TOTO. BAGATELLE. POMME D'API
LES BAVARDS
VOYAGE DANS LA LUNE
ÉDOUARD DETAILLE

applaudissent Offenbach qui retombe épuisé sur son fauteuil, en disant :

— J'ai cassé ma canne, mais j'ai retrouvé mon finale.

Jeudi, 31 août 1871. — Encore au conseil de guerre. On prétend qu'il y a trois ou quatre cents façons de dire : *je vous aime.* Il y a autant de manières de répondre *non* à cette question adressée par le colonel Merlin à chaque témoin : *Êtes-vous parent ou allié de l'accusé ?*

Une grosse dame se présente, rougeaude, émue, agitée... Le président dit la petite phrase : *Êtes-vous parente, etc.* — « Moi, oh! non, par exemple, s'écrie la grosse dame avec indignation... » Et elle paraît positivement révoltée qu'une telle supposition ait pu venir à l'esprit de ce colonel.

Les pompiers, les gendarmes, les sergents de ville ne bronchent pas et répondent tranquillement, impassibles : « Non, mon colonel. »

Un monsieur qui se présente d'un air assez dégagé, et qui, tout à l'heure, cherchera à briller dans sa déposition, sourit en entendant la question du président et répond, légèrement, avec un petit dodelinement de la tête : « Non, non, monsieur le président. »

Cet autre s'avance lentement, majestueusement, solennellement; il s'est composé une attitude et a dû *l'essayer* devant sa glace, le matin. Il s'écrie : « Parent ! Allié ! Jamais, monsieur le président ! » Et il reste, le bras étendu, dans une attitude théâtrale. Il appartient à la catégorie des témoins ravis d'être témoins, fiers d'avoir à parler en public.

Voici, au contraire, le témoin timide, gêné, embarrassé. *Êtes-vous parent ou allié?...* Il croit avoir mal entendu... Il ne s'explique pas qu'on puisse lui adresser une pareille question... Enfin, il balbutie : « Pardon, monsieur le président, mais je n'ai pas bien compris. » Alors le colonel docilement redit la question, et le témoin de répondre : « Oh ! non, ni parent, ni allié, et, d'ailleurs, je le serais que je ne l'avouerais pas. »

Une femme d'une trentaine d'années, assez belle, grande, vigoureuse, haute en couleur, et d'un aplomb magistral... « Votre nom ? Votre âge ? Êtes-vous ou avez-vous été au service de l'accusé ? »

Et cette femme, alors, de la voix la plus nette :

— Au service de l'accusé... Mon Dieu! j'ai été sa maîtresse pendant dix-huit mois... Ça peut-il s'appeler avoir été au service de quelqu'un?

Jamais je n'ai vu un conseil de guerre plus violemment interloqué. Le colonel regardait le chef de bataillon qui regardait le capitaine qui regardait le commissaire du gouvernement. Tous, anxieux, du regard se consultaient... Le président, enfin, reprit :

— Non, non! ça ne peut pas s'appeler avoir été au service de quelqu'un.

— Comme vous voudrez, monsieur le président.

L'interrogatoire continue.

Samedi, 2 septembre. — Autre vente, hier, la vente des voitures de l'Empereur dans la cour des écuries du Louvre. Je passais sur le quai. Je vois une affiche collée au-dessous du balcon de Charles IX, une véritable affiche de vente judiciaire après faillite; rien n'y manque : noms de l'expert et du commissaire-priseur, adjudication au comptant, cinq pour cent de frais, etc., etc. J'entre. On ne vend que les voitures de service...

Le commissaire-priseur est à son poste... Un vieux monsieur, très râpé, s'approche de lui :

— Et les voitures de gala, quand les vendra-t-on?

— Je ne saurais vous dire... Le liquidateur est fort embarrassé... Les acheteurs probablement feraient défaut... Il n'y a plus de débouchés pour les équipages de cour.

— Comment, plus de débouchés?

Le vieux monsieur râpé paraît surpris, presque choqué.

— Non, il n'y en a plus... Après 1830, après 1848, on s'est défait à très bon compte des grandes voitures royales. Il y avait, en Allemagne et en Italie, beaucoup de petits rois et de grands-ducs qui étaient enchantés de trouver *de bonnes occasions;* mais le nombre des souverains a tant et tant diminué dans ces derniers temps que, je vous le répète, il n'y a plus de débouchés.

Voilà comment Napoléon III, en poussant au système des nationalités,

des grandes agglomérations, en aidant le roi d'Italie et le roi de Prusse à culbuter les petits trônes italiens et allemands, voilà comment Napoléon a compromis, non seulement les intérêts de la France, mais encore les intérêts de la liquidation de sa liste civile... On ne sait que faire de ses voitures de gala.

Quelle hécatombe, en effet, depuis dix ans! En 1860, le grand-duc de Toscane, les ducs de Parme et de Modène; en 1861, le roi de Naples; en 1862, le roi Othon; en 1866, le roi de Hanovre, le duc de Nassau et l'électeur de Hesse; en 1867, l'empereur Maximilien; la reine d'Espagne, en 1869; l'empereur Napoléon, en 1870, et, très prochainement, selon toute apparence, le duc d'Aoste, en ce moment très fragile roi d'Espagne.

Lundi, 4 septembre 1871. — Je revenais de Versailles à cheval; j'avais pris le chemin des écoliers par Marnes et Ville-d'Avray. Je traversais le joli bois qui porte le joli nom de Fausses-Reposes. Tout à coup, j'aperçois, installé devant un chevalet, sous un grand parasol blanc, une sorte de paysan, blouse de toile bleue, pantalon de velours à côtes, chapeau de paille à larges bords. Je m'arrête un peu étonné. Qu'est-ce que c'était que ce vieux bonhomme en train de faire du paysage? Je reconnais le père Corot. Il était là, seul, travaillant dans ce grand silence, avec les oiseaux chantant sur sa tête. La nature et lui avaient l'air de deux vieux amis, se connaissant de longue date, habitués à vivre ensemble, se comprenant et s'aimant de tout leur cœur.

Tout à coup, le père Corot se lève, se met à chercher dans ses poches, en tire une vieille pipe et une vieille blague toute bondée de tabac. Il bourre sa pipe, lentement, soigneusement, amoureusement. C'était un grand fumeur devant l'Éternel. Après quoi, nouvelle fouille dans ses poches, et voilà le pauvre homme pris d'une très vive inquiétude. Il cherche, il cherche et ne trouve pas. Ce n'est plus de l'inquiétude, c'est du désespoir. Il avait oublié ses allumettes! Retourner chercher un briquet à la maison ou passer la journée sans fumer *sa chère pipette,* comme il disait..., dure alternative!

J'avais des allumettes, moi!... Une petite boîte d'allumettes bougies avec un portrait de M. Thiers. Tout cela pour deux sous. Une combinaison ingénieuse se présenta tout aussitôt à mon esprit. Quelle spéculation tentante! Dire au père Corot : « Donnez-moi ce petit paysage, et moi, en échange, je vous donnerai ce petit briquet avec un joli portrait de M. Thiers par-dessus le marché. Peinture pour peinture. » Corot aurait peut-être consenti... Mais je n'osais pas.

Je m'approchai. En entendant les feuilles sèches craquer sous les pas de mon cheval, Corot se retourna. Je vis un éclair dans ses yeux. *Ah! si ce monsieur pouvait avoir du feu...* Voilà ce qu'il se disait, le père Corot. Et moi, généreusement, je lui donnai ma petite boîte d'allumettes. Jamais, je crois, je ne fus remercié d'aussi grand cœur. Je m'en allai, par le bois, au pas de mon cheval. A une cinquantaine de mètres, je me retournai. Le vieux paysan s'était remis au travail, mais, entre le peintre et le tableau, s'élevait en spirales une légère colonne de fumée. Papa Corot avait allumé sa pipe.

Vendredi, 8 septembre 1871. — Le hasard, ce matin, fait tomber sous ma main un exemplaire du *Times,* du 21 mars dernier. Les correspondants du *Times* étaient alors dans la joie. De toutes parts, depuis dix mois, quelle abondance merveilleuse d'événements *à sensation!* Le *Times* avait mis en mouvement une véritable armée de reporters, tous pleins d'entrain, d'ardeur, et, il faut bien le reconnaître, de talent, mais ayant beaucoup plus de goût pour les vainqueurs que pour les vaincus. Nous n'avons pas été traités avec impartialité et générosité par le grand journal de Londres. Et cependant, ceux qui voudront raconter plus tard l'histoire des années 1870 et 1871, trouveront dans les colonnes du *Times* des choses bien curieuses et bien exactes.

Ce numéro du 21 mars est, à lui seul, le plus saisissant, le plus extraordinaire des documents historiques. Il mériterait d'être traduit de la première ligne à la dernière.

D'abord deux *Leading articles.* Le premier est consacré au mariage de la princesse Louise avec le marquis de Lorne. Voici ce qu'un Anglais pouvait



écrire, pendant que la guerre civile succédait en France à l'invasion, pendant que nous prenions plaisir à nous entre-tuer, sous les yeux de M. de Bismarck :

« Aujourd'hui un rayon de soleil égayera chaque maison de l'Angleterre. « Une fille du peuple, dans le sens le plus vrai du mot, sera mariée à un des « nôtres. La mère est des nôtres, et la fille est des nôtres. Nous honorons la « Reine et nous lui obéissons ; nous la couronnons et nous lui rendons hom- « mage ; nous prions pour elle, et travaillons pour elle, et combattons pour « elle ; nous partageons ses joies et ses douleurs ; nous sentons que, dans le « malheur aussi bien que dans la prospérité, nos destinées sont associées aux « destinées de cette dynastie, à laquelle nous nous sommes confiés depuis « tant de siècles. Nous avons, il est vrai, de bonnes raisons pour nous en « féliciter, en ce moment où les principes les plus nécessaires et les plus « anciens de la société sont si étrangement méconnus. La Royauté existe ici « dans sa force la plus douce, la plus sage et la plus respectée. La Reine est « une Anglaise, et sa famille une famille anglaise, etc., etc. »

Le second *Leading article* est consacré à la Révolution du 18 mars et commence ainsi :

« La guerre est déclarée entre Paris et Versailles, entre le drapeau rouge « et le drapeau tricolore. La Commune est soulevée contre l'Assemblée. Il y a, « entre les deux adversaires, une question de force aussi bien qu'une question « de droit, et c'est la solution de la première qui décidera des mérites de la « seconde. »

Je tourne la page, et je trouve une lettre du correspondant de Paris, à la date du 19 mars, quatre heures de l'après-midi :

« Je viens de faire, dit-il, un petit voyage d'exploration. Un cordon de « sentinelles interdit le passage sur la place Vendôme, qui était le quartier « général d'Aurelles de Paladines, et qui est maintenant occupée par les « soldats de la Commune. Le commandant en chef Henry a quitté son petit « cabaret de Montrouge pour une nouvelle résidence véritablement princière. « Tout est tranquille aux alentours de la place Vendôme. Je gagne la rue de « Rivoli qui est déserte. Pas un factionnaire dans les guérites des Tuileries. « Le portier du palais paraissait profondément perplexe. Je voulais entrer, il

« me fit des remontrances ; il sentait, bien qu'il n'y eut pas une âme dans les « Tuileries, qu'il avait encore à remplir une sorte de devoir abstrait. Il avait « déjà vu bien des changements de propriétaire, et il était la seule personne « qui pût se considérer, pour le moment, comme maître du château. J'eus « avec lui une curieuse conversation, et je m'en allai à l'Hôtel de ville. »

Toutes les rues sont solidement barricadées, d'après un système particulier, et le correspondant du *Times* constate, avec une évidente complaisance, que ce système est des plus pratiques et des plus ingénieux :

« Un passage est laissé libre au centre pour les piétons, la section du « milieu étant en avant et recouvrant les deux sections de côté. Des enfants, « apprenant de bonne heure l'art de gouverner Paris, travaillent activement à « la construction des barricades, et, de temps en temps, des passants sont « invités à vouloir bien apporter leur pavé. Le son des clairons se fait « entendre et cause une certaine émotion ; des gardes nationaux et des « soldats de la ligne, ces derniers non armés, mais plus nombreux que les « gardes nationaux, arrivent en chantant, agitent leurs képis et sont chaude- « ment accueillis par les barricadeurs. C'est le moment où il est prudent, de « la part des personnes les plus antidémocrates, de lever leurs chapeaux « et de montrer beaucoup d'enthousiasme. »

Je tourne encore la feuille, et je vois sur la même page deux correspondances venant immédiatement à la suite l'une de l'autre, datées, la première de Berlin, 18 mars, l'autre de Douvres, 20 mars, et racontant, la première, le retour de *l'Empereur-Roi en Allemagne,* et la seconde, l'arrivée de *l'Empereur Napoléon en Angleterre.*

C'est *le samedi 18 mars* que l'empereur Guillaume a fait son entrée à Berlin, en même temps que M. Assi et ses amis faisaient leur entrée à l'Hôtel de ville de Paris. Le correspondant du *Times* raconte la grande ovation faite à l'Empereur. Les locomotives, les wagons, les stations étaient décorés de drapeaux et de guirlandes de sapin et de chêne, les deux arbres symboliques de Brandebourg et d'Allemagne. A une distance de plusieurs milles de Berlin, la voie est bordée d'une foule immense, ouvriers, enfants des écoles, corporations, tout le monde en habits de fête. C'étaient là les avant-gardes de l'armée

de plusieurs centaines de milliers de personnes qui, dans la capitale, attendaient l'arrivée du souverain. Il paraît, il salue, au milieu des hourras enthousiastes. Il est reçu par les princes et les princesses de la famille impériale. A cette même place, dans cette gare, il avait quitté la Reine, il y a huit mois..., et parti roi de Prusse, il revenait empereur d'Allemagne. Il embrasse sa femme, ses filles, ses petits-enfants, et, vaincu par l'émotion, ne peut retenir ses larmes. On lui jette des bouquets de roses, des couronnes de laurier. Puis, il monte en voiture et se dirige vers le palais, *à l'heure même* où les vainqueurs de Belleville et de Montmartre s'installaient à l'Hôtel de ville et se disaient : « Paris est à nous, il s'agit maintenant de s'emparer de la France ! »

Cependant, *ce même jour,* l'empereur Napoléon, rendu à la liberté, se préparait à quitter le palais de Wilhelmshohe, et le *Times* du 21 mars, raconte le voyage de Napoléon III, de Cassel à Douvres.

Le dimanche 19 mars, à six heures, pendant que M. Thiers abandonnait Paris, en emmenant avec lui tout le gouvernement, l'Empereur partait de Wilhelmshohe, escorté par une garde d'honneur allemande, sous le commandement du général de Montz, gouverneur de Cassel, qui l'accompagne jusqu'à la frontière. L'Empereur est reçu là par un aide de camp du roi des Belges, traverse toute la Belgique dans le train royal et s'embarque sur le *Comte de Flandre*, le yacht à vapeur du roi des Belges. A Douvres, l'Empereur trouve l'Impératrice, le Prince Impérial, le prince Murat, le prince Lucien Bonaparte et les *dames de service,* mesdames de Saulcy et Carrette. Une foule énorme attendait, et les Anglais font à l'Empereur une réception enthousiaste. *Applaudissements sur applaudissements éclatent au milieu de la multitude assemblée;* l'Empereur sourit et salue. Le capitaine du port, M. William Henry Pain, s'approche de l'Empereur et tient *cet extraordinaire petit discours :*

« A cette même place, il y a quinze ans, lors de votre visite en Angleterre, j'ai reçu Votre Majesté, et je vous réitère maintenant mes salutations. »

Après avoir répondu par une phrase aimable, l'Empereur se dirige à pied vers la gare du South-Eastern. La foule est compacte, les policemen ont grand'peine à frayer un passage à l'Empereur. Il arrive à la gare,

revoit l'Impératrice qui l'embrasse passionnément à plusieurs reprises. Le Prince Impérial se jette dans les bras de son père, puis le cortège se rend à l'hôtel de *Lord Warden*. Les acclamations redoublent. Le peuple paraît ivre d'enthousiasme... Ce sont des cris délirants de : *Vive l'Empereur! Vive l'Impératrice!* L'Impératrice paraissait à la fois effrayée et charmée; l'Empereur souriait toujours, et, même lorsqu'il était bousculé par la foule, ne cessait de saluer et d'ôter son chapeau. A la gare, nouveau train royal, et c'est dans un *wagon-salon tendu d'une exquise soie rose pâle* que l'Empereur fait le voyage de Douvres à Chislehurst. Pendant ce temps, Assi pouvait se promener à Paris dans les voitures de l'Empereur, car trois ou quatre de ces voitures avaient été amenées à l'Hôtel de ville, pendant le premier siège de Paris.

Voilà ce que raconte ce numéro du *Times*. Elles sont d'hier, ces choses, et déjà si loin de nous, déjà dans un tel effacement! On s'efforce de n'y plus penser. On ne demande qu'à revivre, et l'on revit, très vite, très facilement; trop vite, peut-être, trop facilement. N'aurions-nous pas assez souffert? N'aurions-nous pas été assez vaincus, assez humiliés? La leçon cependant ne pouvait être plus dure. Nous voilà en proie à toutes les fureurs de la *politiquaillerie*. La Chambre commence à s'émietter en coteries et sous-coteries, en groupes et sous-groupes. Il n'y a rien de changé en France, il n'y a que deux provinces de moins, et cinq ou six partis de plus. Et la masse du pays reste indifférente à toutes ces misérables querelles et divisions des partis. Nous sommes atteints de *cette usure morale que produit à la longue le frottement des révolutions*. C'est une phrase de M. de Tocqueville.

Dans les années qui précédèrent le partage de la Pologne, siégeait à la Diète un vieux député à peu près en enfance, mais dans l'âme duquel, par éclairs, se réveillaient la raison et le patriotisme. Tout d'un coup, au milieu d'une discussion, en pleine mêlée des partis, ce vieux député se levait et criait : « *Finances! Soldats! Finances! Soldats!* » puis il retombait sur son banc et se taisait. Finances! Soldats! Toute notre politique devrait être dans ces mots-là. Mais l'Assemblée de Versailles ne se plaît qu'aux questions irritantes. La Chambre à Paris, voilà le sujet à l'ordre du jour, et, à ce propos,

un très intelligent et très spirituel député de la gauche a prononcé cette phrase extraordinaire :

« Quand un pays est divisé comme la France, ce pays est bien heureux d'avoir une capitale qui se charge de faire une révolution en trois jours. »

Ainsi, voilà qui est entendu, la Révolution est un *article de Paris*. Ce n'est qu'à Paris qu'on sait faire les fleurs artificielles, les vaudevilles, les révolutions en trois jours et les porte-monnaie à onze sous... La province ne viendrait jamais à bout d'une révolution ; ça traînerait, ça languirait, ça n'en finirait pas..., tandis que Paris fait les révolutions bien gentiment, bien lestement, bien complètement, et en trois jours. Il ne tâtonne pas, il sait comment s'y prendre, il connaît *la marche :* envahir la Chambre, proclamer le gouvernement provisoire à l'Hôtel de ville, etc. Et même pourquoi parler de trois jours ? C'est de l'histoire ancienne, cela. Il y a progrès ; la chose s'est faite en trois heures, le Quatre Septembre.

Mardi, 12 septembre. — Hier à la Chambre, et pendant que n'importe qui, sur je ne sais quel sujet, disait n'importe quoi, je regardais Gambetta. Je ne l'avais pas vu, depuis le mois de novembre, à Tours, pendant la guerre. Il était assis à l'extrémité d'un banc à gauche. Il avait son air *bon enfant,* son air d'autrefois, son air du temps où il n'était rien. Il a quelque mérite à garder cet air-là, car Gambetta est aujourd'hui une sorte de petit souverain. Il a conservé ses familiers, ses courtisans, son état-major de Bordeaux et de Tours, son personnel administratif et politique. Voilà le plus sérieux danger du temps présent ! Deux meutes affamées, avides de préfectures et de sous-préfectures, les anciens fonctionnaires bonapartistes et les anciens fonctionnaires gambettistes, destitués de septembre 1870 et destitués de février 1871, attendent, avec une égale impatience et une égale avidité, la restauration de celui, Empereur ou Président, qui leur rendra leurs places. La politique est en train de devenir une affaire, un métier, une spéculation. Ces malheureux révoqués me font penser à ce capitaine Jachet que le comte d'Estourmel rencontra en Italie.

« Le capitaine Jachet me détaillait un jour les agréments que lui rapportait « le commandement du château d'Orbitello. Indépendamment du traitement

« fixe, me dit-il, on jouit des divers bénéfices attachés à la place; on a du « bois, de la chandelle, de la considération. »

Je parlais, tout à l'heure, du temps où Gambetta n'était rien. J'avais tort. Gambetta a toujours été quelque chose. C'était en 1862 ou 1863. Gambetta n'avait pas vingt-cinq ans, mais les *Cinq* le traitaient déjà avec une extrême déférence. Ils étaient, au Corps législatif, les représentants de cinq circonscriptions électorales. Gambetta était, par une sorte d'acclamation populaire de toutes les *parlotes* politiques du quartier latin, le représentant de la jeunesse des Écoles. Il était de la Chambre, sans en être. Il assistait à toutes les séances, et, lorsque Picard ou Jules Favre étaient à la tribune, ils jetaient, de temps en temps, en l'air, à la dérobée, de petits regards du côté de Gambetta, qui leur envoyait des signes d'encouragement et d'approbation.

Un jour, oui, c'était bien en 1863, Picard devait parler. La salle était comble, archicomble, et Picard était au désespoir. Il n'avait pas de billet pour Gambetta, lequel allait et venait, agité, dans la salle des Pas perdus. Pas de place pour Gambetta! Que dirait la jeunesse des Écoles? Un député de la majorité, M. de Montjoyeux, vint au secours de Picard. Il s'en alla trouver M. de Morny et lui demanda un petit coin pour le jeune ami des *Cinq*.

— Il n'y a plus de place que dans ma tribune, répondit M. de Morny. Je vais y faire placer M. Gambetta. On m'a beaucoup parlé de lui. Je ne serai pas fâché de le voir.

Et Gambetta fut introduit dans la tribune de M. de Morny, lequel, la lorgnette à la main, examinait le petit avocat du quartier latin. Après quoi, il agita la sonnette présidentielle et ouvrit la séance. Cette sonnette, toujours la même, c'est peut-être un jour Gambetta qui la fera carillonner. Ainsi va le monde!

Bien souvent, en ce temps-là, il m'est arrivé de sortir du Corps législatif en compagnie de Gambetta. Nous nous en allions, en petite troupe, quatre ou cinq, au soleil couchant, après la séance, très lentement, le long des quais. Et tout le long des quais, avec beaucoup d'esprit et beaucoup d'éloquence, Gambetta nous *refaisait* la séance. Voilà ce qu'il aurait fallu dire, et comment il aurait fallu le dire. Il n'était pas toujours content des *Cinq*. Il les accusait

de tiédeur et de mollesse. Ah ! s'il avait été là ! Il s'animait, s'échauffait, s'emportait, jetait à pleine voix de retentissantes tirades. Les bouquinistes étonnés nous regardaient passer. Un jour, il nous fit, sur le quai Voltaire, devant le *Moniteur officiel,* un admirable discours sur la liberté de la presse. Et, tout à coup, au milieu de ce discours, de l'autre côté de l'eau, sortirent des Tuileries et défilèrent sur le quai du Louvre, les grandes calèches de la Cour attelées à la Daumont, avec leurs quatre chevaux, leurs jockeys galonnés, et les piqueurs, et l'écuyer de service, au petit galop, près de la portière. C'étaient l'Empereur et l'Impératrice qui s'en allaient au bois de Boulogne. Gambetta salua leur passage d'une véhémente apostrophe. Il n'y avait que la largeur de la Seine entre l'Empereur et le jeune avocat qui devait gouverner dictatorialement la France après la chute de l'Empire.

Mardi, 19 septembre 1871. — Dans la gare de Saint-Cloud, encore un de ces grands troupeaux d'Anglais, lorgnettes en bandoulière, et, sous le bras, le *Guide de l'étranger à travers les ruines.* A Londres, ils ont traité à forfait avec un entrepreneur. Voici le programme et le tarif. Je traduis textuellement :

Une semaine à Paris. Voyage, hôtel de premier ordre, ruines de Paris et champs de bataille autour de Paris, soirées à l'Opéra, au Théâtre-Français; visites aux remparts, excursions à Champigny, Saint-Cloud, Versailles, etc.; interprètes distingués, tous frais payés et pourboires compris : dix livres.

Les Anglais sont là... cinquante ou soixante... L'interprète *distingué,* avant de mettre en mouvement sa petite troupe, prononce un discours :

— Saint-Cloud, dit-il, est tout à fait *curious, interesting, sensational,* en ce moment, à cause d'une fête populaire, très gaie, en plein vent, des cirques' des acrobates..., tout cela à côté de la ville détruite... Nous commencerons par les ruines et nous finirons par la fête. *Off! off! ladies and gentlemen !*

Car il y a une dizaine de *ladies* au milieu de ces *gentlemen.* Ils partent, je les suis. Saint-Cloud les enchante, Saint-Cloud les ravit. A la bonne heure, voilà des ruines !... De quelle manière Saint-Cloud a été détruit et brûlé lentement, *deliberately,* pendant l'armistice, ils le savent bien, ces Anglais, car

ils lisaient le *Times,* et M. Russell a fidèlement raconté l'incendie de Saint-Cloud.

M. Jules Favre était venu, le 24 janvier, à Versailles, offrir à M. de Bismarck la capitulation de Paris.

A partir de ce moment, pour les Prussiens, devait commencer l'armistice, Paris ne tirant plus un coup de canon; et cependant, le 26 janvier, de Versailles, M. Russell écrit : « *De bonne heure, ce matin, la ville de Saint-Cloud a été incendiée par les Allemands, etc.* » Ainsi débute, dans le *Times,* la correspondance de M. Russell, et n'est-ce pas la plus décisive réponse aux journalistes allemands qui osent prétendre aujourd'hui que Saint-Cloud a été incendié par les obus français ?

Il y a eu là une exécution *historique.* Le château de Saint-Cloud devait disparaître, et il a disparu, et, avec lui, toute une charmante ville. Les Anglais, radieux, se promènent aujourd'hui au milieu de ce vaste amas de décombres... Puis, ils s'en vont voir la fête, au galop, toujours au galop... Ils ont tant de choses à voir, et si peu de temps pour les voir. Le temps est admirable, il y a foule à cette fête de Saint-Cloud... Et beaucoup de gaieté, de grands éclats de rire devant les parades des saltimbanques. La colonne anglaise se fait place avec une impétuosité froide et une curiosité féroce; on entend des exclamations : « Oh! très pittoresque, très original, ces ruines, cette fête! » Ils achetaient tout à l'heure des éclats d'obus, ils achètent maintenant des mirlitons... Mais le temps les talonne... Le guide pousse son troupeau vers la gare. Ils n'avaient qu'une heure pour les ruines et pour la fête; l'heure est passée... A Versailles! Versailles les attend.

Et voici que je me souviens, au milieu du vacarme de cette fête foraine, de ma dernière visite à Saint-Cloud, pendant la Commune. C'était le 9 avril, le jour de Pâques. Nous étions venus à pied de Versailles. Nous entrons, à dix heures du matin, dans l'église de Saint-Cloud... On chantait la grand'messe. Les voix des enfants de chœur s'élevaient, hautes et claires, accompagnées à la fois par l'orgue de l'église et par le canon du Mont-Valérien. Un prêtre monta en chaire et se mit à parler de la charité et de l'amour du prochain. La fin du sermon fut très touchante.

« Au milieu de toutes nos douleurs, disait le prêtre, au milieu de toutes « nos angoisses, Dieu ne nous abandonne pas. Jésus-Christ nous reste. Son « église est debout, épargnée, intacte, parmi les ruines... Priez mes frères et « communiez dans le Seigneur. »

Toutes les femmes pleuraient. Quelle chaire en pareil jour, en pareil lieu, quelle chaire pour un Lacordaire ou un Ravignan!...

Nous sortons de l'église. Le pont de Saint-Cloud était gardé par une compagnie de ligne. Les fédérés occupaient le bois de Boulogne. De la rive droite à la rive gauche, entre Suresnes et Saint-Cloud, on se tirait des coups de fusil. La circulation était interrompue sur le pont. Une femme exaspérée se disputait avec un sergent.

— C'est dans votre intérêt, disait le sergent, qu'on vous empêche de passer. Vous serez bien avancée quand vous aurez reçu une balle dans la tête.

— Une balle! une balle! répondait la femme, je me moque pas mal de recevoir une balle, pour l'agrément de la vie d'à présent... Et puis, je n'en recevrai pas de balle. Je suis habituée à circuler au milieu des coups de fusil, depuis le temps que tout ça dure. Laissez-moi passer.

— Vous ne passerez pas.

— Ah! tenez, les Prussiens étaient moins tourmentants que vous, ils nous laissaient passer, quand ils avaient le pont... On pouvait aller à ses affaires... J'ai du linge à rapporter à Boulogne. Vous me ferez perdre mes pratiques.

A ce moment, la fusillade devint plus vive. Les factionnaires, le long du quai de Saint-Cloud, regardaient l'autre rive, immobiles, prêts à tirer.

— Voulez-vous bien vous en aller et nous laisser tranquilles, dit le sergent à la femme.

Et celle-ci s'en alla en haussant les épaules.

— Se mettent-ils dans des états pour quelques méchants coups de fusil! disait-elle. Enfin, je vais essayer de passer par le pont de Sèvres.

Nous retournons du côté des ruines de Saint-Cloud. Nous rentrons dans l'église. La messe finissait. Le vieux curé de Saint-Cloud, d'une voix lente et grave, prononçait l'*Ite missa est*. Le canon du Mont-Valérien redoublait de violence.

Que tout cela est près de nous! Six mois, à peine six mois! Et c'est la grosse caisse des saltimbanques de la fête de Saint-Cloud que j'entends, au lieu du canon du Mont-Valérien.

Jeudi, 21 septembre. — Les journaux anglais admirent beaucoup l'allocution prononcée par M. Grévy à la fin de la dernière séance de la Chambre :

« Messieurs, a-t-il dit, la session est close. »

Il a mis son chapeau sur sa tête et s'en est allé... Je sais un autre discours qui, par sa vigueur et sa concision, peut soutenir le parallèle avec l'allocution du président de l'Assemblée nationale.

C'était devant le conseil de guerre; le colonel de Boisdenemetz donne la parole à un maréchal des logis de la garde républicaine, lequel était chargé de défendre, d'office, une pétroleuse, la fille Papavoine, je crois. C'était un vieux soldat à moustaches grises, la poitrine chargée de médailles et le bras chamarré de chevrons. On lui donne la parole. Il se lève, très ému, — c'était sa première plaidoirie, — fait le salut militaire en disant : *Mon colonel... Mon colonel...* consulte son dossier, tousse, se mouche, feuillette les paperasses étalées devant lui, répète : *Mon colonel... Mon colonel...*, frise sa moustache, rajuste son ceinturon, et, enfin, avec effort, faisant encore le salut militaire, dit d'un seul trait :

« Je m'en rapporte à la justice du conseil. »

Il se rassied. C'était fini. Il s'éponge le front. Il était en nage.

Samedi, 23 septembre. — Il n'y a décidément qu'un très petit nombre de mots lesquels font périodiquement le tour de l'histoire.

Ceci a été raconté cent fois : l'empereur Napoléon III passait une revue dans la cour des Tuileries, mademoiselle de Montijo, d'une fenêtre du rez-de-chaussée, assistait à la revue; après le défilé, l'Empereur s'approche à cheval de la fenêtre et dit à mademoiselle de Montijo :

— Comment arriver jusqu'à vous?

Et la future Impératrice aurait répondu :

— Sire, par la chapelle.

Or, dans un petit volume de *Mémoires sur Henri IV,* imprimé en 1782 je trouve ces trois lignes :

« Henry IV ayant demandé à mademoiselle d'Entragues, qu'il aimait, par où l'on pouvait aller à sa chambre : — Sire, lui répondit-elle, par l'église. »

Vendredi, 29 septembre. — Je croyais que la formule : *la suite au prochain numéro* était d'invention toute récente. Pas du tout. Ce matin, dans les *Révolutions de Paris,* de Prudhomme, je me régalais d'un long article intitulé : *Origine, définition, mœurs, usages et vertus des sans-culottes* et j'y trouvais cette phrase prodigieuse :

Tant de gens aujourd'hui se couvrent pour se cacher du manteau du sans-culottisme.

L'article terminé, je me mets à feuilleter au hasard le volume, et à la fin de la livraison du 8 brumaire an II, je trouve cette ligne :

L'interrogatoire de Marie-Antoinette au premier numéro.

Jeudi, 12 octobre. — Serait-ce le commencement de la grève des électeurs? Soixante mille abstentions sur cent mille inscriptions, la proportion est partout la même... Devant ce résultat, tous les journaux politiques montrent un étonnement qui m'étonne. Ils cherchent la cause de cette atonie du corps électoral, et ne la trouvent pas. Elles est pourtant toute naturelle.

Je causais, hier matin, avec un fermier de Seine-et-Marne.

— Eh bien! lui disais-je, vous avez voté dimanche dernier?

— Moi... Oh! non, par exemple, je n'ai pas voté.

— Et pourquoi cela?

— Pourquoi ça?... Plus souvent que j'irais me déranger pour voter, maintenant qu'on est libre.

— Comment, maintenant qu'on est libre?

— Mais oui, on est libre. Sous l'Empire il fallait marcher. Il y avait le maire, et l'instituteur, et le garde champêtre qui vous embêtaient et

qui vous faisaient des misères si on ne mettait pas le bon bulletin, mais à présent qu'on est libre... Tenez, dimanche, j'ai vendu une vache, j'aime bien mieux ça que d'avoir voté.

Je n'ai pas pu le tirer de là... Il était libre et il avait vendu une vache!

Mercredi, 18 octobre. — Dîné hier avec un de nos ministres d'aujourd'hui. Voici ce qu'il nous a raconté. Il cherche un cocher; un candidat se présente, de fort bonne mine, taille, ampleur, air d'importance et de dignité. Et le petit dialogue suivant s'engage : « D'où sortez-vous? — Je suis encore en place, monsieur le ministre. — Chez qui? — Chez M, de X***. (Ici le nom très connu d'un des hommes d'État du second Empire.) — Et pourquoi voulez-vous le quitter? — Mon Dieu, monsieur le ministre, voilà... Quand M. de X*** était ministre sous l'Empire, je me faisais plus de deux mille francs chez lui, parce que j'avais cinq cents francs sur les fonds du ministère; mais depuis que monsieur n'est plus ministre, je suis réduit à mes dix-huit cents francs tout secs. Je sais bien que monsieur me dit toujours : « Patientez, patientez.... l'Empire va « revenir... Je rentrerai au ministère. Vous retrouverez vos cinq cents « francs. » Mais voyez-vous, monsieur le ministre, moi, je ne crois pas au rétablissement de l'Empire. »

A ce même dîner, une très charmante Anglaise, lady D***, qui vient de faire, à vingt ans, un voyage de noces autour du monde, nous a raconté ce voyage de la façon la plus originale, dans un français bizarre et hardi. *Ça ne lui a pas paru très important, le monde. Oh! pas important du tout. Cela a été si vite fait, ce tour du monde...* Une seule chose l'a très vivement intéressée. Elle a pu causer, en Nouvelle-Zélande, avec un cannibale... *authentique*. Elle avait cherché le mot. « Est-ce bien ce mot qu'il faut dire? nous demanda-t-elle, un peu inquiète. — Oui, c'est bien le mot. » Alors, rassurée, elle continua.

— On avait eu tant de peine à me le procurer. C'était un vieux, très vieux Maori... Il en reste si peu, si peu, de ceux qui ont mangé

de la chair humaine... Et celui-là, il en avait mangé, on en était sûr. Mais que j'ai eu du mal à lui arracher des paroles. Il savait l'anglais assez pour me comprendre et me répondre. Seulement, il ne voulait rien dire. Il avait un air très respectable, très doux, très bon, et des yeux si tendres. Je tournais, tournais autour de la question. Mais ils savent, ces anciens cannibales, que cela ne se fait plus, et ils n'aiment pas avouer... Enfin, un jour, comme il était de bonne humeur, — je lui avais donné une petite chose à musique qui jouait des airs de danse, — j'ai pris tout mon courage : « Allons, dites-moi la vérité, vous en avez « mangé de la chair humaine. Est-ce bon ? » Alors ses yeux changèrent, se mirent à briller. J'avais la main droite levée, près de son visage, et il regardait mon pouce, et il me dit : « Oh ! lady, quand on a mangé le « pouce d'une jeune dame anglaise, on ne peut plus aimer une autre « viande. »

Cette même jeune femme nous a fait ensuite un tableau très sombre de la situation actuelle de l'Angleterre.

— Oh ! cela ne va pas bien chez nous, pas bien du tout... Il y a de mauvais symptômes. Si vous saviez quelle difficulté nous avons à trouver des personnes convenables pour la grande livrée avec la poudre et la culotte. Les grooms ne sont plus respectueux; ils étaient gentils, autrefois, et tout naturellement, comme de naissance; quand ils suivent à cheval, ils ne savent plus se tenir à bonne distance, et ils font des plaisanteries entre eux, par derrière. Jamais on ne voyait cela autrefois. Et, à la dernière ouverture du Parlement, il y a eu, dans la foule, au passage des grands carrosses de gala, des rires tout à fait choquants. Enfin, c'est le respect qui s'en va, et lord R*** disait, l'autre soir, que rien ne lui paraissait plus menaçant pour l'avenir de notre pays.

Ces choses étaient dites par cette jolie femme avec une imperturbable gravité.

Vendredi, 20 octobre 1871. — Il est un homme qui, cette semaine, a eu une grande idée et profondément philosophique. C'est un papetier du

boulevard... Il vend des photographies, et, dans sa vitrine, il a arrangé une petite exposition absolument originale. Il a fait alterner les illustrations mondaines du second Empire avec les célébrités féminines de la Commune, et voici la salade qu'il a faite : la princesse de Metternich, Eulalie Papavoine, la duchesse de Sesto, la fille Angélina, la princesse de Sagan, Clara Fournier, la marquise de Galliffet, la veuve Leroy, la comtesse de Pourtalès, la colonelle Vinot, etc.

L'effet est bizarre, étrange, inattendu..., et la tête si délicate et si fine de la duchesse de Sesto fait la plus curieuse petite mine du monde entre les têtes massives, brutales et violentes d'Eulalie Papavoine et de la fille Angélina, dont les beautés vastes et débordantes sont très imparfaitement contenues par une hideuse camisole blanche. Angélina a noué négligemment, autour de ses cheveux, un madras à carreaux, et ses pieds, des pieds énormes, des pieds invraisemblables, solides assises de ce lourd monument, s'étalent sous un jupon court et plaqué sur les hanches. Angélina tourne un peu la tête à gauche et a l'air de regarder les longues traînes de la princesse de Sagan.

Stendhal, sous le règne de Louis-Philippe, écrivait :

« Après ce grand caractère (madame Roland), sont venues les dames « de l'Empire qui pleuraient, dans leur calèche, au retour de Saint-Cloud, « quand l'Empereur avait trouvé leurs robes de mauvais goût; ensuite, « les dames de la Restauration qui allaient entendre la messe au Sacré- « Cœur pour faire leurs maris préfets; enfin, les dames de juste milieu, « modèles de naturel et d'amabilité. »

Là, Stendhal s'arrête... Il croit que c'en est fait, qu'on ne verra plus dans le monde de femmes *d'un caractère original et marqué*. Comme il se trompait! il y a eu depuis cette époque des femmes du caractère le *plus original et le plus marqué*. Je n'en veux d'autre preuve que les photographies étalées à la devanture de ce papetier.

Mercredi, 25 octobre. — Grand émoi ce soir à l'Opéra. Une des cantatrices de la maison, mademoiselle Hisson, de sa très jolie main, a souffleté

dans la journée un très considérable critique, lequel l'avait insuffisamment louée. Il n'était question que de cela dans les coulisses, et madame Cardinal me disait :

— Non, monsieur, je ne peux pas approuver une chose pareille. Une femme comme il faut, une femme qui se respecte, ne fait pas ces choses-là elle-même... Elle envoie son amant!

Samedi, 28 octobre. — Le peintre Winterhalter nous abandonne. Il redevient Allemand. Pendant vingt années, il avait signé tous les portraits officiels de la famille d'Orléans, puis, pendant vingt autres années, tous les portraits officiels de la famille impériale. Mais aujourd'hui, plus de souverains en France, plus de château de Saint-Cloud, plus de palais des Tuileries, plus de famille impériale ou royale; bref, plus de commandes officielles pour Winterhalter, et il va s'en aller à Berlin faire les portraits des Hohenzollern. Le décaméron de l'impératrice Augusta après le décaméron de l'impératrice Eugénie.

Quelle foule, quelle curiosité, quelle animation, au Salon de 1855, autour de ce grand tableau de Winterhalter, l'Impératrice entourée de ses dames d'honneur! Alors dans tout l'éclat de son idéale beauté, l'impératrice Eugénie pouvait supporter, sans inquiétude et sans péril, le voisinage de ces admirables personnes choisies par l'Empereur pour lui faire cortège. Elles étaient là toutes décolletées, très décolletées, la souveraine et les dames du palais, parmi les gazons et les fleurs, sous les ombrages d'un jardin enchanté. L'Impératrice, assise, des roses dans la main droite, et montrant hardiment, de face, sous l'opulence de ses cheveux blonds, le plus délicieux visage de son royaume. A genoux, au premier plan, au milieu de ses grandes jupes bouffantes, madame de Montebello, plongeant ses belles mains dans une gerbe de fleurs. Madame de la Tour-Maubourg, vue de profil, avec ses admirables bandeaux noirs, s'appuyant de la main sur l'épaule nue — et quelle épaule! — de la marquise de Las Marismas. Et dans le coin de gauche, aux pieds de l'Impératrice, à côté de madame de Lezay Marnesia, la toute mignonne et toute char-

mante baronne de Pierres. Une véritable cour de jeunesse, de grâce et d'amour, dans un décor de féerie!

La Révolution du 4 septembre a été clémente pour les œuvres de Winterhalter; la Révolution du 24 février s'était montrée plus brutale. Tous les tableaux de Winterhalter furent alors littéralement mis en pièces, et un journal fit remarquer, le lendemain, que la fureur du peuple s'était portée avec une violence particulière sur les toiles signées Winterhalter.

Or, la vérité est qu'un homme avait présidé à cette œuvre de destruction. Cet homme, c'était un peintre d'infiniment de talent, lequel figurait au premier rang parmi les envahisseurs des Tuileries. Mais il n'était pas venu en émeutier; il était venu en curieux, en amateur, en artiste. Cependant, pour se donner un certain style révolutionnaire, il s'était armé d'un immense pistolet arabe *dont la pierre était en bois.* Il a beaucoup d'esprit, le peintre Nazon. Et puis, il est de Montauban, c'est-à-dire qu'il possède cette faconde sonore et cet accent méridional qui remuent si facilement les masses. Il n'avait pas fait cinquante pas dans les salles du palais qu'il était déjà le chef d'une petite troupe d'envahisseurs dociles et dévoués. On ne sait pas comme, en définitive, le peuple est dévoré du besoin d'obéir.

Le peintre Nazon regarda autour de lui et aperçut dans les salons des Tuileries de fort belles choses menacées de pillage et de destruction. Alors, très adroitement, que fit-il? Il se mit à placer des sentinelles.

— Restez là, disait-il à ses hommes, et que personne ne touche à ces vases... Vous comprenez bien... Ces vases ne sont plus la propriété du tyran, c'est la propriété du peuple, c'est votre propriété, c'est à moi, c'est à vous!

Les factionnaires se mettaient à monter la garde et devenaient, en un clin d'œil, d'excellents sergents de ville.

Cependant, le peintre Nazon, qui connaissait le cœur humain, comprit qu'il était nécessaire de donner, de temps en temps, un certain aliment à la fureur populaire, de faire, en un mot, la part de la révolution, la part du feu; et dès qu'il apercevait un Winterhalter :

— Citoyens, s'écriait-il, voilà un objet qui doit périr sous la vengeance

L'Impératrice.
La duchesse de Bassano.
La baronne de Malaret.
La princesse d'Essling.
La marquise de Las Marismas.
La marquise de Latour-Maubourg.
La vicomtesse de Lezay Marnézia.
La baronne de Pierres.
La comtesse de Montebello.

P. 32



du peuple... C'est un Winterhalter!... Entendez-vous?... Un Winterhalter!...

Il accentuait terriblement ces mots : C'est un Win-ter-hal-ter!... Le peuple se précipitait, mettait la toile en morceaux, et voilà comment le peintre Nazon, le 24 février 1848, aurait abandonné sept Winterhalter à la légitime colère du peuple souverain.

Mercredi, 8 novembre. — Hier soir, après dîner, cinq ou six hommes politiques étaient divisés par cette question délicate :

Le Quatre-Septembre, était-ce une révolution? Était-ce une insurrection?

Ceux qui avaient du goût pour le Quatre-Septembre tenaient pour *révolution;* les autres pour *insurrection.* Je n'ai pas pris parti dans la querelle; je sentais mon incompétence; mais rentré chez moi, j'ai pris le dictionnaire de l'Académie.

Au mot *insurrection,* je lis ceci : *Soulèvement contre le gouvernement; ceux qui emploient cette expression y attachent une idée de droit et de justice.* Ainsi, le mot a un sens noble, et ceux-là se trompent qui ont la pensée de flétrir le Quatre-Septembre en le traitant d'*insurrection.*

Mais ce qui m'a charmé, c'est la première définition du mot : *Révolution* dans le dictionnaire de l'Académie : *Retour d'une planète à la place d'où elle est partie.* Et je me suis aussitôt rappelé quelques lignes de ce merveilleux volume : Les *Derniers souvenirs du comte d'Estourmel.* Peu de temps après la Révolution de 1830, le comte d'Estourmel eut une attaque de paralysie qui lui *déplaça* la bouche. *Elle prit,* dit-il, *une position nouvelle entre l'œil et la bouche. Peu à peu, cependant, ma bouche rentra dans ses limites naturelles, et ainsi se termina la Révolution de 1830, car une révolution n'est vraiment finie que lorsque chacun a repris sa place.*

Vendredi, 10 novembre. — Voici les ventes de livres et d'autographes qui recommencent. Je feuilletais hier un catalogue d'autographes consacré tout entier à des gloires historiques et politiques. Il contient cent cinquante-trois lettres, dont trente-deux de Français décapités : Louis XVI, Camille Desmoulins, Marie-Antoinette, Hérault de Séchelles, Robespierre, Lavoisier,

Saint-Just, la Dubarry, Collot-d'Herbois, Chaumette, etc., etc. Quel pays pourrait, en Europe, fournir autant de décapités politiques?

Samedi, 18 novembre. — A la suite de toutes ces révolutions, invasions, insurrections, bien des gens sont tombés dans la misère et prennent, au hasard, le premier métier venu. Victor Massé avait un piano fort désaccordé. On lui recommande *un brave homme très digne d'intérêt.* Il le fait venir et le laisse seul avec le piano. Après une heure d'un affreux vacarme, l'accordeur réclame ses cent sous. Massé plaque quelques accords et se récrie aussitôt :

— Mais le piano est faux, horriblement faux!

— Monsieur, répond l'accordeur, Chopin les aimait ainsi.

Cette réponse valait bien cent sous. Massé les a donnés et a fait venir un autre accordeur.

Lundi, 20 novembre. — Dans un salon célèbre, hier soir, deux groupes; le premier autour du général Changarnier, le second autour de M. Duvergier de Hauranne, lequel, membre de l'Assemblée législative, eut l'honneur d'être conduit à Mazas en décembre 1851.

Et, par hasard, le même sujet de conversation dans les deux groupes : on parle du coup d'État.

— Pourquoi, dit-on au général Changarnier, pourquoi n'avez-vous pas pris les devants en 1851? Pourquoi n'avez-vous pas arrêté le Président?

— Eh! répond le général, la Chambre ne me soutenait pas. Ils n'osaient pas!

En parlant ainsi, le général désignait M. Duvergier de Hauranne, auquel, au même moment, on adressait la même question. Et l'ancien député, de la main, montrant le général Changarnier :

— Qu'est-ce que vous voulez? Il n'osait pas!

Gestes et regards se rencontrèrent.

Mardi, 28 novembre. — Voltaire, le 18 février 1760, écrivait à madame du Deffant :

« J'aime encore mieux avoir des rentes sur la France que sur la Prusse. Notre destinée est de faire toujours des sottises et de nous relever. Nous ne manquerons presque jamais une occasion de nous ruiner et de nous faire battre, mais, au bout de quelques années, il n'y paraît pas. L'industrie de la nation répare les balourdises des ministères. »

Puisse l'*industrie de la nation* justifier encore une fois la confiance de Voltaire ! Dans cette même lettre, je trouve cette autre phrase, à propos du grand Frédéric :

« Puisque vous avez, madame, les poésies de ce roi qui a pillé tant de vers et tant de villes, etc. »

Et, le même jour, Voltaire écrivait à Thiériot :

« Le philosophe de Sans-Souci pille quelquefois des vers, à ce qu'on dit; je voudrais bien qu'il cessât de piller des villes, etc. »

Et, trois jours auparavant, Voltaire écrivait au comte d'Argental :

« Parlez-moi donc des poésies de cet homme qui a pillé tant de vers et tant de villes, etc. »

Et de trois ! Voltaire ne se gênait pas pour se *piller* lui-même. Quand il avait trouvé une jolie phrase, il ne lui déplaisait pas qu'elle courût le monde, et il la tirait à plusieurs exemplaires avec de légères variantes.

Il y aurait une piquante étude à faire sous ce titre : *Voltaire et Mérimée courtisans*. Dans sa correspondance, Voltaire gémit sans cesse sur les dures obligations du métier de courtisan. « Ma destinée, dit-il, était de courir de roi en roi, bien que j'aimasse la liberté avec idolâtrie. »

Et en novembre 1732, du palais de Fontainebleau, il écrit à M. de Formont :

« J'aurais dû employer une partie de mon temps à vous écrire et l'autre à corriger *Zaïre,* mais je l'ai perdu tout entier à Fontainebleau à faire des querelles entre les actrices pour des premiers rôles, et entre la Reine et les princesses pour faire jouer des comédies ; à former de grandes factions pour des bagatelles et à brouiller toute la cour pour des riens. »

Or, j'ai souvenir d'avoir entendu Mérimée, vers 1858, tenir exactement le même langage. Il arrivait de ce même palais de Fontainebleau. Il avait

dû jouer des charades, faire des vers pour l'Impératrice, dîner sur l'herbe; il avait reçu une grosse averse et pris un gros rhume. « *Ah ! je n'étais pas fait,* nous disait-il, *pour le métier de courtisan !* »

Or, Voltaire a écrit absolument cette même phrase dans une lettre à Maupertuis : *Étant à la cour sans être courtisan.* Seulement, Voltaire ne disait pas la vérité, tandis que Mérimée était parfaitement sincère. Voltaire était courtisan; il avait le goût et la vocation, les faiblesses et les avidités du métier. Mérimée, lui, ne demandait jamais rien. Il avait pour l'impératrice Eugénie un sincère attachement, et c'était cela seulement qui l'appelait et le retenait à la cour. Il se cabrait quelquefois contre les servitudes de l'étiquette, mais il fallait bien, coûte que coûte, se résigner. Il n'aimait ni le pape, ni les jésuites, ni les prêtres, et cependant, à Compiègne et à Fontainebleau, la messe était de rigueur le dimanche. Mérimée à la messe! Je crois bien que la cause principale de la colère de Mérimée contre le pape était une colère d'érudit. Il y a une bibliothèque admirable au Vatican et cette bibliothèque est impitoyablement fermée aux curieux et aux chercheurs. Mérimée se disait : « Si le pape quittait Rome, s'il abandonnait le Vatican, tous ces livres, tous ces manuscrits seraient à nous. » Condamné au spectacle de la cour, Mérimée tâchait de s'en amuser. Il écoutait, regardait, observait, prenait des notes. Tous les papiers de Mérimée ont été brûlés, rue de Lille, dans les incendies de la Commune, et de bien curieuses choses ont été perdues pour l'histoire de ce temps. Mérimée, à Compiègne, improvisait des charades, et, se faisant comédien de salon, donnait dans ces charades la réplique à M. de Morny; il ne lui déplaisait pas, d'ailleurs, de vivre parmi ces grandes dames et parmi ces belles personnes fort admirées par lui.

Voltaire n'était, à la cour, qu'un solliciteur; il s'efforçait de placer ses petits *divertissements;* il s'agitait pour faire jouer ses tragédies; il accablait les princesses de madrigaux, car, disait-il, *il n'y a point de déesse dont le nez ne soit réjoui de l'odeur de l'encens;* il demandait des faveurs, de l'argent, des pensions, il intriguait, mendiait.

De Fontainebleau, le 8 octobre 1725, il écrivait à la présidente de Bessières :

« Je me suis trouvé presque toujours en l'air, maudissant la vie de cour-

tisan, courant inutilement après une petite fortune qui semblait se présenter à moi et qui s'est enfuie bien vite dès que j'ai cru la tenir. »

Mêmes lamentations, le 17 octobre 1725. Il a été très bien reçu par la Reine. Elle a pleuré à *Marianne;* elle a ri à l'*Indiscret*. Elle lui parle souvent. Elle l'appelle son pauvre Voltaire. « *Un sot,* dit-il, *se contenterait de cela.* » Mais il sent que les louanges sont peu de chose, que le rôle d'un poète à la cour ne va pas sans un peu de ridicule, et il ajoute : « Il n'est pas permis d'être de ce pays-ci sans aucun établissement. On me donne tous les jours des espérances dont je ne me repais guère. »

Le 13 novembre 1725, après plus de deux mois de séjour à Fontainebleau, Voltaire écrit encore :

« La Reine est toujours assassinée d'odes pindariques, de sonnets, d'épîtres et d'épithalames. Je m'imagine qu'elle a pris les poètes pour *les fous de la cour,* et en ceci elle a grande raison, car c'est une grande folie à un homme de lettres d'être ici. »

Comment, en lisant cette lettre sur les fous de la cour, comment ne pas penser à la *Chambre bleue,* cette nouvelle un peu vive, écrite pour l'Impératrice et signée : *Mérimée, bouffon de Sa Majesté*. Mérimée lit cette nouvelle à l'Impératrice, et, le lendemain, reçoit la visite d'un ambassadeur envoyé par une grande-duchesse de Russie, laquelle voudrait avoir, elle aussi, une lecture de la *Chambre bleue*. Refus de Mérimée. Il répond qu'il est bouffon de Sa Majesté et ne va pas travailler en ville. Il demande, d'ailleurs, la permission, on la lui accorde, et la grande-duchesse a sa lecture.

O éternelle répétition de la comédie humaine! Et ne nous avisons pas de dire que ce sont là choses du passé, qu'il n'y a plus de cour en France et plus de courtisans. Plus de cour, soit, mais des courtisans, il y en a autour de M. Thiers et autour de M. Gambetta. Seulement, ils ne s'appellent plus Voltaire et Mérimée, et c'est grand dommage.

Samedi, 23 décembre. — Aux Champs-Élysées, des enfants jouent, chantent, dansent des rondes. Je m'arrête et je regarde. Deux fillettes de sept à huit ans, n'en pouvant plus d'avoir sauté, se détachent de la bande

pour se reposer et souffler un peu. Elles viennent s'asseoir devant moi et se mettent à bavarder.

— C'est bientôt Noël.

— Oui, c'est lundi.

— Tu vas mettre tes bottines dans la cheminée?

— Mon papa ne veut plus... Maman voudrait bien... mais papa, l'autre année, s'est fâché... Il a dit que c'était des bêtises...

— Quoi, des bêtises?

— De croire que le petit Noël arrive comme ça par des tuyaux de cheminée pour apporter des joujoux aux enfants sages... Paraît que ce n'est plus vrai... Paraît qu'il ne vient plus.

— Oh! que si qu'il vient encore... Maman m'a encore dit hier : « Sois sage jusqu'à lundi et le petit Noël viendra... »

— Puisque papa dit que c'est des bêtises.

— Puisque maman dit que ça n'en est pas, des bêtises.

La conversation en resta là. Les petiotes avaient repris haleine, et, avec force gambades et cris de joie, *rentrèrent dans la danse,* comme dit la chanson. Elles représentaient, à elles deux, la France d'autrefois et la France d'aujourd'hui. Et je me souvenais, en m'en allant, d'un ravissant passage de l'*Histoire de ma vie*, de George Sand. Elle raconte qu'elle avait, étant enfant, une croyance absolue à la descente par le tuyau de la cheminée du petit Noël, bon vieillard à barbe blanche, et elle ajoute :

« Il faut servir aux enfants les mets qui conviennent à leur âge et ne rien devancer. Tant qu'ils ont besoin du merveilleux, il faut leur en donner. Retrancher le merveilleux de la vie de l'enfant, c'est procéder contre les lois mêmes de la nature. »

Jeudi, 4 janvier 1872. — Nos dépenses, en 1872, dépasseront très probablement deux milliards et demi. Et c'était, je crois, en 1825, que le général Foy, devant un budget d'un milliard, disait à la Chambre : « Savez-vous, messieurs, qu'il n'y a pas eu un milliard de minutes depuis la naissance de Jésus-Christ? »

Samedi, 13 janvier. — J'ai essayé de lire aujourd'hui trois romans qui viennent de paraître. Ce n'était qu'un affreux ramassis de brutalités et de grossièretés. Quelles peintures de nos mœurs! Pas une honnête femme, pas une! Toutes, vicieuses; toutes, scélérates; toutes, adultères! Et voilà pourquoi les pauvres femmes de France ont, de par le monde, une si fâcheuse renomméee.

Le 18 octobre 1870, la *Gazette de Cologne* publiait la dépêche télégraphique suivante :

« A Wilhelmshohe, l'empereur Napoléon a été très heureux de voir arriver hier la princesse Murat. On s'attendait ici à voir quelque grande dame, genre *cocodette,* et la surprise fut grande lorsque l'on aperçut une dame habillée avec la plus grande simplicité, qui se tenait avec tendresse au bras de son mari, attitude qu'on croyait impossible chez un couple français. »

Je me suis efforcé de traduire littéralement. Telle était l'opinion *unanime* des Allemands sur les femmes françaises. La faute en est à nous autres qui écrivons, et aussi au public qui nous lit. On ne saurait s'accommoder en France de cette littérature sage, douce, paisible, de cette littérature de ménage et de famille qui charme les lecteurs anglais et allemands. Les femmes les plus vertueuses en France aiment à lire l'histoire des femmes qui leur ressemblent le moins. De là le ton et l'allure de nos romans et de nos comédies. Nous sommes obligés de prendre des *exceptions,* et de ces exceptions, à l'étranger, on fait la *règle.*

Et cependant, il y a dans la masse de la nation française autant de probité, d'honneur et de vertu que chez n'importe quel peuple de l'Europe. Les Allemands eux-mêmes, pendant la guerre, furent obligés de nous rendre justice. Trois ou quatre ballons lancés de Paris tombèrent dans les lignes prussiennes. Les lettres saisies étaient aussitôt envoyées à Versailles, et des officiers d'état-major du grand quartier général étaient chargés de dépouiller la correspondance parisienne. Or, un journaliste allemand — c'était, je crois, M. Wachenhusen — a raconté de la façon la plus curieuse, quelles avaient été les impressions de ces officiers prussiens lisant les lettres de Paris.

« Ces messieurs, écrivait-il, sont véritablement confondus. La plupart

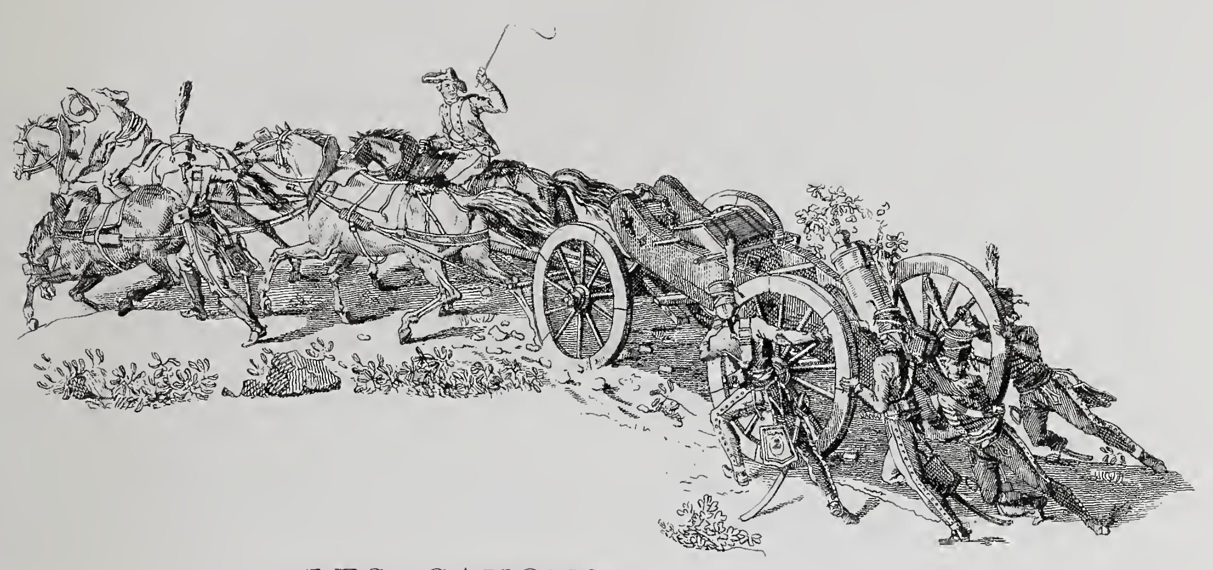
« de ces lettres sont honnêtes, élevées, nobles et touchantes. Des maris « écrivent à leurs femmes, et ils ont l'air de les aimer véritablement ; des « mères écrivent à leurs enfants ; elles ont le cœur déchiré, et cependant « supportent fermement cette épreuve. Il y a des lettres adressées par des « fils à leurs pères, et ces lettres sont tendres, respectueuses; de l'honneur « et de la vertu chez des Français, chez des Parisiens!!! C'est à n'y pas « croire et cependant cela est... Pourquoi donc les journaux et les romans « français mettent-ils tant d'acharnement à essayer de prouver le con- « traire? etc., etc. »

Vendredi, 19 janvier 1872. — L'autre jour, à Notre-Dame, pendant le service solennel en mémoire des victimes de la guerre, une femme regardait le catafalque dressé au milieu de la cathédrale et disait :

— Quand on pense que ça représente plus de cent mille morts!

LUDOVIC HALÉVY.





LES CANONS

ANCIENS ET MODERNES (*)

La guerre contre l'Allemagne était à peine commencée que la nécessité de fabriquer des canons se chargeant par la culasse était cruellement démontrée.

Des ateliers furent installés à Paris et en province, d'abord à Nantes, ensuite à Tarbes pour la production rapide de canons dont le modèle avait été imaginé par le colonel de Reffye, l'inventeur des canons à balles; mais un très petit nombre de ces bouches à feu put être achevé avant la fin de la guerre. La question du chargement par la culasse fut mise à l'étude après le deuxième siège de Paris, et, à la suite d'une première série de travaux, on arrêta, le 16 décembre 1873, les bases du système à établir, qui furent fixées ainsi qu'il suit: emploi de l'acier, chargement par la culasse, renforcement du tube du canon par des frettes; deux canons, l'un du calibre de 0^{m}080, l'autre du calibre de 0^{m}090; l'étude des détails fut mise au concours entre tous les officiers de l'arme, mais les événements se précipitaient, la guerre semblait de nouveau imminente : il existait dans les arsenaux un

(*) Voir les *Lettres et les Arts* du 1er août 1888, tome III, page 273.

grand nombre de canons du calibre de sept (poids de l'obus oblong) construits sur le modèle de M. de Reffye : on adopta un canon de cinq de même modèle, et il fut décidé que ces deux canons seraient affectés à la formation des batteries de campagne en attendant le résultat du concours. La fabrication de ce matériel et l'organisation des batteries furent menées avec une activité et une énergie remarquables par le général Berge, alors colonel, nommé directeur de l'artillerie au ministère de la Guerre, et, dès la fin de 1874, toute l'artillerie des dix-neuf corps d'armée était pourvue de canons se chargeant par la culasse.

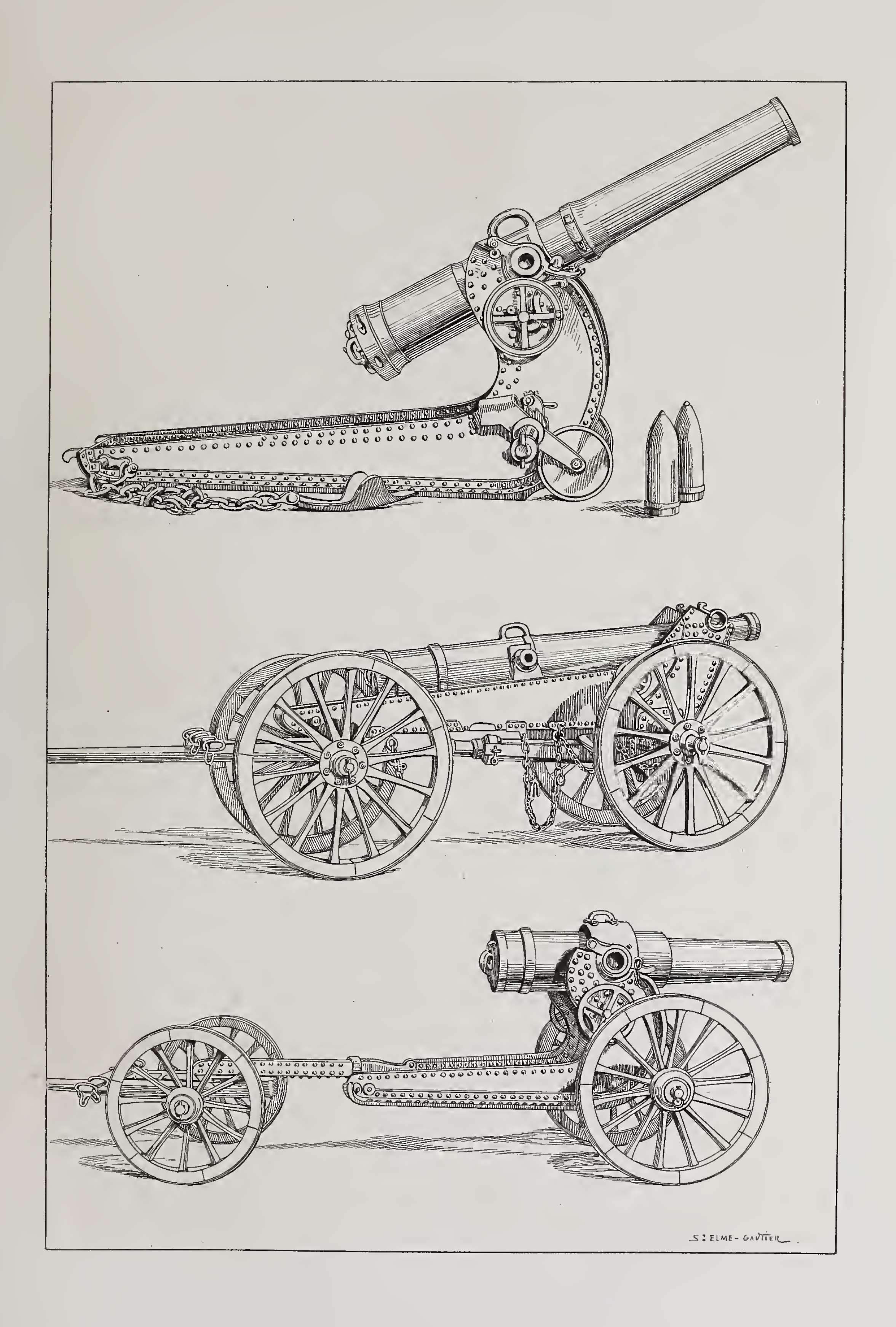
Ce mode de chargement exige un système de fermeture avec mécanisme pour le faire fonctionner, un procédé d'obturation destiné à empêcher la flamme de revenir en arrière ou de s'échapper sur les côtés, quand le coup part, un moyen de forcer l'obus dans les rayures de l'âme. Le mode de fermeture adopté par M. de Reffye était la vis à filets interrompus du général Treuille de Beaulieu.

Si l'on imagine une vis en acier ayant le même diamètre que le vide intérieur de la culasse, et si l'on suppose sur les parois de ce vide intérieur, ou logement, des filets correspondant à ceux de la vis, on comprendra que, pour fermer la culasse, il faut y pousser la vis en la faisant tourner à l'aide d'une poignée ou manette, opération longue et pénible; mais si la surface extérieure de la vis, aussi bien que la surface intérieure de son logement, sont partagées en six secteurs égaux, alternativement lisses et filetés, il suffira de faire correspondre la partie filetée de la vis à la partie lisse du logement, et réciproquement, pour pousser la vis à fond sans la moindre difficulté, et, en lui imprimant ensuite un sixième de tour, on la fixera dans le logement par l'adhérence des filets amenés les uns en face des autres. On ouvrira la culasse par les moyens inverses, savoir : un sixième de tour pour dégager les filets et un mouvement imprimé à la vis d'avant en arrière : seulement, on la soutiendra dans le mouvement et pendant tout le temps que la culasse reste ouverte par un volet à charnière; un mécanisme particulier dégagera la vis du volet lorsque l'on ferme la culasse ou de ses logements lorsqu'on l'ouvre. C'est ce mécanisme dont la variété

Canon de 155 $^{m}/_{m}$ court sur affût irrégulier.

Canon de 120 $^{m}/_{m}$ à la position de route.

Mortier de 220 $^{m}/_{m}$ à la position de route.


S. ELME-GAUTIER

forme la principale différence entre les divers systèmes français de canons se chargeant par la culasse (sauf les plus grosses pièces de la marine dans lesquelles le mode de fermeture n'est pas le même).

Dans le système de Reffye, le logement de la culasse est une bague en acier : la vis se termine à l'intérieur par un godet dans lequel s'introduit le culot métallique de la gargousse contenant la poudre ; c'est ce culot qui, pressé contre les parois du godet, forme l'obturation : la lumière traversant obliquement la vis, débouche au centre du godet. Le projectile est forcé dans les rayures, qui sont au nombre de quatorze, par un cordon de plomb qui lui donne un diamètre un peu plus fort que celui de l'âme. Les affûts sont en fer. Les projectiles sont, pour chaque canon : l'obus ordinaire, l'obus à double paroi imaginé pour donner un plus grand nombre d'éclats, l'obus à balles, la boîte à balles ; la charge contenue dans la gargousse était formée, dans le principe, de rondelles de poudre comprimée qui produisaient l'effet d'une poudre lente; on a substitué à ces rondelles la poudre affectée actuellement au chargement des canons de campagne.

A peine les canons du système Reffye étaient-ils en service, que le concours ouvert pour l'établissement d'un système nouveau aboutissait à la présentation de deux systèmes, l'un élaboré par le commandant de Lahitolle, l'autre dû au capitaine de Bange. Enfin, après un essai comparatif exécuté sur une grande échelle dans plusieurs brigades d'artillerie, le système de Bange, comportant deux canons de campagne des calibres de $0^{m}090$ et $0^{m}080$, était définitivement adopté le 16 décembre 1873. Le programme imposé avait d'ailleurs été rempli de la manière la plus satisfaisante par les deux concurrents, et la juste préférence accordée au vainqueur n'était fondée que sur des nuances.

Le canon de Bange est formé d'un tube en acier coulé, renforcé à sa partie postérieure par six frettes en acier puddlé et à la bouche par un bourrelet en forme de plate-bande. La vis de culasse, à filets interrompus, est soutenue pendant le chargement par un volet à charnière; le mécanisme est remarquable par sa simplicité autant que par la sécurité qu'il offre. La vis est traversée par une tête mobile, composée d'une tige et d'un cham-

pignon ; entre le champignon et la vis, la tige traverse un obturateur consistant en une galette d'amiante et de suif renfermée dans des coupelles d'étain et maintenue par des bagues en laiton. La tige elle-même et le champignon sont traversés dans toute leur longueur par le canal de lumière, qui débouche au centre de la chambre à poudre; cette chambre est d'un diamètre un peu plus petit que celui de l'âme et d'un volume plus grand que celui de la charge pour ménager plus d'espace aux gaz lors du début de l'explosion et épargner au métal de la pièce des efforts trop brusques. Les rayures sont au nombre de vingt-quatre dans le canon de $0^{m}080$ et de vingt-huit dans le canon de $0^{m}090$; elles sont progressives, c'est-à-dire que la portion de spirale qu'elles décrivent, presque rectiligne au fond de l'âme, se courbe de plus en plus en approchant de la bouche où elle se termine par une portion d'hélice régulière ; l'obus contracte ainsi son mouvement de rotation progressivement et sans à-coups.

Les projectiles oblongs sont de forme très allongée (environ trois diamètres de hauteur); une ceinture de cuivre placée au bas de la partie cylindrique assure le forcement. Outre la boîte à balles, ces projectiles sont de trois sortes : l'obus ordinaire, l'obus à balles et l'obus à mitraille dont nous parlerons plus loin tout spécialement.

L'affût est en tôle boulonnée : la vis de pointage, au lieu de supporter directement la culasse, élève ou abaisse un excentrique à deux têtes sur lequel s'appuie cette culasse, ce qui permet de faire varier dans des limites plus étendues, l'inclinaison de la pièce.

Un canon de $0^{m}080$, plus court et plus léger que celui de campagne, est affecté à l'artillerie de montagne ; il est porté par un seul mulet, mais son affût trop lourd est composé de deux parties qui se séparent et exige deux mulets pour son transport.

Antérieurement à l'adoption du système de Bange, de nouvelles craintes de guerre avaient fait sentir la nécessité de renforcer l'artillerie des brigades afin de compenser l'infériorité des canons du système Reffye vis-à-vis des canons allemands notablement améliorés en 1873. Or, il existait un modèle de canon du calibre de $0^{m}095$ complètement étudié par le commandant de Lahitolle

Canon de 80 m/m de campagne.

Canon de 80 m/m de montagne attelé, premier modèle sans rallonge de flèche. (Le canon est muni de son couvre-bouche et de son couvre-culasse.)

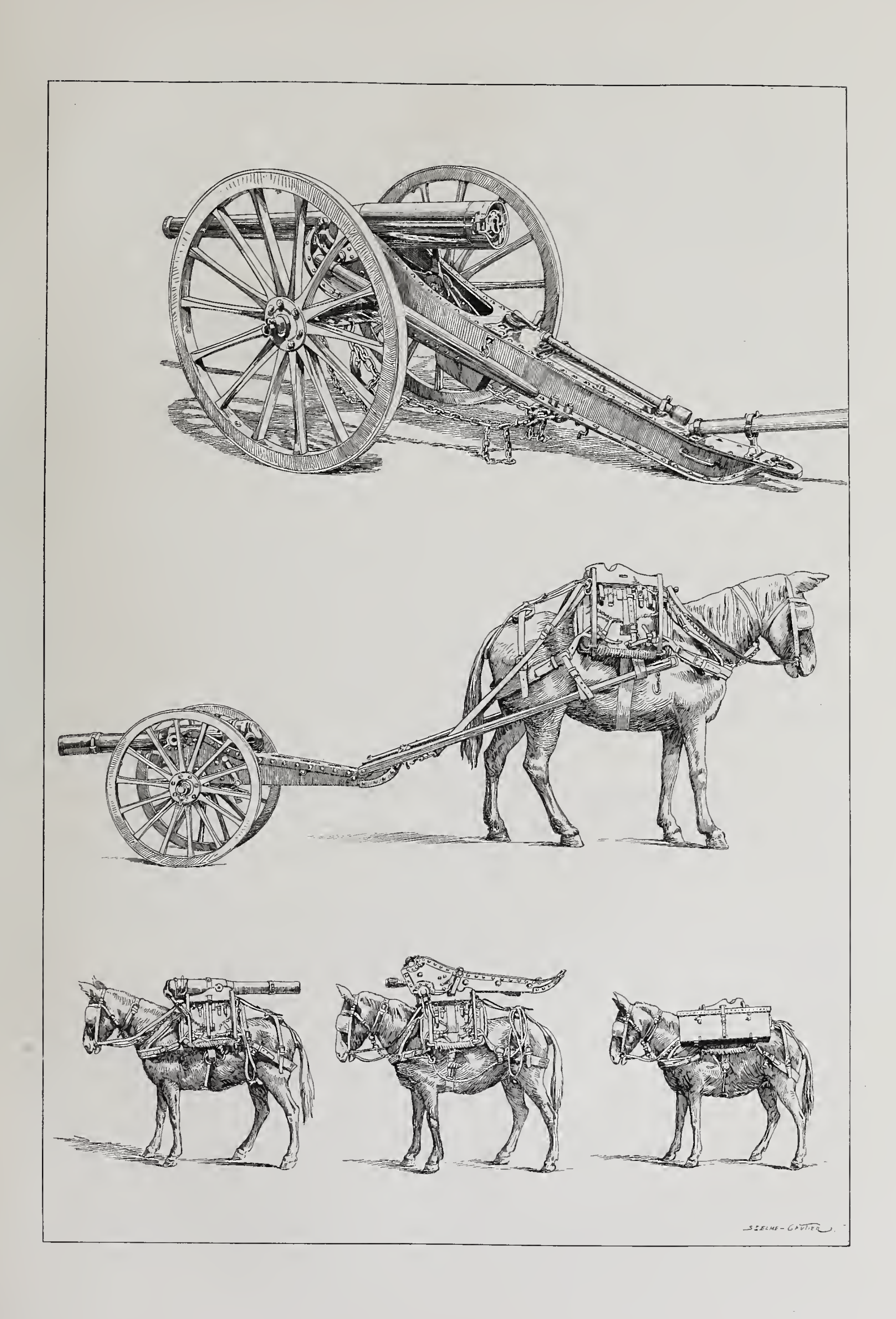
Canon de 80 m/m, porté à dos de mulets, avec son affût et son caisson à munitions (un quatrième mulet porte les roues, la limonière et la rallonge de flèche).

Canon de 80 m/m de campagne

Canon de 80 m/m de montagne attelé, premier modèle sans rallonge de flèche. Le canon est muni de son couvre-bouche et de son couvre-culasse.

Canon de 80 m/m, porté à dos de mulets, avec son affût et son caisson à munitions (un quatrième mulet porte les roues, la limonière et la rallonge de flèche).

P. 44


S^T ELME-GAUTIER

et satisfaisant, sauf le calibre, à la plupart des conditions alors recherchées : on s'empressa de l'adopter et de le mettre en fabrication avec son affût et tout son matériel. Moins d'un an après cette décision, toutes les brigades d'artillerie étaient pourvues de canons de $0^{m}095$, à raison de deux batteries par corps d'armée.

Le canon de $0^{m}095$ diffère peu du système de Bange : le mécanisme de culasse est un peu plus compliqué peut-être, la forme du projectile, plus allongée, est moins favorable au mouvement dans l'air. La tête mobile est très courte, et, ce qui est un avantage, le canal de lumière au lieu d'être horizontal, s'ouvre à la surface supérieure du renfort et se dirige verticalement vers la chambre où il débouche à peu près à hauteur du milieu de la charge. L'affût est plus solide que celui du canon de $0^{m}090$. Le système de pointage est tout différent ; il consiste en un arbre horizontal portant un pignon qui s'engrène sur la vis de pointage et deux petites roues manivelles qui servent à le faire tourner au gré du pointeur. Le canon de $0^{m}095$, admis à titre purement provisoire dans les équipages de campagne, fut retiré au mois de février 1879. On paraît l'avoir repris dans ces derniers temps comme pièce de position.

Les principales données indispensables pour comparer entre eux les différents systèmes, portant le nom de leurs auteurs : Treuille de Beaulieu, de Reffye, Lahitolle, de Bange, et les comparer tous au système allemand sont résumées dans ce tableau :

SYSTÈMES	CANONS de CAMPAGNE	LONGUEUR DE L'AME en calibres	POIDS de LA PIÈCE en kilogrammes	POIDS de LA PIÈCE sur affût et avant-train	POIDS de L'OBUS ORDINAIRE chargé	NOMBRE D'ÉCLATS donnés par l'éclatement de l'obus au repos	NOMBRE D'ÉCLATS donnés par l'éclatement de l'obus au repos avec l'obus-balles	VITESSE INITIALE	ÉCART MOYEN en portée à 2,650 mètres	ÉCART MOYEN en direction à 2,650 mètres
TREUILLE DE BEAULIEU	4 rayé	16,18	330	1,272	$4^{k}035$	19	»	325^{m}	»	»
	12 rayé	14,96	610	1,987	$11^{k}500$	21	»	327^{m}	»	»
REFFYE	5	24,98	450	1,560	$4^{k}865$	25	69	417^{m}	»	»
	7	22,12	650	2,081	»	27	80	390^{m}	»	»
LAHITOLLE	95^{mm}	23,83	706	2,791	$10^{k}945$	32	130	445^{m}	10.7	1 3
DE BANGE	90^{mm}	25,97	425	1,505	$5^{k}605$	38	155	490^{m}	9.2	1.0
	80^{mm}	22,93	530	2,010	$7^{k}945$	35	129	455^{m}	9.7	0.9
ALLEMAND	$78^{mm}5$	24,00	390	1,800	$5^{k}089$	»	»	465^{m}	14.5	1.4
	90^{mm}	20,72	450	1,940	$7^{k}019$	»	»	444^{m}	12.4	1.0

Nous avons vu quel était le procédé imparfait employé pour obtenir à

distance voulue, l'éclatement des obus du système Treuille de Beaulieu au moyen d'une fusée fusante s'enflammant au départ du projectile et susceptible de donner seulement deux distances d'éclatement. Cette question de fusée est une des plus délicates parmi celles que soulève l'usage des bouches à feu se chargeant par la culasse. Le vent étant supprimé, le projectile forcé ne laisse plus passer entre ses parois et celles de la bouche à feu, la flamme produite par la combustion de la charge de tir; la fusée ne peut donc pas s'allumer comme dans les pièces se chargeant par la bouche (voir ci-dessus vol. III, page 287, l'invention des mortiers et le tir à un seul feu); il faut donc de toute nécessité employer une fusée percutante ou une fusée fusante s'allumant automatiquement au départ du projectile.

Le système de Reffye ne comportait que des fusées percutantes Desmarets, détonant au choc; les obus de Bange furent munis de la fusée percutante Budin dont la détonation est produite par l'arrêt brusque du projectile. Cette modification constitue un progrès considérable. Pour que la fusée Desmarets détone, il est nécessaire que la pointe du projectile frappe le sol; le tampon en bois fixé à la tête de la fusée et portant le *rugueux* s'enfonce alors sous le choc et va frapper l'amorce placée dans une capsule à l'autre bout de la fusée qui est très courte. Cette amorce s'enflamme et met le feu à la charge intérieure du projectile.

Le fonctionnement de la fusée Budin repose sur le principe de *l'inertie,* principe dont chacun voit tous les jours l'application sans y prendre garde. Lorsque par exemple une personne se tient debout sur une voiture, elle est rejetée en arrière si la voiture part brusquement, mais si au contraire la voiture une fois lancée s'arrête subitement, cette même personne est projetée en avant. Ce double phénomène est dû au temps que le mouvement où l'arrêt du mouvement de la voiture met à se communiquer à la personne qui est portée par elle.

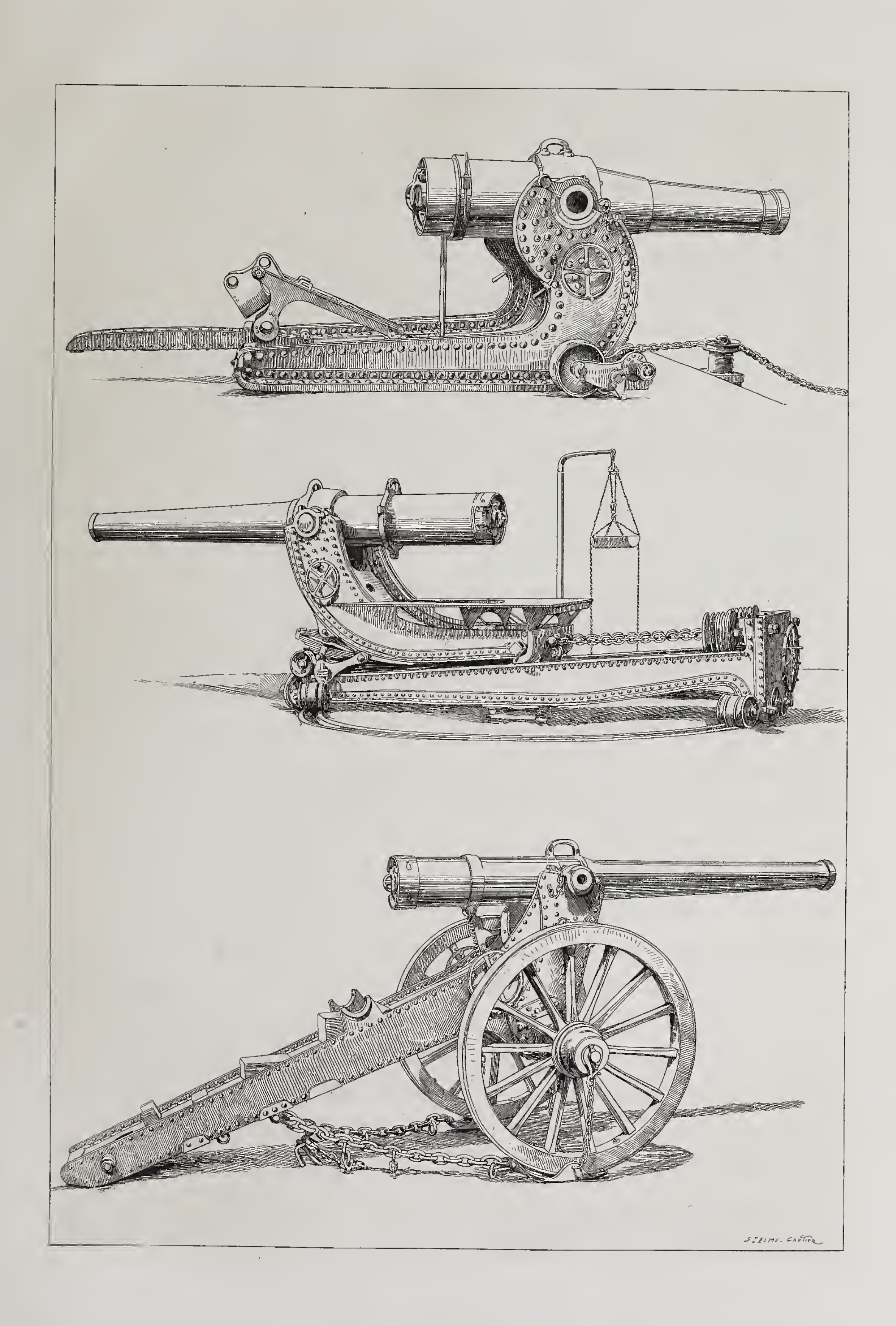
Voici d'ailleurs comment les propriétés de l'inertie sont appliquées dans la fusée Budin, réglementaire en France pour les obus des canons de campagne : le rugueux est fixé à un bouchon fileté dans la tête de la fusée, vissée elle-même dans l'œil du projectile; il participe donc instantanément

Mortier de 270 $^{m}/_{m}$ sur affût de siège et place (système de Bange).

Canon de 240 $^{m}/_{m}$ sur affût de côte (système de Bange).

Canon de 120 $^{m}/_{m}$ sur affût de siège et place.

P. 46



S.T ELME-GAUTIER

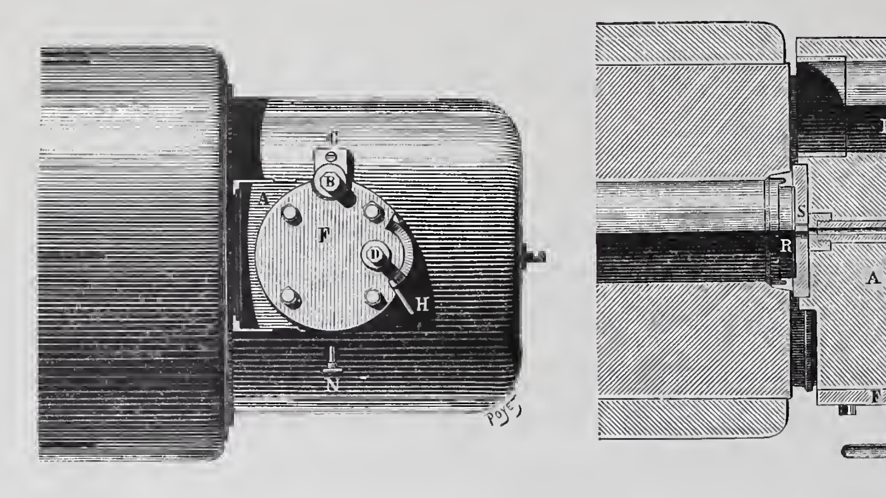
à la mise en mouvement comme à l'arrêt du projectile ; l'amorce est maintenue à l'autre bout de la fusée par un ressort à griffe : tout danger résultant du contact du rugueux et de l'amorce est ainsi écarté tant que l'obus n'est pas lancé ; au moment où le coup part, le ressort à griffe est aplati par le mouvement de recul de la masselette qui entoure le porte-amorce ; l'écart n'est plus maintenu que par un ressort à boudin trop faible pour résister au mouvement de projection en avant du porte-amorce occasionné par l'arrêt brusque du projectile : l'amorce vient ainsi frapper contre le rugueux et s'enflamme.

Pour le tir fusant, on emploie une fusée plus compliquée, dite *fusée à double effet* parce qu'elle est, à volonté, percutante ou fusante. Comme percutante elle est semblable à la fusée Budin ; l'appareil fusant est renfermé dans la tête. Un tube de plomb étiré à la filière, chargé de composition lente, s'enroule en spirale autour d'une pièce nommée le *chapeau,* il porte une graduation correspondant à des secondes et à des dixièmes de seconde de durée. Il suffit pour obtenir une durée déterminée de percer le tube au point gradué pour cette durée. L'inflammation de la composition renfermée dans le tube est produite par un petit appareil dit *concutant* analogue à l'appareil percutant mais agissant en sens inverse, c'est-à-dire que le rugueux et l'amorce y viennent en contact lors du départ du projectile... Lorsque l'on voit un projectile sillonnant l'air on ne se doute guère, à moins de le savoir, qu'il porte en lui des organes aussi compliqués et aussi délicats.

La poudre employée pour le tir des canons de campagne de Bange et Lahitolle est une poudre lente à gros grains. Cette même poudre peut être employée dans les gargousses des canons de Reffye en remplacement des rondelles de poudre comprimée.

Si nous achevons de comparer notre matériel d'artillerie de campagne à celui des Allemands, nous observerons que le système de fermeture allemand se compose d'un coin en partie cylindrique et en partie prismatique qui peut être mû par une manivelle et pénètre latéralement dans la culasse par une mortaise pratiquée à cet effet, et présente, suivant que la culasse est ouverte ou fermée, une lunette de chargement ou une partie pleine.

Ce mécanisme, placé sur le côté, n'est donc pas abrité; il nécessite en outre pour la mortaise une interruption dans la frette qui compromet la solidité de la pièce. L'obturateur allemand est un anneau métallique ne serrant plus suffisamment après un certain nombre de coups, tandis que l'obturateur plastique du système français s'applique exactement sur les



Fermeture de culasse (système allemand, mod. 1864).
Élévation.

Fermeture de culasse (système allemand, mod. 1864).
Coupe suivant l'axe de la pièce et des tourillons.

parois de son logement; il est d'ailleurs très facile de le réparer ou de le remplacer. Une commission anglaise instituée à Woolwich pour l'étude des canons se chargeant par la culasse, tardivement adoptés en Angleterre, s'est prononcée catégoriquement en faveur du mode d'obturation des canons de campagne français comme préférable à tous les autres. Le pas constant des rayures dans le canon allemand s'oppose à ce que l'on donne au projectile une grande vitesse de rotation, sous peine de produire des réactions trop brusques, prévenues dans le canon français par la progressivité des rayures. Le système de pointage sur excentrique est plus favorable que l'appui direct de la culasse sur la vis de pointage aux mouvements de la culasse et il a pour effet d'augmenter le champ du tir vertical au-dessus de l'horizon. La pièce française peut être inclinée à 26°, tandis que l'inclinaison de la pièce allemande est limitée à 18°.

Une circonstance récente a démontré, publiquement et sans contestation

possible, la supériorité des canons français. Le gouvernement serbe ayant à renouveler son matériel d'artillerie de campagne, a mis pour ainsi dire la commande au concours en soumettant à un essai comparatif et sévère, les canons de Bange, les canons Krupp, les canons Armstrong, et des canons fabriqués en Serbie.

Le concours a eu pour résultat, la supériorité des canons de Bange reconnue à l'unanimité par la commission serbe, et la commande faite à l'usine Cail de cinquante batteries complètes de ce système. Comme détail des expériences, on peut citer ce fait que, dans une série rapide de trente coups tirés à la distance de 2,500 mètres, le canon Armstrong fut mis promptement hors de service, le canon Krupp tira les trente coups en trente-quatre minutes, le canon de Bange termina son tir en vingt-deux minutes. En outre, le tir du canon Armstrong exigea de grandes précautions, tandis que celui du canon de Bange eut lieu sans accident.

Les canons allemands et, en général, les canons des artilleries étrangères présentaient cependant une cause de supériorité vis-à-vis de l'artillerie française dans l'efficacité de leurs obus à balles; mais l'artillerie française a repris le dessus par l'invention de l'*obus à mitraille,* due à l'école de pyrotechnie; cet obus rentre dans la catégorie de ceux dits à *gerbe étroite,* parce que les balles, au lieu d'être dispersées sur un large espace, restent jusqu'à une certaine distance en avant du but suffisamment groupées pour produire un effet meurtrier jusqu'à deux cents mètres au delà du point d'éclatement.

Ce résultat est dû à la disposition du chargement intérieur, d'après laquelle la charge d'éclatement agit, non pas dans tous les sens, mais plus particulièrement dans le sens du mouvement de l'obus. Il est très important, parce qu'il permet de régler la fusée d'une façon très approximative et rend de toute façon l'appréciation de la distance tout à fait secondaire. Un obus à mitraille de $0^{m}090$ donne par l'éclatement au repos deux cent quarante balles ou éclats, tandis que l'obus à balles du même calibre n'en donnait que cent vingt-neuf. Les résultats du tir sont encore bien plus remarquables : un obus à balles tirant sur quatre panneaux de

0^{m}40 de large, espacés de 40 mètres, à la distance de 2500 mètres, a mis trente et une balles ou éclats dans les quatre rangs de panneaux; l'obus à mitraille, à la même distance, en a donné quatre-vingt-sept. A 4000 mètres l'obus à mitraille en donnait encore cent six ayant éclaté à 20 mètres en avant du but. Un coup tiré beaucoup trop court à 400 mètres et éclatant à 170 mètres en avant du but, donnait encore douze atteintes.

*
* *

Depuis Gribeauval jusqu'à nos jours, le matériel de l'artillerie de siège, place et côte, a subi des péripéties correspondant à celles du matériel de campagne; à la suite de transformations successives, l'artillerie de siège comprenait, en 1870, d'anciens canons de campagne de douze rayés suivant le système Treuille de Beaulieu, un obusier de 0^{m}22 à âme lisse et courte, des mortiers de 0^{m}32, 0^{m}27, 0^{m}22, et 0^{m}15 et un canon de vingt-quatre court dit 24 de siège, bouche à feu absolument nouvelle, caractérisée par l'équilibre qu'elle conservait sur l'appui de ses tourillons, tandis que tous les canons connus jusque-là présentaient à la culasse une prépondérance marquée ayant pour objet d'éviter ce qu'on appelait le *saignement de nez,* c'est-à-dire le brusque abaissement de la volée produit par le passage du projectile de l'arrière à l'avant des tourillons. L'artillerie de place comprenait, outre ces bouches à feu, des canons de vingt-quatre et de douze longs rayés suivant le système Treuille de Beaulieu, des canons de vingt-quatre et de seize à âme lisse et enfin l'obusier long de 0^{m}22 en fonte dont nous avons parlé plus haut.

L'artillerie de côte comprenait des canons de trente rayés suivant le système de la marine, mais se chargeant par la bouche. La marine, pour qui le chargement par la culasse est bien autrement important que pour l'artillerie de terre, puisqu'il permet de charger les pièces sans les faire reculer et sans exposer les servants en dehors des sabords, avait déjà, depuis 1858 et 1860, des pièces en fonte rayées et frettées, dont les unes se chargeant par la culasse et les autres par la bouche.

Après la guerre, l'adoption de nouvelles bouches à feu pour l'artillerie

L'artillerie de Bange au Tonkin, par Édouard Detaille.

L'artillerie de Bange au Tonkin, par Édouard Detaille.

P. 50


EDOUARD DETAILLE

de siège, de place et de côte, fut immédiatement décidée en principe. En ce qui concerne le siège, on adopta d'abord un canon du calibre de $0^{m}138$ en bronze avec culasse en acier système Reffye, analogue aux canons de campagne de sept et de cinq, pièce qui donna de bons résultats au début, mais ne résista pas à l'épreuve d'un tir prolongé. Bientôt, on arrêta le modèle de deux canons de siège du système de Bange des calibres de cent cinquante-cinq et de cent vingt, excellentes pièces qui, tout en étant très maniables, ont une grande puissance d'effets.

Le canon de 155 pèse 2,530 kilog., sa longueur est de $4^{m}200$, son obus chargé pèse 40 kilog. 500.

Le canon de 120 pèse 1,200 kilog., sa longueur est de $3^{m}250$, son obus chargé pèse 17 kilog. 800.

L'affût du canon de 155 pèse 3,255 kilog., sa vitesse initiale à la charge de 900 kilog., est de 470.

L'affût du canon de 120 pèse 1,570 kilog., sa vitesse initiale à la charge de 4,500 kilog. est de 484.

Le tir à obus à balles du canon de 155 a donné, à la distance de 4,000 mètres, 2,758 éclats ou balles dans les panneaux 4 1/2.

On a adopté depuis lors, un canon de 155 court qui n'a que $2^{m}40$ de long et ne pèse que 1,023 kilog., son affût pèse 1,123 kilog., il est construit d'ailleurs sur les mêmes principes que le canon de 155 long : il est destiné surtout à être tiré sous de grands angles et d'assez faibles vitesses sur un affût à roulettes.

Tandis que les tourillons du canon de 155 long et du canon de 120 sont élevés de $1^{m}945$ et $1^{m}800$ au-dessus du sol, les tourillons du canon de 155 court sont élevés seulement de $1^{m}12$.

Deux mortiers rayés ont été introduits en principe dans l'artillerie de siège, l'un de $0^{m}220$, l'autre de $0^{m}270$; le premier est seul bien déterminé dans ses détails : il pèse 2,000 kilog., son affût, très ingénieux, est du poids de 2,170 kilog. ; les tourillons sur lesquels le mortier est en équilibre sont à 1 mètre au-dessus du sol ; l'obus chargé pèse 98 kilog., dont 6 kilog. de charge intérieure de poudre.

Le canon de 0^{m}95, décrit plus haut, fait aussi partie de l'artillerie de siège, où l'on a conservé un seul mortier lisse, le petit mortier de 0^{m}15, destiné à l'attaque et à la défense rapprochées dans les sièges.

L'artillerie de place comprend toutes les pièces de l'artillerie de siège moins le mortier rayé de 0^{m}27 et plus une foule de canons, anciens modèles, restés en service et tirés sur des affûts spéciaux.

Parmi les pièces de place, les unes sont destinées à tirer de loin, les autres ont un but plus rapproché et tout spécial; elles sont destinées à battre les fossés et à flanquer les parties de la fortification qui pourraient être l'objet d'une escalade ou d'une surprise : on les appelle pièces de flanquement. On recherche en elles des qualités toutes spéciales; envoyer en peu de temps un grand nombre de projectiles et n'exiger qu'un pointage très sommaire, voire même aucune rectification de pointage pendant le tir. On a employé comme telles d'anciens obusiers de 0^{m}16 tirant à mitraille (la boîte à balles de l'obus de 0^{m}16 contient 48 balles de 0^{m}037 de diamètre) et des mitrailleuses Reffye, mais aujourd'hui on affecte presque exclusivement au flanquement, une bouche à feu toute nouvelle, adoptée également pour la marine pour défendre les bâtiments contre les torpilleurs, et pour armer les torpilleurs eux-mêmes, le canon-revolver Hotchkiss. Le canon-revolver consiste essentiellement en un faisceau de cinq tubes tournant autour d'un axe central et dans lesquels la rayure est variable d'un tube à l'autre pour obtenir des portées différentes, et en un mécanisme enfermé dans le manchon enveloppé, mécanisme qui, d'après le mouvement d'une manivelle, fait tourner les canons, y introduit les cartouches, enflamme les amorces par percussion et extrait les douilles de cartouches vides. Le projectile lancé dans chaque tube contient vingt-quatre balles en plomb durci du poids de 32 grammes. Un canon-revolver tire soixante coups par minute. Il envoie donc en une minute 1,440 balles dispersées sur un terrain qui correspond à la largeur et à la longueur d'un fossé de fortification; un écran pare-balles protège le tireur. Tel est le modèle adopté en France pour le flanquement des fossés; d'autres modèles sont employés à bord des embarcations, sur le pont des navires; on en a proposé même pour le tir de campagne, mais



Canons Hotchkiss et canons de marine, par P. Jazet.

P. 52



les raisons qui ont fait échouer les canons à balles en 1870, s'opposeraient à cet usage des canons-revolvers.

Ce qu'il y a de singulier dans certains modèles de canon-revolver c'est qu'ils se tirent à l'épaule. Un canon se tirant à l'épaule c'est original; aussi, dans les premiers essais, on n'osait guère se risquer. Lorsque le canon-revolver fut essayé à Gâvres, le premier coup fut tiré par un contremaître de l'usine Hotchkiss, puis le second par un des directeurs de l'usine, le troisième par un capitaine, le quatrième par un général, ensuite l'habitude devint promptement courante.

*
* *

L'histoire de l'artillerie de côte et de l'artillerie de marine depuis trente à trente-cinq ans demanderait à elle seule un volume. Cette histoire est celle de la lutte du canon et du cuirassement, lutte dans laquelle l'industrie métallurgique a, d'un côté comme de l'autre, accompli des prodiges tels, que les arts pacifiques ont largement profité du perfectionnement des moyens de destruction.

Les premiers bâtiments cuirassés soumis à l'épreuve de l'artillerie furent les batteries flottantes : *la Dévastation, la Lave* et *le Tonnant,* envoyées contre Kinburn après la prise de Sébastopol en 1855. Les boulets de vingt-quatre et de seize de l'artillerie de la place s'émoussèrent impuissants contre les cuirasses de ces batteries.

Depuis cette époque, l'épaisseur des plaques a augmenté jusqu'à atteindre 50 centimètres; le calibre des canons a été porté jusqu'à 32 centimètres dans les batteries de côte françaises, 45 dans les batteries italiennes, 47 dans les batteries anglaises; à bord des bâtiments de guerre, les canons français vont jusqu'à 42 centimètres. Un canon anglais du poids de 116 tonnes ayant 14 mètres de long et tirant à la charge de 453 kilog. de poudre, a été récemment essayé. Des boulets pleins en acier et des obus de rupture en fonte dure ont doublé la puissance de ces bouches à feu.

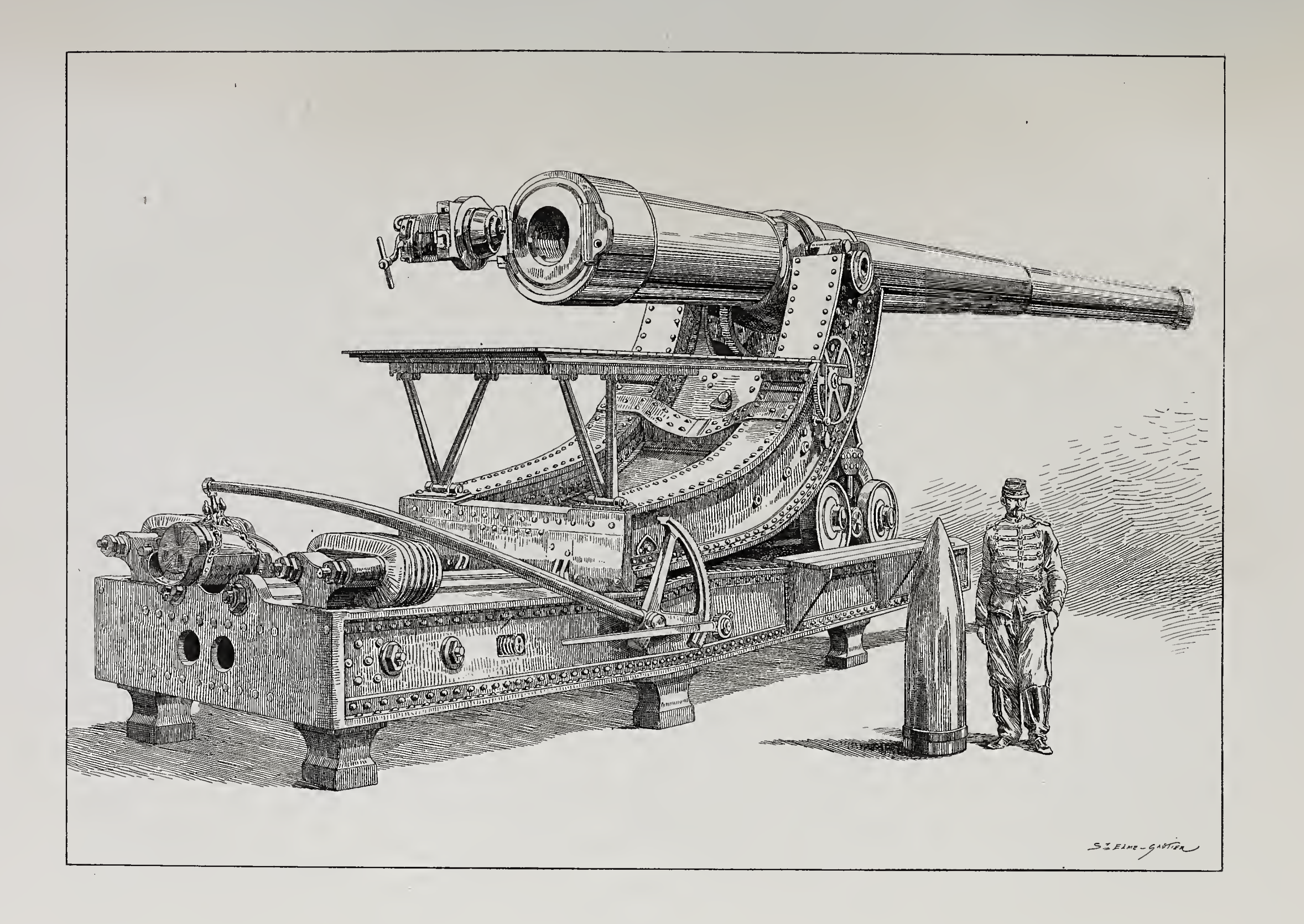
L'armement des côtes comprend actuellement des canons rayés en fonte, tubés et frettés en acier, se chargeant par la culasse, des calibres de 19,

24, 27 et 32 centimètres; un canon en acier rayé, fretté du calibre de 240 millimètres (dénomination employée pour distinguer ce canon de celui de 24 en fonte); un mortier en acier rayé et fretté se chargeant par la culasse; on emploie en outre des pièces anciennes se chargeant par la bouche et par la culasse. Pour ne parler que des pièces réglementaires, leurs poids respectifs sont pour le 19 centimètres, 7,850 kilog., pour le 24 centimètres, 16,200 kilog. pour le 27 centimètres, 23,200 kilog., pour le 32 centimètres 39,000 kilog. Le 240 en acier, système de Bange, pèse seulement 13,980 kilog., mais son prix est de 73,000 francs; le prix d'un canon de 24 centimètres en fonte ne s'élève qu'à 28,700 francs. Jusqu'à présent, le dernier mot de la fabrication des pièces en acier appartient au canon du calibre de 340 millimètres envoyé en 1885 à l'exposition d'Anvers, par le colonel de Bange. Sa longueur totale est de 11^{m}20, l'épaisseur des parois à hauteur de la chambre est de 347 millimètres, son poids est de 37,500 kilog.; c'est en réalité une légérité relative puisque la proportion ordinaire aurait dû porter le poids à 42,000 kilog. (étant donné que le canon de 240 millimètres est de 14,000 kilog.); elle est due aux dispositions ingénieuses du frettage qui permettent de réduire l'épaisseur. L'affût avec son frein destiné à limiter le recul pèse 27,000 kilog. Le grand châssis sur lequel on manœuvre cet affût pèse 20,000 kilog. Le poids de l'obus est de 400 kilog. et sa hauteur de 1^{m}27; il contient 40 kilog. de poudre comprimée; le boulet de rupture pèse 600 kilog. La charge de tir peut s'élever à 200 kilog; ce qui doit donner une vitesse initiale de 650 mètres et une portée de 18 kilomètres environ, c'est-à-dire que du Mont-Valérien on pourrait tirer sur Vincennes.

Les affûts de côte et une partie des affûts de place ont été récemment munis d'un dispositif qui rend possible le tir avec les énormes charges que l'on emploie pour obtenir de grandes vitesses. C'est le frein hydraulique fondé sur la propriété des liquides d'être incompressibles, c'est-à-dire de conserver sensiblement leur volume sous les plus fortes pressions : une tige de piston liée à l'affût pénètre dans un corps de pompe placé horizontalement sur le châssis et rempli d'un liquide tel que la glycérine. Par l'action du recul,

Canon de 340, de siège et place, de marine et côtes lançant à DIX-HUIT KILOMÈTRES des projectiles du poids de SIX CENTS KILOGRAMMES.

P. 54


St ELME - GAUTIER

le piston est violemment poussé sur la glycérine dont la résistance insurmontable arrête son mouvement ainsi que celui de l'affût auquel il tient. On comprendra l'importance de cette disposition lorsqu'on saura par exemple qu'un canon de 155 tiré à la charge de 7 kilog. reculerait de $2^{m}50$ s'il n'était arrêté par rien et que cependant le canon doit être tiré sur des remparts, dont la longueur, dans le sens même du recul, dépasse seulement de 2 mètres l'extrémité de la plate-forme.

***

Nous avons exposé avec autant de détails que le permettait l'exiguïté de notre cadre et plus peut-être qu'il ne convenait pour la patience de nos lecteurs, les perfectionnements apportés au matériel de l'artillerie jusqu'à ce jour.

Au moment même où nous écrivons, ce matériel est en voie de se transformer de nouveau par suite de l'emploi des substances explosives. Il est à remarquer que, depuis la mise en service des canons rayés se chargeant par la culasse, la puissance des projectiles a suivi rapidement une progression ascendante. Le dernier mot semblait être dit : pour le tir de campagne, par les obus à mitraille : pour les tirs de siège, de place, de côte et de mer, par les obus de gros calibre contenant des charges de poudre de quarante kilogrammes et plus. Et cependant, les effets destructeurs de ces projectiles étaient loin de se montrer en rapport avec le poids des engins employés à les lancer, avec leur prix de revient, avec la précision du tir des bouches à feu. Quel que fût le calibre d'un obus, la nécessité de lui donner des parois épaisses pour ne pas le voir brisé dans l'âme de la pièce et pour mettre son poids en rapport avec sa vitesse initiale, forçait à réduire la charge intérieure. Déjà, depuis quelques années, la poudre était remplacée pour les travaux d'exploitation des mines, pour la destruction des voies ferrées, des ouvrages d'art, des maçonneries, par des substances qui possèdent une énergie supérieure sous un volume et un poids moindres; il était tout naturel de chercher à produire à distance les effets ainsi obtenus sur place, en substituant également les mêmes substances à la poudre pour

le chargement intérieur des projectiles comme la marine en avait donné l'exemple dans les torpilles. La solution de ce problème présentait pourtant, en apparence du moins, de grandes difficultés.

La première substance explosive d'invention récente mise en essai dans cet ordre d'idées, fut le *fulmicoton,* appelé aussi *pyroxiline* ou *coton-poudre,* découvert en 1846 par le chimiste allemand Schœnbein et produit par le lavage du coton cardé dans l'acide nitrique ou dans un mélange d'acides nitrique et sulfurique. Cette substance, qui a l'aspect du coton même ayant servi à l'obtenir, fut, en France, l'objet d'une assez longue série d'expériences qui tendaient à l'utiliser dans le chargement des bouches à feu et des armes portatives en remplacement de l'ancienne poudre. Elle présentait entre autres avantages celui de donner beaucoup moins de fumée et de ne pas encrasser les armes par les résidus de sa combustion, mais elle parut produire des effets trop brisants et fut promptement abandonnée. On obtint au contraire en Autriche des résultats si satisfaisants avec le fulmicoton qu'il fut adopté, tant pour les charges de tir des bouches à feu, que pour le chargement intérieur des projectiles. Cette adoption ne demeura pas à l'état platonique. Le matériel de plusieurs batteries de guerre ainsi chargées au coton-poudre fut constitué et ces batteries entièrement prêtes pour le service furent emmagasinées dans les hangars du grand arsenal de Wiener-Neustadt. Elles ne servirent jamais ; une épouvantable explosion détruisit à la fois les magasins, le matériel et le personnel employé à sa manipulation. Tout ceux qui auraient pu donner des renseignements sur cet accident ayant disparu dans l'explosion, on dut se borner à des conjectures sur les causes qui avaient pu le produire. Il s'expliquait du reste très facilement par ce seul fait que la présence d'acides, en si petite quantité que ce soit, entraîne à la longue la décomposition du coton-poudre et peut déterminer son explosion spontanée. Quoi qu'il en soit, l'effet produit par cet accident fut considérable, et il est à peine besoin d'ajouter que l'artillerie autrichienne abandonna le coton-poudre pour revenir à la vieille poudre dont l'invention est attribuée à tort ou à raison au moine Berthold Schwartz.

Un peu plus tard, on imagina la *dynamite* ou plutôt le moyen d'utiliser la

force explosive de la *nitroglycérine,* agent destructeur des plus énergiques. La nitroglycérine, liquide huileux, produit en traitant par un mélange d'acide nitrique et d'acide sulfurique la glycérine, qui est elle-même un corps gras produit accessoire de la fabrication des bougies stéariques, détone très facilement au choc, mais son emploi présente des dangers tels qu'il n'y a pas lieu d'y songer. Ces dangers disparaissent lorsqu'on mélange la nitroglycérine à des matières solides et poreuses qui l'absorbent sans la laisser couler ou s'exsuder. On obtient ainsi des dynamites dont il existe un très grand nombre de variétés : *dynamites neutres,* dans lesquelles la base ou matière absorbante est une substance inerte, *dynamites à base active,* dont la base est susceptible de brûler par elle-même, comme le charbon, la cellulose, le salpêtre, etc. La dynamite adoptée en France pour le service de la guerre a pour base une matière inerte très poreuse nommée *randanite* (parce qu'on la trouve en abondance auprès de Randan en Auvergne) : elle contient 75 °/₀ de nitroglycérine et ne détone pas sous un choc ordinaire : il faut, pour la faire détoner, employer une amorce fulminante, mais elle présente deux inconvénients graves : elle peut laisser exsuder la nitroglycérine absorbée par la matière siliceuse et, dans ce cas, le moindre choc suffit pour en déterminer l'explosion ; la nitroglycérine est sujette à se décomposer en dégageant une odeur de vapeur nitreuse et amener ainsi dans un temps plus ou moins long l'explosion spontanée de la dynamite. En outre, la nitroglycérine gèle à partir de huit degrés au-dessus de zéro ; enfin, la dynamite détone au choc de la balle lancée par un fusil, même à une assez grande distance. On pare aux deux premiers inconvénients par des précautions et l'on se prémunit contre les dangers qu'ils entraînent par des visites attentives de la dynamite en magasin. La congélation de cette substance ne l'empêche pas de détoner, comme on l'avait cru d'abord, moyennant qu'on emploie, comme on le fait en France, des amorces fulminantes assez fortes. Quant à l'inconvénient de détoner au choc de la balle, on a cherché à le faire disparaître ou à l'atténuer en soumettant la dynamite à certaines préparations sans y réussir complètement comme l'a prouvé l'accident survenu récemment en Italie et dans lequel le prince héritier du trône a été blessé avec plusieurs

officiers. On voulait montrer à ce prince l'innocuité, considérée comme certaine, de la dynamite gélatineuse exposée au tir de l'infanterie : l'expérience a prouvé tout le contraire. Il en est ainsi de la plupart des faits constatés par l'empirisme. Cent expériences négatives ne prouvent rien, elles donnent la présomption, mais non la certitude de la vérité. Une seule expérience positive suffit au contraire pour démontrer la possibilité d'un fait.

Quoi qu'il en soit, les inconvénients de la dynamite firent revenir dans certains pays au coton-poudre, mais sous une forme différente de la forme primitive, c'est-à-dire au coton-poudre comprimé ou *gun-cotton*. Le *gun-cotton* se fabrique en trempant le coton dans un mélange d'acides sulfurique et nitrique, le débarrassant de ces acides par des procédés mécaniques, le réduisant en pâte et moulant cette pâte en une masse compacte et résistante sous une pression qui peut aller jusqu'à 600 kilog. On obtient ainsi des gâteaux prismatiques ou cylindriques ou des disques de formes et de dimensions très variables. La manipulation du coton-poudre à l'état sec étant dangereuse, on le conserve à l'état humide (environ 17 °/₀ d'eau). Dans cet état, il ne détone pas, mais il suffit de l'amorcer avec une très faible quantité pour le faire détoner. Il ne résiste pas d'ailleurs à un choc tel que celui d'une balle de fusil tirée à petite distance.

En dehors même des dangers que présente la conservation de la dynamite et du *gun-cotton,* il était impossible de songer à utiliser ces substances pour le chargement des projectiles creux; puisqu'elles détonent au choc, elles auraient produit à coup sûr l'éclatement du projectile dans l'âme. Mais la chimie, avec ses ressources infinies, ne pouvait rester impuissante en face des exigences nouvelles de la science militaire. Diverses substances connues ou masquées sous les noms de *mélinite,* de *roburite,* etc., furent essayées simultanément ou successivement en France, en Allemagne, en Italie..., et donnèrent des résultats qu'on peut, à bon droit, qualifier d'effrayants. Les obus chargés avec la mélinite (tel est le nom de la substance adoptée tout d'abord en France) ont une puissance d'éclatement dépassant tout ce que l'on connaissait jusque-là : il n'existe dans la fortification aucun parapet, aucune voûte, aucun abri ni blindage qui puisse leur résister. Les ouvrages les plus forts, s'il faut s'en

Grandes manœuvres d'artillerie, 1888, par Paul Tavernier.

P. 58

P. TAVERNIER



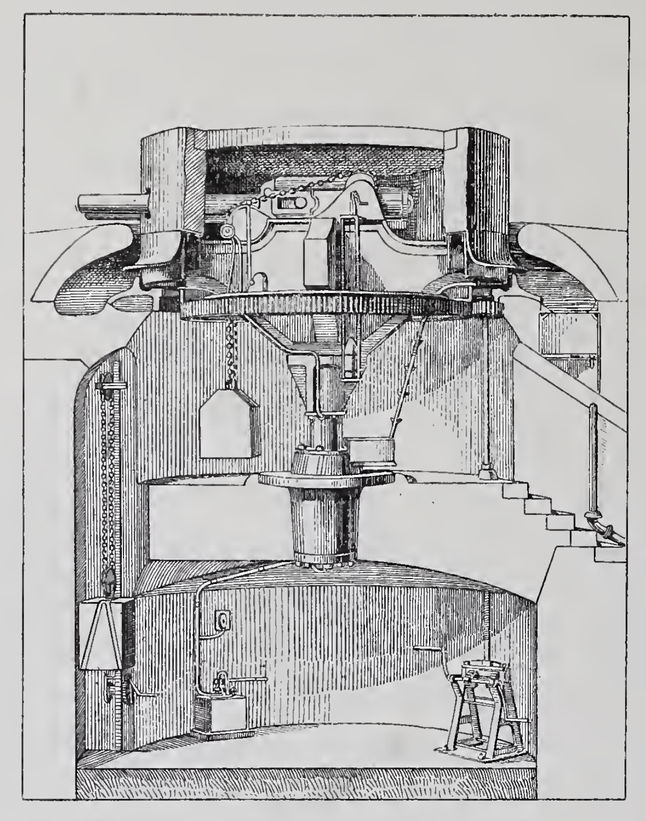
« À GAUCHE, EN BATTERIE »

rapporter aux résultats d'expériences, ne sauraient tenir contre le tir de ces obus. L'effet moral produit par le bruit strident de l'explosion, par le sifflement des éclats projetés avec violence et par l'odeur du gaz que produit la combustion de la mélinite est encore plus grand, s'il est possible, que l'effet matériel. D'un autre côté, l'inflammation de cette matière ne peut être obtenue que par des procédés spéciaux, ce qui donne toute sécurité contre les éclatements prématurés. La mélinite n'est cependant pas le dernier mot de la science des explosifs. Déjà, dit-on, elle est remplacée ou en voie d'être remplacée par d'autres substances qui lui ont été préférées au double point de vue de la puissance des effets et de l'innocuité de la manipulation.

Quoi qu'il en soit, l'adoption de la mélinite et des substances analogues pour le chargement intérieur des projectiles creux a produit une véritable révolution dans l'artillerie. Des bouches à feu de campagne ou du moins des pièces assez légères pour suivre les mouvements de troupes suffiront désormais pour attaquer les ouvrages de fortification et en particulier les forts d'arrêt qui, dans leur état actuel du moins, ne seront plus un obstacle, même pour les avant-gardes ennemies. Les armées n'auront plus besoin, sauf pour le siège des grandes forteresses, de traîner après elles de lourds équipages. Des équipages légers composés d'un petit nombre de pièces de calibres moyens les remplaceront avantageusement. D'autre part, le nouveau mode de chargement des obus a amené une modification complète de leurs formes et dimensions. Au lieu d'obus que l'on considérait comme allongés lorsqu'ils avaient une longueur de trois diamètres, on fabrique des projectiles qui ont six longueurs de diamètre et qui, dans le chargement d'un mortier de 220 millimètres par exemple, dépassent la bouche de la pièce, sans cependant que la justesse et la portée du tir soient sensiblement modifiées, grâce aux dispositions particulières adoptées pour le tracé du projectile.

Des changements bien autrement considérables devront être apportés à la fortification. En présence des effets produits par les *obus torpilles,* tel est le nom que l'usage a consacré pour les projectiles chargés suivant les nouveaux procédés, trois partis différents peuvent être pris : 1° abandonner les ouvrages actuels de fortification considérés comme intenables; 2e augmenter, au

contraire, leur puissance défensive en épaississant les parapets, les blindages et les cuirassements, les barder pour ainsi dire de métal, ou bien les protéger par une couche épaisse de ciment ou même de sable; 3° comme solution mixte, conserver les forts actuels à titre de réduits de la défense en les protégeant comme il est dit ci-dessus, et développer en avant d'eux de longues crêtes derrière lesquelles on pourra faire circuler à volonté sur des voies ferrées



Tourelle blindée (système de Bange)
(Type ayant servi aux expériences de Bucharest).

des bouches à feu mobiles tirant avec rapidité sur l'artillerie de l'assaillant, et se déplaçant aussi vite pour échapper à la riposte. Le système de rails et de wagons imaginé par le capitaine d'artillerie Péchot, et déjà appliqué à la place de Toul, se prête admirablement à ces mouvements.

La valeur d'un dispositif de ce genre serait singulièrement accrue par l'emploi des *canons à tir rapide,* engins de création récente qu'on n'a guère songé à utiliser jusqu'à présent que dans la marine, pour laquelle ils ont été

imaginés. Les canons-revolvers, employés d'abord comme défense contre les bateaux-torpilleurs, n'avaiènt pas une force de perforation assez grande pour contrebattre efficacement ces bateaux. On reconnut donc la nécessité d'avoir des canons qui, tout en tirant très vite, eussent une puissance supérieure. Le problème fut mis à l'étude et heureusement résolu. Les canons à tir rapide sont venus ouvrir pour l'artillerie une voie nouvelle qui correspond à la phase du tir à répétition dans l'infanterie. Nous avons parlé, au début de cette notice, d'un canon de cette espèce tirant douze à quinze coups par minute.

Il existe plusieurs modèles de canons à tir rapide. Les plus connus sont ceux du système Hotchkiss dont le mécanisme est imité de certains fusils se chargeant par la culasse et nommés armes à bloc. La culasse étant ouverte, on y introduit la cartouche métallique, composée d'une douille en laiton remplie de poudre et portant à sa partie antérieure le projectile oblong; un demi-tour de manivelle élève alors le bloc qui achève d'enfoncer la cartouche en fermant la culasse. On tire en agissant sur une détente, et un mouvement de manivelle en sens inverse ouvre la culasse en faisant sauter à terre la douille vide. Ce système n'a pu être appliqué jusqu'ici qu'à des canons des calibres de 37, 47 et 57 millimètres.

Le canon de 57 millimètres, par exemple, a une longueur de $3^{m},020$ y compris la crosse; il pèse 365 kilog. et lance trois projectiles différents : l'obus ordinaire, l'obus de rupture et la boîte à balles, pesant respectivement 2 kilog. 722, 2 kilog. 724, 2 kilog. 920. La charge de tir est de 885 gr. pour chacun des deux obus et de 810 gr. pour la boîte à balles; la vitesse initiale de l'obus est de 560 mètres; il est susceptible de traverser à bout portant une plaque de 81 millimètres d'épaisseur. Quatre modèles d'affûts sont affectés à ce canon : l'affût à chandelier destiné au tir dans les batteries des navires, l'affût à crinoline servant pour le tir sur le pont, l'affût d'embarcation et l'affût de débarquement ayant la forme générale des affûts de campagne.

La marine des différentes puissances fait un usage de plus en plus fréquent des canons à tir rapide. Il est facile de prévoir que, dans un avenir très rapproché, ils feront partie des équipages de campagne. L'artillerie à cheval qui accompagne les divisions de cavalerie indépendantes, n'est pas,

malgré la rapidité de ses manœuvres, à la hauteur du rôle qui lui est dévolu.

Le rôle de ces batteries est en effet d'une double nature : elles doivent quelquefois contrebattre l'artillerie ennemie, mais plus souvent elles ont à appuyer le mouvement offensif de la cavalerie en concentrant leur feu sur la ligne de la cavalerie adverse. Cette période d'attaque est extrêmement courte; l'artillerie ne peut y produire d'effet qu'à la condition de fournir un feu roulant très nourri et très précis. Or, si parfaits que soient nos canons de 80 millimètres, ils sont loin de remplir cette condition. Nous trouvons à ce sujet des détails très curieux dans un article de la *Revue d'artillerie* du mois de mars 1886 dû à la plume de M. le capitaine Bosch; on estime que, soit pour appuyer, soit pour repousser une charge, vu la distance où l'attaque se prononce, les trois batteries d'une division de cavalerie disposent de trois ou quatre minutes de feu pendant lesquelles elles peuvent tirer 54 coups dont un tiers environ, soit 18, peuvent être admis comme bons en raison des nécessités de réglage du tir. Pendant le même temps, 18 canons à tir rapide, en ne leur accordant que dix coups par minute, tireraient 540 coups dont deux tiers seraient bons, le réglage, facilité par un grand nombre de salves, devant se faire en une minute. On obtiendra donc 360 coups efficaces, représentant un poids total de fonte de 936 kilog. au lieu des 100 kilog. des 18 coups d'une batterie de 80 millimètres. D'autre part, les canons à tir rapide pourraient lutter sans désavantage contre les canons de 80 millimètres dans le combat d'artillerie contre artillerie, le grand nombre des coups tirés par eux leur permettant d'agir très efficacement sur le personnel et les attelages, moyen plus sûr pour désemparer une batterie que la mise hors de service du matériel; il faut observer cependant que le projectile du canon de 57 millimètres ou de 6 livres est trop faible pour agir contre des murs et que le recul du canon nuit à la rapidité du tir. Le problème de l'emploi des nouveaux canons serait donc résolu le jour où l'on parviendrait à appliquer le système à un calibre un peu plus fort et où l'on trouverait le moyen de supprimer le recul. On y est arrivé à peu près par l'emploi de freins qui limitent, sans l'arrêter complètement, le mouvement de l'affût chassé en arrière par le recul de la bouche à feu. Mais la véritable solution consisterait dans l'application des idées émises à ce sujet il y

a bien des années par le capitaine d'artillerie Treuille de Beaulieu. Ce capitaine fut alors presque traité de rêveur; à chaque instant aujourd'hui un des paradoxes apparents, avancés par le général Treuille de Beaulieu, tombe dans le domaine pratique. C'est là la grande revanche des inventeurs méconnus : malheureusement, elle arrive presque toujours trop tard pour qu'ils jouissent de leur triomphe. Les freins ont pour effet, nous venons de le voir, la limitation du recul de l'affût. Treuille de Beaulieu supprimait la cause même de ce recul, c'est-à-dire l'action des gaz de la poudre sur la paroi postérieure de la chambre. On parle aujourd'hui d'un procédé nouveau par lequel le recul de la pièce ne se communiquerait plus à l'affût.

Ces inventions meurtrières, ces procédés de destruction pour le perfectionnement desquels l'esprit humain développe toutes ses ressources et le génie industriel toute sa puissance, doivent-ils arriver, comme il a été prétendu, à la suppression de la guerre désormais trop terrible? Il est permis d'en douter, mais ce qui est certain comme résultant de faits authentiques, c'est que les batailles les plus récentes parmi lesquelles plusieurs ont été soutenues avec acharnement, ont causé moins de morts et de blessures que certaines batailles des guerres de Louis XIV, de Louis XV et de Napoléon I[er].

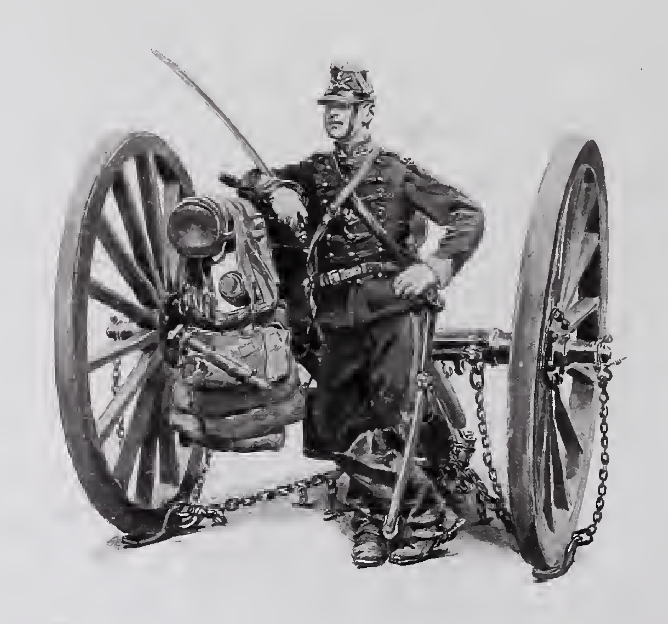
A Seneff les Anglo-Hollandais, à Malplaquet les coalisés perdirent 24 pour 0/0 de leur effectif, savoir : à Seneff 12,000 sur 50,000, à Malplaquet 22,000 sur 90,000; à Kollin, dans la guerre de Sept ans, les Prussiens eurent en tués et en blessés 14,000 hommes sur 30,000, soit 7 sur 15, à Kunersdoff, 20,000 sur 45,000, soit 45 0/0; à Auerstaedt, le corps de Davout sur 26,000 hommes, en eut 7,000 hors de combat, soit 26 0/0; à Eylau, les Russes, 36 0/0; à la Moskowa, les Français, 24 0/0, les Russes, 43 0/0; à Rezonville, dans la bataille du 16 août 1870, qui passe pour la plus meurtrière de la dernière guerre entre l'Allemagne et la France, l'armée allemande a eu 10,821 tués ou blessés sur 90,050 en ligne, soit 11 0/0; l'armée française 11,487 sur 136,900, soit 7 0/0. Le corps qui éprouva ce jour-là les pertes les plus considérables, le 3[e] corps allemand, a perdu 21 0/0, tandis qu'à Lutzen, le corps de Ney avait eu 13,045 hommes hors de combat sur 48,605; à Möckern, le 16 octobre 1813, pendant la bataille de Wachau,

le corps prussien de Kleist perdit 6,000 hommes sur 22,000, soit 27 0/0.

Est-ce à dire que les engins modernes rendront les rencontres moins meurtrières? L'affirmer ce serait peut-être soutenir une thèse paradoxale : la vérité est sans doute qu'il y aura sur certains points des engagements dans lesquels, en quelques minutes, les pertes seront énormes, mais probablement, parce qu'ils seront aussi terribles, ces engagements deviendront de plus en plus rares et les armées opposées manœuvreront de manière à rendre impossible la résistance de l'adversaire, comme à Sedan où la bataille ne fut plus qu'un massacre plus glorieux pour le vaincu que pour le vainqueur, une fois que l'armée française, enveloppée de toutes parts, fut enfermée sans espoir dans un cercle de feu.

Si nous ajoutons à cela les dépenses colossales occasionnées par les guerres, on peut affirmer, d'une part, qu'elles ne seront pas de longue durée, d'autre part qu'on y regardera à deux fois avant de les engager. Le paradoxe est donc moins fort qu'il ne le semble lorsqu'on avance que la perfection immense des engins de destruction est un acheminement vers la réalisation de cette grande utopie : la paix universelle!

GÉNÉRAL THOUMAS.





LE LOTUS ROUGE

A la fin de mars 1885, le général de Négrier occupait Lang-Son avec quelques troupes déjà éprouvées par la fatigue et la maladie, et sentait sa position devenir de jour en jour plus critique. Trop éloigné de sa base d'opération, il se ravitaillait avec peine, et craignait de ne pouvoir soutenir un siège dans Lang-Son si l'armée chinoise, continuellement accrue par l'arrivée de nouveaux renforts, se décidait à investir la place, éventualité d'autant plus à craindre que les Chinois occupaient à Dong-Dang une position menaçante. Il fallait se donner de l'air. Le général en chef résolut de s'emparer de Dong-Dang ; ce ne fut pas sans une lutte acharnée que nos troupes escaladèrent les redoutes qui en défendaient l'approche, mais leur entrain triompha de toutes les résistances. Une fois le drapeau français planté sur la hauteur, la petite armée franchit la porte de Chine et s'engagea sur le territoire du Céleste Empire, à la poursuite de l'ennemi débandé.

L'avant-garde du corps qui opérait cette pointe hardie était commandée par le capitaine Adalbert de Kervadec, un jeune officier de zouaves, qui avait sur la tactique des idées très simples mais très arrêtées : il soutenait qu'à la guerre on doit toujours aller en avant. Cette opinion, qui résultait plutôt

de son tempérament que de réflexions longuement mûries, l'entraîna non seulement plus loin que ses instructions ne lui commandaient d'aller, mais fort en avant du gros de sa compagnie. A force de courir sus aux Chinois qui s'enfuyaient, il en dépassa un certain nombre qui se mirent à leur tour à courir après lui : un fusil qu'on lui jeta dans les jambes le fit trébucher; il tomba tout de son long et, avant qu'il eût eu le temps de se relever, vingt soldats de l'armée impériale s'étaient jetés sur lui et l'avaient désarmé : il était prisonnier. Quand il se retourna pour appeler ses hommes à la rescousse, il s'aperçut qu'il n'avait pas été suivi. L'uniforme français ne paraissait plus nulle part. Aussi loin que la vue pouvait porter, Adalbert ne voyait que des Impériaux, en déroute, il est vrai, mais plus nombreux qu'il ne fallait pour l'entraîner avec eux.

« Tonnerre de Chine! s'écria Adalbert, je n'ai pas même de cigares. »

A ce moment s'approchait un Chinois qu'Adalbert reconnut pour un chef aux démonstrations de respect dont l'entouraient les autres. Le chef se mit à parler à Adalbert, très poliment, mais en chinois.

« Bonjour, monsieur, répondit Adalbert. Comment vous portez-vous? »

Le Chinois ne répondit rien : il n'avait pas compris.

Sur son ordre, les soldats conduisirent Adalbert à travers un champ de riz vers une petite pagode dont on apercevait le toit au loin : deux hommes lui tenaient chaque bras, deux autres le poussaient par les épaules, quatre marchaient en avant et le reste formait escorte. La nuit commençait à tomber quand on arriva à la pagode. Adalbert fut introduit dans une petite pièce, meublée de quelques nattes de jonc, où on lui permit de s'asseoir par terre. Toutes les issues étaient gardées avec un déploiement de forces en rapport avec l'importance de la prise, et le capitaine eut tout le temps de réfléchir aux inconvénients et aux dangers de sa situation. Tout compte fait, c'était la décapitation qu'il aurait préférée, dût sa tête être promenée au bout d'une pique dans les principales villes de l'empire. Mais le pal lui revenait toujours à l'esprit et la cangue lui apparaissait comme une demi-mesure insupportable. Enfin, on vint le chercher; on lui attacha les mains derrière le dos, on lui lia les pieds, et quatre hommes le portèrent

dehors. Il faisait nuit noire. Une charrette stationnait devant la porte, on l'y jeta, et il se trouva couché sur de la paille. Puis, la charrette se mit en route. A peine commençait-elle à rouler qu'il entendit jurer à côté de lui :

« Quel tas de fripouilles que ces Chinois! Ils ne vous offriraient seulement pas un verre de vin. »

Adalbert sursauta de joie. Il avait reconnu la voix de son ordonnance.

« Bonneau! s'écria-t-il, c'est toi?

— Présent, mon capitaine.

— Comment es-tu là?

— Ah! quel bonheur de vous retrouver, mon capitaine! Quand on a sonné la retraite, j'ai commencé par me replier avec les camarades. Puis on a dit : Et le capitaine? J'ai pensé que vous étiez blessé. Je ne pouvais pas vous laisser en plan. Je suis retourné sur mes pas et j'ai cherché partout s'il n'y avait pas quelqu'un par terre. Alors il est venu des Chinois, des Chinois! Je n'en avais jamais tant vu. J'en ai bien descendu une douzaine...

— Oh! fit Adalbert.

— Ou bien trois ou quatre, je ne me rappelle plus. Mais je n'ai pas pu les tuer tous; ils m'ont fait prisonnier et me voilà. Qu'est-ce que nous allons devenir, mon capitaine?

— Il faut nous en aller, dit Adalbert.

— Ah! je ne demande pas mieux. Mais le moyen?

— As-tu ton couteau dans ta poche?

— Oui, mon capitaine, mais j'ai les pieds et les mains attachés.

— Moi aussi, mais à deux on peut s'arranger. Mets ta poche près de mes mains. »

Bonneau se traîna sur la paille de façon à mettre sa poche à la hauteur des mains du capitaine qui y prit le couteau. A eux deux ils purent l'ouvrir, et le capitaine tenant le couteau, Bonneau scia tout doucement la corde qui lui tenait les mains. Quand il eut les mains libres, il coupa les autres cordes. Le conducteur de la charrette les entendait parler, mais ne les comprenait pas, et tant qu'il les entendait, il était bien tranquille.

« Attention! dit le capitaine, ce n'est pas tout d'être déliés : il faut descendre sans qu'on s'en aperçoive. Si nous sautons à terre, la charrette sera trop allégée tout d'un coup.

— Et puis, dit Bonneau, nous allons nous faire ramasser par l'escorte. »

On entendait en effet, à douze ou quinze pas en arrière, le piétinement des chevaux, un bruit de voix, et plus loin une rumeur confuse comme s'il y avait eu tout un corps d'armée; mais, heureusement, on ne voyait rien et, par conséquent, on n'était pas vu : il faisait noir comme sous une tente.

Le capitaine et son ordonnance commencèrent par ralentir la conversation en baissant la voix, puis ne dirent plus rien et ne bougèrent pas, comme s'ils étaient endormis. Le conducteur, assis sur le devant, causait avec le soldat qu'on lui avait adjoint, tout en excitant ses chevaux. Le capitaine se glissa insensiblement vers l'arrière, laissa pendre ses jambes, et quand il sentit le sol sous ses pieds, continua de peser sur la charrette de toute la force de ses bras. Puis, Bonneau en fit autant. Ensuite ils lâchèrent d'abord un bras et l'autre après, marchèrent quelque temps derrière l'équipage, et au premier tournant se jetèrent brusquement de côté, croyant entrer dans un champ; mais ils tombèrent sur un talus. Après avoir roulé quelques instants, ils furent arrêtés par une haie de bambous et purent se remettre sur pied. Pendant toute la nuit, l'armée en retraite défila au-dessus de leurs têtes; ils se tenaient cois et en silence. Enfin, ils entendirent le dernier chariot s'éloigner, les voix se perdre dans le lointain, et presque aussitôt le jour commença à poindre.

« Eh bien, Bonneau, dit le capitaine, comment trouves-tu ce pays?

— Il y fait diablement faim et soif, mon capitaine.

— Soif! ce n'est rien. Voilà, derrière les bambous, une petite rivière où il y avait de quoi nous noyer. Mais je n'aperçois pas de cantine. »

Ils étaient remontés sur la route et tournèrent à droite puisque les Chinois étaient partis à gauche. Après avoir marché deux heures, ils étaient de plus en plus fatigués et affamés quand ils aperçurent du monde sur la route; à peine eurent-ils le temps de se jeter dans un fourré pour laisser passer les traînards. Quand ils purent enfin sortir de leur cachette, ils étaient à bout

de forces. A une centaine de mètres on apercevait une propriété close de murs en porcelaine; dans l'intérieur, s'élevaient quelques toits en tuiles vernies de toutes les couleurs, avec les angles recourbés en l'air.

« Allons faire visite à ces gens-là, dit le capitaine.

— Mais ils vont nous faire arrêter, objecta Bonneau.

— Nous ne pouvons cependant pas avoir la prétention de retourner à Lang-Son sans rencontrer personne. Mieux vaut nous adresser à des bourgeois établis que de tomber entre les mains d'un groupe de fuyards. »

En longeant le mur, ils arrivèrent à l'entrée de l'habitation; le soleil s'était levé et il faisait grand jour. Un gong était pendu à la porte, avec une baguette de tambour terminée par un tampon entouré de peau. Le capitaine frappa un coup sur le gong.

Un instant après, la porte s'ouvrit et une petite Chinoise parut. En apercevant deux militaires français, elle se mit à pousser des cris perçants et s'enfuit vers l'habitation en donnant les signes de la plus vive terreur.

« Qu'est-ce qu'elle dit? demanda Bonneau d'un air ahuri.

— Elle dit qu'elle a peur, répondit gravement le capitaine. »

Il commença par refermer la porte, pour éviter les regards indiscrets des passants, s'il en venait, et s'avança, suivi de Bonneau à trois pas, vers le corps de logis où s'était réfugiée la Chinoise effarouchée. Comme il se disposait à gravir les marches du perron, la porte s'ouvrit, et une jeune Chinoise parut sur le seuil.

A la grâce et à la distinction de sa tournure, bien plus qu'à l'élégance de ses vêtements, Adalbert reconnut tout de suite une personne de qualité.

« La maîtresse de la maison, dit-il à Bonneau. Fixe! »

Bonneau se mit au port d'armes.

Le capitaine, son képi à la main, s'avança pour saluer. A ce moment la jeune Chinoise se laissa tomber à genoux en joignant les mains au-dessus de sa tête. Ses yeux, tout petits, coquettement relevés vers les tempes, exprimaient une épouvante juvénile, et ses larges lèvres, d'un rouge éclatant, se tendaient en avant dans une touchante expression de prière. Derrière elle, la suivante continuait à agiter les bras en poussant des clameurs.

« Silence ! » dit le capitaine d'un ton d'autorité en regardant sévèrement la camériste, qui comprit ; car elle se tut aussitôt.

Adalbert monta lentement les trois marches du perron, toujours tête nue, et dit avec un sourire gracieusement respectueux : « Madame ou mademoiselle, je suis égaré dans ce pays où je n'ai aucunes relations, et je vous serais infiniment reconnaissant de vouloir bien me faire donner à déjeuner. »

En entendant ces mots qu'elle ne comprenait pas, la jeune Chinoise se mit à trembler de tous ses membres ; non contente d'être à genoux, elle se précipita la face contre terre, dans la posture la plus suppliante.

« Je vous assure que je n'ai aucune mauvaise intention, » ajouta le capitaine. Et ne pouvant souffrir qu'une femme gardât devant lui cette humble attitude, il la prit doucement par le bras, la releva avec des précautions infinies pour ne pas lui casser les ongles, qui étaient d'une extrême longueur ; puis, lui prenant la main, il la fit rentrer dans la maison.

« Bonneau, dit-il en se retournant, fais-toi conduire à la cuisine, arrange-toi pour activer le déjeuner, et tâche d'être convenable avec la bonne. »

*
* *

Bien qu'il ne sût pas un mot de chinois, Adalbert avait compris que l'accueil dont il venait d'être l'objet était certainement le résultat d'une erreur : ces deux femmes, qui se savaient à proximité du théâtre de la guerre et qui avaient dû entendre, pendant toute la nuit, le défilé des troupes en retraite, recueillir même de la bouche de quelques soldats le récit de la déroute, croyaient sans doute se trouver en présence de deux Français appartenant à une armée victorieuse qui poursuivait sa marche ; et comme elles étaient seules, au moins pour le moment, il était facile de s'expliquer leurs alarmes. Adalbert aurait d'autant plus volontiers dissipé ce malentendu qu'il pensait bien ne pouvoir le prolonger indéfiniment. Il fallait déjà que les Chinoises fussent affolées par la terreur pour n'avoir pas remarqué que leurs prétendus conquérants étaient sans armes. Heureusement les soldats qui avaient pris l'épée d'Adalbert avaient eu la précaution de lui prendre aussi le fourreau avec le ceinturon, et on pouvait croire que, s'il n'était

pas armé, c'est qu'il considérait toute résistance comme devenue inutile.

Loin d'abuser des avantages que lui donnait cette situation apparente de vainqueur, Adalbert y trouva une raison de redoubler d'égards envers l'aimable personne chez qui il se voyait obligé de prendre l'hospitalité. Après l'avoir conduite par la main, comme si elle eût été sa danseuse, dans la pièce, meublée avec goût, qui s'ouvrait devant lui, il voulut la faire asseoir sur un siège élégant qui paraissait être la place d'honneur dans ce salon. Mais aussitôt qu'elle se sentit libre, la jeune Chinoise bondit vers l'autre extrémité, décrocha d'une panoplie un long poignard à manche de jade sculpté et à lame finement aiguisée; puis, se blottissant dans un angle, le bras levé et le regard farouche, elle se tint dans une attitude qui signifie en n'importe quelle langue : « Si vous approchez, je vous tue. »

Elle était vraiment belle dans ce geste héroïque dont la violence n'excluait ni la noblesse ni même une certaine grâce.

« Ah! la brave petite femme! » s'écria Adalbert avec un sourire de satisfaction. Il écarta sa veste, entr'ouvrit sa chemise et, mettant sa poitrine à nu, il s'avança tout doucement jusqu'à portée de la main qui le menaçait.

« Frappez, » dit-il de sa voix la plus douce.

Alors, elle fut bien obligée de reconnaître que ce Français n'était pas trop méchant, et laissant échapper le poignard de sa main tremblante, elle ébauchait un joli sourire quand, ses yeux étant tombés sur la poitrine découverte du zouave, elle se troubla tout à coup : une subite rougeur monta à ses pommettes de pâle safran, et ses paupières s'abaissèrent si pudiquement qu'Adalbert n'hésita plus à l'appeler mademoiselle.

Elle se laissa conduire vers le large fauteuil de bambou garni de soie brodée et, repliant sous elle ses petits pieds mal habitués à autant d'exercice, elle regarda Adalbert : la terreur ayant fait place à la curiosité, elle semblait s'intéresser à tous les détails de l'uniforme et prononçait de temps en temps de petites phrases inintelligibles dont le ton était interrogateur.

Adalbert, après avoir décemment refermé son costume, s'était assis à côté d'elle sur un siège plus bas et, ne pouvant rester indéfiniment sans rien dire, lui parla comme si elle avait pu le comprendre.

« C'est la première fois, mademoiselle, que j'ai l'honneur de voir une Chinoise de bonne maison et je me félicite du fâcheux événement qui m'a permis d'arriver auprès de vous. Savez-vous que vous avez un teint délicieux? Nous n'avons en Europe aucune idée du parti qu'on peut tirer du jaune, la couleur du soleil dont vous offrez une si gracieuse image... »

A ce moment la porte s'ouvrit et Bonneau annonça : « Le capitaine est servi !

— Malhonnête ! dit Adalbert, il faut dire : mademoiselle est servie. Parce qu'on ne nous comprend pas, ce n'est pas une raison pour manquer au savoir-vivre.

— Mademoiselle est servie, » reprit Bonneau.

Adalbert offrit son bras à la maîtresse de la maison pour passer dans la salle à manger, l'invita à se mettre à table et s'assit en face d'elle.

Bonneau avait fait des merveilles. Il s'était aperçu, lui aussi, de l'effroi qu'il inspirait, et, avec son esprit pratique, il en tira un excellent parti. Rien qu'en ouvrant la bouche toute grande et en faisant le geste réitéré d'y fourrer quelque chose, il indiqua suffisamment qu'il lui fallait à manger. La cameriste, mourante de peur, le conduisit aussitôt à une armoire où il y avait du riz, du thé, du sucre, du poivre et de la cannelle en abondance, mais rien de tout cela ne lui parut assez substantiel pour la circonstance et il commença à rouler des yeux si féroces qu'il fallut bien lui offrir autre chose. En un instant toutes les ressources de la maison furent mises à sa disposition : avec ce qui restait du repas de la veille, en mêlant tout ensemble et en y ajoutant les condiments qui lui tombèrent sous la main, il forma un premier plat de résistance où le riz dominait, mais où les bâtonnets qui servent de fourchette pouvaient faire çà et là des rencontres heureuses : c'était ce qu'il fallait pour donner une première satisfaction au cri de la faim en attendant le poulet cochinchinois qu'il allait faire sauter : un petit chien, tué de la veille, promettait un excellent rôti qu'il put accompagner d'une salade assaisonnée à l'huile de ricin suivant un usage qui est inoffensif dans le pays. Il trouva aussi quelques bouteilles d'un vin bizarre et de l'eau-de-vie qui était excellente. C'était plus qu'il n'en demandait pour


Jeanniot

fabriquer un déjeuner très convenable, et la gaieté lui revenant avec la perspective de la nourriture, il embrassa la petite pendant qu'elle mettait le couvert. Celle-ci n'essaya pas de se défendre.

Tout semblait donc marcher à souhait. Le capitaine déjeuna de grand appétit tout en observant du coin de l'œil comment s'y prenait sa convive pour manger et boire : il ne voulait pas avoir l'air d'un homme qui ne connaît pas les usages. Bonneau achevait les plats en les reportant à la cuisine, et tout le monde éprouvait déjà une sensation de bien-être quand, sur un signe de sa maîtresse, la servante apporta de petites pipes et du tabac.

Cette servante s'appelait Tsi-tsi. Car elle tournait la tête aussitôt qu'elle entendait prononcer ces deux syllabes. Adalbert vit là un moyen d'entrer en conversation. Il la montra du doigt à la jeune Chinoise dont il était l'hôte, en demandant : « Tsi-tsi ? »

Un signe de tête affirmatif lui répondit qu'il ne s'était pas trompé.

Alors, montrant son ordonnance, il dit à son tour : « Bonneau.

— Bôh-no », répondit la Chinoise avec satisfaction.

Puis, se montrant lui-même, le capitaine ajouta : « Adalbert.

— A-tal-feo, » répéta la jeune fille à plusieurs reprises, en prononçant le nom d'Adalbert comme elle pouvait.

« Va pour A-tal-feo, dit Adalbert. Et vous ? demanda-t-il, en la désignant elle-même.

— Tcheou-ya-naï, répondit-elle. »

Les présentations ainsi faites, Adalbert se disposait à entrer dans des explications plus détaillées quand un grand bruit se fit entendre sur la route. Presque aussitôt le gong résonna, frappé d'une main vigoureuse, et de la place où il était, Adalbert aperçut, à travers la jalousie baissée, des fers de lances et un petit drapeau chinois qui émergeaient de l'autre côté du mur de clôture.

« Que le diable les emporte ! s'écria-t-il. Ces gens-là sont évidemment à notre recherche.

— Enfin ! dit Bonneau avec une résignation philosophique, nous aurons toujours déjeuné. »

Au son du gong, Tsi-tsi s'était précipitamment dirigée vers la porte, mais Tcheou-ya-naï la rappela aussitôt, et après lui avoir commandé de ne pas bouger, elle alla ouvrir elle-même aux soldats. Adalbert ne s'était pas trompé : une troupe armée fit irruption dans la cour et il était facile de voir à leurs gestes qu'ils cherchaient quelqu'un. Tcheou-ya-naï leur répondait avec des gestes de dénégation, et comme ils insistaient, elle leur montra la maison, d'un air calme et naïf, comme pour les inviter à chercher eux-mêmes, s'ils ne la croyaient pas. L'officier, convaincu par cette offre, fit faire demi-tour à ses hommes ; la porte se referma et les lances disparurent l'une après l'autre.

« Mademoiselle, dit Adalbert à Tcheou-ya-naï qui rentrait, je vous dois la vie et je ne saurais vous dire combien je suis touché de la générosité de votre procédé. »

Mais Tcheou-ya-naï ne l'écoutait pas ; elle donnait des ordres à Tsi-tsi qui paraissait y opposer toutes sortes d'objections. A la fin, cependant, Tsi-tsi dut se rendre : elle montra une porte à Bonneau, et comme celui-ci n'obtempérait pas assez vite à cette injonction de sortir, elle lui allongea sévèrement un grand soufflet.

« Oh ! fit Bonneau indigné, est-elle lâche ! »

Adalbert ne pouvait s'empêcher de rire, mais Tcheou-ya-naï, toujours grave, admonesta Tsi-tsi et, la prenant par le bras, l'amena devant Bonneau et la contraignit à prendre une attitude de repentir.

« C'est bon, dit Bonneau, je te pardonne. Mais je te repincerai. »

Tcheou-ya-naï et Tsi-tsi conduisirent Adalbert et Bonneau, à travers les allées sinueuses d'un jardin accidenté vers un pavillon isolé qui ne se voyait pas des autres corps de bâtiment. Quand ils y furent entrés, Tsi-tsi posa sur un trépied de bambou le plateau de laque avec l'eau-de-vie et le tabac. Tcheou-ya-naï montra à Adalbert l'espace d'où il ne fallait pas sortir, et posa son doigt sur ses lèvres. Puis, elle partit avec Tsi-tsi.

* * *

Le pavillon dans lequel Adalbert fut ainsi relégué se composait d'un

vestibule et d'une grande salle ornée d'objets fantastiques. Les murs étaient couverts d'étoffes peintes qui représentaient des fleurs, des animaux et des personnages bizarrement entremêlés. Entre deux rangées de dragons en bronze et de magots en porcelaine, on arrivait au fond de la pièce occupé par un vaste bahut de bois fouillé avec une extrême finesse, incrusté d'émaux, d'ivoire et de pierres, sans doute précieuses, et surmonté d'un personnage accroupi, grimaçant, presque tout en or. Adalbert reconnut tout de suite qu'il était dans le tombeau des ancêtres, le lieu sacré qui ne s'ouvre qu'aux grands jours et où la sollicitude de Tcheou-ya-naï prévoyait sans doute qu'il ne serait pas troublé de quelque temps. Il assigna le vestibule à Bonneau et se disposa à camper lui-même dans le sanctuaire. Par les étroites ouvertures garnies de vitraux qui laissaient filtrer un jour discret, il apercevait la campagne et il constata avec étonnement que cette campagne était remplie d'une foule de gens activement livrés aux travaux de la culture. Peu à peu, les groupes se rapprochaient de l'habitation ; parmi eux, se distinguait un homme de grande taille et d'âge mûr qu'il était facile de reconnaître pour le maître, évidemment le père de Tcheou-ya-naï. Adalbert comprit alors pourquoi il avait trouvé deux femmes seules dans la maison : tout le monde était aux champs pendant la matinée. Il allait être midi ; bêtes et gens se préparaient à rentrer.

Tcheou-ya-naï, dont le bon cœur avait refusé de livrer des hôtes qu'elle avait pris d'abord pour une soldatesque effrénée et dans lesquels elle ne voyait plus que des prisonniers à sauver, n'avait pas cru évidemment qu'elle pût faire partager ce sentiment à son père, et, en les cachant, elle avait pourvu au danger le plus pressant. Il ne restait qu'à attendre les événements. Seulement l'attente pouvait se prolonger et les distractions auraient bien vite fait défaut dans le tombeau des ancêtres si la visite de Tsi-tsi ne fut venue vers la fin de la journée y jeter un peu de gaieté.

Tsi-tsi en prenait maintenant fort à son aise avec des gens qui lui avaient fait une peur atroce et qu'elle savait désormais à sa merci. Elle avait encore des égards pour Adalbert, par crainte de fâcher sa maîtresse, mais elle traitait Bonneau avec un mépris évident, lui donnait des ordres

d'un ton brusque en lui indiquant par signes ce qu'il devait faire, et se moquait de lui ouvertement. Cependant on obtint d'elle la plupart des choses indispensables à la vie et l'on put ainsi, avant de se coucher, faire enfin une toilette complète.

Quand elle revint le lendemain, pour apporter le déjeuner, Adalbert, frais et dispos après une bonne nuit et décidé à ne pas s'ennuyer, lui dit simplement : « Tcheou-ya-naï! »

Elle commença par ne pas comprendre, mais à force d'entendre répéter le nom de sa maîtresse, elle devina enfin qu'Adalbert désirait la voir, et elle répondit négativement de la tête. Alors Adalbert tira de son portefeuille une carte de visite, la corna, et la remit à Tsi-tsi en lui disant à plusieurs reprises : « Pour Tcheou-ya-naï ».

Vers le milieu du jour, Adalbert, mollement étendu sur des coussins multicolores, s'éventait sans penser à rien quand Tcheou-ya-naï entra. Comme il se levait pour la recevoir, elle le salua légèrement en se dirigeant vers l'autel familial, se prosterna devant la figure dorée et resta un long moment immobile, en prière ou en contemplation. Puis, s'étant relevée, elle vint vers Adalbert et, lui montrant la carte cornée qu'elle avait reçue, elle sembla l'interroger sur le motif de cet envoi. Pendant qu'il se perdait en explications inintelligibles pour elle, elle le regardait avec un fin sourire qui rapetissait encore ses yeux bridés et les faisait briller d'un éclat plus vif. Elle avait bien compris qu'Adalbert s'ennuyait et, tirant de sa ceinture une petite clef ouvragée à jour, elle alla ouvrir une porte dissimulée derrière les tentures. Adalbert la suivit et se trouva tout à coup avec Tcheou-ya-naï dans un jardin à surprises.

A quelques pas devant eux, serpentait un ruisseau dont l'eau transparente, courant sur un fond de gravier étincelant, était sillonnée par des cyprins de toutes les formes. Elle le fit passer sur un pont de bois contourné et le conduisit vers un bosquet touffu qui lui sembla d'abord le commencement d'une forêt; mais à peine y avaient-ils fait quelques pas qu'ils rencontrèrent une petite vallée bornée par un coteau verdoyant; au pied de ce coteau s'ouvrait une grotte dans les anfractuosités de laquelle

étaient disposés des sièges de rochers. Le chemin tourna subitement, et ils se retrouvèrent en plein jour, au bord d'un lac sur lequel s'étalaient de larges feuilles de nénuphar avec quelques fleurs jaunes piquées çà et là. Le lac était alimenté par un ruisseau dont ils remontèrent le cours pendant une demi-minute et, subitement, ils revinrent à leur point de départ. Tous ces accidents de terrain, ménagés avec art, étaient réunis sur un si petit espace que le tout n'occupait pas la moitié d'un hectare.

Quand elle eut tout montré, Tcheou-ya-naï s'assit au bord du ruisseau, sur une pierre imitant la nature, mais disposée de façon à offrir un accoudoir et un dossier. Joliment inclinée dans une pose nonchalante, elle regardait l'eau couler et semblait rêver au loin.

« Quel malheur de ne pouvoir causer! dit Adalbert. Mais bah! A quoi cela servirait-il? Que m'importe ce qu'elle pourrait me dire? Elle me parlerait de sa famille et de sa couturière. Si elle était Française, je ne l'écouterais pas. Je resterais auprès d'elle, pour le plaisir de voir ses formes élégantes, la minauderie de ses mains et le chatoiement de ses yeux, d'entendre le susurrement de sa voix et de sentir qu'il y a un cœur de femme qui bat là tout près. »

Seulement, par une vieille habitude, il ne pouvait être seul avec une femme sans avoir envie de la prendre dans ses bras. Il songea un instant à passer de la parole à l'action, pour faire par gestes une déclaration à laquelle il eût été impossible de se méprendre. Mais, Tcheou-ya-naï, sérieuse, avait l'air si pudique et si réservé qu'il n'osa pas tenter une entreprise hardie, dans l'impossibilité où il eût été d'expliquer par des paroles respectueuses la brutalité de ses intentions.

De temps en temps, Tcheou-ya-naï parlait aussi, sans espoir de se faire comprendre et ne s'adressant qu'à elle-même. Sa petite voix, très douce, presque une voix d'enfant, arrivait à Adalbert comme le souffle d'une caresse sur son visage, et il prenait un singulier plaisir à cet échange de propos sans réponse.

Par une vision de l'esprit, il se trouva tout à coup reporté à un château de Bretagne où, l'année précédente, il avait aussi causé avec une jeune et

jolie femme, au bord d'une pièce d'eau, sous le même soleil, avec des nuages semblables et une brise toute pareille. Cependant l'impression était très différente. Tcheou-ya-naï était vraiment une autre femme qu'une Française : cette chair n'était pas la même, un autre sang courait dans ses veines; dans sa tête gracieuse devait s'agiter tout un monde d'idées dont il n'avait pas la notion. Et n'eût-ce pas été une sensation d'une saveur très spéciale que de sentir dans sa main ce petit cœur chinois troublé par un effluve d'amour? Rien ne lui indiquait quel effet il produisait lui-même. Chaque fois qu'il se rapprochait un peu de Tcheou-ya-naï, c'était la curiosité qui semblait surtout s'éveiller chez elle. Elle observait, avec une attention étonnée, tous les détails de son accoutrement et de sa personne. En somme, l'examen n'était pas trop défavorable. Mais elle revenait souvent aux mains d'Adalbert, comme si elle n'eût pas compris qu'un mandarin tel qu'il paraissait être, d'un grade élevé pour son âge, et assurément lettré, n'eût pas les ongles plus longs. Elle lui fit même tourner la tête afin de voir comment il faisait pour n'avoir pas de natte.

Adalbert s'amusait de cette inspection et s'ingéniait à montrer tout ce qu'il avait sur lui : sa bague, sa montre, son porte-allumettes. Puis il tira son carnet; elle voulut voir ce qu'il y avait dedans et y trouva, parmi quelques papiers, un portrait de femme. D'abord, elle parut fâchée; puis, l'ayant mieux regardé, elle sourit en portant les yeux sur Adalbert et la photographie alternativement : c'était le portrait de sa sœur. Tcheou-ya-naï avait reconnu la ressemblance, elle fit un petit salut familier à la sœur de son ami.

Le lendemain, tout le jour se passa sans que Tcheou-ya-naï fut venue. Adalbert, qui aurait bien voulu avoir une visite quotidienne pour charmer sa captivité, trouva la journée longue et triste; il la passa presque tout entière dans le jardin, dont la clef lui avait été laissée, et le soir il y retourna encore. C'était une belle nuit d'Orient, éclairée par la pleine lune au milieu d'un ciel fourmillant d'étoiles. Adalbert avait franchi la grotte et s'était assis au bord du lac qui scintillait de reflets mouvants; il goûtait la paix et le silence de cette solitude où il se sentait perdu, si loin de son pays et de son drapeau, si près de tous les dangers, quand un léger



bruit lui fit tourner la tête, et il aperçut Tcheou-ya-naï debout derrière lui.

« Ah! s'écria-t-il joyeusement, que vous êtes gentille d'être venue ! »

Il lui prit la main, la serra tendrement et crut sentir qu'une légère pression répondait à la sienne. Tcheou-ya-naï lui montra le beau ciel qui s'étendait devant eux, comme si elle était venue pour lui faire partager son admiration devant ce spectacle immense, et ils se mirent à marcher tous deux en silence, se donnant le bras, au bord du petit lac.

A un moment, la tentation devenue trop forte, Adalbert voulut passer son bras autour de la taille de Tcheou-ya-naï ; mais elle se dégagea lentement et, l'éloignant du geste, elle montra un visage fâché.

« Pardon, dit Adalbert ; c'est que, vraiment, il fait si beau! »

Ayant repris leur promenade, ils arrivèrent près d'une touffe de lotus en fleurs : deux fleurs rouges superbes s'élevaient au-dessus des autres. Adalbert en cueillit une et l'offrit galamment à Tcheou-ya-naï en s'excusant de ne pouvoir lui offrir que des fleurs de chez elle.

A cette offre, Tcheou-ya-naï s'arrêta interdite ; le sang monta d'abord à ses joues qui prirent une nuance de feu, puis elle devint si pâle, avec un ton de bistre nacré, qu'elle semblait prête à se trouver mal.

« N'en voulez-vous pas ? » dit Adalbert en insistant pour faire prendre son lotus rouge.

Lentement, Tcheou-ya-naï avança sa petite main tremblante en regardant Adalbert entre les yeux ; elle prit la fleur et se mit à parler, d'une voix entrecoupée, la poitrine soulevée par une émotion violente.

« Oui, oui, disait Adalbert. Prenez-la de mes mains, cela me fera grand plaisir. Et vous la garderez en souvenir de moi. »

Longtemps, ils se promenèrent ensemble, dans la nuit claire et tiède. Parfois, au bruit que faisait un insecte dans l'herbe, Tcheou-ya-naï se pressait peureusement contre le bras d'Adalbert ; il lui avait repris la main qu'elle abandonnait maintenant à son étreinte. Même il y posa ses lèvres. Alors elle retira sa main, mais en regardant Adalbert avec un sourire mouillé de larmes, où il y avait autant de plaisir que de confusion.

Enfin, elle le ramena vers la touffe de lotus, cueillit la belle fleur rouge

qui était restée, la contempla lentement et l'offrit à Adalbert. Il la prit d'un air radieux et la mit à sa boutonnière, sur son cœur.

Tout à coup, un oiseau de paradis fit entendre son chant aigu. Tcheou-ya-naï quitta le bras d'Adalbert et, muette, s'enfuit d'un pas léger.

*
* *

Bonneau avait fini par se faire une existence très supportable : il ne lui manquait plus rien, grâce à Tsi-tsi qui s'était apprivoisée peu à peu, et non seulement ne le malmenait plus, mais témoignait, par tous les moyens, son désir de lui plaire : non contente de lui apporter chaque jour ce qui était nécessaire pour la vie, elle y joignait toutes sortes de douceurs que Bonneau recevait sans embarras, avec un sentiment profond de ce qui est dû au soldat français partout où il se trouve.

Un matin, Tsi-tsi arriva sans rien apporter : elle levait les bras en l'air, tournait la tête dans une direction éloignée, parlait avec volubilité et donnait des signes évidents de désespoir.

« Qu'est-ce qui est arrivé, Tsi-tsi ? demanda Bonneau. Tu as renversé la casserole? Ton feu ne veut pas s'allumer? Ah ! je comprends : c'est la bourgeoise qui t'a grondée. Elle veut faire des économies... »

Tsi-tsi poursuivait ses explications sans succès. Bonneau ne put mieux faire que d'en référer à son capitaine.

« Il doit se passer quelque chose d'extraordinaire, mon capitaine. Je n'ai jamais vu Tsi-tsi dans un pareil état, et, ce qui est plus grave, c'est qu'elle n'apporte rien à manger pour aujourd'hui. »

Adalbert vint se rendre compte lui-même de la situation et ne put que constater à son tour le trouble de Tsi-tsi. Aux gestes réitérés par lesquels elle indiquait le dehors, on pouvait cependant comprendre qu'elle faisait allusion à la nécessité de s'en aller.

« Je crois qu'elle nous invite à déguerpir, dit Adalbert. Il est probable que tout est découvert. Nous n'avons plus qu'à chercher gîte ailleurs. »

Mais, comme il prenait son képi et faisait mine de sortir, Tsi-tsi l'invita à rester. C'était à n'y rien comprendre.

A ce moment, une rumeur se fit entendre à proximité du pavillon; Tsi-tsi se jeta brusquement dehors et n'eut que le temps de s'éclipser derrière un massif de cactus. Par la porte restée ouverte, Adalbert et Bonneau aperçurent une foule de Chinois qui se dirigeaient vers eux; plusieurs étaient armés. En tête, marchait celui qu'Adalbert avait déjà entrevu dans les champs et qui ne pouvait être que le propriétaire.

« Bonneau! dit Adalbert, je crois que nous allons passer un mauvais quart d'heure. C'est le cas de montrer à ces gens-là que nous ne sommes pas des pleutres. Surtout pas de cris et pas de gestes!

— Compris, répondit Bonneau. Ils peuvent dire tout ce qu'ils voudront, je ne leur répondrai pas. Je les méprise. »

Quand les Chinois furent arrivés devant le pavillon, Adalbert salua très poliment leur chef et l'invita à entrer; bien que la maison ne fût pas à lui, puisqu'il l'occupait, il se croyait le devoir d'en faire les honneurs.

Le grand Chinois avait l'air de fort mauvaise humeur, mais il répondit correctement au salut d'Adalbert et, sans entrer, lui montra un papier couvert de caractères et revêtu de plusieurs sceaux de cire orange.

« C'est évidemment notre ordre d'écrou », dit Adalbert.

Après avoir, pour la forme, donné lecture de ce document, le grand Chinois pénétra avec toute sa suite dans le tombeau des ancêtres. On y dressa incontinent de petites tables sur lesquelles le déjeuner fut aussitôt servi, et tout le monde s'assit : le grand Chinois et Adalbert seuls à la table du milieu, Bonneau à une autre table avec le chef des soldats.

« Faut-il manger, mon capitaine? demanda Bonneau.

— Bien sûr, répondit Adalbert. A supposer qu'on nous empoisonne, c'est encore ce qui peut nous arriver de mieux. »

Mais personne ne fut empoisonné; le déjeuner ne dura que quelques instants et eut plutôt le caractère d'une solennité que d'un repas. Quand il fut fini, le grand Chinois salua profondément Adalbert, fit un petit bonjour à Bonneau; tout le monde s'aligna sur deux rangs, l'officier invita Adalbert à venir avec lui, Bonneau suivait et six soldats fermaient la marche.

Le cortège traversa le jardin, défila devant les corps de logis et gagna

la porte qui donnait sur la route. Avant de franchir le seuil, Adalbert se retourna vers la maison d'habitation et regarda les fenêtres. Une jalousie remua, s'écarta doucement, et le joli visage de Tcheou-ya-naï parut dans un rayon de soleil. D'une main, elle tenait la fleur de lotus rouge ; de l'autre, pressée sur les lèvres, elle envoya à Adalbert un long baiser.

« Où vont-ils nous conduire, mon capitaine? demanda Bonneau.

— A Pékin, je suppose. On nous fera camper sur une pelouse entourée d'un grillage, au jardin d'acclimatation, et toute la société viendra nous voir faire la cuisine.

— Ce ne sera pas ennuyeux. Mais c'est égal, j'aurais mieux aimé rester ici : je commençais à y avoir mes petites habitudes.

— Et puis tu emportes des souvenirs. Si nous réussissons à nous tirer de ce pas, tu pourras te vanter d'avoir reçu une jolie claque chinoise.

— Oui, oui, Tsi-tsi! dit Bonneau en se rengorgeant; elle me l'a payée.

— Fat! »

Tout en marchant, Adalbert songeait à Tcheou-ya-naï, et décidément il la trouvait très gentille. C'était dommage de n'avoir pu mener plus loin l'aventure. Était-ce par respect pour les devoirs qu'impose l'hospitalité reçue, ou par crainte de déplaire à la jeune fille, qu'il avait gardé une réserve peu habituelle ? Il s'en voulait presque de n'être pas allé plus loin. Et cependant il comprenait ce qu'il y aurait eu d'indélicat à abuser, s'il l'avait pu, de tant d'innocence et d'abandon. Une étrangère n'est-elle pas aussi respectable qu'une compatriote, quand elle n'a pour se défendre que l'ignorance du danger? Quant à contracter une liaison durable, il n'y avait pas même songé! Est-ce qu'il aurait pu enlever Tcheou-ya-naï et l'amener en France, ou se faire Chinois pour l'épouser?

Il y avait déjà quelque temps qu'on marchait; la route serpentait au milieu de champs divisés en petites cultures très variées n'offrant qu'un paysage monotone quand, à un tournant, Adalbert s'écria : « Mais il me semble que j'ai déjà vu ce pays-là !

— Pour sûr, mon capitaine, répondit Bonneau. Vous voyez ce mamelon ; c'est là que j'ai été fait prisonnier.

— Et moi dans ce ravin. On nous ramène aux avant-postes. »

En effet, ils aperçurent bientôt la porte de Chine. Quand ils y furent arrivés, l'officier chinois s'arrêta. Il fit porter armes à ses hommes, montra aux deux prisonniers la route de Lang-Son, salua et commanda demi-tour. Adalbert et Bonneau n'eurent qu'à franchir la porte de Chine pour se retrouver sur le territoire du Tonkin. Peu de temps après, ils rencontraient des soldats français qui leur apprirent ce qui s'était passé : la paix était signée : après Lang-Son, pendant que les Chinois battaient en retraite sur Canton, les Français s'étaient repliés jusqu'à Dong-Song, mais comme la bataille avait eu lieu après la signature du traité, on l'avait considérée comme nulle : les hostilités étaient terminées et on se rendait les prisonniers.

Un an plus tard, Adalbert était rentré en France, et il ne songeait plus à Tcheou-ya-naï, quand il rencontra au bal le général Li-fao-kang, attaché à l'ambassade du Céleste Empire près les gouvernements de France et d'Angleterre. La conversation s'engagea d'autant plus facilement entre eux que la guerre de Chine n'a pas laissé entre les belligérants d'animosité sérieuse, et Adalbert fut amené à faire l'éloge des Chinoises.

« Vous les trouveriez encore plus aimables, dit le général Li-fao-kang, si vous aviez pu les voir de près.

— J'en ai vu au moins une, répondit Adalbert, d'assez près pour échanger avec elle une fleur de lotus.

— Rouge? demanda Li-fao-kang, en souriant.

— Oui, rouge.

— Oh! dit le général d'un air à la fois choqué et un peu incrédule. Vous avez pu lui offrir une fleur de lotus rouge. A la rigueur, elle a pu la recevoir. Mais, rappelez vos souvenirs. Il n'est pas probable qu'elle vous en ait donné une en échange.

— Tenez, dit Adalbert, je puis vous la montrer. Je vous avoue que depuis un an je la garde toujours sur moi.

— En effet, reprit le général, c'est une fleur de lotus rouge. Eh bien! monsieur, vous êtes fiancé.

— Comment! Fiancé! Je n'ai rien promis du tout.

— Dans la province du Kouang-Si, quand une jeune fille échange avec un jeune homme une fleur de lotus rouge, elle est engagée pour la vie. Il n'y a pas d'exemple que cet engagement ait été violé.

— Je ne pouvais pas le savoir, moi, dit Adalbert. »

Il n'est pas retourné en Chine; mais, de temps en temps, au milieu d'un dîner de chasse ou d'une soirée de plaisir, ses amis remarquent qu'il a des moments de distraction pendant lesquels il ne voit et n'entend plus rien autour de lui. Il songe à sa jaune fiancée qui a de petites mains douces, avec des ongles très longs; il croit la voir encore au bord du lac, par le clair de lune; ses yeux tirés vers les tempes brillent d'un éclat humide, ses lèvres très rouges, entr'ouvertes, semblent prêtes au baiser; de ses cheveux noirs luisants s'exhale un subtil parfum de santal. Elle regarde la fleur de lotus rouge, depuis longtemps fanée, et elle attend, elle attendra toujours, ne comprenant pas pourquoi son fiancé n'est pas revenu.

GASTON BERGERET.





LA DEJANIRA

Le soir du 12 juin 1769, la grande barque surmontée d'une chambre vitrée, qui fait le trajet entre Venise et Padoue et que l'on nomme le Burchiello, quitta Venise portant autant de passagers qu'elle en pouvait contenir. Le lendemain devait en effet s'ouvrir la foire de Saint-Antoine.

Parmi les voyageurs assis dans la chambre commune, se trouvaient un Père augustin, un major qui allait lever des recrues en terre ferme, quelques négociants tranquilles, et deux comédiennes aimables, qui s'agitaient beaucoup et s'excusaient ensuite avec de grandes politesses auprès de leurs voisins du dérangement qu'elles leur causaient.

Un jeune homme enveloppé d'un manteau de lustrine noire se distinguait au milieu de cette assemblée par des façons plus aristocratiques que celles de ses compagnons. Il avait une jolie tournure, l'air vif, le regard pétillant de jeunesse et de gaieté. A la lumière fumeuse de la lanterne qui éclairait l'intérieur du Burchiello, on voyait qu'il avait les yeux bruns; ses cheveux paraissaient blonds sous le nuage de poudre qui les recouvrait.

Les comédiennes le déclarèrent charmant et se le dirent à l'oreille, assez haut pour qu'il l'entendît ; cela ne parut nullement lui déplaire. Il devint l'objet de leurs agaceries, auxquelles il répondit avec esprit, et une joute de plaisanteries, de ces jolies plaisanteries vénitiennes qui tiennent de la raillerie et du compliment s'engagea entre eux.

Dépité du peu d'attention qu'on lui prêtait, le major était allé au dehors fumer une lourde pipe allemande. Le Père augustin, qui ne prenait pas part à la conversation, marmottait son office de nuit. La soirée passa rapidement; puis, peu à peu, la conversation tomba et le silence se fit. Pendant quelque temps, les comédiennes continuèrent à croquer des caramels (elles n'avaient pas cessé depuis le départ de Venise). Le major fumait toujours sur le pont et le Père augustin murmurait ses prières. Finalement, chacun s'endormit et on ne se réveilla qu'au grand soleil.

Le sommeil avait un peu défraîchi les comédiennes, leur fard s'était écaillé par plaques et elles paraissaient moins jeunes que la veille. Mais de beaux yeux, des dents blanches et un air constant de bonne humeur empêchait de les trouver laides.

Quant au jeune homme, qui avait retenu pour la nuit une des cabines situées au bout du Burchiello, il en sortit au contraire, tout pimpant, rasé et poudré de frais, miroitant dans un habit couleur de tourterelle.

« Je n'ai pas voulu perdre de temps à l'arrivée, dit-il, désirant ne pas manquer une mesure de la messe du Santo.

— Vous pourriez, reprit avec douceur le Père augustin, dire que vous ne voulez pas en manquer une prière.

— Pardon, mon père, si je parais peu respectueux, mais je suis musicien, et je sais qu'on exécute ce matin au Santo une messe de Jomelli sous la direction du maestro Tartini, qui doit à l'Offertoire jouer une nouvelle sonate de sa composition.

— Ainsi, en ce jour de fête, la musique est le but de votre pèlerinage ?

— Oui, je l'avoue, mon père, et ayant appris que demain la place de premier violon de la chapelle de Sant'Antonio, qui est vacante, doit être

mise au concours, j'ai la témérité (ici il s'inclina avec modestie) de venir me mesurer avec les élèves de l'illustre Tartini.

— C'est une grande présomption, mon enfant.

— Tel serait aussi mon avis, mais, à Venise, mes maîtres m'ont persuadé de tenter l'épreuve, me disant que dix années d'étude et un peu de génie naturel me mettaient en état de le faire.

— Dieu fasse que vous ne vous repentiez pas de ce que vous entreprenez. Je ne voudrais pas être un oiseau de mauvais augure, mais, si vous échouez, vous souffrirez dans votre amour-propre, et si vous réussissez, vous aurez à combattre autant d'ennemis que vous aurez supplanté de rivaux.

— Eh! que m'importe, foi de Zani Trivelli! Pourvu que je réussisse au concours, le reste me regarde, s'écria-t-il avec gaieté; et un éclair de jeunesse et de confiance passa dans ses yeux.

— Que Dieu le garde! pensa le moine. Il a la jeunesse, il a la beauté; s'il a aussi le talent, c'est plus qu'il n'en faut pour lui faire bien des envieux. »

Le Burchiello filait rapidement entre les rives si fraîches de la Brenta, parmi les peupliers que reliaient entre eux les pampres encore verts et les belles villas construites par Scamozzi, San Michelli, le Palladio. A cette époque déjà, elles paraissaient fanées. Partout, au milieu des fleurs et des arbres à fruits, des balustrades de marbre, des vases souvent brisés, des statues presque toutes détériorées.

Près de la porte Coda Lunga, le Burchiello s'arrêta et tous les voyageurs descendirent. Zani prit sa boîte à violon et une petite malle ornée de grands oiseaux du Paradis, peints sur un fond d'azur. Il les confia à un des facchini qui attendaient au débarcadère, pour les porter à l'auberge de *l'Aigle Noir*. Quant à lui, il se dirigea à grands pas vers l'église où se trouve le tombeau du saint et dont les nombreuses cloches sonnaient à toute volée.

* * *

L'intérieur de Sant'Antonio est comme un musée de richesses de toutes les époques de l'art, depuis la Généalogie du Christ peinte par le Giotto, jusqu'à des squelettes sculptés avec ce maniérisme introduit par le mauvais

goût du xviiie siècle. L'accumulation des monuments, des marbres, des dorures, des lampes d'argent qui pendent de tous côtés enlève toute apparence de style à ce grand édifice à demi gothique, à demi byzantin.

Cette église est beaucoup plus grande que Saint-Marc de Venise et, malgré la foule qui y était réunie, elle semblait à moitié vide quand Zani Trivelli y pénétra. Tout le monde se pressait sous le dôme central où se trouve l'autel devant lequel on célébrait l'office du jour. Aux quatre piliers qui soutiennent la voûte sont adossées quatre tribunes, surmontées chacune d'un grand orgue doré. Des chœurs de voix, un orchestre d'instruments étaient dispersés dans ces quatre tribunes.

L'office commença par une marche, qu'exécutèrent les quatre orgues. Elles se répondaient en variant les motifs et finissaient par se réunir dans un hymne triomphal. A la marche succédèrent des chants où la voix du célèbre sopraniste Mingotti se mêlait avec un caractère étrange à celle des enfants, des ténors et des basses.

Zani Trivelli était enchanté et sa joie se trahissait par des exclamations étouffées ; mais, où son ravissement ne connut plus de bornes, ce fut quand, au moment de l'offertoire, le violon de Tartini se fit entendre. Discrètement accompagné de quelques accords légers des autres instruments à cordes, son chant s'éleva pur, fin, sonore. Il débuta par une phrase très simple, une sorte d'adieu mêlé de regrets. Tartini était alors parvenu à un âge très avancé et chaque fois qu'il jouait à la fête du saint, il croyait que c'était pour la dernière fois. Tous les ans, il exprimait plus vivement sa plainte. Si son jeu avait, avec les années, diminué de force, il n'avait perdu ni de sa grâce, ni de sa pureté. Après avoir posé le chant, il le reprit en y ajoutant des broderies. Les variations se succédèrent plus délicates les unes que les autres ; c'étaient des perles qui s'égrenaient et vous enveloppaient comme d'une pluie fine. L'auditoire était transporté d'admiration. Zani écoutait de toutes les forces de son attention, les yeux demi-clos, la bouche entr'ouverte par un sourire de béatitude. Les dalles de l'église se seraient effondrées sous ses pieds, qu'il ne s'en serait pas aperçu. On pouvait lire sur sa physionomie le charme divin où il était plongé.

Quand le violon s'arrêta, les orgues éclatèrent et reprirent l'office interrompu. On n'applaudit pas, mais le frémissement de la foule équivalait à de longs vivats. Zani parut sortir d'un songe, il ouvrit démesurément les yeux, se demandant où il était.

« Seigneur cavalier, dit une voix à son oreille, la musique vous fait donc oublier la galanterie? » Une main finement gantée lui désigna par-dessus son épaule un grand éventail noir qui était tombé devant lui. Il s'empressa de le ramasser et en se relevant il se retourna pour le présenter à la personne qui lui avait parlé.

C'était une grande jeune femme, blonde, grasse et fraîche, pareille aux nymphes de Paul Véronèse. Ses cheveux, négligemment poudrés, étaient relevés sur le sommet de la tête. Deux plaques de rouge théâtralement appliquées sous ses yeux ne parvenaient pas à diminuer la fraîcheur de son teint. Sa bouche était souriante, son regard accueillant. Elle portait malgré la saison une pesante robe de satin noir, étalée sur de larges paniers. Les manches doublées d'une toile d'argent très raide étaient bouffantes. Des nœuds de taffetas couleur de feu décoraient son corsage, qui, malgré la sainteté du lieu, était décolleté assez bas.

Une servante, en voile blanc, portant une robe de toile peinte, lui servait d'escorte; cette fille avait l'air d'une soubrette de théâtre, et à la révérence exagérée que l'inconnue fit à Zani pour le remercier, il ne lui fut pas difficile de reconnaître à quel monde celle-ci appartenait. Depuis ce moment son attention fut partagée entre la musique et sa belle voisine.

Chaque fois qu'elle surprenait un de ses regards, elle lui souriait agréablement. Vers la fin de la messe, la soubrette s'approcha d'elle et murmura quelques paroles à son oreille, en lui montrant un grand et beau jeune homme brun, placé derrière un pilier, qui la surveillait jalousement.

« Que Don Marzio me voie ou ne me voie pas, que m'importe! répondit la comédienne impatientée, d'une voix assez haute pour que Zani pût l'entendre. Après tout, je ne lui appartiens pas et suis libre de faire ce qui me plaît. »

La cérémonie se termina par un *Te Deum* où furent prodiguées toutes les richesses musicales de la chapelle du Santo. Les quatre orgues, l'orchestre,

les chœurs, les soprani, semblaient lutter d'agilité et de vitesse, se confondant dans une fugue finale qui ressemblait à une course au clocher où chacun voulait atteindre le but le premier. Les virtuosi étaient charmés. Quand l'*Amen* retentit enfin, Zani, qui était resté insensible à cette prodigalité de sons et s'était surtout occupé de la comédienne, la précéda à la sortie de l'église pour pouvoir lui offrir de l'eau bénite. Mais il avait été devancé ; le jeune homme brun, qu'il avait vu pendant la messe surveillant la belle inconnue, était là le sourcil froncé, l'air courroucé, et quand Zani avança la main vers elle, il présenta aussi la sienne. La comédienne accepta en souriant l'eau bénite que lui offrait Zani ; puis, paraissant seulement s'apercevoir de la présence du jaloux : « Ah! vous êtes là, Don Marzio, » dit-elle, d'un accent où se trahissait un léger mécontentement, et s'appuyant sur son bras elle s'éloigna avec lenteur et comme à regret, adressant à Zani un geste d'adieu.

Zani remarqua que presque tous les jeunes gens la saluaient au passage. Il s'adressa à un pauvre à qui elle venait de faire l'aumône : « Tu connais cette belle dame, lui dit-il? — Qui ne connaît la reine des prime donne, la signora Dejanira qui est venue passer le temps de la foire à Padoue! »

Il se rappela en effet qu'on lui avait annoncé au moment de quitter Venise qu'un des plus grands plaisirs qui l'attendaient à Padoue serait d'entendre l'*Attilio Regolo* par le fameux sopraniste Mingotti et une bouffonnerie de Paësiello avec la Dejanira dans le rôle de la servante, rôle dans lequel cette brillante personne avait tourné toutes les têtes d'Allemagne et d'Italie.

Padoue présentait aux yeux de Zani une animation inaccoutumée. Ses étroites rues à arcades, coupées par des jardins entourés de hautes murailles, étaient remplies d'une foule animée sortant de l'église et qui diminuait à mesure qu'elle se répandait dans les rues avoisinantes. Il se rendit à son auberge, où, après avoir fait collation en nombreuse compagnie, il étudia avec soin son violon en attendant l'heure où il pût convenablement se présenter chez Tartini à qui il voulait faire sa cour, avant l'épreuve du lendemain. Au bout d'une heure, l'impatience le prit et il se décida à aller se promener.

Dans un quinconce voisin de l'hôtel, étaient établis des jeux publics; on


Lucius Rossi

y voyait aussi des marchands d'orviétan, des montreurs d'animaux et de curiosités qui avaient dressé leurs tréteaux sous de grands arbres, décorés d'oriflammes de toutes couleurs, où étaient peints le Lion de Venise et de grossières images de saint Antoine.

Zani fut particulièrement séduit par les pasquinades d'un montreur de singes, un grand diable de bohème noir comme un nègre. Il était accompagné d'une jeune femme au regard triste et doux, en costume de sauvagesse et coiffée d'un diadème de plumes de paon à moitié brisées. Elle dansait au milieu d'eux, leur présentant une baguette par-dessus laquelle ils faisaient la culbute. Ils sautaient et gambadaient autour d'elle, exécutant un étrange ballet avec des grimaces de contentement, poussant des petits cris de plaisir, aigus comme des cris d'oiseau. Zani s'amusa de ce spectacle comme un enfant; aussi, quand l'homme lui tendit le tambourin de peau d'âne sur lequel il avait accompagné la danse, il y déposa une pièce d'argent. Le bohème ravi fit signe à sa compagne et en mauvais italien : « Respah, pour remercier le jeune cavalier, viens lui dire sa fortune. »

Par complaisance, Zani tendit sa main d'un air incrédule. La Tzigane l'examina avec soin, puis d'une voix grave et basse : « Méfiez-vous seigneur, lui dit-elle, des pierres du chemin. »

« Voilà une sorcière qui ne se compromet pas, pensa Zani en riant; elle parle comme l'oracle de Delphes et ses prophéties peuvent s'appliquer à tout chacun. Pour qui le chemin de la vie n'est-il pas hérissé de difficultés?» Et cette pensée lui rappelant le but de son voyage, il se dirigea d'un pas léger vers la maison de Tartini.

Les rues de Padoue sont dallées de grandes pierres irrégulières mêlées à des plaques de porphyre. L'herbe, les mousses, toute une flore parasite y pousse dans les interstices; les voitures n'y circulent qu'avec difficulté, les passants s'y heurtent. « Méfiez-vous des pierres du chemin, se répéta en souriant Zani. Cette mécréante voulait sûrement parler des rues de Padoue. »

C'est au fond d'un vaste jardin, qu'était située la maison de Tartini. Une treille carrée qui formait une voûte d'ombre épaisse conduisait de la grille d'entrée au vestibule. Entre les piliers se dressaient des vases antiques,

des fragments de statues et des bustes recueillis par les laboureurs dans les plaines des environs. A travers les arcades, on distinguait les parterres de fleurs symétriquement dessinés et où dominaient le rouge et le jaune. Au bord des allées s'élevaient des ifs et autres arbres verts, taillés en forme d'animaux. La maison était recouverte de verdure et son toit en terrasse orné d'amphores en terre rouge.

Zani demanda à être introduit auprès du maître. « Il est à table, lui répondit la vieille servante qui vint lui ouvrir, mais si vous voulez l'attendre, il pourra bientôt vous recevoir. » Elle l'introduisit dans une grande galerie.

Des boiseries grises couvraient les murailles. Elles étaient tarabiscotées dans le goût d'alors, avec toute l'exagération que les méridionaux apportent dans les modes qu'ils copient. Sur la voûte peinte à fresque dans le style de Tiepolo, on voyait Apollon enchantant des monstres au son du violon. Dans des armoires basses de bois doré étaient rangés de nombreux violons et des cahiers de musique. Des tabourets de velours bleu meublaient la salle. Une estrade, d'un pied de haut, portait un clavecin en vernis couleur de pistache, des pupitres s'élevaient tout autour. Aux murs étaient suspendues des appliques de glace de Murano, don du doge Francesco Loredano, au sacre duquel Tartini était venu exécuter une de ses sonates « di chiesa » dans la basilique de San Marco. On n'y voyait qu'un seul tableau. Sur un grand panneau était représenté le couvent d'Assise où Tartini s'était réfugié quand certain mariage, qui fut une cause de scandale, lui fit quitter dans sa grande jeunesse Padoue où il étudiait le droit à l'Université. La volonté de ses parents ainsi que l'autorité des magistrats l'avaient pour longtemps exilé, et il avait cherché un refuge dans cet asile sacré, où il savait que les lois vénitiennes ne pouvaient l'atteindre. Ce fut pour utiliser les loisirs de sa claustration involontaire que, sous la direction d'un moine, maître inconnu, qui par pénitence avait enseveli son talent dans la solitude, il se livra avec ardeur à l'étude du violon. Quand enfin il put sortir du couvent, il était parvenu à ce merveilleux degré d'exécution qui devait faire l'admiration de tous les artistes de son temps. Zani se rappelait tous les détails de cette légende populaire en contemplant cette vue du couvent d'Assise, quand

le bruit de la porte qui s'ouvrait avec un certain fracas le fit se retourner. C'était le maître qui entrait, entouré de nombreux disciples qu'il avait, en l'honneur du Santo, conviés à son dîner, et qui formaient autour de lui une sorte de cour.

Malgré son grand âge (il avait alors soixante-seize ans), Tartini se tenait la tête haute et portait fièrement l'habit de drap d'argent, chamarré d'ordres, qu'il n'avait pas quitté depuis la cérémonie du matin. Parmi ses élèves, il y avait une jeune femme qui fut depuis applaudie aux concerts spirituels de la Cour de France, sous le nom de madame de Sirmen. Elle était l'objet de la galanterie de ses camarades, au milieu desquels Zani reconnut sans plaisir le jeune homme jaloux, qui avait reconduit la Dejanira à sa sortie de l'église. De son côté, celui-ci le toisa d'un regard défiant.

Tartini accueillit avec bienveillance Zani Trivelli, qui lui présenta une lettre d'un sénateur vénitien dont il était le protégé.

« Ainsi, lui dit-il après avoir retiré les larges besicles d'or qui avaient facilité sa lecture, tu viens te mesurer avec mes enfants au concours de demain. Mes amis, ajouta-t-il en se tournant vers ses élèves, je vous présente un rival. Puis revenant à Zani : Tout à l'heure, mon garçon, tu nous donneras un échantillon de ton talent. »

Les jeunes gens qui devaient prendre part au concours du lendemain s'efforcèrent de répondre par un murmure de courtoisie, mais cet essai fut plus contraint que sincère. Il était facile de discerner parmi eux un certain ennui, que l'amant de la Dejanira ne dissimula même pas : « Faut-il donc, dit-il, que les étrangers viennent nous disputer une place qui devrait nous appartenir de droit à nous, Padouans élevés à Padoue. »

« Tais-toi, Marzio Volpi, interrompit Tartini en fixant sur lui un regard sévère. Cette place est destinée au talent et le talent n'est d'aucun pays. Mais voici la Dejanira qui vient réchauffer nos vieilles oreilles et charmer nos regards. Elle sait que la vieillesse nous empêche d'aller l'applaudir au théâtre et veut bien venir nous chanter cet air dont vous raffolez tous. Il paraît qu'une partie de violon est nécessaire à l'accompagnement. On me dit, Marzio Volpi, que tu t'en tires à merveille. Je te prie de t'en charger. »

La Dejanira, toute souriante, accueillit les compliments de chacun, et malgré la présence de Volpi fit un signe amical à Zani Trivelli, qui se tenait un peu en arrière. Un domestique apporta des sorbets et de l'eau de cédrat, puis au bout de quelques instants un des jeunes gens s'assit devant le clavecin. Marzio prit place près d'un pupitre et la Dejanira s'installa au bord de l'estrade, comme si elle eût été sur un théâtre.

L'air que Tartini lui avait demandé était un air d'Astorga, que par un caprice d'artiste elle ajoutait au rôle de Serpina de la *Serva* de Pergolèse. Les paroles n'ont aucun rapport avec la pièce. C'est un message que confie une âme amoureuse à un zéphyr « *Auretta vezzosa favella pietosa al vago mio sol* ». Cet air avait été singulièrement dénaturé pour plaire à la Dejanira, et, depuis le jour où elle s'était intéressée à Marzio Volpi, elle y avait fait ajouter une partie de violon, qui représentait, disait-elle, les réponses du zéphyr. Malgré tout, on n'avait pu gâter la charmante mélodie, et chaque fois qu'elle chantait cet intermède, la Dejanira était frénétiquement rappelée et avait soin de faire participer son amant à son triomphe. La Dejanira, admirablement douée par la nature, rachetait par l'intelligence ce qui lui manquait du côté du travail. Les traits qu'elle ajoutait à ses rôles étaient écrits par de bons maîtres et elle leur donnait la gaieté d'un éclat de rire.

Le jeu de Volpi était très net, très pur, peut-être plus correct qu'expressif. Il exagérait les qualités de son maître pour en faire presque un défaut, car on pouvait lui reprocher une certaine sécheresse. Zani comprit de suite que devant des juges impartiaux, ce beau jeune homme ne serait pas pour lui un rival sérieux.

La Dejanira termina par un véritable bouquet de feu d'artifice qui fut accueilli par les applaudissements prolongés de cette petite cohorte d'enthousiastes.

« C'est à ton tour maintenant, dit le maître à Zani, tu n'as pas peur ? Non. Tant mieux. Choisis un instrument parmi ceux-ci, ton choix ne saurait être mauvais, dit-il en lui désignant une vitrine pleine d'instruments. Ce sont tous des Amati, des Guarnieri, des Stradivarius. »

Zani prit un violon au hasard et quoique ému, assuré qu'il était de son

savoir et de sa valeur, il commença sans fausse honte. Par une délicate attention, il avait choisi la première partie de la sonate en *sol* qui passait pour la plus difficile de Tartini et qu'il savait être de ses favorites.

Il attaqua avec franchise la phrase énergique par laquelle elle débute et qu'un trait brillant conduit au second motif, gracieux et légèrement mélancolique, qu'il rendit avec une délicatesse qu'approuva un hochement de tête significatif du vieux maître; puis la phrase du début reparut, se développant avec une ampleur, une majesté telle, que des sons d'orgue paraissaient s'échapper du fragile instrument.

La force d'un véritable talent s'impose avec une autorité si grande et les Italiens sont tellement susceptibles d'être impressionnés par elle, que, malgré leur prévention bien naturelle contre Zani, les jeunes élèves de Tartini soulevés par l'émotion de ce jeu si ferme, si plein d'autorité, applaudirent à tout rompre. Le vieux Tartini l'embrassa. « Bénie soit la mère qui t'a créé. » Puis regardant tristement Volpi, qu'il considérait comme le plus habile de ses élèves : « Pauvre Marzio, dit-il, je crains que tu n'aies trouvé ton maître ! » Marzio Volpi était devenu livide, il n'avait aucun empire sur lui-même et ne savait cacher ses mauvais sentiments. Les poings crispés, la lèvre frémissante, il fit signe à sa maîtresse qu'il n'y pouvait plus tenir et sortit, espérant sans doute qu'elle le suivrait. Mais soit qu'elle fût lasse d'avoir toujours un jaloux et un envieux à apaiser, soit pour toute autre raison, elle resta et se rapprocha de Zani avec un peu plus de timidité que le matin.

« Joue-nous encore quelque chose, mon ami », dit Tartini.

Alors, par un prodige de mémoire, Zani, que ce triomphe devant un tel auditoire exaltait un peu, commença simplement, avec précision et émotion, le motif de la « Sonata di Chiesa » que le maître avait pour la première fois exécuté le matin même au Santo, puis ce chant une fois posé, il se laissa aller à une folie d'improvisation. Les notes s'échappaient sous son archet comme des fleurs répandues au hasard, mais pourtant, à travers les arabesques les plus folles, l'oreille pouvait toujours suivre l'idée principale.

« Encore ! encore ! » s'écriaient les jeunes gens quand il paraissait vouloir s'arrêter, et il repartait de plus belle. Ce fut, quand il eut terminé, un

tonnerre d'applaudissements et d'exclamations d'un sincère enthousiasme.

Tartini, trop ému pour parler, pleurait. Il serra sur sa poitrine la jeune tête de Zani qui était venu s'incliner devant lui. Dans un élan irréfléchi d'admiration, la Dejanira transportée saisit la main qui venait de produire ces sons si merveilleux et la porta à ses lèvres. Zani pâlit et rougit, une flamme courut par toutes ses veines.

Une exclamation étouffée partit du jardin ; c'était Marzio Volpi qui, s'étant approché d'une fenêtre, avait surpris ce mouvement ; il s'enfuit aussitôt avec un geste de violence.

Tartini fit signe qu'il était fatigué et demanda qu'on le laissât seul. La foule s'écoula lentement. Zani était fêté par ces jeunes enthousiastes qu'il ne connaissait pas une heure auparavant et qui l'entouraient comme un ami. La Dejanira se trouva naturellement près de lui et s'appuya toute fière à son bras.

En quittant la maison du maëstro, ils suivirent la foule et se dirigèrent vers le champ où se tenait la foire. Avec ses baraques pittoresques, ses tentes nombreuses doublées d'étoffes aux nuances bariolées, le campement, dressé sous les arbres du Prato della Valle, présentait l'aspect des bazars dont il est question dans les *Mille et une Nuits*.

L'élément oriental y était du reste largement représenté. On y voyait des Turcs en turban, revêtus de dolmans vert pâle ou feuille de rose, accroupis devant des monceaux de tapis, de gaze lamée, de drap d'écarlate ; de minces flacons de cristal doré, contenant de l'eau de rose, s'étalaient devant eux ainsi que des armes de prix, des harnachements incrustés d'or et de turquoises. Plus loin, des Arméniens, des Grecs, des Persans ceux-ci reconnaissables à leur bonnet noir et à leur robe de soie rayée, avaient la spécialité du tabac, du café, des parfums, des mastics de Chio et des gommes d'Arabie. On voyait aussi des Polonais avec des fourrures, des peaux de loups-cerviers, de zibelines et d'hermines par ballots. Des Suisses avaient apporté des mousselines brodées. Des Français avaient élégamment disposé des perruques coiffées et poudrées dans tous les styles, des poupées vêtues à la dernière mode, des boîtes à mouche, des éventails, des masques en taffetas de Lyon.

Les Vénitiens, les Génois rivalisaient dans un magnifique déploiement d'étoffes à fleurs, de velours, de moires d'or et d'argent.

La Dejanira s'arrêta sous un auvent où des Espagnols vendaient des épées et de longs gants parfumés. Les jeunes gens s'amusèrent à comparer les lames flexibles, tandis qu'elle essayait les gants. On causa longtemps avec les marchands, puis on se sépara sans leur avoir rien acheté, après avoir échangé force sourires et force saluts.

« Or ça, messieurs, dit la Dejanira, je ne chante pas ce soir, on donne l'*Attilio Regolo,* je reste chez moi pour me reposer. Mais après l'opéra, vous ramènerez Marzio et nous souperons ensemble. »

La société se divisa ; Zani resta seul un moment avec la comédienne.

« Il faut nous séparer, dit-elle, ma maison n'est pas loin, elle est où vous voyez de grands arbres, près du Jardin botanique. Si Volpi me trouve seule avec vous, Dieu sait quelle scène il me fera au retour. Je n'en puis plus, sa jalousie m'accable.

— Pourquoi le supportez-vous ?

— Que voulez-vous ! Quand je suis arrivée ici, je venais de passer deux ans à la cour de Vienne, et il était le premier qui me disait dans ma langue qu'il m'aimait ; en outre, je le trouvai beau et il me plut. Les femmes aiment les tâches difficiles, l'idée d'apprivoiser une bête féroce me souriait assez. C'est une vraie bête féroce que Marzio ! Mais je n'ai réussi, je crois, qu'à le rendre un peu plus malheureux. Ses soupçons, ses tourments sont incessants, je ne sais plus que faire.

— Quittez-le.

— Oui, mais vous l'avouerai-je, j'ai parfois un peu peur de lui.

— Pourquoi ?

— Si vous le connaissiez !

— Mais..... vous ne seriez pas seule à vous défendre.

— Maniez-vous donc aussi bien l'épée que l'archet ?

— L'avenir vous le dira.

— C'est un vrai spadassin. Je vous le répète, j'ai peur. Tenez, le voilà qui vient de ce côté. De grâce, retirez-vous ! »

Et comme Zani faisait mine de rester, en dressant fièrement la tête.

« Je vous en supplie, partez.

— Croyez-vous donc que je le craigne ?

— Non certes, mais, par pitié, éloignez-vous. Nous nous reverrons. Je vous le promets. »

Et, sur ces mots, il s'éloigna lentement, après l'avoir saluée profondément.

Au bout de quelques minutes, Zani hâta le pas, se dirigeant vers la campagne. Il avait besoin d'être seul. Tant d'émotions l'avaient assailli en si peu de temps !

Fouler l'herbe des champs est une grande jouissance pour un Vénitien habitué à ne jamais marcher que sur du marbre. A cette époque de l'année la campagne est encore fraîche aux environs de Padoue. Au bord des fossés on peut cueillir de grands iris bleus ou d'un jaune d'or pâle. Les collines dentelées de l'horizon avec leurs teintes d'un lilas argenté ressemblent aux fonds de paysage que le Titien place souvent dans ses tableaux. Les villas se dessinent toutes blanches dans la verdure des jardins silencieux. Ce jour-là, la campagne était déserte ; sur les routes on ne rencontrait pas un paysan ; chacun s'était rendu à la ville pour l'ouverture de la foire. Ce calme fit grand bien à Zani ; mais, à mesure que l'agitation de ses nerfs se calmait, son cœur, son cerveau se remplissaient d'un sentiment de joie, de bonheur ineffable et inconnu. Toutes ses préoccupations avaient disparu, il ne voyait devant lui que l'image souriante de la Dejanira. « Est-il possible, pensait Zani, qu'on aime une femme qu'on a à peine entrevue ! »

La nuit tombait, il revint sur ses pas et, à l'entrée de la ville, s'arrêta au bord du canal dans une osteria où l'on servait à manger sous une treille mal éclairée par des lampes de cuivre d'une forme antique. Autour des lourdes tables, on ne voyait que des nouveaux époux, des fiancés, des amoureux, tous jeunes, presque tous beaux, portant sur leur visage cette gravité souriante que donne le bonheur, se regardant beaucoup et mangeant fort peu. Ce spectacle acheva de griser Zani. Il ne pensait plus à la musique. Tout, autour de lui, célébrait l'amour.

Un vieillard qui passait sur le chemin, une guitare à la main, voyant


Lucius Rossi

tant de jeunesse réunie frappa quelques accords sur son instrument et déclama sur un ton de mélopée ces deux vers du Tasse :

« Perduto è tutto il tempo
Che in amar non si spende. »

Il était près de dix heures quand Zani se décida à rentrer dans la ville. La lune éclairait la plaine ; l'air était embaumé par le parfum des premières fleurs de l'été; des lucioles voltigeaient le long des chemins. C'était une nuit de féerie. Il lui sembla que de toutes les maisons, de tous les jardins, s'échappaient des sons harmonieux. Parvenu à l'un des faubourgs, il s'engagea dans une allée bordée d'arbres et qui longeait les murs d'un grand parc. Une branche de jasmin qui tomba à ses pieds lui fit machinalement relever la tête. Son étonnement fut grand en reconnaissant l'endroit, où, dans la journée, la Dejanira lui avait dit qu'elle habitait. Il s'arrêta pensif.

Au bout de quelques instants, une voix qu'il ne pouvait méconnaître s'éleva sous les grands arbres et se répandit en notes cristallines : « *Auretta vezzosa,* chantait-elle, *favella pietosa al vago mio sol* ». Le chant s'approchait, s'éloignait comme celui d'une attirante sirène. Zani sentit son cœur battre à se rompre.

La partie du mur près de laquelle il se trouvait s'était récemment écroulée et formait une brèche au pied de laquelle étaient entassées de grosses pierres qui devaient servir à la réparer.

Sans se préoccuper s'il était observé ou non, Zani s'en servit comme de marchepied et escalada rapidement la muraille. Tout en faisant cette ascension il se rappela l'avis que lui avait donné le matin même, la devineresse, de se méfier des pierres du chemin. « Ces pierres ont quelquefois du bon, pensa-t-il. »

Le sol du jardin était beaucoup plus élevé que celui de la route et formait terrasse de l'autre côté de la muraille; il y atteignit facilement. Un frais éclat de rire accueillit son arrivée : « Vous entrez par la brèche comme un triomphateur ! Seigneur cavalier, soyez le bienvenu. » Et la Dejanira, qui s'était jusque-là dissimulée derrière un arbre, parut devant lui, sans poudre, sans rouge, dans tout l'éclat de ses vingt ans.

L'ayant reconnu de loin sur la route, avant de réfléchir, par un caprice d'enfant gâté, elle s'était mise à chanter pour l'appeler. Elle n'ignorait pourtant pas le danger que tous deux couraient, si son infidélité était découverte par Marzio Volpi, mais décidée à rompre avec celui-ci, elle ne considérait pas comme une infidélité ce nouvel attachement, elle savait, de plus, que le jaloux ne devait rentrer du théâtre que tard dans la soirée.

Zani se taisait, un peu surpris de la brusquerie de cette apparition ; la Dejanira passa son bras sous le sien. Elle avait quitté son grand habit du matin et portait un déshabillé de soie rose pâle dont les longs plis traînaient sur le gazon. Ils marchèrent pendant quelques minutes en silence et finalement s'assirent sur un banc placé à l'une des extrémités de la terrasse. La lune les éclairait et ils pouvaient se voir comme en plein jour.

Près d'eux, un jet d'eau tombait avec un bruit cadencé dans une vasque de marbre.

« Que tu es belle ! et que la nuit est douce ! » soupira enfin Zani. Puis, de nouveau, il se tut, la contemplant avec ravissement.

« Parle, murmura-t-elle d'un ton plus grave qu'à l'ordinaire, j'aime à t'entendre parler, tu me fais renaître à l'espérance et à la vie.

— Es-tu donc malheureuse ?

— Non, répondit-elle avec un sourire, et la lune argentait ses dents si blanches, en ce moment je suis bien heureuse. »

Elle lui abandonna une de ses mains, puis l'autre, bientôt les deux ensemble. Elle avait d'ordinaire à son service mille ressources de coquetterie qui savaient arrêter ou encourager ses amants, raffinant pour ainsi dire leur plaisir. Aujourd'hui elle ne se reconnaissait plus, elle était sans force, sans volonté ; elle souriait machinalement, par habitude. Des sanglots semblaient lui monter à la gorge. Était-ce la beauté du lieu, de l'heure, de la saison, le voisinage de ce beau jeune homme dont l'étreinte la faisait frissonner ? mais il lui semblait qu'elle était parfaitement heureuse. Jamais elle n'avait connu une minute de bonheur semblable.

D'un jardin voisin, s'éleva le bruit d'une sérénade de violons et de hautbois dont le son arrivant jusqu'à eux, amorti par le feuillage des grands

arbres, formait un accompagnement harmonieux à leurs propos sans suite.

Dejanira, dont la conversation n'était d'ordinaire qu'un long éclat de rire, se complaisait à raconter les rares souvenirs tristes de sa vie. Au moment d'aimer sérieusement, elle croyait devoir rechercher le peu de sérieux qu'avait pu contenir un passé aussi frivole que pourrait l'être le passé d'un papillon.

Zani balbutiait des paroles folles et sans suite; ce n'était pas seulement la jeunesse qui bouillonnait en lui, mais tout son être intime et poétique, surexcité au plus haut degré. Cette superbe créature avait tous les gestes, toutes les attitudes qu'une imagination d'artiste peut prêter à une nymphe.

La tiédeur de la nuit, ces harmonies vagues qui s'élevaient de partout, l'enivraient comme s'il eût absorbé un philtre magique.

« Que tu es belle, ma Dejanira !..... Les perles de ton collier sont obscurcies par l'éclat de ta poitrine ! »

Et Dejanira portant vivement les mains à son cou en arracha son collier. C'était un présent dont le souvenir lui était odieux en ce moment.

« Toi, rien que toi ! Demain, aucun obstacle ne nous séparera et nous serons heureux.

— Heureux ! répéta Zani comme un écho. Que ton sourire est tendre ! Parle encore, ma bien-aimée.

— Tais-toi, j'ai entendu marcher sur la route. »

Et elle lui ferma la bouche de sa main si blanche.

Au bout de quelques minutes, elle tressaillit effarée :

« Cette fois je suis sûre, j'ai distinctement entendu parler. »

Ils se turent un instant. « Tu rêves, ma bien-aimée, c'est le bruit de l'eau qui retombe sur le marbre du bassin. » Elle sentit les lèvres ardentes de Zani se poser sur sa bouche entr'ouverte comme une fleur, et retomba pâmée, la tête appuyée sur la poitrine de son amant, les yeux fixés sur les siens.

Les nombreuses horloges de Padoue, en sonnant lentement minuit, les rappelèrent à la réalité. « A présent, dit-elle, il faut que tu partes, mes amis

vont arriver et il faut éviter à Volpi le chagrin de nous trouver ensemble. Il souffrira bien assez quand je lui annoncerai que je le quitte. »

Doucement, ils s'acheminèrent enlacés vers la brèche par laquelle il avait pénétré dans le parc.

Au moment où Zani sautait sur la route, il se trouva enveloppé par une troupe d'hommes dont le visage était soigneusement caché.

En un clin d'œil, il fut désarmé et garrotté. « Faites ce que j'ai ordonné », dit, entre haut et bas, une voix qui ne lui était pas inconnue.

On l'agenouilla de force, on saisit son bras droit sans qu'il put opposer la moindre résistance, on étendit sa main sur une des grosses pierres qui couvraient le chemin. Alors celui qui avait parlé saisissant un des pavés les plus lourds le précipita de toutes ses forces sur la main du malheureux violoniste. Zani entendit distinctement le craquement de ses os qui se brisaient, il sentit ses doigts écrasés se détacher de sa main, et la douleur qu'il éprouva fut si vive qu'il tomba évanoui, après avoir pourtant reconnu dans un ricanement diabolique la voix de Marzio Volpi, qui s'éloignait avec ses complices.

ALAIN DE MÉRIONEC.





LES FLEURS A PARIS

LA MARCHANDE DE VIOLETTES

C'est une allée des bois de Bellevue. A la chute du jour, nous revenions porteurs de ces derniers bouquets d'automne, où il y a plus de pourpre de feuilles que d'éclat de fleurs et qui, dans les maisons de campagne dont le vent d'équinoxe vient déjà battre les volets, couronnent une dernière fois le cristal des vases, comme pour une fête d'adieux.

Aux bruyères décolorées, aux folles herbes cueillies sur la route, tu as mêlé quelques roses — don du vieil ami, visité avant le départ, avant le retour à la ville. Monté sur une échelle, le sécateur hésitant, dans sa main qui tremble, il a voulu couper pour toi, à sa treille, les dernières « malmaisons », — et, dans le sentier du bois, ton bouquet laisse, en traînée, le parfum de ces fleurs d'arrière-saison, où passe toute l'âme des sèves mourantes.

Tu me demandes : De qui donc est-il ce vers qui chante dans mon souvenir :

Une rose d'automne est plus qu'une autre exquise.

Et je te dis que ce n'est point un poète poitrinaire de la pléiade romantique, ni Théophile Gautier, le païen, ni Lamartine, l'harmonieux, ni Hugo, le frère des fleurs et des arbres, qui a enfermé dans cet alexandrin, comme un arome dans une bague, la mélancolie de son cœur; mais que, au temps des guerres de religion, des massacres, des coups d'estoc, des bûchers flambants, un huguenot bardé de fer, Agrippa d'Aubigné, l'a écrit sur ses tablettes, pendant une chevauchée militaire, entre deux pendaisons de papistes.

Et tu es remuée, doucement, à l'idée que ce soldat des vieux âges, un jour, sous sa cuirasse, a senti son cœur se fondre comme fait le tien, au parfum d'une fleur automnale.

Le sentier où nous marchons s'élargit en clairière. Au bord du fossé, un panier d'osier est posé sur l'herbe; des bottes de bruyères liées, des violettes perpétuelles s'y entassent; un morceau de pain est abandonné tout auprès; il y a des oiseaux qui rôdent autour; notre approche les fait envoler à tire d'aile.

A droite, à gauche, nous regardons sous les taillis éclaircis et l'on appelle : « Ohé! la marchande de fleurs! »

Là-bas, très loin, au milieu des buissons une ombre noire se dresse sur le rideau de feuilles mortes. C'est une fillette de douze ans. Elle a sur sa tête la capeline rouge du petit Chaperon. Elle met sa main sur ses yeux pour mieux voir. Elle ne répond pas. Elle n'a pas l'air tranquille. On dirait qu'elle songe à part soi : « Si ces gens-là allaient m'emporter mon panier de fleurs! » Il faut la rassurer. Je lui crie : « Petite, veux-tu nous vendre tes bouquets de violette? »

Je pensais qu'elle se mettrait à courir de joie. Mais non, elle s'approche lentement, encore défiante. Elle est bien petite cette bouquetière de forêt, mais, à n'en point douter, elle connaît la vie. Elle ne croit déjà plus aux bonheurs surprenants. Elle attend d'être bien sûre pour se réjouir.

La voilà sur le fossé. Des pieds à la tête elle nous examine. Elle regarde les fleurs que nous avons dans nos mains, puis son panier, — peut-être pour s'assurer que la douzaine de bottes est bien complète, — enfin, sans sourire, elle demande : « De la violette? Combien que vous en voulez?

— Mais tout le panier si tu n'as rien vendu d'avance.

— Et la bruyère aussi?

— Va pour la bruyère.

— Ça vous fait vingt-deux sous. »

Puis précipitamment, pour prévenir un marchandage, elle se hâte d'ajouter : « La violette est bien rare à ce moment-ci. Vous me croirez si ça vous plaît, mais j'y suis depuis ce matin. »

Elle s'asseoit sur le fossé et, très vite, entre ses doigts habiles, sur leurs longues queues, elle fait tourniquer les violettes de son tablier, puis elle met autour du bouquet la collerette de feuilles de lierre.

Nous reprenons le sentier, sous les arbres. La fillette marche devant. Elle s'est apprivoisée, elle cause.

« Si tu ne nous avais pas rencontrés, qu'aurais-tu fait de tes fleurs?

— Je les aurais portées à Paris.

— Tu y vas souvent?

— Tous les deux jours.

— Tes parents sont jardiniers?

— Non, ils font du charbon dans la forêt. En ce moment ici, nous habitons une cabane à côté du four, vers les étangs de Chaville. Ma mère aide mon père à son feu. Depuis cette année, ma grand'mère ne m'accompagne plus à la cueillette; elle a mal au dos, elle ne peut plus se baisser. Mais, en été, quand le coucou donne, j'en ai ma charge de paniers! Je pourrais pas porter ça toute seule; alors la grand'mère m'accompagne.

— Vous allez à pied à Paris?

— Bien sûr, et il y en a qui viennent de plus loin, de Montmorency, de la forêt de Sénart — surtout au moment des jonquilles. Ils en ont

beaucoup par là-bas. Faut partir de bonne heure, à trois heures du matin, à la nuit pleine. Pour revenir, il y a parfois des maraîchers bien complaisants qui nous ramènent dans leurs maringotes; mais pour l'aller c'est pas la peine de compter là-dessus : chacun a sa charge, n'est-ce pas?

— Et où vas-tu vendre tes fleurs? Autour de la Halle?

— Oh! non. Par là on a trop de concurrence, c'est bon pour les ceux qu'ont de l'argent et qu'achètent à la criée. Je vais m'asseoir vers les ponts là ousque que je connais des agents. Je leur donne un bouquet par-ci par-là, pour leur bonne amie, et ils ne me taquinent pas.

— C'est donc défendu de vendre des violettes aux passants?

— Oui, quand on n'a pas une plaque de la préfecture.

— Et qu'est-ce que tu gagnes dans la belle saison? »

La petite me regarda d'un air important et dit en hochant sa capeline rouge : « Des dimanches je me suis fait une pièce de trois francs.

— Avec tes violettes?

— Avec des muguets.

— Il y a donc des muguets dans le bois de Bellevue? Je n'en ai jamais rencontré. »

Ici, un silence. La fillette se mord les lèvres comme quelqu'un qui regrette d'avoir trop parlé. Elle reprend un air défiant et répond par cette phrase vague : « Il y en a très loin. Puis, il faut connaître les *places*. »

Et jusqu'à la maison, elle marche, pensive, sans plus parler, regrettant d'en avoir trop dit, subitement rentrée dans sa réserve campagnarde.

Vous qui rencontrerez ma petite bouquetière sur les ponts où elle promène son éventaire et poursuit les passants de son : « Fleurissez-vous, messieurs, mesdames, la belle violette à deux sous! » si vous voulez que, le soir, elle rentre heureuse à sa cabane de charbonnier, ne lui dites pas — même pour rire — que vous avez découvert les « places du muguet » dans le bois de Chaville.


Victor Gilbert

LA HALLE AUX FLEURS

Le silence s'est fait dans les bois. Le coup de vent d'équinoxe a balayé les dernières feuilles. Le drap de neige est étendu sur la campagne. Il a éteint le fourneau des charbonniers. Il a si bien dissimulé les chemins sous ses épaisseurs de ouate, que les petits sabots de la marchande campagnarde ne sauraient plus retrouver la route, nivelée avec les champs.

Mais Paris a besoin du printemps éternel, il veut des parfums et des fleurs pour ses fêtes, pour ses fiançailles, pour ses tombes. Il veut sur les cheminées, au-dessus du feu qui flambe, la gaieté du bouquet. Il veut la touffe de « parme » glissée au coin des manchons, à la boutonnière des corsages, frileusement, dans la fourrure.

Aussi, de la halle aux fleurs, comme en été, partent tous les jours les petites voitures de violettes. Il traîne au coin des rues tristes des relents de fleurs mouillées. La surprise vous guette des éventaires frais, bigarrés, vibrants comme une chanson qui fond l'angoisse.

La marchande de fleurs est remisée avec sa charrette dans le courant d'air des portes. Là, les pieds sur sa chaufferette, les mains sous son tablier, résignée, elle regarde passer les collets relevés des pelisses, tandis que ses bouquets se frisent, se tuyautent au froid. Elle prend patience. Elle guette une demi-heure de soleil pour rouler dans ce pâle rayon d'hiver, sa charretée de couleurs, d'odeurs, de gaieté lumineuse, avec ce clair cri d'oiseau qui fait s'entre-bâiller les fenêtres : « A la « russe », mesdames! A la « russe! » Ne vous êtes-vous jamais dit en passant près d'une de ces voitures parfumées que, au lieu d'aller à votre bureau ou à votre atelier, vous auriez de la joie à retrousser vos manches, à pousser devant vous, le jour durant, la voiture de fleurs, d'heure en heure moins lourde?

Et vous vous êtes demandé : « Comment donc peut-on bien s'y prendre pour devenir marchande de fleurs? »

Je n'en savais pas plus que vous avant d'avoir pris un beau matin

d'hiver le chemin de la Halle, à l'heure où les bals battent leur plein, où, de la rue, l'on voit passer comme des ombres chinoises, sur les rideaux des grandes fenêtres éclairées, l'enlacement alangui des cotillonneurs.

Le marché « aux fleurs coupées » est installé dans la travée centrale du pavillon que l'on rencontre sur sa droite, quand on vient de l'église Saint-Eustache. Il dure, en hiver, de quatre heures du matin à la cloche de neuf heures; en été, de la cloche de quatre heures à la cloche de huit; mais les voitures commencent à défiler à partir de onze heures du soir.

On n'a point de places fixes. On se range dans l'ordre où l'on arrive. Et ce sont quotidiennement des batteries de domestiques qui enragent d'être obligés d'installer leurs paniers trop au fond de la galerie. Souvent ces rixes tournent au tragique : l'an dernier, il y a eu mort d'homme.

Les patrons n'arrivent que pour le coup de cloche de quatre heures.

A ce moment, la paix est rétablie. Dans toute sa longueur le vaste hall est bordé sur les trottoirs de files de paniers. A droite en entrant, c'est le « Nice » que le P.-L.-M. débarque sur le carreau même; à gauche le « Paris », que les jardiniers de Ménilmontant, de Montreuil, de Vaugirard, de Vanves, de Charonne, apportent soigneusement emballé dans des voitures. Des deux bords on fait de bonnes affaires; mais du côté du « Paris » (ou du « chauffé »), du côté des lilas blancs, des roses, des camélias, des gardenias et des boules de neige, sont les plus grosses fortunes.

On se regarde un peu de travers entre « Paris » et « Nice », entre « Soleil « et « chauffé ». Les uns haussent les épaules à voir le Midi si bruyant. Les autres sont agacés de la tranquillité de ces gens du Nord qui attendent le client en sommeillant, les mains sous les tabliers, les pieds sur les chaufferettes.

Et la rue, large comme un fleuve, comme une Loire étalée, divise en deux camps irréconciliables les jardiniers et les commissionnaires.

C'est le Midi qui « fait la commission ».

Le P.-L.-M. apporte par centaines des petits bouquets avec des adresses de ce genre : *Monsieur le numéro 4. Paniers 6, 8, 10, 12.*

Par ce procédé, chacun retrouve facilement son bien. On retient cinq pour cent pour sa peine. Il n'y a pas de contrôle. Il ne peut y en avoir. Toutes les affaires se font sur parole.

Et fort honnêtement, m'a dit M. Lejard, le syndic des fleurs.

Il passe sa vie à mettre la paix entre les « petites voitures » et les marchands de « Nice ».

Car vous devinez sans qu'on vous le dise que les rouleuses de carrioles ne vont pas du côté du « chauffé ». Le lilas blanc est trop cher et trop fragile pour elles.

Quand elles ont une fois loué à raison de cinq francs pour la semaine la petite voiture qui promènera leur fortune, et payé les quatre sous du droit de circulation quotidienne, beaucoup n'ont plus une seule pièce blanche dans leur bourse. On vient alors trouver avec des figures bien aimables les commissionnaires que l'on connaît. Et l'on demande crédit. On n'est pas bien exigeant sur les marchandises. On va faire son choix dans les fleurs de la veille qui remontent toutes mouillées de caves. Quelques branches de mimosas plantées dans toute cette violette pour attirer l'œil, faire enseigne, et en route!

Mais, quand les gains de la veille ont été honnêtes, quand on secoue dans sa poche quelques écus, on se garde bien de venir trouver les commissionnaires. On attend l'heure de la criée.

Au moment où dans la travée les lampes commencent à pâlir, où un souffle passe sur les bottes d'anémones et de jacinthes roses qui, à cette heure, dans cette lumière, ont comme une tendresse savoureuse de chair, des colorations de nudités frileuses, tout d'un coup, une voix s'élève : « Allons! à la violette! »

Trois crieurs sont installés derrière une table. Dans son petit bureau, la plume en l'air, un quatrième attend que les enchères commencent.

Il n'y a pas d'empressement à répondre. C'est le beau temps et le mauvais temps qui font les cours, par ces matins de neige et de pavé

glissant, on ne vend pas, on donne. Aussi, de sa voix rauque, le crieur continue d'appeler : « Allons en poste pour la violette! Chaudes pour la violette! Est-ce qu'on aurait la « trouille » ce matin, mes commères? »

On l'entend. De tous les coins des bonnes femmes arrivent coiffées de marmottes. Elles regardent ouvrir les paniers. Une étiquette est placée sous le couvercle qui indique le nombre des bouquets, le prix demandé et la qualité des fleurs. Le crieur annonce tout cela à haute voix : « On passe la « russe »! En poste pour la russe! Soixante-sept bottes! Douze francs! Voyez commères! Et ne chinez pas! » (Entendez qu'il ne veut point qu'elles patrouillent trop la marchandise, sous prétexte de juger le grain de la fleur.) « Douze francs! Y a-t-il marchand à onze francs! Neuf francs! Huit francs! Adjugé à huit francs!

— Huit francs, cela? dit avec envie une bonne femme qui vient d'arriver trop tard. On voit bien que Gros-René n'est pas là! »

Qui ça, Gros-René?

L'histoire de Gros-René, c'est la légende des rouleuses de fleurs.

Gros-René est un bon compagnon, que vous trouverez place de la Trinité, tous les jours de beau soleil. En dix ans, il a gagné « dans sa voiture » un capital de plus de deux cent mille francs. Il pourrait se retirer à la campagne, devenir conseiller municipal, élever des lapins. Non. Il a toujours bon pied bon œil, il ne veut pas quitter le carreau des Halles où il est M. Gros-René, gros comme le bras.

Quand il paraît à l'enchère, les cours de la « parme » et de la « russe » montent tout de suite d'un sou. Les marmottes s'écartent pour le laisser passer au premier rang. Il peut enfoncer ses deux mains dans le panier sans que le crieur lui dise : « Ne chinez pas! »

Il est Gros-René et sa popularité est immense. La prochaine fois que vous traverserez la place de la Trinité, cherchez-le donc, un peu, des yeux, et achetez-lui un bouquet de violettes. Vous verrez si ce batteur de pavé n'a pas le port d'un homme entré tout vivant dans la légende.

Sept heures du matin. La criée s'enroue, s'éteint. Les commères reviennent à leurs petites carrioles qui les attendent le long du ruisseau,

brancards en l'air. Du mieux qu'elles peuvent, elles composent leur éventaire. Puis, l'on crache dans ses mains. « Allons-y! »

LE MAGASIN DE FLEURS

Vous qui ne l'avez jamais vue que dans ses belles toilettes d'après-midi, dans la soie, dans les rubans, dans les diamants, dans les dentelles, la bouquetière dont les yeux ont plus d'éclat que toutes les roses du magasin, vous ne soupçonnez pas que cette élégante commence sa vie laborieuse à l'heure nocturne où les fleurs elles-mêmes sont closes, dorment, corolles refermées, en défense des rosées qui fanent. Elle met quelque coquetterie, la bouquetière, à vous cacher sa double vie, et c'est vraiment un hasard qui m'a fait surprendre le mystère de ces transformations.

C'était donc, l'hiver dernier, une belle nuit de carnaval, une nuit où la lune était toute ronde et où les talons de bottines faisaient des découpures dans le petit gris et blanc dont les trottoirs étaient saupoudrés.

Je descendais le long de la rue Royale, les bras enfoncés jusqu'au coude dans mes poches. Tout d'un coup, un peu avant la place de la Madeleine, une clarté tombée de l'entresol des maisons sur le trottoir, me fait lever la tête. Je vois une fenêtre éclairée et, derrière, les allées et venues d'une ombre féminine. Il n'y a pas à s'y tromper, ces bras qui se lèvent comme pour mettre un chapeau, ce petit minaudage devant la glace, tout cela, c'est la gesticulation d'une femme qui va sortir.

La fenêtre s'éteignit; quelques secondes après, un battant s'ouvrit dans la porte cochère. Une petite boule ronde qui jappait avec fureur, s'échappa sur le trottoir, puis une femme, frileusement emmitouflée, une blanche mantille sur la tête, un manteau de loutre avec un col de fourrure aussi haut que le mien relevé derrière le chignon. Tout cela ne cachait pourtant pas si bien le visage qu'à la faveur d'un reflet de réverbère je ne reconnusse la toute gracieuse présidente de la chambre syndicale des fleuristes, l'Isabelle de la nouvelle gomme et des rois en exil.

« Mademoiselle *** ! m'écriai-je en sortant de ma cachette. Ah! je vous prends en flagrant délit d'aventure romanesque. Votre secret m'appartient.

Dites-le-moi, bien vite, tout entier puisque la bonne moitié est surprise?

— Tiens, c'est vous! me dit l'aimable bouquetière. Comment êtes-vous encore dehors à une heure pareille?

— Mais vous-même?...

— Oh! moi, c'est différent. Je vais à un rendez-vous...

— Eh bien! je vous accompagne.

— Vous seriez bien surpris si je vous prenais au mot, là, avec votre envie de dormir et votre cravate blanche...

— Je vous dis que je ne vous quitte plus.

— Donnez-moi donc le bras, ça se trouve bien, le pavé est glissant...

— Où allons-nous?

— A la Halle, mon bon ami. »

Et c'était vrai. Elle m'y a mené bras dessus bras dessous, par les ruelles noires, son chien roulant devant nous dans la neige.

Tous les jours, avec ce compagnon, elle s'en va ainsi, la bouquetière, seule dans le Paris de nuit, connue des gardiens de la paix qui la saluent à la rencontre d'un : « Bonjour mam'zelle, ça pique, ce matin!

— Mais oui, mon ami, ça pique. »

Et ça pique pendant six mois d'hiver, si dur, que la bonne moitié des filles de jardiniers, qui vendent « le chauffé » sur le carreau des Halles, s'en vont de la phtisie en deux saisons.

« Les roses sont chères ce matin.

— Quoi, vingt francs pour dix fleurs! mais quel prix voulez-vous donc que je revende mes bottes?

— Regardez les tiges, mademoiselle, regardez les tiges.

— Combien ont-elles?

— Plus de soixante-dix centimètres, pour sûr. »

La bouquetière regarde, hoche la tête, mais finit par mettre la botte sur son bras. Car les longues tiges c'est l'orgueil du magasin de fleurs, la lettre de noblesse d'un bouquet. Une gerbe de lilas qui se respecte doit avoir un mètre cinquante de fusée. On en a vu qui lançaient leurs grappes à deux mètres, menaçaient les plafonds.

Vous savez si la bouquetière vous vend au poids de l'or ces pièces d'artifice; mais elle-même les paie des prix fous. Il y a pour cinq ou six cents francs de fleurs dans son coupé qui nous attend au beau milieu du Carreau.

Heureusement que le trotteur allonge et que, de la Halle au Boulevard, le trajet est court, car on mourrait vite dans cette petite boîte capitonnée, avec ces brassées de fleurs, sous les pieds, sur les genoux, qui, énervantes, vous chatouillent le cou et le visage, obscurcissent les vitres, s'ouvrent dans l'atmosphère échauffée par la présence de nos deux corps, jettent, toutes ensemble des parfums souleurs qui montent aux cerveaux comme un vertige...

Voici le Boulevard, réveillé maintenant, avec ses passants du matin, les petites ouvrières nu-tête, menus trottins de pavé, le facteur qui glisse les journaux sous les portes, la porteuse de pain, statue en marche qui fait retourner les artistes...

Les devantures de magasins se sont relevées, les domestiques de la bouquetière viennent nous tirer de notre prison roulante : « Vite, François, à la glacière! »

C'est aux caves que les belles roses en boutons vont descendre. Il y en a qui demeureront là prisonnières quinze ou vingt jours. La chaleur du magasin les épanouirait trop vite. Il leur faut ce noviciat d'ombre, cette retraite où leurs parfums se recueillent et se concentrent pour les éclosions durables, avant le tapageur début qu'elles feront dans le monde, en grande parure de rubans et de dentelles.

Dans l'escalier où on les descend, elles croisent la remontée au jour des fleurs qui savent leur rôle de coquetterie, les allumeuses qui vont s'installer dans la montre, accrocher l'œil du passant.

Et leur savante habilleuse est là qui les guette. Dans la maison, on l'appelle la *coloriste;* c'est une artiste d'un mérite tout à fait rare et qui se paie très cher : elle gagne aisément trois cents francs par mois et elle a, en plus, le droit aux caprices. Elle sait par expérience qu'on ne la remplacerait pas aisément.

Il faut la voir devant sa table où, comme des couleurs sur une palette, toutes ses fleurs sont posées. Selon les ressources du jour, elle a des combinaisons dans la tête, des alliances de complémentaires, des audaces d'impressionniste à déconcerter M. Chevreul. Elles lui réussissent toujours.

O femmes du monde qui rentrez toutes fières du bouquet que vous avez assemblé, au hasard d'une promenade, à travers votre parc, vous ne soupçonnerez jamais quelle délicatesse de nuances saisit l'œil de la coloriste, quels raffinements de demi-teintes donnent un caractère unique, inimitable à ses travaux!

Le lilas tout seul offre à son choix plus de cent qualités de nuances, toute une gamme de savantes gradations, qui va du mauve noir, au jaune crème, au blanc laiteux, artificiellement créés dans les serres caves par la progressive découverte des paillassons, en passant par toutes les variétés raffinées du vieux mauve Louis XV, du lilas Charles X.

Cette incomparable artiste, *monteuse* ou *coloriste,* comme il nous plaira de dire, a remplacé l'antique *toupillonneuse,* l'ouvrière du fil de fer des bouquets dressés comme un nougat.

La déchéance de la toupillonneuse, l'avènement de la coloriste, voilà le plus saillant événement de la chronique des bouquetières françaises, le vrai quatre-vingt-neuf de la fleuristerie moderne.

Vous vous souvenez du règne de l'horrible « bouquet monté » contemporain de la crinoline et des keepsakes, où s'est complu le mauvais goût de nos mères. La pauvre fleur décollée, piquée au bout du fil de fer comme à la pointe d'une pique, se mourait en quelques heures de son suc perdu, du coup de croc hameçonné dans ses pétales; mais qui donc en prenait souci? Le bouquet fané s'en allait tout de suite rouler dans un coin, sa collerette de papier toute fripée, car ce n'était point la fleur qu'on aimait alors, qu'on réclamait pour elle-même, mais bien l'hommage de galanterie imposé par la mode, l'aveu du désir discret, l'offre d'amours aussi éphémères que ces fleurs prises par la galanterie pour entremetteuses. Souvenez-vous des petits manuels scandaleux que les sacrilèges de ce temps ont publiés sous ce titre : *Le Langage des Fleurs...*

A l'heure qu'il est, les fleurs n'entrent plus dans les maisons pour y faire le vilain métier de Prudence. On les reçoit comme des amies qui sont le sourire et l'ornement du foyer. On veut qu'elles aient longue vie. On les traite en hôtes privilégiées : les valets ne les touchent point ; c'est la dame du logis qui les sert de ses mains délicates, qui leur verse le matin la fraîcheur renouvelée de l'eau. Et le tête-à-tête se prolonge jusqu'à ce que les derniers pétales soient tombés au pied du vase précieux, sous le souffle trop haletant d'un éventail.

Les fleurs, aujourd'hui si bien traitées par les femmes, ne veulent point être, avec elles, en retard de bonne grâce : elles les font héritières des dentelles qui les nouent et qui reparaîtront autour des mouchoirs, au bas des toilettes. La mode de ces précieuses collerettes mises aux bouquets a si bien pris de nos jours, que telle bouquetière, dont je sais le nom, occupe, à elle toute seule, en Belgique, un atelier de dentellières.

C'est surtout pour les bouquets de corsage que la coloriste réserve ces encadrements précieux. Le bouquet de corsage, c'est, pour elle, comme une miniature où chaque touche a sa valeur. Son rêve, c'est qu'un amateur expert puisse dire, à la seule vue de la facture : « Voici un bouquet qui a été composé pour une jeune fille ; cet autre est destiné à une fiancée, celui-ci à une jeune femme, celui-là à une marquise en cheveux blancs. »

Et quel souci d'assortir le bouquet à la toilette, de trouver la note juste, celle qui reste décorative, harmonieusement fondue dans l'ensemble des rubans et des étoffes, qui prend le regard pourtant comme par hasard, sans audace ni effronterie, le suspend au blanc palpitement des gorges féminines.

Une habile coloriste doit s'éduquer dans la perception de ces délicatesses sans perdre pour cela la largeur de coup d'œil qui crée les belles décorations.

Il faut la voir, cette fée qui, brin à brin, vient d'assembler si délicatement le bouquet de corsage, prendre à pleines mains les bottes de fleurs, que les monteuses en second, ses élèves, lui tendent en corbeilles pour « faire sa montre », chaque matin.

Une « montre, » cela se compose comme une fresque. Il faut jeter la couleur en larges taches vibrantes, par paquets, par bottes, au couteau, avec un audacieux instinct des sacrifices nécessaires, des partis pris courageux qui mettent dans l'effet un seul point, une seule merveille. Dans l'ombre, les azalées, fournies comme des boules d'hortensias ! dans l'ombre, les rhododendrons aux feuillages éteints ! Tout vibrera sur ce fond neutre et d'éclatantes couleurs pourront se produire à la faveur de ces « ombres portées, » sans disperser l'attention du passant qu'il faut recueillir, diriger.

Et, du sixième plan de ses rhododendrons vers la glace, la montre s'avance étageant les « Jacqueminot », les « Maréchal Niel », les « Paul Néron », les divines « Hermaphrodites », les « Malmaisons » aux larmes mal essuyées, les « Gloires de Dijon » opulentes, les « France », les orgueilleuses « Rothschild », les « Pourpres », les « Nivetôs », sœurs d'Océana l'américaine, blanches comme elle, savoureuses et drues.

Au milieu, sur une colonne, dans un vase de cristal, un bouquet d'iris noirs. Point de rubans, point de dentelles, point de corbeilles dorées. C'est pourtant ici la rareté unique, la fleur inconnue, qui pourrait, sans sacrilège, couronner l'or massif du Grâal. Des vies d'hommes se sont épuisées dans sa recherche. Une famille de jardiniers divins l'a poursuivie. Les aïeux sont morts sans l'avoir tenue dans leurs mains. Mais voici qu'il a fleuri pour l'arrière-petit-fils, l'iris pressenti, rêvé par deux générations d'artistes. Des nuits durant il avait fallu monter la garde autour des oignons sacrés, on avait exhaussé les murs du jardin, on avait couronné leurs têtes avec des grappins de fer. Le vol et le meurtre ont été rêvés à cause de cette fleur. Qu'importe ? Elle est là. Une fois de plus l'homme a vaincu la nature.

LE GRAND-LIVRE DE CYTHÈRE

Un samedi soir, c'est le jour de la semaine où le magasin de fleurs reçoit le plus de visites masculines. On vient chercher un œillet pour sa boutonnière et commander des envois de jardinières aux jolies femmes que l'on courtise.

Caché dans un petit coin de la boutique, derrière des boules d'azalées



épanouies, j'ai assisté l'autre jour à l'un de ces défilés galants. Et j'ai passé là une bien bonne heure, car j'avais, assis près de moi, le diable Asmodée, — déguisé ce jour-là en jolie bouquetière — qui (au fur et à mesure des entrées) me chuchotait à l'oreille la légende amoureuse de Paris.

Voici entrer un beau jeune homme blond, teint pâle, dans une barbe qui flambe ; il a l'air nonchalant, impertinent et las. « Monsieur Max ! dit la vendeuse avec son plus gracieux sourire, vous voilà donc infidèle ? Il y a bien huit jours que l'on ne vous a vu. »

Je pousse le coude d'Asmodée et je demande tout bas :

« Comment ! on l'appelle par son petit nom ici ?

— C'est un des plus sérieux clients de la maison, répond le petit diable. Il nous achète bon an mal an dans les quinze mille francs de fleurs. Sa note de janvier paie la vannerie. »

Cependant la vendeuse sourit toujours.

« Et que vous faut-il ce soir ?

— Deux gerbes de lilas, comme à l'habitude.

— Pareilles ?

— Mais non, vous savez bien, une de cinq louis et une de dix.

— Cinq louis, c'est pour le boulevard Malesherbes ?

— Et dix pour l'avenue de Villiers.

— Cinq, c'est sa femme, dix c'est sa maîtresse, murmure à côté de moi la voix malicieuse. Au moins celui-là est gentil, il pense à tout le monde. Mais nous avons bien des égoïstes qui laissent leurs femmes se fleurir toutes seules, et qui ne songent qu'à leurs plaisirs.

— Sont-ils pour cela bien plus mauvais que les autres, Asmodée ?

— Pouvez-vous le demander ? Cette gerbe de cinq louis c'est un remords ! »

Vous voyez qu'au pays des fleurs le scrupule est un luxe de riches.

Le beau Max est parti en claquant la porte. Tout de suite une nouvelle ombre s'y encadre. Celui-là est un barbon grisonnant avec un profil dur, une encolure de lutteur, des mâchoires de requin. Sa peau est jaune comme l'or qu'il tire de son gousset et jette dédaigneusement sur le comptoir.

A lui aussi, la vendeuse lui sourit, mais ce n'est pas le même sourire que pour M. Max. C'est un sourire de politesse un peu peureuse, sans familiarité complice.

Derrière nos azalées, Asmodée me pousse le coude.

« Vous le connaissez ?

— Parbleu ! c'est Arvedo le banquier « Maltais ».

L'homme en or s'approche, et dur, préoccupé, il commande d'un ton bref :

« Encore une jardinière d'orchidées.

— Même adresse ? »

Pas de réponse, un hochement de tête, demi-tour sur les talons bas, quatre pas automatiques, le bruit de la porte qui se ferme.

La vendeuse demeure penchée sur son registre, elle feuillette un instant les pages, puis lance d'une voix triomphante :

« Quinze envois de fleurs en quinze jours à la même adresse. C'est la première fois que je le vois si fidèle. Il paraît qu'on lui résiste.

— Qui cela ! ne puis-je m'empêcher de m'écrier. »

Et m'élançant de ma cachette :

« Mademoiselle, montrez-moi votre registre ? »

Mais Asmodée me rattrape par le bras et plaçant sur sa bouche son doigt sévère :

« Pas cela, mon cher ami, ce registre que vous voyez là c'est le Grand-Livre de Cythère, il ne doit s'ouvrir que pour les initiés... Non, n'insistez pas, sa lecture assassine et tue. Vous riez, vous ne voulez pas me croire, écoutez l'histoire que je vais vous conter. »

Asmodée avait emprunté de si beaux yeux ce jour-là qu'il n'y avait point moyen d'être désobéissant. Je me rassis en soupirant dans notre cachette d'azalées, et le diable commença :

« Avec tout Paris vous connaissez la princesse Mimeska. C'est une femme aussi sage que belle depuis qu'un divorce bienfaiteur lui a permis la fierté publique de ses amours, mais j'ai connu un temps — alors qu'elle était comtesse de Darnetal — où, épouse outragée et désespérée, séparée de ce qu'elle aimait, la princesse venait ici nous commander des envois de roses

pour celui à qui elle n'avait pas le droit d'écrire, mais qui régnait déjà souverainement sur son âme.

« Un jour la comtesse de Darnetal était donc debout, comme vous êtes là, près de ce bureau. Elle s'était fait apporter des bottes de roses blanches pour juger de leur éclat, et, du doigt, sur un dessin tracé par elle-même, elle m'indiquait la place souhaitée des fleurs.

« C'était une couronne souveraine, la couronne du prince Mimeski. La comtesse de Darnetal voulait faire tenir ces fleurs à celui qu'elle aimait, en souvenir d'un anniversaire.

« Nous étions toutes les deux penchées sur nos fleurs quand brusquement la porte s'ouvrit, et le comte de Darnetal s'avança vers nous d'un pas rapide.

« Il saisit sa femme par le bras et murmura :

— Cette fois, madame, vous êtes prise. Vous ne nierez point !

« Elle s'était brusquement redressée :

— Je n'ai jamais nié ! répondit-elle. Elle dit cela avec un tel mépris dans ses yeux, dans sa voix, que, si coupable qu'il fut, je me sentis un mouvement de pitié pour cet homme tant détesté.

— Eh bien, mourez ! prononça-t-il d'une voix sourde.

« Si la comtesse n'avait fait à ce moment un instinctif mouvement de corps, le stylet, dont M. de Darnetal la frappa, fut certainement entré dans sa poitrine.

« Il glissa sur le bras, faisant une fine blessure, qui, sur la table, rougit de quelques gouttes de pourpre la neige des Nivetos.

« Madame de Darnetal ne poussa pas un cri. Elle entoura son bras d'un petit mouchoir de batiste, puis, tragique, elle sortit sans dire une parole.

« Vous savez la fin de l'histoire, les débats scandaleux, le divorce...

« Voilà ce que raconte mon grand-livre. Peut-être ces aventures d'alcôve vous divertissent et vous regrettez à présent encore plus que tout à l'heure que je vous ai défendu de feuilleter ces pages. Remerciez-moi plutôt, mon cher ami, de vous épargner une épreuve : le grand-livre de Cythère, c'est le livre de la désillusion.

« Nous suivons là dedans les passions, de leur naissance à leur mort ;

nous savons ce qui les attire, nous savons comment elles flambent, nous savons ce qu'elles durent.

« Telle femme du monde devant qui vous inclinez la tête, telle dont vous dites : « celle-là est pure », a ici les souches de son péché, sa condamnation éternelle écrite. Telle jeune veuve dont la douleur entretenue édifie les âmes tendres nous met dans la confidence de son hypocrisie. Tel jeune homme que vous voyez conduisant une fiancée à l'église et sur les pas de qui on murmure : « Enfin ! voici l'amour ! » nous a donné l'ordre de ne point interrompre un seul jour l'envoi de fleurs qu'il fait à une amie ancienne, quittée hier, qu'on reverra demain. Non, ne l'ouvrez pas, si vous voulez garder quelque illusion sentimentale, le registre de la bouquetière ; ne lisez pas ces dix mille chapitres de l'histoire monotone des amours, un peu... beaucoup... passionnément... pas du tout... »

HUGUES LE ROUX.



LES

LETTRES ET LES ARTS



LES

LETTRES ET LES ARTS

REVUE ILLUSTRÉE

TOME QUATRIÈME

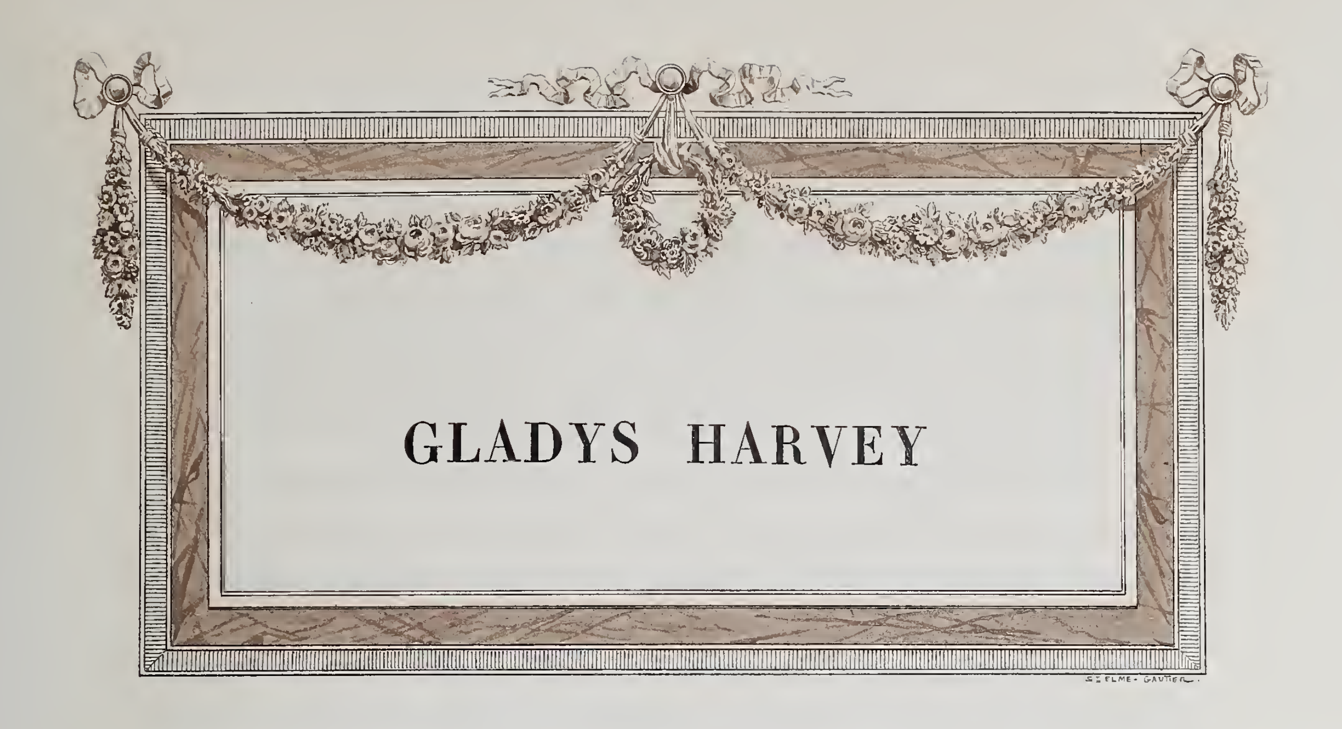


PARIS

BOUSSOD, VALADON ET Cie, ÉDITEURS

9, RUE CHAPTAL, 9

1888



GLADYS HARVEY

RÉCIT DE CLAUDE LARCHER

A Luigi Gualdo.

On parle beaucoup de démocratie, par le temps qui court, — ou qui dégringole, comme disait un misanthrope de ma connaissance. Je ne crois pas cependant que nos mœurs soient devenues aussi égalitaires que le répètent les amateurs de formules toutes faites. Je doute, par exemple, qu'une duchesse authentique — il en reste — ait aujourd'hui moins de morgue que sa trisaïeule d'il y a cent et quelques années. Le faubourg Saint-Germain, quoi qu'en puissent penser les railleurs, existe encore. Il est seulement un peu plus « noble faubourg » qu'autrefois, par réaction. Parmi les femmes qui le composent, telle qui habite un second étage de la rue de Varennes et qui s'habille tout simplement comme une bourgeoise, faute d'argent, déploie un orgueil égal à celui de la Grande Mademoiselle à traiter de grimpettes les reines de la mode et du Paris élégant. Cette élégance même dont on proclame la vulgarisation en disant : « aujourd'hui tout le monde s'habille bien, » demeure, elle aussi, un privilège. A quelque point de vue que l'on se place, de fond ou de forme, de principe ou de décor, la prétendue confusion des classes, objet ordinaire des dithyrambes ou de la satire des moralistes, n'apparaît

telle qu'à des yeux superficiels. L'aristocratie de titres et celle des mœurs — elles sont deux — restent fermées autant, sinon plus, qu'au siècle dernier où un simple talent de causeur permettait à un Rivarol, à un Chamfort de souper avec les meilleurs des gentilshommes, où le prince de Ligne traitait l'aventurier Casanova, où les grands seigneurs préludaient à la nuit du Quatre août par d'autres nuits d'une licence parfaitement égalitaire. Ce qu'il est juste de dire, c'est que la démocratie a, d'une part, compensé l'inégalité forcée des noms et du passé en établissant une réelle inégalité politique au profit de ceux qui sont les fils de leurs œuvres et à qui elle attribue toutes les fonctions d'État; c'est aussi qu'elle a multiplié et mis à la portée de tous et de toutes un *à peu près* de luxe, d'élégance et de haute vie qui fait illusion — de loin. Cet à peu près a son symbole et son principal moyen d'action dans ces grands magasins de nouveautés d'où une femme sort habillée comme chez Worth, munie de meubles de style, enrichie de bibelots curieux. Mais la toilette, mais les meubles, mais les bibelots sont « presque cela, » — et ce « presque » suffit à maintenir la distance.

Cette différence entre l'authentique et l'à peu près ne m'est jamais apparue aussi nette qu'à fréquenter, comme je l'ai fait à diverses périodes, les jeunes Parisiens qui s'amusent. Je les vois devant mes yeux, en ce moment, rangés sur un tableau symbolique.

Il y a d'abord en haut le véritable viveur, celui qui possède réellement les cent cinquante mille francs par an que suppose la grande fête, comme ils disent, — ou qui se les procure. Celui-là joint à cet or un nom déjà connu, des relations toutes faites dans le monde, et cette espèce de précoce entente de la dépense qui fait qu'un jeune homme, s'il se ruine, sait du moins pourquoi. Sa place était marquée d'avance dans l'annuaire des deux ou trois grands cercles que les snobs de la bourgeoisie mettent des années à forcer. Ce jeune homme peut être, avec cela, un garçon très fort ou très médiocre, traverser Paris sans y perdre pied ou sombrer aussitôt dans l'océan des tentations qui l'environnent. En attendant, il est le roi de ce Paris. C'est pour lui que travaille l'énorme ville, à lui qu'aboutit l'effort entier de cette colossale usine de plaisirs. S'il a des aventures dans le monde

ou le demi-monde, c'est avec des femmes comme lui, de celles dont la lingerie intime représente seule une fortune et dont le raffinement ne saurait être surpassé à l'heure présente, *first class ladies,* des femmes de première classe, disent les Anglo-Saxons du commun, habitués à tout étiqueter comme des marchandises. Que ce jeune homme conduise un phaéton attelé de ses propres chevaux ou qu'il emploie, par goût du sens pratique, des fiacres de club, soyez assuré que son appartement est aussi confortable que celui d'un grand seigneur anglais, aussi encombré de bibelots et de fleurs que celui d'une courtisane à la mode, qu'il ne mange qu'à des tables princièrement servies, que les moindres brimborions attenant à sa personne supposent la plus fastueuse des dissipations. Enfin, il y a beaucoup de chances pour qu'il se ruine à l'ancienne méthode, dans ce siècle positif, par une fantaisie d'existence à réjouir l'ombre du vieux Lauzun, quitte à suivre jusqu'au bout l'ancienne méthode, et vers la quarantième année, à reprendre au sexe féminin sous la forme d'une belle dot tout l'argent qu'il lui aura prodigué.

Immédiatement au-dessous de ce viveur de la grande espèce, vous trouverez son à peu près dans un personnage presque semblable, mais auquel il manquera un je ne sais quoi en noblesse ou en situation, en fortune ou en tact personnel. Celui-ci sera un bourgeois honteux d'être bourgeois, un timide qui voudra jouer au cynique, un étranger en train de se naturaliser Parisien, un régulier qui s'amusera par devoir, ou tout simplement un de ces indéfinissables maladroits auxquels une histoire ridicule arrive de toute nécessité dans un temps donné.

Cet à peu près de maître viveur aura lui-même son à peu près. Ce sera le fils du commerçant pour qui le cercle de la rue Royale est l'*ultima Thule,* la terre inaccessible du navigateur ancien et qui se contente du café de la Paix, le soir, en sortant du théâtre. Celui-là fréquente bien les premières représentations comme les autres, mais sans avoir son entrée dans aucune des loges où trônent les grandes élégantes. Il se paie les femmes les plus haut cotées à la bourse de la galanterie, mais il n'a jamais pu en lancer une, ni s'organiser quelque liaison mondaine dont il soit parlé dans tous les cercles comme d'une espèce de mariage morganatique.

Et cet à peu près d'à peu près a son à peu près dans l'étudiant riche, venu de province pour s'initier à la haute vie et qui entre en corruption comme on entrait autrefois en religion. Cet étudiant porte bien les mêmes cols raides comme du marbre, les mêmes chapeaux luisants comme un sabre, le même habit et les mêmes bottines. Mais son restaurant favori est situé sur la Rive gauche. Il a, répandu sur toute sa personne, quelque chose qui trahit « l'autre côté de l'eau ». On sent, à le regarder, qu'il s'élance du Paris des fêtes du fond d'un appartement meublé de la rue des Écoles. Ses maîtresses aussi sont des à peu près d'à peu près, des filles du boulevard Saint-Michel, jalouses d'imiter les filles des Folies-Bergère. Au-dessus de ces créatures s'échelonne toute la suite des femmes entretenues, depuis celle qui continue la tradition de la lorette — un appartement de trois mille francs et le reste dans le même prix — jusqu'à la courtisane d'ordre ou de désordre supérieur que des amis complaisants peuvent présenter à un prince étranger de passage sans que l'altesse, habituée aux minuties des somptuosités royales, soit choquée d'un seul détail de toilette et d'installation. Et c'est ainsi que la nature sociale, aussi invincible en ses décrets que la nature physique, impose cette loi de la hiérarchie, méconnue par les doctrinaires d'égalité, dans le domaine le plus fantaisiste en apparence, le plus abandonné au libre caprice.

Parmi les spectacles auxquels se puisse complaire la curiosité du moraliste, un des plus curieux est assurément celui des métamorphoses d'un personnage en train de passer d'un de ces à peu près dans un autre.

Ce spectacle, je me le suis donné bien souvent, à retrouver un ancien camarade après quelques années, après quelques mois. Rarement j'ai pu suivre les étapes diverses de cette sorte d'évolution sociale — si le mot n'est pas trop gros pour une très petite chose — comme à l'occasion d'un jeune homme du nom de Louis Servin, que des circonstances particulières m'avaient permis de prendre à l'œuf. Voici douze ans, Louis en avait quatorze alors, j'étais moi, séparé de ma famille, les vivres coupés et obligé d'utiliser en vue de « faire de la littérature » le peu de latin et de grec qui me restaient

du collège. Quelques répétitions le jour et force papier noirci le soir — tel était mon sort à cette époque. Parmi mes élèves de hasard se trouvait Louis Servin. Son père, excellent homme et d'une activité presque américaine, avait fait et défait deux fois sa fortune. Il avait fondé enfin une maison de confection qui sous cette rubrique toute simple : *Au bon drap,* constitua la plus forte concurrence qu'ait eue à subir la célèbre *Belle Jardinière.* Louis était le fils unique, follement gâté, de ce robuste travailleur et d'une femme à prétentions qui avait eu une grand'mère noble. Dès cet âge tendre, Louis était bien le plus vaniteux des garçons que j'aie connus. Il suivait les cours du lycée Charlemagne et il en souffrait, — parce que c'était un collège démocratique. Ses yeux brillaient quand il parlait d'un de ses petits camarades qui suivaient, eux, les cours de Bonaparte. Mais voilà, le père Servin avait ses magasins rue Saint-Antoine. Cet enfant était déjà si étrangement perdu de mesquinerie instinctive qu'il savait l'étage où habitait chacun de ses compagnons de jeu, et je ne l'ai jamais entendu me parler avec sympathie d'un ami qui habitât plus haut que le second. L'ingénuité de cette sottise me divertissait dans l'entre-deux de nos explications latines au point que je ne me décidai pas à perdre de vue un sujet aussi bien doué pour devenir un snob de la grande espèce. Étudiant en droit, Louis tint les promesses de son adolescence. Il fut un des premiers à importer dans les brasseries du Quartier latin les costumes et les attitudes des gommeux, — c'était le nom à la mode de ces temps lointains, — qu'il avait pu remarquer au théâtre ou aux courses. Le hasard le favorisa. Son père, dont il rougissait, mourut subitement et, d'accord avec sa mère, aussi vaniteuse que lui, le fils vendit la maison. Il vit avec ivresse disparaître, sur les vitrages des portes et sur l'enseigne, ce nom de Servin qu'il projetait déjà de modifier en y joignant celui de Figon. Ainsi s'appelait l'aïeule maternelle. Il partit pour l'Italie sur ces entrefaites, en compagnie d'une certaine Pauline Marly qui avait été, à une époque, l'objet des faveurs d'un assez grand personnage, et il en revint après un an avec des cartes de visite sur lesquelles se lisaient en toutes lettres ces syllabes magiques : *Servin de Figon,* et je fus invité à dîner par sa mère, qui signa son billet Thérèse Servin de Figon, elle aussi ! Ce fut

pour Louis le signal d'une nouvelle vie qu'il inaugura par une rupture absolue avec toutes ses anciennes connaissances, exception faite pour ceux qu'il savait, comme moi, un peu attachés à tous les mondes. Ce fut la période des « Premières, » du Boulevard et des soupirs nostalgiques vers le grand cercle. Dans quel bar à la mode connut-il le beau marquis de Vardes et à la suite de combien de cock-tails bus ensemble ce véritable élégant s'intéressa-t-il aux efforts de ce jeune bourgeois en train de se *déserviniser ?* Toujours est-il que, pendant des mois, Servin de Figon, devenu S. de Figon, suivant la formule, s'attacha au marquis comme les Scapins de l'ancienne comédie s'attachaient aux Léandres, avec une de ces persistances de flatterie qui supportent toutes les rebuffades, acceptent toutes les servilités et triomphent de toutes les répugnances. Philippe de Vardes, chez qui l'abus des succès faciles n'a pas détruit la bonhomie native, alla jusqu'à donner à son admirateur des leçons de toilette et aussi quelques sages conseils sur la conduite de ses relations. « C'est encore jeune, disait-il, quand on le questionnait sur S. de Figon, mais dans deux ou trois ans il sera fait... » Il en parlait comme de son bordeaux. Cependant, l'influence de cet aimable protecteur n'allait pas jusqu'à forcer en faveur du protégé les portes du paradis de la rue Royale. Le Servin était encore trop près, et surtout Louis avait voulu aller trop vite. Quelques dîners trop réussis offerts à de nobles décavés lui avaient attiré de sourdes envies. Un dernier reste de sens pratique, héritage du père Servin, lui avait fait comprendre cette faute, d'autres encore, et il obéissait aveuglément à Vardes. Deux séjours en Angleterre, à la suite de cet indulgent protecteur, lui avaient ouvert une vue sur le monde cosmopolite, et maintenant sa mère, morte à son tour, devait se retourner de joie dans sa tombe. Il ne fréquentait plus que des gens titrés ou millionnaires, — et le prince de Galles savait son nom!

*
* *

Si intéressant qu'un pareil échantillon de la vanité bourgeoise puisse être pour un auteur, il est vite connu, classé, défini, étiqueté. Et pourtant, lorsque mon vieux domestique Ferdinand, par un soir du mois de juillet, voici deux ans, m'apporta une carte anglaise sur laquelle il y avait un simple

Louis de Figon, je ne répondis point par un énergique : « dites que je n'y suis pas... » Au contraire, je me frottai les mains et je le priai de faire entrer mon visiteur inattendu avec la plus joyeuse impatience. Il est vrai d'ajouter que j'avais fortement travaillé tout le jour, et, quand un écrivain a dix heures d'allègre copie dans le cerveau et dans les doigts, sa béatitude intellectuelle est si complète qu'elle le rend indulgent aux pires raseurs. Mais le faux de Figon n'est pas seulement un raseur, il est aussi un *catoblépas.* C'est un mot que je demande au lecteur de vouloir bien me pardonner. Je l'ai emprunté à la *Tentation de saint Antoine* par Flaubert, où il est parlé de cet animal, si parfaitement bête qu'il s'est une fois dévoré les pattes sans s'en apercevoir. « Sa stupidité m'attire... » dit l'ermite.

Il se rencontre ainsi, de par le monde, des fantoches d'un sérieux si profond dans la niaiserie, d'une sincérité si entière dans le ridicule, qu'une espèce d'incompréhensible fascination émane de leur sottise, comme du catoblépas de la *Tentation.* La littérature en a créé un certain nombre, dont le plus remarquable est Joseph Prudhomme. Le catoblépas n'est pas simplement le personnage comique, il faut que ce caractère de comique s'accompagne chez lui d'une déformation de la nature humaine si absolument constitutionnelle qu'il équivaille dans l'ordre moral aux nains monstrueux dont raffolaient les princes d'autrefois. Il doit correspondre en nous à ce goût singulier de la laideur dont l'art de l'Extrême-Orient atteste la prédominance définitive chez certaines races. En suis-je moi-même pénétré? Toujours est-il que la visite de mon ancien élève, par le soir d'été dont je parle, me causa un réel plaisir et que je donnai l'ordre de le recevoir, avec une espèce de soif de le retrouver pareil à lui-même dans son ridicule, qui ne fut pas déçue quand il entra dans mon cabinet de travail. Amené par quel motif? Je ne pensai pas à me le demander.

Le physique est excellent. Servin de Figon est grand et mince, avec un visage au nez allongé, un front petit et comme une inexprimable suffisance répandue autour de sa bouche et de ses joues. Invinciblement en sa présence, on pense au proverbe « vaniteux comme un paon, » et l'on constate une extraordinaire identité de physionomie entre cet oiseau et cette figure. De chaque

côté de ce visage tout en pointe partent deux oreilles trop détachées. Une raie tracée au milieu de la tête divise les cheveux noirs en deux plaques luisantes et cosmétiquées savamment. La moustache est d'une autre couleur que les cheveux, presque rousse, et sa tournure atteste le coup de fer quotidien. Mais ce qui achève de donner à Louis la plus étonnante expression de vanité heureuse, c'est une certaine façon de porter la tête en arrière dans un abaissement dédaigneux des paupières qui se déploient ensuite avec lenteur, tandis que la bouche parle et sourit de ses propres paroles. C'est sur des airs pareils que le premier venu dirait de ce jeune homme : « quel poseur ! » sans même prendre garde à sa mise plus qu'affectée. Louis copie Philippe de Vardes, son maître, avec une fidélité si gênante qu'il faut toute la bonne humeur du marquis pour ne pas détester cette caricature. Philippe est athlétique et sanguin. Il porte des redingotes et des jaquettes ajustées qui font valoir ses muscles. Ces mêmes redingotes et ces mêmes jaquettes, mises sur le grand long corps de Louis en exagèrent encore la maigreur. Philippe, avec son teint presque trop coloré, peut supporter les couleurs claires qui donnent à la figure en papier mâché de Louis des nuances verdâtres de précoce cadavre. Le léger accent britannique du marquis s'explique par ce fait que sa mère était Écossaise et qu'il a lui-même vécu à Londres autant qu'à Paris, au lieu que le fils du patron du *Bon drap* n'a jamais su de la langue anglaise que les termes de courses qu'il prononce mal. Et puis, ce sont des tics du maître apparus dans la bouche de l'élève comme un certain « ça est... » qui revient sans cesse.

« Mais ça est gentil chez vous », me dit-il en entrant, comme tout étonné de ne pas trouver son ancien répétiteur, dans le pire des galetas, et tirant de sa poche un étui à cigarettes en argent où la couronne de comte commence à paraître : « Vous n'en prenez pas? D'excellentes cigarettes d'Égypte... Philippe et moi, nous les faisons venir du Caire directement... C'est lord *** (ici un des plus beaux noms du *Peerage*) qui nous a donné l'adresse... Vous ne le connaissez pas ? Ah ! charmant, mon cher, charmant, et un chic !... Nous faisions la fête ensemble, l'autre jour, chez Philippe... Un seul vin à dîner, du Château-Margaux 75... Enfin, Bob était parti... (ses paupières se déplièrent tandis qu'il appelait ainsi ce grand seigneur qui n'aurait pas voulu du père

Servin pour habiller sa maison). Il y avait là Viollas, le cousin de la petite Dutacq, cette jolie blonde qui ressemble à lady *** (ici un autre souvenir du *Peerage*). Voilà que Bob demande tout haut, avec son grand air et son accent : « La petite Dutacq, délicieuse... qui est son amant ? — Monsieur, interrompt « Viollas, madame Dutacq est ma cousine... » Et savez-vous ce que Bob a répondu : « Je ne vous demande pas cela, monsieur, je vous demande si « elle a un amant... » Est-ce assez ancien régime, ce mot-là ?... Ce que nous avons ri !... »

Comment traduire la mimique dont s'accompagnait ce discours et le respect profond avec laquelle la voix se faisait familière pour dire Philippe et Bob, puis le lancer dédaigneux des noms plébéiens : Viollas et Dutacq, et les rappels des intonations du marquis dans certains passages ! J'eus un moment de pure joie à voir mon catoblépas s'imiter lui-même avec cette perfection, et se pavaner devant un écrivain sans blason dans le reflet du blason des autres. Tout cela ne m'expliquait pas encore sa visite ni l'invitation qu'il me lança subitement, lui que je ne connaissais plus guère depuis dix ans que pour lui serrer la main au théâtre ou échanger un coup de chapeau dans la rue.

« A propos, êtes-vous libre ce soir? » me demanda-t-il, et, sur ma réponse affirmative : « Voulez-vous venir dîner avec moi, au cabaret, à huit heures? Il y aura là Toré, Saveuse, Machault, côté des hommes, et puis Christine Anroux et Gladys, côté des femmes... »

« Quelle Gladys? » interrogeai-je, étonné par ce nom qui me rappelait une des plus adorables jeunes filles que j'aie rencontrées, une Anglaise du Pays de Galles avec des yeux bleu de roi, des cheveux couleur d'or et un teint à faire paraître brunes des carnations de Rubens.

« Quelle Gladys?... » s'écria Louis, mais il n'y en a qu'une, notre Gladys, la créole, celle qui a ruiné le petit Bonnivet, celle qui disait si joliment : « Elle « marque mal, ma belle-mère, la duchesse... » Enfin, Gladys Harvey... Je suis avec elle depuis cette année (ici nouveau jeu de paupières). Je l'ai soufflée à Jose*** (ici un des beaux noms d'Espagne), vous savez, le Jose qui avait organisé les courses de taureaux à l'Hippodrome, et puis cet infect ministère a refusé l'autorisation. Il disait toujours : « ce n'est pas du chien qu'elle a,

cette Gladys, c'est une meute... » Il vous faut sortir, mon cher, voir un peu la vie (cette fois le catoblépas acheva de me fasciner en me protégeant). Ah ! ce que j'en aurais de sujets de romans à vous proposer !... Vous acceptez ?... »

Et j'acceptai, pour le déplorer d'ailleurs, avec la logique étonnante qui caractérise les écrivains, tandis que je m'acheminais vers le lieu de notre rendez-vous, un restaurant près du cirque, deux heures plus tard. « J'ai été vraiment trop bête, » me disais-je, « de me mettre en habit dans cette saison !... Je ne suis pas un gentleman accompli, comme Figon, qui prétend, lui, que l'habit le repose !... »

* * *

Je traversais l'esplanade des Invalides, remuant ces pensées, me renfonçant de mon mieux dans tous mes préjugés de mauvaise humeur bohémienne contre la vie prétendue élégante et distrait néanmoins par les voitures qui filaient si lestes !

C'était un de ces soirs du commencement de l'été, à Paris, où il flotte dans l'air comme une vapeur de plaisir. Les Parisiens et les Parisiennes qui sont demeurés en ville, y sont demeurés pour s'amuser. Étrangers ou provinciaux, les hôtes de hasard ne sont pas ici pour un autre motif. Cela fait, par ces tombées de crépuscules du mois de juillet, une population vraiment heureuse. Les feuillages des arbres plutôt fanochés que fanés, la brûlante langueur de l'atmosphère, les magnificences des couchers de soleil derrière les grêles tours du Trocadéro ou la masse imposante de l'Arc, une sorte de nonchalance et comme de détente dans l'activité des passants, tout contribue à cette impression d'une ville de plaisir, particulièrement dans ce quartier à demi exotique, avec la prodigalité de ses hôtels privés et le faste de son architecture. « Ces gens sont tous gais..., » pensai-je en regardant les promeneurs, « essayons de faire comme eux... » Et je m'appliquai à me représenter les convives que j'allais rejoindre dans quelques minutes. Toré d'abord ? Albert Toré, un vieux beau plus blond que nature, très rouge, avec une espèce de sourire de fantôme dessiné mécaniquement sur sa vieille bouche, le plus anglomane de tous les Français que j'aie jamais connus tels. Il a pourtant un

ridicule délicieux, celui de se croire irrésistible, parce qu'il a été, pendant quinze ans durant, le *fancy-man* attitré d'une duchesse anglaise. Son culte posthume pour cette grande dame, morte et enterrée depuis des années, se traduit par les familiarités les plus hardies avec les femmes qu'il rencontre aujourd'hui et qui ne sauraient évidemment repousser un homme distingué jadis par lady ***. C'est encore un catoblépas, mais triste. — Saveuse ? Le baron de Saveuse. Celui-là n'a aucun ridicule. Il est joli garçon, quoique un peu marqué, spirituel et même instruit ; mais il faudrait ne pas savoir que son élégance vit d'expédients et que ses amis l'appellent volontiers la Statue du Quémandeur. Combien en aura-t-il coûté à Louis Servin de Figon pour l'avoir à sa table ? — Quant à Machault, c'est un géant qui n'a d'autre goût ici-bas que l'escrime, un gladiateur en habit noir et en gilet blanc qui s'entraîne d'assauts en assauts et de salle en salle. Excellent homme d'ailleurs, mais qui ne peut pas causer avec vous cinq minutes sans que le contre de quarte apparaisse. C'est celui que je préfère aux autres et je dînerais avec lui seul sans m'ennuyer, car s'il est un monomane de l'épée, il faut ajouter qu'il est brave comme cette épée elle-même et qu'il ne lui est jamais venu à l'idée de se servir de son talent extraordinaire pour justifier une insolence. S'il est athlète, c'est par plaisir et non par mode. Eh bien ! le dîner sera passable avec les hommes, mais les femmes ? — Christine Anroux ?... Je la connais trop bien. Avec ses cheveux en bandeaux, ses yeux candides, sa physionomie de fausse vierge, c'est le type de la fille qui se donne des airs de femme du monde et chez laquelle on devine un fond affreux de positivisme bourgeois. Cela sort de chez la procureuse et vous permet à peine de dire un mot leste. A cinquante ans, Christine aura un million ou davantage, elle se sera fait épouser classiquement par un honorable nigaud et elle jouera à la châtelaine bienfaisante quelque part en province. Rien de plus banal qu'une pareille créature et rien aussi à quoi les hommes résistent moins. Et Gladys sera comme Christine. Bah ! Je m'en irai aussitôt après le dîner. Et je songeais encore : « mais pourquoi Louis m'a-t-il invité là, à brûle-pourpoint, moi, Claude Larcher, qui n'ai même plus pour moi la vogue de mes deux malheureuses premières pièces et qui besogne dans les journaux, comme un

pauvre diable d'ouvrier de lettres? Est-ce qu'une femme titrée aurait dit du bien à Figon de ma dernière chronique?... »

Je calomniais le pauvre garçon, comme je pus m'en convaincre dès les premiers mots que me dit sa maîtresse, à mon entrée dans le salon du cabaret élégant où se tenaient déjà tous les invités. J'arrivais le dernier. Il donnait, ce petit salon que le chasseur avait désigné, en m'y conduisant, du nom poétique de « salon des roses, » sur une terrasse couverte autour de laquelle frémissaient des feuillages fantastiquement éclairés par en bas. Sous les arbres du jardin du restaurant se tenait un orchestre de tsiganes qui jouaient des airs de leur pays, avec ce mélange de langueur et de frénésie qui fait de cette musique la plus lassante mais aussi la plus énervante de toutes. La lumière des bougies luttait dans la pièce contre le dernier reste de jour qui traînait dans le crépuscule. Les chandeliers et le lustre où brûlaient ces bougies se perdaient dans un enguirlandement de fleurs. D'autres fleurs paraient la table et révélaient le goût de Saveuse dont le regard inquisiteur surveillait involontairement chaque détail. A voir la correction des hommes et la toilette des deux femmes, Christine tout en bleu, Gladys tout en blanc, il était impossible de se croire sur les terres réservées du demi-monde. Des perles admirables se tordaient autour de leur cou, elles étaient à demi décolletées, avec un air délicieusement aristocratique, et la beauté jeune dans un décor de raffinement aura toujours pour mes nerfs d'artiste plébéien un attrait si puissant que je cessai du coup de philosopher et de regretter ma complaisance devant l'invitation improvisée du sire de Figon, d'autant plus qu'à peine présenté, Gladys me dit avec un léger accent anglais et du bout de ses dents, qu'elle a charmantes :

« Votre ami vous a-t-il raconté que je lui demande de me faire dîner avec vous depuis au moins six mois? Et cela a failli manquer. Il ne vous a su à Paris que ce matin, mais il a fallu qu'il allât chez vous aujourd'hui même. Si vous n'aviez pas été libre, j'en aurais eu une vraie peine... »

J'en appelle à de plus sages. Qui n'eût été heureux d'être interpellé ainsi par une créature du plus délicieux aspect? Gladys est grande. Ses bras nus — elle portait sur le droit et tout près de l'épaule un nœud de velours noir —

sont du plus admirable modelé. Sa taille est fine sans être trop mince, son corsage laisse deviner un buste de jeune fille, quoiqu'elle soit toute voisine de sa trentième année; comme à la manière dont sa robe tombe, sans tournure, on reconnaît la femme souple et agile, la joueuse de *tennis* qu'elle est restée, célèbre parmi les paumiers. Ses rivales les plus jalouses lui accordent une élégance accomplie dans l'art de porter la toilette. Ses mains souples et menues révèlent son origine créole. Elles étaient gantées de suède en ce moment, ces petites mains, et remuaient un éventail de plumes sombres d'où s'échappait un vague et doux parfum. Cette origine créole est aussi reconnaissable à toutes sortes de traits de son visage mobile. La bouche est un peu forte. Les yeux noirs, aussitôt qu'elle s'anime, s'ouvrent un peu trop. « Ils sont fendus en amande, » dit-elle en riant, « mais c'est dans l'autre sens!... » L'expression de ces yeux, tour à tour étonnés et tristes, futés et romanesques, la palpitation rapide des narines, le frémissement du sourire, donnent à ce visage une mobilité de physionomie qui dénonce la femme de fantaisie et de passion; il semble qu'il y ait de la courtisane du dix-huitième siècle dans Gladys, et très peu de la fille férocement calculatrice de notre âge positiviste et brutal. Ce soir-là, elle portait une robe blanche attachée d'un saphir à la naissance de la gorge et, dans ses cheveux châtains à reflets blonds, un nœud de ruban rouge. En me parlant, j'avais vu ses joues délicates se roser, l'éventail trembler entre ses doigts. J'eus un mouvement de fatuité dont je fus bientôt puni, mais qui me fit prendre place à côté d'elle avec un bien vif plaisir, quand Figon donna le signal de nous mettre à table avec la cérémonie qu'il apporte aux moindres fonctions de sa carrière d'élégant. Que c'est étrange de faire une fonction de ce qui devrait être un plaisir, et de s'amuser par métier!

« Voyons le menu », disait Machault gaiement, tandis que les chaises achevaient de se ranger, les serviettes de se déployer et que s'établissait l'espèce de silence dont s'accompagne tout début de repas. « J'ai deux assauts dans le bras... » Et il fit saillir les muscles de son biceps sous la mince étoffe de son habit d'été. « Ah! j'ai tiré avec un gaucher de régiment... Ce que j'ai eu de mal! Cristi! Je voudrais bien trouver le fleuret qui touche tout seul... »

Il rit très haut de sa plaisanterie, puis consultant le menu : « A la bonne heure ! Voilà un dîner qui a du bon sens. » Et il détailla les plats à voix haute. « On pourra manger. Mes compliments, Figon...

— Faites-les au maître, dit Figon en montrant Saveuse.

— Mon Dieu ! répondit ce dernier, c'est si simple ! Il s'agit dans ces mois-ci, de trouver des animaux dont la chair ne soit pas tourmentée par l'amour... Le bœuf, il ne l'est plus... Le dindonneau, il ne l'est pas encore... C'est la base de ce menu, et pour le reste, il suffit d'un peu d'idée et de venir en causer soi-même avec le chef...

— En aurais-tu un à me recommander ? interrompit Christine, si je me marie, il m'en faudra un...

— Bon, fit Gladys en se penchant vers moi, elle va vous raconter qu'un prince lui a demandé sa main et qu'elle hésite !... Et de l'autre — ajouta-t-elle en me montrant d'un clignement Toré qui, placé à sa droite, grimaçait sataniquement, — le vieux me marche sur le pied... Il pense à sa duchesse. *You are a very jolly fellow...,* — cria-t-elle à Toré en lui donnant un coup d'éventail sur le genou, — « mais chasse gardée !... »

Puis, après quelques minutes où la conversation s'était faite générale : « Vous connaissez Jacques Molan, m'a raconté Louis ?... interrogea-t-elle.

— Je l'ai beaucoup connu autrefois, repris-je, il m'a même dédié son premier roman.

— Je sais, fit-elle, *Cœur brisé !...* Ah ! que j'ai aimé ce livre !... »

Ses yeux devinrent profonds et songeurs. Il y eut un silence entre nous. Je ne serais pas digne du nom d'homme de lettres si je n'avais pas éprouvé, ne fût-ce qu'une seconde, la petite impression de contrariété du Trissotin qui entend louer Vadius. Quoique nous ne nous voyions plus, Jacques Molan et moi, depuis des années, qu'en passant et sans jamais causer de rien d'intime, j'ai gardé un souvenir de sympathie à cet ancien ami. Je goûte son talent, quoique sa manière douloureuse, toute en raffinements et en complications, ne me satisfasse guère, aujourd'hui que j'ai renoncé à ce que nous appelions ensemble les névroses des adjectifs. Je suis prêt à écrire dix articles pour démontrer que Jacques excelle à entremêler la finesse de

l'étude de mœurs faite d'après nature à la sensibilité la plus fine. Oui, je ferai son éloge de tout cœur, et sans rien trahir de mon secret jugement sur les défauts de cette nature. A l'heure présente, Jacques est devenu le plus sec et le plus menteur des hommes. Il ramène cette sensibilité comme les gens chauves ramènent leurs cheveux. Le besoin de l'argent et celui du tapage sont les deux seules passions demeurées sincères chez cet artiste épuisé de succès comme d'autres le sont de misères et de désastres. Il y a dans toutes les pages sorties de la plume de ce romancier sentimental à la fois et anecdotique, un fond de cabotinage qui me gâte tous ses effets de style, et une miévrerie qui répugne à toutes les virilités dont je suis épris maintenant. Le malheur est que cette lucidité sur les défauts de Jacques s'accompagne chez moi d'une espèce de mécontentement qu'il ait tant réussi — dont j'ai un peu honte. Que ce soit mon excuse pour n'avoir pas accueilli avec plaisir l'enthousiasme de ma jolie voisine. Enfin, puisque j'ai eu le bon goût de me taire !...

Je la regardais rêver maintenant. La musique des tsiganes montait, plus enivrante à mesure que les musiciens s'enivraient eux-mêmes en jouant. La nuit était tout à fait venue et les feuillages des arbres se découpaient sur un ciel où perçaient les étoiles. Les convives bavardaient gaiement et Saveuse commençait de raconter que le matin même il avait rencontré dans les couloirs d'un grand hôtel meublé une certaine madame de Forget. Je suis demeuré naïf sur ce point. Je continue à ne pas comprendre la facilité avec laquelle certains viveurs à Paris déshonorent une femme dont ils ont surpris le secret Avec l'habitude, j'espère m'y faire.

Et Saveuse parlait. « ...Voilà qui est piquant, me dis-je, et si j'avais mis la main sur un paquet!... Elle, une sainte, et qui ne veut pas me recevoir sous le prétexte que je ne respecte pas les femmes!... Elle ne m'avait pas vu, je grimpe l'escalier derrière elle, je la vois disparaître derrière une porte sans même frapper; je regarde le numéro, je descends et je vais consulter la liste des voyageurs affichée en bas. Aucune mention dudit numéro, bien entendu. Ma curiosité fut si fort piquée que j'attendis là cinq gros quarts d'heure d'horloge, à la porte de l'hôtel. Au bout de ce temps, elle reparaît.

Je la salue avec un respect! Elle me salue avec une dignité!... Mais dix minutes plus tard, qui voyais-je déboucher par cette porte d'hôtel...! Devinez?... Laurent!... qui a la sottise de rougir comme un collégien et de me raconter, là, tout de suite, sans que je le lui demande, qu'il est venu rendre visite à des parents de province... Et, pour couronner le tout, ce grand niais de Moraines qui me dit au cercle, comme on venait de prononcer le nom de la Forget : « Savez-vous que cette pauvre jeune « femme a encore passé deux heures aujourd'hui dans un hôpital? Elle « se tuera à soigner les malades! »

« Je les reconnais bien là vos femmes du monde..., » dit Christine.

— Et moi les hommes du monde, fit Machault en montrant Saveuse avec un air d'entier mépris qui me réconcilia pour toujours avec le brave escrimeur. L'intonation avait été si insolente qu'il y eut un froid. Saveuse sourit comme s'il n'avait rien entendu, et tout à coup Gladys, qui avait été « dans la lune », comme le lui dit Figon, se tourna vers moi de nouveau et me demanda :

« Quel homme est-ce au juste que Jacques Molan?

— Bon, s'écria Christine, Gladys qui parle littérature!... Larcher, demandez-lui de vous montrer sa jarretière. Elle y fait broder comme devise le titre du dernier roman dont elle s'est toquée... Est-ce vrai, Gladys?...

— Parfaitement vrai, dit cette dernière en riant. Vous voyez, ajouta-t-elle en s'adressant à moi, que si jamais vous voulez peindre le demi-monde, il ne faudra pas me prendre comme modèle... Je suis une trop mauvaise cocotte... Que voulez-vous? Voilà à quoi je pense au lieu de chercher des vieillards à plumer ou de petits jeunes gens... Et s'adressant à Christine : Combien tu as placé ce mois-ci, avec ton « syndicat ? »

Christine haussa les épaules en souriant d'un mauvais sourire.

« Oui, quel homme est-ce que Jacques Molan? insista Gladys.

— Demandez-moi plutôt quel homme c'était, répondis-je. Il y a deux ans que je ne l'ai pas vu cinq fois...

— On change si peu, fit-elle avec un gentil hochement de sa tête. Regardez Toré. »

Le vieil anglomane entendit son nom et cligna de l'œil. Le fait est

qu'en ce moment, la lumière jouait sur sa teinture blonde et que l'espèce d'éclat flave de ses cheveux rendait irrésistiblement comiques les laideurs de son masque vieilli. Tout luisait en lui d'un éclat grotesque : son teint allumé par les libations auxquelles il se livrait sans rien faire que prononcer des monosyllabes de temps à autre, sa lèvre mouillée, le plastron de sa chemise et le revers de satin de son habit. La conversation avait repris son cours. Saveuse racontait une nouvelle histoire en surveillant du regard Machault qui s'entonnait du champagne, et, par moments, riait très haut. Figon baissait et relevait ses paupières, suivant l'occurrence, avec le sérieux qui le rend si comique. Christine écoutait Saveuse en piquant de-ci de-là une interruption, et moi, tout en débitant sur mon ancien camarade de bohème des phrases d'article, j'admirais comme Gladys me posait par instants des questions qui témoignaient d'une lecture assidue des romans de Jacques : *Cœur brisé, Anciennes Amours, Blanche comme un lys, Martyre intime.* Elle savait par cœur ces œuvres aussi maniérées que leur titre. Cette fois, mon envie n'eut pas de bornes. Évidemment cette fille était devenue amoureuse folle de l'écrivain à travers ses livres, et elle ne m'avait fait inviter par Figon que pour me demander sans doute de lui ménager un rendez-vous avec l'objet de son culte. Je n'en doutais plus lorsque au dessert elle posa sa serviette devant elle et dit :

« Ah ! que j'ai chaud. Monsieur Larcher, voulez-vous me tenir compagnie un petit quart d'heure sur la terrasse ? Ah ! — fit-elle, quand nous fûmes accoudés sur la balustrade parmi les feuillages, et tandis que le rire de nos compagnons abandonnés nous arrivait à travers les fenêtres, — quelle vie ! Et qu'ils sont bêtes !... J'ai un de mes petits amis qui m'appelle toujours : Sa pauvre Beauté ; Beauté, je ne dis pas, mais pauvre, oh ! que c'est vrai ! »

Elle prit une rose qu'elle avait piquée à son corsage au commencement du dîner et se mit à en mordre les pétales avec colère, en fronçant le sourcil. Au-dessous de nous, les tables dont nous apercevions les blanches nappes à travers la verdure retentissaient d'un bruit de fourchettes et de couteaux. Les tsiganes continuaient de jouer, et Gladys, après avoir jeté la rose défeuillée à terre, reprit en s'éventant doucement :

« Je vous ai dit que j'étais une si mauvaise cocotte et voilà que je vous parle comme au premier acte de la *Dame!*... Est-ce assez peu dans la note, une femme habillée par Laferrière, dont les journaux parlent en l'appelant la belle Gladys, qui va au bois avec des chevaux à elle, à qui l'on vient de payer ses dernières dettes et qui se plaint...? Et tout cela, parce que j'ai pensé à mon histoire avec Jacques Molan... Ne me regardez pas en ayant l'air de me dire : Mais alors pourquoi me demandiez-vous quel homme c'est...? Toute cette histoire s'est passée là..., — et elle se toucha le front avec la pointe de son éventail, — et là, — et elle mit ce même éventail contre son cœur!... — Je ne l'ai jamais vu, je ne lui ai jamais parlé, je ne lui ai jamais écrit... et pourtant c'est tout un petit roman... Voulez-vous que je vous le conte?... » demanda-t-elle en me coulant un regard de côté. Il était un peu trop visible que tout dans cette partie fine avait été organisé en vue de ce mot-là, depuis l'invitation de Figon jusqu'à l'appel sur la terrasse. Mais ce qui me fit lui pardonner la ruse de toute cette petite mise en scène, c'est qu'elle en avait un peu honte et aussi qu'elle me l'avoua ingénument.

« Oui, — dit-elle comme répondant à ma pensée, — quand j'ai désiré vous voir c'était un peu pour cela, mais si je vous avais trouvé moqueur, vous n'auriez rien su... Que voulez-vous? Je sens que vous êtes bon et que nous serons amis... »

J'étouffai un soupir sous prétexte de lancer une bouffée du cigare que je fumais. Ce n'était pas tout à fait le rôle auquel je m'étais préparé que celui de confident... Mais le naturel de cette fille, l'espèce de poésie qui se dégageait d'elle dans ce milieu si contraire à toute poésie, l'originalité de cette confession sentimentale dans ce décor, avec ces viveurs à côté; cette nuit douce, le bruit des dîners et des voitures et la musique des tsiganes, tout contribuait à me rendre aimables ces quelques minutes, et ce fut de bonne foi que je pris la petite main de Gladys et que je la lui serrai en lui disant :

« Moi aussi, je crois que nous serons amis... Dites votre roman et n'ayez pas peur. Je ne me suis jamais moqué que de moi-même... »

« J'avais vingt ans..., — commença Gladys après s'être recueillie. Je



redoutai ce début, comme celui d'un récit appris par cœur; mais non. Tout de suite, je vis que ses souvenirs affluaient en foule et la troublaient. Elle les avait devant elle et non plus moi, et elle continuait :

— J'avais vingt ans, il y a des jours et des jours de cela... Ne me faites pas compliment, beaucoup de jours. Comptez onze fois trois cent soixante-cinq... Je vivais à Paris et j'étais sage, très sage... J'habitais avec ma sœur aînée Mabel. C'est depuis qu'elle est morte que je suis devenue ce que je suis... Comment nous étions venues à Paris, toutes deux seules, malheureuses petites créoles, presque de petites négresses blanches, ça, c'est un autre roman, celui de ma vie... Mon père était un ingénieur anglais qui avait fini par aller chercher fortune au Chili; là, il avait rencontré ma mère, une octavonne... Vous voyez qu'il n'y a pas beaucoup de sang noir sous ces ongles, » et elle les fit briller à la lumière de mon cigare comme des chatons de bague, « mais il y en a tout de même. Après des hauts et des bas, nous avions tout perdu, nos parents étaient morts et nous étions ici pour recouvrer une créance sur le gouvernement français... Mon père avait travaillé pour vous aussi. Pauvre père! A-t-il eu du mal dans sa vie et pour que sa fille préférée soit la Gladys qui vous raconte toute cette histoire!... Enfin, nous vivions comme je vous ai dit, Mabel et moi, et nous n'avions pas un sou, pas ça, » insista-t-elle en faisant craquer son ongle contre une de ses dents dont la nacre brilla entre ses lèvres. « Toutes nos misérables ressources avaient été mangées. La créance?... chimère, et nous vivions... comment?... Aujourd'hui que je dépense soixante mille francs par an rien que pour ces chiffons..., » et elle battit ses jupes de sa main et avança son pied, « je me demande comment nous ne sommes pas mortes de faim, de froid, de dénûment. Pensez donc, Mabel avait trouvé une place d'aide à la vente dans un bureau de tabac, sur les boulevards. Elle n'avait pas voulu que je l'acceptasse. — Non, tu es trop jolie, — m'avait-elle dit, et je tenais le ménage. Ne le dites pas à Figon, — ajouta-t-elle en riant, — il me diminuerait s'il savait que ces mains, — et elle les montra encore, — ont fait la cuisine chez nous pendant deux ans. Nous occupions trois petites chambres dans une impasse derrière Saint-Philippe-

du-Roule. Et je travaillais aussi, à quoi? à ces petits ouvrages de femmes que l'on peut faire sans avoir appris de métier : j'ai brodé, j'ai bâti des robes de poupée, j'ai assorti des perles, j'ai donné quelques leçons d'anglais aussi, et aussi fait des traductions de romans. Moi, Gladys Harvey!... — Elle prononça ces mots comme Louis XIV disait : Moi, le Roi!... — Et à travers tout cela, j'avais le temps de me parer. Je n'ai jamais été aussi jolie qu'alors, avec une certaine robe que j'avais coupée et cousue moi-même; je la vois encore, toute bleue, et qui fut gâtée en une fois, parce que je l'avais mise pour sortir par un après-midi de dimanche, au printemps. La pluie nous prit en plein bois de Boulogne et nous n'avions pas sur nous, Mabel et moi, de quoi seulement entrer à l'abri dans un des cafés qui se trouvent de ce côté-là. Quand je passe dans mon coupé dans cette allée, et que je me souviens de mon désespoir, croyez-vous que je regrette cette bonne misère et nos dîners en tête-à-tête, ces dimanches? Une semaine sur deux, Mabel avait un jour de congé, et c'était alors dans notre petite salle à manger une fête à ravir nos bons anges!... Deux chaises de paille, une table de bois blanc que nous couvrions d'une serviette, et toutes deux à causer longuement, doucement, à nous sentir si près l'une de l'autre, dans cette grande ville dont nous entendions la rumeur qui nous rappelait le bruit de la mer, là-bas, pouvions-nous dire dans notre pays, — puisqu'il ne nous y restait plus rien, que de si tristes souvenirs.

« Oui, c'étaient de bonnes heures, mais trop rares. J'étais trop seule. C'est ce qui m'a perdue, et puis, voyez-vous, avec mes airs de me moquer de tout, que je prends si souvent, il n'y a pas plus rêveuse que moi, — ou plus gobeuse, un mot que vous n'aimerez pas peut-être, mais il est si vrai! J'ai toujours eu un coin vert dans le cœur, et dans ce coin vert une marguerite, que j'ai passé mes heures à effeuiller, vous savez, comme les petites filles, il m'aime un peu, passionnément, pas du tout... Eh bien! Jacques Molan a été ma première marguerite... Voici comment. Je vous ai dit que je faisais quelques traductions de romans anglais. Cette besogne m'avait mise en rapport avec un cabinet de lecture de la rue du Faubourg-Saint-Honoré où j'ai bien pris trois cents volumes de la collection Tauchnitz. En ai-je dévoré de ces récits où l'on prend des tasses de thé à chaque chapitre, où

il y a un vieux gentleman qui prononce la même plaisanterie avec le même tic dans sa physionomie, où la jeune fille et le jeune homme se marient à la fin, après s'être aimés gentiment, convenablement, durant trois tomes! Et je dégustais cela comme les rôties que je me beurrais moi-même, à l'imitation des héroïnes, pour mon déjeuner. Jugez maintenant de l'effet que dut produire sur une pauvre petite Anglaise sentimentale et qui n'avait jamais ouvert un livre français la lecture de ce *Cœur brisé* dont nous parlions tout à l'heure. Pourquoi je demandai ce roman-là plutôt qu'un autre? A cause du titre peut-être, et puis je suis fataliste, voyez-vous. — Il était dit que ce serait là ma première folie. Car c'en fut bien une, que cette lecture. Je la commençai à deux heures de l'après-midi en rentrant de mes courses. A la nuit, j'étais encore là, ayant oublié de me préparer à dîner, et le ménage à finir, et que j'étais la sœur de Mabel, la fille du malheureux Harvey, l'inventeur, et tout le reste. J'étais devenue les personnages de ce livre. Vous vous souvenez de la lettre que la femme abandonnée écrit avant de mourir : ...*Ma beauté, elle s'est fanée à te pleurer sans que tu aies eu pitié ni d'elle ni de moi, mon doux bourreau...* Ai-je assez lu et relu cette lettre en fondant en larmes. Aujourd'hui que j'ai vécu et que je comprends ce qui s'est passé en moi à cette époque, je ne peux pas mieux formuler mon bouleversement d'alors qu'en vous disant que j'ai eu le coup de foudre pour ce livre, comme j'ai vu d'autres femmes l'avoir pour un son de voix, pour un regard... Vous souriez... Ah! vous autres écrivains, si vaniteux que vous soyez, vous ne le serez jamais assez! Si vous saviez ce qu'un de vos livres peut devenir pour une enfant de vingt ans qui n'a pas vécu et qui vous aime à travers vos phrases! Oui, qui vous aime!... Mais comment y croiriez-vous? Il y a tant de curieuses ou de menteuses qui vous jouent la comédie de ces sentiments-là, pour avoir un autographe ou pour raconter qu'elles vous connaissent...

— Pauvres nous! interrompis-je, mais la femme qui entre en relations épistolaires avec un auteur, il n'y en a qu'une, jamais qu'une!... Votre Jacques et moi, nous étions très fiers à une certaine époque d'une inconnue avec qui nous étions en correspondance suivie... Quelle tuile quand nous

nous sommes montré nos lettres et que nous avons constaté que c'était la même écriture et la même personne!...

— Voilà pourquoi, reprit Gladys, je n'écrivis pas à Jacques. J'avais un pressentiment de cela. Je n'ai qu'une vanité, c'est d'être très femme et d'avoir un peu de ce doigté du cœur qui nous fait accuser de ruse quand nous ne sommes que fines... Mais je le lus et je le relus, comme je vous dis, ce roman, et, à chaque lecture, mon intérêt pour l'auteur de cet adorable livre grandissait jusqu'à devenir une véritable obsession. Comme il devait avoir l'âme délicate pour peindre ainsi la souffrance! L'histoire racontée dans ce livre était-elle la sienne? Était-ce lui, le doux bourreau que la victime bénissait en mourant de son abandon? Avait-il été aimé ainsi, jusqu'à la mort, et puis un repentir dernier l'avait-il conduit à suspendre ce roman à la croix d'une morte, comme une couronne de roses à demi fanées?... Ou bien des confidences reçues, une correspondance trouvée, un journal intime lui avaient-ils permis de découvrir le secret martyre dont il s'était fait le poète? Car d'admettre que ce fût là une œuvre d'imagination, je ne le voulais pas, et je me figurais mon romancier à l'image de mes désirs. Il devait être jeune, pâle, avec des yeux bleus et quelque chose d'un peu souffrant... Vous riez. Que vous auriez ri davantage si vous m'aviez vue debout à la devanture d'un marchand de photographies de la rue de Rivoli, le jour où j'y vis son portrait, et je dus y retourner trois fois avant d'oser entrer dans la boutique et l'acheter, ce portrait, qui ressemblait, par bonheur, à l'idée que je m'en étais faite d'avance, — assez du moins pour que mon enchantement d'imagination ne fût pas brisé. A la même époque, on publia une biographie de lui avec une charge. J'aurais battu celui qui avait déformé ce visage dont j'étais devenue aussi amoureuse que du livre. Que voulez-vous? C'est le sang nègre, il y a de l'esclave en moi, et quand j'ai aimé j'ai toujours sorti tout mon noir... Je l'ai quelquefois plus mal placé que cette fois-là.

« En lisant cette biographie, un projet fantastique s'ébaucha dans ma tête. Je vous ai dit que j'étais trop seule. Je causais trop avec moi-même, et je ne me suis jamais donné que des conseils bien fous. La

brochure racontait que mon grand homme habitait une partie de l'année à Vélizy, un hameau près de Chaville, et qu'il avait là justement la petite maison décrite dans *Cœur brisé*. J'appris aussi par cette brochure qu'il n'était pas marié. S'il l'avait été, je n'aurais plus pensé à lui, je vous jure. J'étais tellement innocente, — comme dit la chanson, — que je ne comprenais presque rien, toujours comme dans la chanson, sinon que jamais Jacques Molan n'aimerait une pauvre fille, comme moi dans son sixième étage et avec ses malheureuses toilettes de quatre sous. Ah! si j'étais une de ces dames comme il en décrivait dans son livre; et voilà comment j'en arrivai à concevoir ma grande idée : économiser centime par centime, franc par franc, de quoi m'habiller aussi joliment que les élégantes que j'allais quelquefois voir passer aux Champs-Élysées dans leurs voitures, et ensuite me présenter à Jacques Molan, sous un faux nom, comme une jeune femme qui vient lui demander conseil... Où me mènerait cette équipée? Je n'en savais rien. Je ne me le demandais pas. J'effeuillais la marguerite, voilà tout : *Il m'aimera, un peu, passionnément, pas du tout...* Et je restais toujours sur le pétale *il m'aimera,* sans rien savoir sinon que ce mot associé à l'idée de cet homme pourtant inconnu, me représentait quelque chose d'infiniment doux, de si pur, de si tendre! Je le verrais une fois, puis une autre, une autre encore. Je me dirais mariée, pour qu'il ne cherchât point à connaître mon vrai nom. Étais-je assez la petite Anglaise du roman que je traduisais! Pourtant, je lui avouerais mon prénom. J'étais naïvement fière de sa rareté, comme de mes cheveux qui me tombaient alors jusqu'ici, — et elle étendit son bras dans toute sa longueur. — Enfin, ce fut un roman à propos d'un roman dont je ne soufflais pas un mot à la sage Mabel, comme vous pouvez croire, et que je menai à bien, comment? Par quels prodiges d'économie? Par quelles ruses pour cacher les divers objets de parure que je dus me procurer un par un, depuis les petits souliers vernis et les bas de soie noire jusqu'au chapeau, sans parler de la robe? Il me fallut dix mois, vous entendez? dix mois pour amasser mon magot et pour me déguiser ainsi en dame, dix mois durant lesquels j'ai multiplié les besognes, découvert des besognes nouvelles, pris

sur mon sommeil pour mettre les traductions doubles, enfin, une de ces folies de jeune fille dont on s'étonne ensuite d'avoir été capable. On se dit : Ai-je été bête! tout haut, et tout bas : Quel dommage!... »

Ce fut si bien lancé, avec un si joli accent d'ironie tendre que je regardais cette étrange fille avec une espèce d'admiration sur laquelle elle ne se trompa guère. Elle n'aurait pas été femme si elle n'avait pas pris un temps pour jouir du petit effet qu'elle produisait. Puis, écartant un peu ses paupières, soulevant ses sourcils et plissant son front avec une expression triste, comme découragée :

« Ce fut par un adorable après-midi de juin que je me mis en campagne, reprit-elle ; j'avais attendu deux semaines une fois le détail de ma parure tout entier organisé, par superstition. Je voulus voir un présage de réussite à mon projet dans le bleu du ciel, le vert des arbres et le clair du soleil de ce jour-là... Me voyez-vous, descendant du train à Chaville, et m'engageant sous les branches le long des étangs, après avoir demandé ma route à un enfant qui passait? Il y avait des oiseaux qui chantaient tout le long du chemin, des fleurs dans les herbes, et je rencontrai deux couples d'amoureux qui erraient dans l'ombre des grands arbres. Je ne savais rien, ni si Jacques était dans sa maison de Vélizy, ni même où était cette maison, ni s'il y vivait seul, mais je savais bien que j'étais très jolie avec ma robe grise, mon chapeau clair, mes petits souliers et que je lui plairais, — si je le rencontrais, — et je ne doutais pas de cette rencontre. Vous allez dire que je suis vraiment par trop négresse avec mon teint pâle! A cette époque-là, je croyais à ma chance... Ma chance! Oui, j'y croyais comme à mes vingt ans, comme à mon désir, comme à tant de chimères... Quand j'étais toute petite, là-bas, en Amérique, nous habitions au bord de l'Océan. Les voiles des bateaux de pêcheurs du pays étaient teintées de rouge. Chaque matin, je me mettais à la fenêtre, je comptais celles de ces voiles qui étaient en mer et qui faisaient des points lumineux sur le bleu des vagues. A chacune j'attachais une espérance. Celle-ci me représentait un cadeau que j'aurais dans la journée, cette autre une promenade où l'on me condui-

rait. Aujourd'hui, je n'ai pas plus de points lumineux à mon horizon qu'il n'y a de voiles teintées de rouge sur ce ciel. Ils sont tous éteints. Mais par le bel après-midi d'été où je traversais le bois de Chaville, celui qui dansait devant mes yeux était si rayonnant! Et en même temps que j'espérais, j'avais si peur! Une timidité si folle, aussi folle que ma démarche, faisait trembler mes jambes sous moi! Je n'étais pas sûre, une fois arrivée, de retrouver une seule des phrases que j'avais préparées pour les réciter à mon grand homme! Et j'allai pourtant, jusqu'à la minute où j'aperçus au bout d'une allée le petit clocher d'une église, des toits couverts de tuiles... C'était Vélizy. Un passant m'indiqua la maison de M. Jacques Molan. J'étais arrivée.

« Je ne sais pas si je vivrai bien vieille, et je ne le souhaite pas. Gladys Harvey ouvreuse dans un théâtre, ou Gladys Harvey avec de petites rentes parmi des chats, des chiens et dans un peignoir de flanelle, ou Gladys Harvey jouant à la dévote en province : aucune de ces perspectives ne m'attire. Nous devons mourir jeunes, nous autres. Je trouve que ça fait partie de la profession, comme de savoir porter la toilette et plaisanter avec du chagrin plein le cœur. Mais à quelque âge que je m'en aille, et même si je devais être aussi décrépite un jour que les vieilles des Petits-Ménages, je suis sûre que je n'oublierai jamais cette villa ensevelie à demi sous le lierre, la ligne des rosiers dans le jardinet qui la précédait, et moi à la porte, regardant à travers la grille et n'osant pas sonner, dans ma belle robe où je me trouvais à la fois jolie et gauche, coquette et maladroite. C'étaient ces rosiers dont il était parlé dans la fameuse lettre de mon cher roman... Vous vous souvenez : *Elles et moi, mes roses et ma grâce, nous fanerons-nous, mon amour, sans que tu nous aies respirées?* et puis, quand elle dit : *J'y suis revenue dans notre maison, où je meurs du mal de regret... Mais je l'aime, ce mal. Car c'est le regret qui donne une forme au bonheur...* Ces phrases de l'héroïne de *Cœur brisé* chantaient dans ma tête comme j'étais là, respirant à peine et folle d'émotion... Qu'allait-il arriver de mon beau songe? Que me dirait celui à qui je venais apporter une si naïve, une si tendre admiration?... Enfin, j'eus la force de tirer

la chaîne de la cloche, et un jardinier parut presque aussitôt, coiffé d'un grand chapeau de paille... « — M. Jacques Molan?... — Il est à Paris, et « M. Alfred aussi, me répond l'homme... » Quel Alfred? sans doute un ami. J'insiste : « — Et croyez-vous qu'il rentre cet après-midi?... — Je n'en sais rien, fait le jardinier, mais je vais demander à madame... » Et sur la porte de cette maison que je venais de contempler comme un sanctuaire, j'aperçois une femme assez grande, assez jolie, en cheveux blonds noués à la diable sur le derrière de la tête, en matinée blanche, et un arrosoir à la main. Le jardinier lui parle. Elle me dévisage. Je n'entends pas ses paroles. Que m'importe? Et que m'importe que l'homme vienne me dire que M. Molan sera là vers les cinq heures...? Avais-je été sotte! Il vivait avec une maîtresse, tout simplement, et c'était la seule chose à laquelle je n'eusse pas pensé. Mon Dieu! que j'ai pleuré dans le train, en m'en revenant... J'en ai gâté ma robe. Elle était si fragile, un déjeuner de soleil, comme mon beau roman!...

— Et vous n'avez pas écrit à Jacques, vous n'avez pas cherché à le revoir?

— Jamais, fit-elle, et par ce côté superstitieux que je vous ai dit... C'était joué et perdu!... Et puis, à quoi bon lui écrire, puisqu'il n'était pas libre? Ah! cette femme que j'avais aperçue une minute, avec sa bouche canaille et ses yeux effrontés!... Non, ce n'était pas la compagne que j'avais rêvée au poète de *Cœur brisé*... Mais puisqu'il vivait avec elle, il l'aimait, — comment l'eussé-je cru capable de vivre avec une femme sans amour?... Et cet amour nous séparait plus que la distance, plus que nos conditions sociales, plus que sa gloire et que ma pauvreté... Je n'eus pas beaucoup de temps d'ailleurs à donner aux tristesses de mon roman avorté. Ma sœur tomba gravement malade. Elle mourut. Je rencontrai quelqu'un qu'il eût mieux valu pour moi ne jamais connaître. Mon sort changea, je pris un amant et je devins ce que vous savez... Ne croyez pas qu'à travers les aventures de mon existence j'aie oublié cet étrange premier amour qui ne ressemblait à rien de ce que j'ai senti depuis. Je continuais de lire tout ce que Jacques écrivait. J'avais des amis qui le connaissaient,


Doucet

qui parlaient de lui devant moi, qui en disaient du bien, du mal. Moi, je me taisais. Je ne disais même pas mon impression de ses nouveaux livres. Pour lui et pour ses œuvres, j'ai toujours eu ce sentiment de pudeur qui fait qu'on évite de prononcer le nom de la personne que l'on aime trop devant quelqu'un à qui l'on ne saurait faire comprendre pourquoi on l'aime. D'ailleurs, que pouvait-il résulter d'une rencontre entre un homme tel que lui et la femme que j'étais devenue? Je suis un peu artiste en toutes choses, et en souvenirs comme dans le reste. Je ne voulais pas gâcher mon pauvre ancien rêve en le transformant en une vulgaire intrigue de galanterie. Non, je n'ai jamais rencontré Jacques et si j'ai un désir au monde, c'est de ne le rencontrer jamais!... »

Elle avait prononcé ces derniers mots avec une émotion si évidente que je demeurai sans lui répondre. Tandis que nous causions, les tables du jardin s'étaient peu à peu dégarnies de leurs convives, la musique des tsiganes avait cessé de jouer, et sans doute nos amis commençaient à trouver que la gaieté de Gladys manquait à l'entrain du dîner, car Figon parut à la porte de la terrasse avec ce sourire à demi contraint du jaloux qui ne veut point avouer sa jalousie : « On peut entrer?... fit-il en frappant contre la vitre.

— Je viens tout de suite, dit Gladys, cinq minutes encore... Vous entendez, — ajouta-t-elle en s'éventant d'une façon nerveuse, et tandis que des bravos accueillaient la nouvelle rapportée par Figon que nous allions reparaître, — il faut que j'aille faire mon métier... Mais j'ai un grand service à vous demander...

— Si c'est possible, c'est fait, » dis-je en parodiant le mot célèbre : « si c'est impossible... »

— Ne plaisantez pas, interrompit-elle vivement, vous me feriez regretter d'avoir parlé... Pardon, — et elle me regardait avec une espèce de soumission câline, — mais cela me tient au cœur un peu plus qu'il ne faudrait... Je vous ai dit que j'avais eu la coquetterie de mon sentiment pour Jacques... Je ne voudrais pas que ce sentiment fût tout à fait perdu... Votre ami a

des moments bien tristes, des heures toutes noires, je l'ai trop vu dans ses livres. Il ne croit guère aux femmes. Il a dû en rencontrer une très mauvaise... Eh bien! je voudrais qu'un jour, mais un jour où il n'aura pas envie de rire, vous lui racontiez qu'il a été aimé sans le savoir, et comment, et que celle qui l'a aimé ne le lui dira jamais elle-même, parce qu'elle est une pauvre Gladys Harvey... Seulement, vous me jurez de ne pas me nommer...

— Je vous en donne ma parole, lui dis-je.

— Ah! que vous êtes bon, » fit-elle, et, par un geste d'une grâce infinie, où reparaissait sans doute ce sang noir qui coulait dans ses veines, elle me prit la main, et, sans que j'eusse pu me dérober à cette caresse qu'heureusement personne ne vit, elle me la baisa, et déjà elle s'était échappée de la terrasse pour rentrer dans la salle de restaurant, où Machault, plus excité que d'habitude par la boisson, se tenait debout, son habit ôté, sa puissante musculature visible sous la toile de sa chemise et criant à Christine Anroux en lui montrant une chaise : « Allons, assieds-toi et n'aie pas peur... Cinquante louis que je la porte deux fois de suite à bras tendu. Qui tient le pari?...

— Jamais, jamais, — criait Christine, en mettant la table entre elle et l'athlète, — il a bu deux bouteilles de champagne à lui tout seul et je ne sais combien de verres de fine... Je tiens à ma figure, moi... C'est mon gagne-pain...

— Brandy?... Wisky?... » me demanda l'anglomane Toré qui me tendit les deux flacons. Il était seul resté à table, tandis que Saveuse et Figon assistaient debout et en riant à la discussion entre Christine et Machault.

« Moi, je n'ai pas peur, s'écria Gladys, laisse-moi la place, Christine. »

Elle s'assit sur la chaise auprès de l'hercule qui, s'arc-boutant sur ses jambes, très rouge, empoigna un des barreaux.

« Vous y êtes?... » demanda-t-il.

— *All right...*, » fit Gladys.

— Une, deux, dit le géant, trois, » et il tenait la chaise droite devant lui, avec la jeune femme dessus qui, toute gaie, nous envoyait des baisers

comme une écuyère de cirque, et, quand il l'eut remise à terre parmi les bravos, elle me dit, à mi-voix, avec un sourire triste :

« Vous voyez bien qu'il ne faut pas me nommer à Jacques... »

*
* *

Pauvre Beauté !... Comme elle m'avait dit que l'appelait un de ses amoureux, — quand je rentrai chez moi, passablement troublé par le brandy et le wisky chers à Toré, j'essayai en vain de me persuader qu'elle m'avait, pour parler comme Christine Anroux, « fait monter à l'arbre », — un arbre en fleur, mais un joli arbre de mensonge tout de même et de mystification. Si c'était une comédie, elle l'avait jouée divinement, avec un tel accent de sincérité ! Mais le charme de naturel qu'il y avait en elle, la visible spontanéité de ses gestes, son regard et son sourire, tout me confirmait dans cette idée que, pour une fois, il fallait admettre comme vraie une confidence de femme, — moi qui ai passé ma vie à me défier de celles que j'aurais le plus passionnément désiré croire. Pour tout dire, je trouvais un charme d'ironie à ne pas trop mettre en doute le récit de Gladys. Il y a pour un misanthrope une volupté particulière à rencontrer la fleur du sentiment le plus délicat chez une créature et cette volupté est justement l'inverse de la joie que nous procure la rencontre d'une vilenie chez une dame à hautes prétentions. Cependant je doutai de cette histoire davantage à mesure que je m'éloignai du coin où elle m'avait été débitée. Ce fut moins la promesse faite à la maîtresse de Figon que ce doute-là même qui me poussa, lorsque je rencontrai Jacques Molan, six ou sept mois après le dîner des Champs-Élysées, à lui raconter le discret et romanesque amour dont il avait été l'objet. Je voulais savoir si Gladys ne lui avait pas fait faire la même commission par d'autres, si elle ne lui avait pas écrit, que sais-je ?

« Voilà qui est singulier, me dit Jacques, je me rappelle parfaitement, à Vélizy, vers 1876, 77... Je me trouvais là avec Pacaut et sa maîtresse, la grande Aline, la blonde, tu ne l'as pas connue ? Elle et mon domestique m'ont parlé d'une dame très élégante qui était venue me demander, un après-midi que j'étais sorti. Et c'était celle-là !... J'espère que tu vas me

donner son nom et son adresse, ajouta-t-il en riant, j'y vais de ce pas...

— J'ai donné ma parole de ne pas te la nommer, » répondis-je en secouant la tête. Ce que Jacques venait de me dire, en m'attestant la véracité de Gladys, au moins sur un point, achevait de rendre cette fille si intéressante à mes yeux que je me serais considéré comme le dernier des hommes si j'avais trahi sa confiance.

« Tu ne veux pas parler ?... insista-t-il. Et tu t'imagines que c'est pour autre chose que pour m'avoir chez elle qu'elle t'a conté ce joli roman ? Allons, quand Goncourt aura fondé son Académie, je te ferai donner le *grand prix Gobeur,* s'il y en a un... »

Ce mauvais jeu de mots fut tout ce que lui inspira cette douce et triste aventure dont je m'étais fait l'interprète, puis il se mit tout de suite à me détailler sa dernière bonne fortune avec une femme titrée et riche. — Pauvre Beauté! — Ou pauvre dupe! — Mais, m'eût-elle encore joué la comédie, je dirai tout de même : Pauvre Beauté!

Paris, mai 1888.

PAUL BOURGET.





LE PEINTRE ALBERT BESNARD



A de rares exceptions près, la médiocrité en Art est acclamée sans discussions. On prouve ainsi une espèce de reconnaissance tacite pour l'homme aimable qui flatte l'œil ou l'oreille, qui chatouille même agréablement le cerveau, qui offre au premier venu le moyen de devenir connaisseur et qui — en échange de ces bons offices — n'exige ni étude, ni fatigue, ni initiation.

Pouvoir admirer, tout de suite et à coup sûr, un tableau, une estampe,

une statue, un monument, une page littéraire, une composition musicale qui ont une parenté évidente et légitime avec des œuvres connues, brevetées, dûment consacrées par la postérité et les guides Joanne et Bædecker, qu'y a-t-il de plus agréable ? Cela évite des malentendus pénibles et des erreurs parfois fort humiliantes. Les jugements étant préparés d'avance, rien n'empêche de se servir d'expressions louangeuses utilisées, dans des cas analogues, depuis de longues années ; on ressent ainsi le plaisir délicat de causer art en flirtant ou en pensant à autre chose.

A une époque où l'industrie s'ingénie chaque jour à supprimer les moindres inconvénients de l'existence et à aller au-devant des besoins les plus insignifiants, je m'étonne qu'un critique n'ait pas eu l'idée géniale de publier une sorte de Manuel Roret dans lequel les questions d'esthétique seraient traitées par demandes et par réponses, sur des données ne froissant — naturellement — aucune idée reçue, et qui se tiendrait dans une banalité de bonne compagnie. Ce petit livre rendrait de réels services et sa nécessité s'impose.

Est-ce à cause de leur haine pour les médiocres que les novateurs — en France surtout — sont accueillis avec une mauvaise humeur non déguisée ? Je l'ignore ; mais, incontestablement, on a ces gêneurs en horreur. On les trouve mal élevés, d'abord. Ces intrus parlent haut, se montrent cassants, bousculent tout le monde, n'acceptent les théories de personne, s'emparent des places occupées par des vieillards respectables ; ils étonnent, ennuient, froissent, irritent, exaspèrent.

Rien d'amusant à observer comme le réveil du bourgeois brutalement tiré de son habituelle et béate somnolence. Sans avoir sur la tête les nombreux hivers de M. Chevreul, j'ai fréquemment déjà assisté à ce spectacle ; souvent, j'ai goûté la joie malsaine et amère de contempler la bêtise flagellant le talent et la sottise traînant dans la boue le génie.

Aussi, généralement, est-ce une couronne de pommes cuites qui précède les traditionnels lauriers déposés sur le front — ou sur la tombe — de nos grands hommes.

Albert Besnard a eu le suprême, mais peu enviable honneur, d'être

attaqué par le public avec une violence folle. Depuis longtemps on ne s'était pas trouvé à pareille fête. On inventa des critiques empoisonnées, on remit à neuf des injures démodées, on affûta des invectives rouillées, on créa des calomnies vierges, on organisa des attaques savantes. Le rire, le rire cruel et assassin contre lequel il n'existe pas de défense, le rire se mit de la partie. J'ai encore dans l'oreille les lazzis verveux qui accueillirent, il y a trois ou quatre ans, les envois de l'artiste à l'exposition des aquarellistes. Ce fut du délire! Et, tout en écoutant — un peu nerveux — les joyeuses bordées, les gais quolibets, les spirituelles remarques, les désopilantes plaisanteries qui crépitaient près des cadres de mon ancien camarade, j'évoquais les arrêts rendus par la foule dans un passé relativement récent : le pinceau de Delacroix traité de « balai ivre »; *Tannhæuser* étranglé par une cabale imbécile; *Madame Bovary* jetée à la Cour d'assises; Baudelaire appelé pornographe; les *Troyens* croulant sous le ridicule; Millet mourant de dégoût et presque de misère; *Henriette Maréchal* sifflée; l'*Arlésienne* s'éteignant dans les bâillements; l'*Assommoir* éclaboussé d'ordures; les *Corbeaux* étouffés sous la réprobation générale; Rodin attendant sa mise hors concours; Courbet, Ribot, Puvis de Chavannes, Whistler, Cazin, Degas, Manet, Fantin-Latour et d'autres encore, vilipendés, ridiculisés, bafoués, traités en parias, accrochés par pitié dans un salon de refusés, livrés aux crachats d'un public en goguette. Oui, en un douloureux cauchemar, j'ai eu la hantise de ce martyre imposé par ce qui est petit à ce qui est grand, et j'ai compris pourquoi le jeune artiste devait fatalement attirer sur lui tant de haines et de fureurs.

Dans la carrière de Besnard, il y a des sautes brusques, des à-coups violents dont on expliquerait difficilement les causes, si le tempérament complexe de l'homme n'aidait, par des déductions, à analyser l'artiste.

* * *

Le père d'Albert, élève d'Ingres, était un amateur intelligent comme on en rencontre parfois dans les ateliers, mais rien qu'un amateur. Il mourut jeune et laissa à sa femme l'épineuse tâche d'élever leur fils unique.

J'ai conservé un souvenir très net de la mère de mon ami; je la revois dans ce rez-de-chaussée de la rue de l'Abbaye où je lui fus présenté. Intérieur demi-bourgeois, demi-artistique; ameublement d'acajou recouvert de velours grenat; une garniture quelconque de cheminée en bronze doré; une jardinière de faïence; sur un piano à queue Louis-Philippe, des dessins, des bouts de crayon et de fusain, des tubes et des vessies mêlés, dans une boîte de fil veuve de ses pelotes, à de la gomme et de la mie de pain rassis. Au mur, des plâtres, ceux qu'on voit n'importe où, des esquisses, des copies du Louvre; peu de bibelots, pas du tout de japonaiseries; des cendres dans le foyer éteint, des fleurs sèches dans un vase; partout, un indéfinissable laisser-aller qui ôtait à la pièce la raideur prudhommesque dont l'aurait dotée le mobilier, d'une horripilante banalité.

Dans ce salon, servant d'atelier, madame Besnard, qui avait étudié avec madame de Mirbel et qui possédait un charmant talent de miniaturiste, travaillait près des fenêtres par lesquelles entrait le jour cru de la rue. Elle était grande, imposante, d'une beauté classique et correcte qui aurait certainement rappelé Junon à un émule de Delille. Je n'eus, en la voyant, aucune réminiscence mythologique, j'étais trop intimidé pour cela. Elle m'accueillit aimablement cependant, en femme du monde, mais avec une réserve méfiante et défensive contre celui qui venait lui voler un peu de l'intimité d'Albert. Je compris tout de suite que ces deux êtres vivaient dans une étroite union et qu'il eût été imprudent de chercher à desserrer des liens aussi solidement enchevêtrés. La mère, qui semblait être plutôt une sœur aînée, exerçait sur son fils une autorité despotique, autorité jamais discutée d'ailleurs, quelque lourde et pénible qu'elle fût.

Madame Besnard était une nature anxieuse, passionnée, violente, fantasque et raisonnable pourtant jusqu'au calcul. Son adoration pour Albert la poussait à tout rapporter à lui; mais, en revanche, elle n'acceptait pas de partage dans une affection qu'elle prétendait posséder seule, à l'exclusion de tous autres.

Albert ne connut pas l'internat; il fut élevé en jeune fille, grandis-

sant dans une atmosphère spéciale, légèrement factice, saturée de cette tiédeur féminine qui affine les sens et développe à un si haut degré la sensibilité nerveuse.

Le jeune homme se mit au dessin fort jeune; il travaillait le soir, essayant de petits croquis à la plume, cherchant, noircissant du papier. Il était plutôt poussé par l'instinct qu'influencé par sa mère qui accueillit avec des larmes sa décision définitive de faire de la peinture. La pauvre femme avait d'autres espérances pour son Albert, et le choix d'une carrière où elle avait trouvé elle-même de cuisantes déceptions, causa l'écroulement d'échafaudages féeriques illuminés des plus brillants feux de Bengale.

Elle se résigna pourtant et envoya le jeune homme chez un vieil ami de la famille. M. Jean Brémond — mort maintenant — n'avait aucune notoriété; il est aujourd'hui encore assez inconnu, malgré sa remarquable décoration de l'église de la Villette qui mérite mieux pourtant que l'oubli dans lequel elle est laissée.

Le maître exerça une influence prépondérante sur l'élève. Les impressions de jeunesse sont bien vivaces, et, bonnes ou mauvaises, il est à peu près impossible de les effacer complètement. Aussi retrouve-t-on facilement chez Besnard les premières empreintes de ces jeunes années.

Un tempérament d'ailleurs, ce Brémond. Quoique élève d'Ingres, il admirait d'enthousiasme Delacroix; il avait le respect de la liberté cérébrale, l'horreur du parti pris, la haine de la formule, l'amour de l'indépendance. A ce contact intelligent, Besnard se prit de passion pour le dessin, tout en embrassant le culte de son professeur pour la couleur et les coloristes. Sa vision naïve alla à la vérité avant d'avoir été troublée par des théories artistiques dont la sincérité d'intention ne supprime pas parfois la fausseté du fond. Avec une virginité d'impression que fanent trop vite l'étude, les discussions, les doutes, les hésitations, il comprit les beautés des écoles les plus opposées et admit, chez un peintre, certains défauts, chez un autre, certaines qualités que, plus tard, le sectaire aurait obstinément refusé de reconnaître. Il se forma ainsi non seulement le goût et le jugement, mais il apprit encore les côtés techniques du

métier, car c'est de M. Brémond qu'il tient sa façon de peindre en grisaille colorée de glacis.

Poussé par sa mère qui tenait à placer son fils sous « une autorité plus sévère », Besnard, à seize ans et demi, entra à l'atelier de Cabanel.

L'artiste se trouva désorienté par un enseignement radicalement différent de celui qu'il venait de quitter. Il ne fit rien de bon. Il passa chez Cornu, revint chez Cabanel, toujours hésitant, troublé, inquiet, gâchant son temps, inapte à un travail suivi, abandonnant le lendemain la voie choisie la veille, découragé, mécontent de lui et des autres. Aux Beaux-Arts, on tenait du reste en médiocre estime le talent du « petit Besnard », comme l'appelaient ses camarades. Sa vie réglée, son extérieur soigné, ses manières un peu féminines, sa réserve distinguée, ses idées bizarres, détonnaient et étonnaient. Monchablon, Guérin, Bourgeois, Benjamin Constant, Maillart, Chartran, qui remportaient des succès à l'École, ne voyaient, dans ce mince et frêle jeune homme au col droit, à la mise correcte, à la voix douce, aux cheveux soigneusement peignés, qu'un bon garçon, sympathique quoique passablement étrange, mais... pas autre chose : l'avenir du peintre les faisait sourire.

Besnard était un être à part, il est vrai. On ne le rencontrait jamais à Bullier; il ne prenait ses repas ni chez Laffitte, ni chez Laveur; il s'attablait rarement à la crémerie de Buci; il ne flânait pas à la musique du Luxembourg; il vivait à l'écart, très tenu par sa mère qui dissimulait mal cette inexplicable jalousie maternelle dont souffrent tant de fils. Elle continuait à voir un gamin dans l'homme qui lui demandait l'autorisation de sortir le soir et qui, à sa rentrée, l'embrassait en tremblant quand il s'était attardé après minuit, ainsi que Cendrillon, inquiet de ces douze coups qui vibraient solennellement dans la nuit, sur un ton rogue de reproche.

Incapable de résister à la tyrannique influence de madame Besnard que l'avenir inquiétait et qui rêvait maintenant pour son fils les gloires officielles, étiquetées, cataloguées et reconnues d'utilité publique par l'État, Albert concourut pour le prix de Rome en 1874. Il monta en loge sans

entrain, dans la disposition d'esprit du collégien mis aux arrêts qui songe — le cœur gros — à la campagne encielée, aux blés piquetés de coquelicots et de bluets, aux oiseaux jaseurs, aux plaines de velours, aux routes dorées par le soleil, à la liberté et au grand air.

Le jeune élève s'appliqua; il se musela l'imagination, dissimula ses qualités personnelles, apprit par cœur le formulaire du sublime, peina deux mois sur *la Mort de Timophane, tyran de Corinthe*, et commit un tableau parfaitement mauvais. Il eut le prix.

Ce succès ne fut pas discuté, mais il étonna. En effet, à de rares exceptions près, les futurs Romains sont connus deux ou trois ans à l'avance. C'est une fonction, un sacerdoce tacitement acceptés par tous, depuis le portier de l'École jusqu'au patron. Mais lui, le « petit Besnard »!... Jamais on n'avait prévu qu'il irait un jour coucher à la Villa Médicis. Et voilà qu'il décrochait la timbale comme ça, du premier coup, sans noviciat, sans crier gare! Quel drôle de corps!

Décidément, les traditions s'en allaient. On fut inquiet et troublé aux Beaux-Arts.

Le lauréat, lui, resta un peu étonné du résultat du concours; il s'en montra presque fâché. Un frais portrait de jeune fille, envoyé par lui au Salon, venait d'obtenir une troisième médaille; l'attention avait été attirée sur l'auteur et les commandes commençaient à connaître le chemin de l'atelier. Quitter dans un pareil moment Paris pour l'Italie, ce n'était pas tentant, et le départ ne fut pas gai.

Le séjour à la Villa Médicis causa à Besnard une pénible déception. Dans ce couvent laïque, les idées empestaient le moisi; les discussions cachaient difficilement des inimitiés de boutique; les conversations rappelaient les potinages de province. Partis de France pleins d'ardeur et d'enthousiasme, la gaieté aux lèvres, la jeunesse au cœur, les élèves, irritables et grognons maintenant, semblaient s'étioler, empoisonnés par cette mal'aria morale à laquelle résistent péniblement les tempéraments les mieux doués.

D'autre part, les rapports du nouveau pensionnaire avec le directeur

de l'École de Rome ne furent pas agréables. D'instinct, M. Lenepveu devinait qu'il réchauffait un ennemi dans sa robe de chambre aux broderies vertes, et il ne tenta aucun effort pour voiler ses dispositions peu bienveillantes envers cet étrange Grand-Prix qui sentait le roussi.

A l'expiration de sa peine — le 29 décembre 1879 — Besnard quitta Rome, rompant avec l'usage traditionnel qui est d'attendre le mois d'avril pour revenir en France. Cet empressement insolite plut médiocrement à l'Académie qui, de ce chef, garda au jeune homme une sourde rancune.

Et bien injuste aussi, devrais-je ajouter, car il existait deux circonstances atténuantes en faveur de cette évasion : la mère de l'artiste se mourait à Lyon du mal qui devait l'emporter quelques mois plus tard, et sa fiancée l'attendait pour conclure un mariage décidé depuis trois ans.

C'est en effet en 1875, à Rome, qu'Albert avait été présenté à la fille du statuaire Dubray. Une gentille idylle, que Besnard appelle « la grande joie de sa vie », avait été vite ébauchée et il avait été solennellement convenu que les deux jeunes gens se marieraient le jour où le pensionnaire de la Villa Médicis aurait vidé la coupe strictement réglementaire des jouissances imposées aux lauréats par le Gouvernement.

Tous ceux qui suivent les expositions du peintre connaissent les traits de la jeune femme, car on retrouve fréquemment, aussi bien dans les pastels de Besnard que dans ses peintures décoratives, dans ses aquarelles comme dans ses tableaux, cette tête caractéristique dont l'éclatante beauté a une allure typique fort peu parisienne, dans le sens mièvrement mondain de l'épithète.

Madame Albert Besnard possède, elle aussi, un exceptionnel tempérament d'artiste, et son original talent de sculpteur nous réserve, je crois, d'intéressantes surprises. Elle a dû exercer une sérieuse influence sur son mari. Je n'affirme rien, car je suis tenu, dans cette appréciation absolument personnelle, à ne m'appuyer que sur des hypothèses, des rapprochements vagues, des données incertaines. Ayant perdu de vue mon ami pendant son séjour en Italie et le voyage en Angleterre qui suivit



son mariage, il m'est impossible de porter, à ce sujet, un jugement définitif. Aujourd'hui, la communauté d'idées est telle, entre ces deux êtres, qu'il est bien difficile d'analyser séparément le cerveau de chacun ni de synthétiser des tendances communes pour trouver la dominante spéciale à l'un et à l'autre. Toutefois, en observant la décision, l'énergie et l'audace intellectuelle de la jeune femme, en notant son horreur du *déjà vu,* la crânerie honnête de ses opinions, sa méprisante indifférence pour les divinités promues à l'ancienneté, en constatant en même temps l'évolution accentuée qui s'opéra chez Besnard à partir de 1879, on accepterait assez volontiers la possibilité d'une pression latente, mal définie, mais réelle et puissante, en somme.

En tout cas, le retour à Paris marqua, dans le talent du peintre, le signal d'une marche en avant, franche et hardie.

Ses envois de Rome — il faut le confesser — étaient restés noyés, pour la plupart, dans la banalité proverbiale de ces sortes d'exhibitions qui rappellent, par bien des côtés, les enseignes des calligraphes.

Dans *la Source,* tableau noir, sans air, d'un intérêt nul, on ne trouvait que la préoccupation de fignoler une page d'écriture, la recherche d'une virtuosité puérile. Un an plus tard, le *Saint Benoît ressuscitant un enfant* laissait percer un vague désir de sincérité; la peinture est toujours fumeuse, mais l'œuvre est mieux vue, plus naïvement sentie. L'envoi qui suivit — une vaste esquisse représentant *l'Entrée de François Ier à Bologne après Marignan* — renfermait, sous un fatras d'allégories et de panaches académiques, d'assez réelles qualités : l'imagination, l'intuition de la composition, le sens de l'arrangement.

A la dernière année, changement brusque de vision, tentative d'un esprit inquiet qui comprend la stérilité de ses efforts et qui se révolte contre le régime auquel il est soumis, mais sans but déterminé, sans volonté arrêtée.

Après la défaite est une œuvre remplie de qualités et de défauts; elle est décousue, fougueuse, inégale, passionnée, romantique, vibrante, littéraire, elle est bien le reflet de l'état psychologique et troublé dans

lequel se débat l'élève de Rome. Qu'allait-il sortir de cette crise? Qu'allait devenir l'artiste? Un Robert-Fleury coloriste et philosophe, ou un Laurens rêveur plus poète qu'historien, plus mystique qu'archéologue?

Moins que tout autre, Besnard eût été capable de répondre.

En rentrant en France, il reprit vite pied. Froidement, il considéra ce qui avait été accompli en Art depuis son départ, et des doutes l'envahirent de nouveau, angoisseux et désespérés. Bastien-Lepage forçait les admirations les plus rebelles; Gervex remportait ses premiers succès; Cazin imposait sa mélancolie sereine; Roll poussait triomphalement de l'avant, soutenu par son énergie violente; Degas se laissait découvrir, et le public, ahuri, dérouté, n'osait plus se tordre de rire devant Manet, à qui le ruban rouge donnait subitement du talent. Toute une phalange de paysagistes — amants enthousiastes de la nature — agrandissait la brèche ouverte par Courbet et Harpignies; ils s'entêtaient à ne pas idéaliser la campagne, à ne pas la figer dans un style emperruqué; ils la tutoyaient, l'embrassaient goulument sur les joues, chiffonnaient sa guimpe de grosse toile, lui parlaient sans cérémonie, sur un ton bon enfant, n'exigeaient d'elle aucun apprêt, aucune toilette, aucune pose, et, seuls en tête-à-tête, sans divinités mythologiques et sans architecture antique, ils l'adoraient de toute la fougue d'une passion saine et ardente. Un souffle de révolte passait dans l'air; une superbe poussée de sève faisait craquer la croûte durcie du sol; partout un renouveau joyeux, sonnant la fanfare du bon combat, lançait les forts à l'attaque et encourageait les timides. Les Salons annuels changeaient d'aspect; ils se francisaient, s'humanisaient, sortaient de leur torpeur abêtie. D'un geste d'ennui, la foule commençait à balayer la friperie antique qui dégringolait du Capitole avec un bruit de ferraille. Cette époque de transition est trop récente pour que j'aie besoin d'insister sur la brillante renaissance de notre Art national.

L'éducation première de Besnard l'avait disposé à examiner sans animosités préconçues les manifestations les plus opposées à ses tendances personnelles. D'une facilité d'assimilation extrême, suprêmement intelligent,

nerveux, impressionnable, enthousiaste, le jeune homme s'intéressa vite à un mouvement qui différait si complètement de l'immobilité cadavérique dont il avait longtemps souffert. Il étudia, compara, admira de bonne foi et se laissa d'autant plus facilement entraîner dans une voie nouvelle que rien ne contrebalançait l'influence des impressions ressenties. Les camarades qui n'avaient pas trouvé dans les envois annuels les progrès scolaires convenus, considéraient l'arrivant — avec une commisération mal dissimulée — comme une sorte de fruit sec. L'Institut, de son côté, tenait en quarantaine cet indépendant, regardant de haut cet élève inexplicable, d'un talent décousu, sur lequel on ne pouvait décemment compter, fantaisiste dont la facilité ne prouvait en somme que de la légèreté et un manque de pondération déplorable. Aucuns liens ne retenaient donc Albert Besnard à une école avec laquelle il n'avait contracté qu'un mariage de raison.

La rupture eut lieu sans secousses, sans explications bruyantes.

Plusieurs bustes avaient été commandés à Londres à madame Besnard. Le jeune ménage s'embarqua pour l'Angleterre, où il s'installa deux années entières. Pendant son séjour chez nos voisins, mon ami peignit, entre autres, les portraits de lord Wolseley, de sir Bartle Frère, de l'amiral sir Edmond Commerwell, du général sir Henry Green, portraits qui s'éloignent franchement des formules académiques et ne rappellent en rien les joliesses proprettes, médaillées avant même l'envoi au Salon. Beaucoup de vie, beaucoup d'accent dans ces peintures dont le premier mérite est de souligner le caractère du modèle, de représenter des Anglais, vraiment des Anglais, et non les premiers personnages venus.

Besnard ne perdit pas son temps de l'autre côté de la Manche. Il trouva beaucoup de charme à la peinture anglaise. « Là-bas, m'a-t-il dit, le talent est rare, mais, en comparant les deux peuples, on chercherait peut-être longtemps avant de trouver des artistes équivalents à quelques hautes personnalités de la Grande-Bretagne. Les Anglais possèdent un don précieux : la rêverie, dont l'essence — quand elle n'est pas niaise — est plus élevée, plus noble, plus émue et plus émouvante que la nôtre.

Dans la stricte acception du mot, leurs coloristes sont plus peintres qu'en France; ils dessinent avec de la couleur. »

Le séjour à Londres était coupé par de courts voyages à Paris, où l'on s'attardait aux expositions impressionnistes. Et, l'œil rempli de ces visions claires, on revenait grisé par des lampées de soleil, hypnotisé par une sincérité exacerbée, conquis par des audaces parfois maladroites mais toujours honnêtes. Très éprise de modernité, la jeune femme attisait l'enthousiasme de son mari dont la soif de vérité grandissait de jour en jour.

Et puis, là-bas, le ménage vivait fort retiré, sortant rarement, ne recevant jamais. Pas de visites inutiles, pas de conseils troublants, pas de journées déchiquetées par les servitudes mondaines. Rien, par conséquent, ne venait ralentir le travail parfois douloureux qui s'opérait dans l'esprit de l'artiste et qui devait amener l'éclosion d'un des talents les plus personnels du siècle.

La personnalité, voilà en effet une des qualités maîtresses de Besnard, la caractéristique puissante de son œuvre.

Certes, je ne prétends pas que le jeune maître se soit créé seul et lui-même, comme Minerve sortant tout armée du cerveau de Jupiter. En Art, la génération spontanée n'existe guère et « l'on est toujours le fils de quelqu'un ». Est-il possible de préciser? Peut-on suivre, dans cette mystérieuse gestation, le mécanisme qui donnera — par exemple — pour père intellectuel un littérateur à un peintre, un poète à un architecte, un musicien à un statuaire? Les plus sublimes génies sont quelquefois fécondés par un infime pollen apporté d'une terre inconnue et qui a traversé mers, montagnes, plaines, contrées immenses pour accomplir son œuvre. D'où vient-il? où ira-t-il? Qu'importe! L'épanouissement lumineux de l'effet rejette dans l'ombre les indécisions troublées de la cause.

Besnard, lui aussi, a donc eu ses précurseurs. Quelques-unes de ses tendances sont communes avec celles de Degas, de Roll, de de Nittis, de Claude Monet, de Puvis de Chavannes, peintres dont l'exécution et la vision diffèrent pourtant diamétralement, malgré la similitude des théories générales. Ainsi, il peint clair, il n'admet que le plein air, il rend la nature telle



qu'elle est, et, ne voulant la défigurer ni par une sentimentalité pleurarde, ni par une redondance emphatique, il cherche le style uniquement dans la respectueuse interprétation de la vérité. Le choix de ses sujets, l'arrangement de ses compositions, l'étrangeté de ses conceptions, l'audace de ses idées, l'individualité rétive de son tempérament, tout, absolument tout, l'éloigne de l'école dite classique.

S'ensuit-il que Besnard soit un impressionniste?

S'il fallait absolument sacrifier à la mode actuelle qui incorpore tout le monde dans des régiments spéciaux, qui distribue à chacun des drapeaux et qui incarcère les nouveaux venus dans des chapelles séparées, il serait fort embarrassant de répondre à cette question. Mais les classifications artistiques me paraissent, je l'avoue, presque ridicules, car on arrive bien difficilement à cataloguer les facultés d'un homme comme si l'on opérait sur un minerai ou un végétal. Évidemment, une telle façon de procéder a le côté commode d'indiquer, d'un mot, la tournure d'un esprit sans avoir recours à de longues explications, mais que d'erreurs elle engendre! Cette méthode serait, dans la circonstance, aussi fausse que maladroite, et l'étiquette fantaisiste dont le pauvre artiste serait affublé troublerait radicalement le jugement porté sur lui.

Besnard est un rêveur, mais c'est aussi un révolté, incapable de se plier à une discipline quelconque, ni d'embrasser une religion intolérante et autoritaire. Il n'y a en lui ni du sectaire, ni du batailleur, ni du prophète, ni du pontife. Son esthétique pourrait se résumer en quelques lignes, sa doctrine s'exposer en cinq ou six aphorismes fort clairs, extrêmement simples. Les théories quintessenciées l'effraient, les massives discussions l'ennuient. Il pense qu'un bon tableau vaut mieux que les plus fouillés ou les plus éloquents traités sur la peinture, et que la manie d'ergoter prétentieusement dissimule souvent la fatigue ou la stérilité. En somme, l'auteur du *Soir de la vie* fait de l'art par passion; il adore la peinture comme d'autres aiment le jeu, la chasse, les chevaux, le tabac, l'absinthe. En travaillant, il se procure à lui-même une véritable joie, et les critiques les plus acerbes lui effleurent à peine l'épiderme, car elles ne parviennent pas à le priver des jouissances

qu'il ressent, les brosses à la main, ni à le détourner du but constant qu'il vise avec une ténacité de monomane. Remarque à noter, — parce que le fait est assez rare à notre époque, — c'est l'imagination qui a créé en lui le peintre et c'est l'imagination qui le pousse à produire sans effort et sans lassitude.

Sa pensée a un tel besoin de mouvement et de vagabondage que son pinceau — semblable à une baguette magique passivement soumise à ses moindres caprices — matérialise l'idéal, déchire l'irréel et lui ouvre les paradis bleus vaguement entrevus dans le pays du rêve.

Un artiste — suivant Besnard — a le droit de peindre tout ce qu'il aime et de choisir, quel qu'il soit, le sujet capable de rendre le plus fidèlement les suggestions de son cerveau. Il n'admet aucune restriction à cet égard. L'arrangement sauve tout, et la donnée la plus banale peut enfanter un chef-d'œuvre si elle est vivifiée par la flamme d'un esprit supérieur. Aussi, ne comprend-il pas l'immobilité de certains peintres qui s'ankylosent dans la même posture et qui restent indifférents au mouvement du dehors, uniquement occupés de la tâche du jour qui a été celle de la veille et qui sera celle du lendemain. La terreur de la formule est telle, chez cet indépendant songeant toujours à l'école buissonnière, que s'il était obligé de se consacrer exclusivement à la décoration — à la décoration qui le passionne pourtant — ou bien il se stériliserait et finirait par ne plus produire, ou bien il s'évaderait, coûte que coûte, pour aller copier des ciels roses, des eaux diamantées, des horizons liliacés, des montagnes ouatées de brumes, des villages aux silhouettes sombres ou claires, des moissons houlant sous la brise, des forêts empourprées par la rouille automnale, quitte à rentrer ensuite, à pas de loup, dans sa prison et à jeter, sur ses peintures murales, un peu de la fantaisie primesautière et de la vivifiante senteur dont il aurait été emplir ses yeux et son cœur, aux hasards de la route.

Cette prédisposition rend à peu près impossible l'immatriculation d'un tel homme. Ses toiles présentent un indéfinissable mélange de réalisme et d'idéalisme qui bouleverse et exaspère aussi violemment les sectaires de droite que ceux de gauche. Ces colères importent peu, car justement cette

poésie quasi symbolique, cet *au delà* mystique, cette impression troublante, cette subtile psychologie dont l'analogie avec celle de Baudelaire est curieuse, toutes ces qualités exquises jettent sur l'œuvre de Besnard une saveur exceptionnelle qui ne rappelle la technique d'aucun peintre contemporain et qui marque le point de départ d'une évolution considérable dans l'art moderne.

En fait, l'expression de : *poncif* n'est pas le qualificatif exclusivement réservé aux imitateurs essoufflés de Raphaël, de David ou d'Ingres. Depuis quelques années, bon nombre de spécialistes en huile qui hurlent sur les toits leur mépris pour l'Académie, possèdent des droits réels à voir leurs noms agrémentés de la redoutable épithète. Les expositions regorgent de faux Millet, de faux Puvis, de faux Monet, de faux de Nittis, de faux Ribot, de faux Harpignies, de faux Cazin, de faux Montenard. Dès qu'ils ont entendu les grincements de la girouette annonçant une saute de vent dans le succès, vite ces honnêtes industriels ont retourné leur palette, et cela avec une désinvolture et une souplesse clownesques véritablement dignes d'un petit encouragement.

Pour avoir du talent, il ne suffit pas — je crois — de mettre en scène des paysans, des ouvriers, des loqueteux ou des gens du monde grandeur nature, ni de camper des figures pas d'ensemble dans des paysages gris et dénudés. C'est une formule cela, et la formule, quelle qu'elle soit, est odieuse.

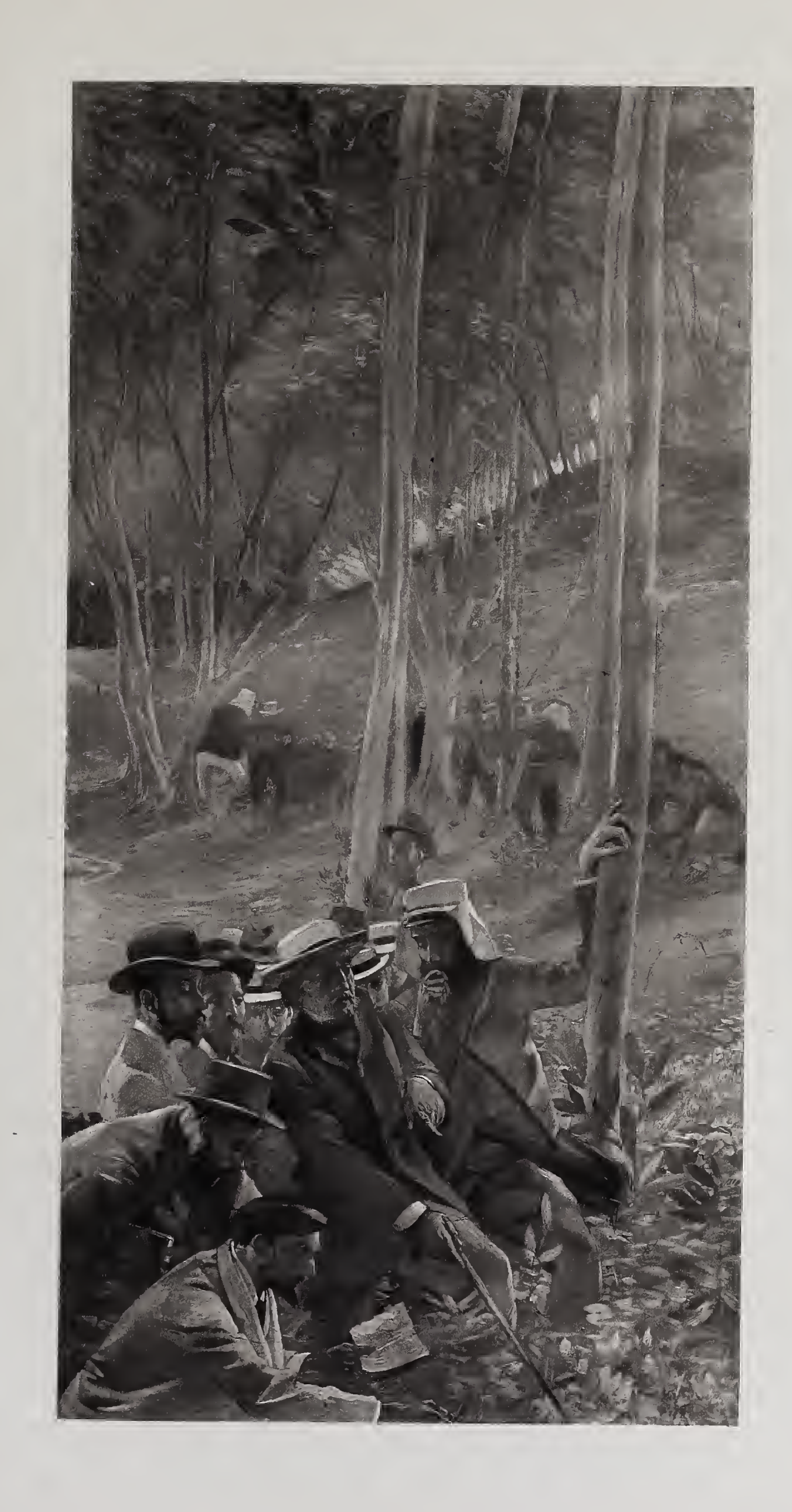
Besnard a aperçu l'écueil; il a senti que le sujet, les tendances, l'exécution même ne modifient pas sensiblement l'intention d'une œuvre et que l'individualisme est la première qualité d'un artiste. Pour ne pas aliéner sa liberté, il s'est donc écarté d'une école qui se laisse aller à élever fétiches contre fétiches et qui — si elle n'y prend sérieusement garde — deviendra aussi intolérante que l'autre, celle dont « la maison n'est pas au coin du quai ».

Dans toutes les productions du peintre, perce la même et constante préoccupation : rendre la nature, naïvement, loyalement, telle qu'elle est, mais en se réservant le droit de choisir un moment spécial, lorsqu'elle se présente sous un aspect inattendu, nouveau, suggestif, peu observé

jusque-là; saisir — pour ainsi dire au vol — des impressions rapides, des attitudes d'une outrance fugace, des aspects d'une distinction caractéristique, des colorations étrangement éphémères; fixer ces visions rares dont l'œil, dépravé par l'accoutumance routinière, saisit péniblement les adorables et indécises délicatesses; prendre, en un mot, son temps, son heure, presque sa seconde, pour arrêter et jeter sur la toile un coin de vie d'une intensité saisissante et fugitive.

Or, pendant qu'il cherchait ainsi à s'élever au-dessus des vulgarités courantes, l'artiste tentait un véritable coup d'État en osant faire apparaître la redingote contemporaine dans la décoration et la peinture murale. Le public accepte aujourd'hui cette innovation; mais, en réfléchissant et en revenant à huit ou dix ans en arrière, on reconnaîtra qu'il y a là une révolution de principes très crâne, très audacieuse, très violente, que personne avant Besnard n'avait eu le courage de tenter. Le jour où il a réagi contre l'ostracisme aveugle dont notre époque était frappée, il a réhabilité la modernité, et victorieusement prouvé la possibilité de son étroite union avec le grand art.

Qu'on ne s'y trompe pas, c'est là un résultat considérable. En détruisant une tradition en même temps puissante et enfantine, Besnard a repris les errements des plus lumineuses époques de l'humanité. Phidias, dans ses immortelles sculptures, a reproduit simplement les costumes de son temps et — je demande pardon de ce blasphème naturaliste — les cavaliers des Panathénées ne sont que des jockeys d'Athènes. Paul Véronèse, dans ses *Noces de Cana* entre autres, a eu uniquement l'intention de représenter un somptueux banquet, donné par des seigneurs vénitiens qui, recouverts de leurs vêtements d'apparat, festoient dans une salle de palais renaissance. Sans parler des Assyriens, des Égyptiens, des Grecs, des Romains, citerai-je Orcagna, Lucca del La Robbia, Albert Dürer, Van Eyk, Antonello de Messine, Jean-Juste, Titien, Rembrandt, Velasquez et vingt autres génies qui n'étaient nullement empoisonnés par cet incompréhensible mépris pour les costumes de leur temps et qui ne se préoccupaient pas le moins du monde des siècles disparus sous la cendre des morts.



Besnard inaugura la réaction contre le symbolisme mythologique et le vestiaire antique dans les peintures décoratives de l'École de Pharmacie. Au lieu d'évoquer la Quinine, coiffée d'un casque étrusque, terrassant la fièvre aux mamelles pendantes ; le Ricin, en peplum vert, sortant vainqueur de la lutte avec les Entrailles; le Salycilate écrasant, d'un geste noble, l'hydre des Rhumatismes ; l'Huniady-Janos versant, d'une urne archaïque, ses eaux bienfaisantes dans des coupes tendues par de jeunes héros et de tendres vierges qui témoignent leur reconnaissance par des attitudes expressives, l'artiste a été demander ses sujets au milieu même dans lequel il se trouvait. Il a représenté un médecin soignant une malade, une jeune convalescente essayant ses premiers pas au bras de sa mère, une Leçon dans un amphithéâtre, une Herborisation dans les bois, scènes simples et grandes tirées de la vie intime, professorale, studieuse, scientifique, se rattachant, de près ou de loin, à la Médecine ou à la Pharmacie, et qui sont beaucoup plus capables d'émotionner la foule que les faits et gestes — même épiques — d'un Hippocrate quelconque.

Logique avec cette esthétique, l'auteur s'est refusé à copier le premier modèle venu, fût-il agrémenté préalablement de la dose de sublime indispensable. Il a tenu à donner à ses figures les traits de médecins, de professeurs, d'étudiants, de savants et de gens du peuple qu'il a appelés devant son chevalet.

Besnard aura-t-il à rendre les trois âges de la vie : la Jeunesse, l'Age mûr, la Vieillesse, comme dans la merveilleuse décoration de la mairie du Ier arrondissement? Il procédera de la même manière; les attitudes de ses figures jetteront une hautaine et planante poésie sur ses compositions, mais ses personnages vivront dans des paysages simples et familiers, et participeront à l'existence des humbles que nous coudoyons chaque jour.

Le décorateur voudra-t-il peindre l'Époque préhistorique et l'Époque moderne? Ici, l'homme et la femme, aux silhouettes simiesques, seront abandonnés à eux-mêmes dans une nature farouche, désolée, menaçante, et ne s'occuperont qu'à se procurer bestialement la nourriture. Là, sur

une terrasse d'où l'on aperçoit un port fourmillant de mâts, des cheminées d'usines crachant la fumée, des grues enlevant des marchandises jetées par un train qui s'éloigne à toute vapeur, un paquebot s'apprêtant à lever l'ancre, un ballon planant dans l'air — réunion orgueilleuse et superbe des conquêtes de la civilisation — un enfant, sous l'œil paternel, feuillettera un livre dans l'espoir d'arracher un nouveau secret à la science, et la domestique, dans une pièce voisine, vaquera aux soins du ménage, non loin de la mère et des filles, noyées dans un nimbe lumineux de grâce et de charme.

Que nous sommes loin de la défroque classique!

Cet amour du vrai, l'artiste le conserve dans ses portraits, ses études, ses paysages, ses tableaux de genre, ses moindres croquis, amour mêlé d'une originalité captivante et d'une recherche fureteuse, presque fiévreuse, où l'on retrouve l'indépendant et l'irrégulier aussi bien que le psychologue et le poète.

Sa passion instinctive pour la vérité le pousse, par exemple, à répudier l'étrange habitude qu'ont les portraitistes de représenter une femme en toilette de bal sous le jour faux et dur de l'atelier. Il entend peindre ses modèles en pleine lumière, inondés de clarté sous le ruissellement des lustres, palpitantes dans l'atmosphère d'une fête, surexcitées par ce milieu factice et troublant qui a d'intimes ressemblances avec le théâtre, et sous l'influence duquel les êtres se modifient — même physiquement — d'une si étrange façon.

Besnard a tenté l'application de cette intelligente théorie dans le portrait de madame George Duruy et surtout dans celui de madame Roger-Jourdain, la femme de mon sympathique homonyme. Cette toile, qui a eu la bonne fortune d'exciter l'hydrophobie de presque toute la critique prétendue artistique, rend, avec un charme suprême, l'élégante féminité d'une Parisienne. On respire le parfum, on entend le bruissement de la toilette froufroutante; dans un coquet envolement d'oiseau, la mondaine glisse sur le tapis, comme transfigurée et idéalisée. D'un côté, elle est baignée par la flamme chaude des girandoles du salon qu'elle quitte, de l'autre, elle est dou-



cement caressée par le bleuâtre reflet d'un jour tombant qui se meurt dans la vérandah, traversée en courant par la gracieuse apparition. Vision fugitive, effet bien rapide, mais combien poétiques et délicats!

Esprit chercheur toujours assoiffé de nouveau, Besnard s'est attaqué à l'aquarelle, au pastel et à la gravure. Dans ces diverses manifestations, il a apporté la même préoccupation de la couleur, du style, du caractère, la même personnalité, la même indépendance, le même respect pour son art. Crevant les vieux moules, ses aquarelles ont agrandi le cadre un peu mièvre dans lequel s'étaient cantonnés de spirituels vignettistes et d'aimables conteurs. Elles s'imposent aussi bien par la maîtrise de la conception que par la franchise de l'exécution. L'artiste lave à pleine eau, méprisant les petites ficelles et les gros moyens si fort à la mode chez les spécialistes ; il modèle par masse, dans la forme, à larges touches plates, n'essayant jamais de tourner les difficultés qu'il attaque de front et sans tâtonnements.

Ses rares illustrations sont un véritable et fin ragoût littéraire; tout en exprimant l'essence même du livre, elles conservent l'allure et l'élévation des œuvres d'art les plus pures. Elles sont signées de la griffe d'un maître, aussi bien que ses eaux-fortes qui peuvent supporter le voisinage de nos plus illustres graveurs. Sans leçons, sans conseils, presque au hasard, l'artiste est arrivé à produire des planches d'une beauté incomparable dont quelques-unes mériteraient une place d'honneur dans les collections d'amateurs.

Comme ses théories, ses procédés techniques sont d'ailleurs à lui et bien à lui.

Ainsi, pour ses tableaux, Besnard commence par exécuter — d'après le modèle vivant — des croquis qu'il multiplie jusqu'à ce qu'il trouve l'attitude traduisant logiquement le mouvement passionnel ou la caractéristique spéciale du personnage à représenter. La pose une fois arrêtée, il dessine une étude très serrée dont il fait un décalque qui est transporté sur la toile. Il se met ensuite à peindre en grisaille, modelant et poussant avec une extraordinaire conscience, mais d'après son étude et sans

la nature qui n'est rappelée qu'à la fin, lorsqu'il faut ajouter quelques accents, atténuer certaines violences, prendre l'essence même de la vie. L'artiste revient alors avec des glacis, avec une sorte de large aquarelle à l'huile qui n'empâte pas la forme, enveloppe les contours, adoucit la dureté des silhouettes et donne à la peinture une finesse et une harmonie exceptionnelles.

On ne possède pas le talent de Besnard sans avoir des ennemis. La sympathie générale est un luxe que la médiocrité seule peut se permettre. Or, j'ai parfois entendu prétendre que l'originalité de mon ami n'était au fond qu'une bizarrerie voulue, longuement préméditée, péniblement acquise et dont il ne fallait faire aucun cas.

Un tel jugement ne se tient pas debout lorsqu'on connaît l'homme sur lequel il est porté.

Mes relations d'enfance avec le portraitiste de madame de Bonnières me permettent de répondre en pleine connaissance de cause à cette attaque perfide. Eh! bien, je l'affirme, l'originalité est l'essence même de la nature de Besnard. L'observateur le plus profond serait désorienté devant cet être étrange, dont certains goûts hurlent de se voir accouplés, dont certaines tendances ne présentent aucune corrélation rationnelle, dont certaines sympathies sont d'une inconséquence désolante. Ses irrégularités de caractère ont quelquefois effaré ses amis, et, parmi eux, j'en connais qui hésitent encore à le comprendre. Et cependant, peu d'hommes sont plus obligeants, plus serviables, plus agréables. Son crayon et ses pinceaux sont constamment à la disposition de ses camarades, et ceux qui ont été solliciter de lui un service n'ont jamais trouvé porte close. Il dépense son talent sans compter, avec une prodigalité insouciante, manifestant une étrange indifférence pour le travail terminé, ne s'intéressant qu'à l'œuvre entreprise. Dernièrement, il s'est aperçu qu'une toile importante de lui — roulée et abandonnée sans soin dans un réduit humide — était totalement perdue. Cet accident aurait désespéré n'importe quel auteur; il ne lui causa pas la plus légère émotion.

Ses délicates qualités forceraient la bienveillance si son originalité (ce

mot vient constamment sous ma plume en parlant de Besnard) n'éveillait la méfiance, l'étonnement, l'agacement, une indéfinissable aigreur. Ses toilettes à la mode anglaise ont le don d'irriter les gens qui attachent — bien puérilement, il me semble — de l'importance à la mise d'un homme.

Niaiseries que tout cela, et niaiseries extrêmement injustes, car rien dans la conduite de l'artiste ne peut exciter la venimeuse jalousie de ses confrères. Il est peu encombrant, peu remuant, peu bruyant; il sort rarement, et, dans son petit hôtel de la rue Guillaume Tell, il vit d'une façon presque sédentaire entre sa femme et ses enfants qu'il adore comme le premier épicier venu.

J'ai connu Albert aimant le monde avec passion, c'est-à-dire aimant les sensations qu'il procure, le commerce avec les gens célèbres, le contact avec les femmes élégantes, la variété et le changement kaléidoscopique d'un salon. Joli garçon, particulièrement comme il faut, causeur agréable, esprit brillant d'une causticité froide, inattendue, pince-sans-rire plein d'humour, Besnard eut beaucoup de succès dans le monde et l'on aime d'instinct qui vous aime. Aujourd'hui — soit satiété, soit lassitude, soit caprice — il accepte peu d'invitations et se renferme dans un cercle restreint d'intimes, fuyant les nouvelles relations et se dérobant aux sollicitations dont il est depuis quelque temps surtout l'objet.

Son rêve serait de vivre dans une maison dont les portes sans serrures s'ouvriraient silencieusement. Les couverts et les assiettes seraient en bois. Des tapis moelleux étoufferaient le bruit des pas; des tentures épaisses arrêteraient les sons extérieurs. Le service serait fait par des femmes blondes, muettes et vêtues d'étoffes roses. Les ordres seraient donnés par signes, et puis de la lumière, de la lumière partout, entrant à flot par d'immenses verrières sans rideaux, inondant les pièces de sa joyeuse fanfare, faisant vibrer les murs recouverts de tentures aux tons clairs, chassant l'ombre, combattant les tristesses des brumes hivernales, jetant sur les êtres et les choses une vivifiante gaieté. Toute la vie passée ainsi dans un reposant silence, dans une lumineuse clarté, enveloppée voluptueusement par les calmes tiédeurs du foyer, loin du vacarme

de la rue qu'on oublie, qu'on ignore, toute à l'Art qui vous berce et vous enivre de ses hypnotisantes hallucinations.

Un rêve qui fera sourire à l'époque où nous comptons, parmi les faiseurs de tableaux, tant d'exécutants étincelants, tant de manouvriers merveilleux, tant de virtuoses impeccables, tant de fabricants géniaux, mais, hélas! si peu d'artistes, dans le véritable et unique sens du mot. Oui, un rêve qu'aurait pu avoir le héros de *A Rebours.* Sur bien des points, en effet, je constate entre Besnard et le « des Esseintes » d'Huysmans une inconsciente et mystérieuse ressemblance, entre l'être vivant et l'être imaginaire, une curieuse et typique confraternité cérébrale. C'est un des Esseintes plus sain, moins névrosé, moins acerbe, moins contourné, moins rétif contre le train-train vulgaire de l'existence, plus vivant en un mot, mais c'est une nature aussi affinée, aussi artiste et presque aussi bizarre.

Et voilà pourquoi M. Prudhomme déteste Besnard et ne lit pas *A Rebours.*

FRANTZ JOURDAIN.





ZORAH

CONTE ÉGYPTIEN

Zorah était bien peu de chose dans ce monde. Rien qu'une petite servante chez sir A.-B.-Réginald Headley. Elle aidait à la cuisine la grosse négresse Éminah, et c'était elle qui portait le panier en fibres de palmier, le souple *zembil,* quand on allait aux provisions chaque matin. Avec cela, si frêle et si menue, que lorsque le zembil s'emplissait de légumes aux feuilles débordantes, de poissons aux reflets métalliques et de beaux carrés de viande, on ne voyait plus du corps de la fillette que deux petits pieds de forme exquise et bottés de poussière, tout le reste étant courbé, tassé, caché.

Elle était d'âge à se marier : elle avait dix ans. Sa mère et son père, fellahs de Ghizéh, presque aveugles, comme tant de malheureux égyptiens, mendiaient sur la route des Pyramides. Ils auraient voulu la garder avec eux, car, d'aspect maladif, sous ses loques, elle attendrissait les passants. Mais lasse d'être exploitée (on ne lui laissait pas un *para* de la recette), elle avait résolu d'aller travailler chez des Européens du Caire. Un jour donc, elle s'était

rendue au marché de l'*Esbékiéh,* parmi les domestiques à louer. C'est là qu'Éminah l'avait engagée, lui promettant cinq sous par semaine, la nourriture et une de ces longues blouses bleues qu'on nomme *galabieh.*

Le service, d'abord, lui parut lourd. Mais le bien-être la fortifia. Sans perdre leur charme de gracilité, ses membres s'arrondirent; sa peau couleur tabac se tendit, se lustra, et ses yeux énormes n'eurent plus les regards craintifs et sauvages d'autrefois.

Même, elle devint coquette. Elle se coiffait avec soin; elle faisait trente nattes de ses cheveux noirs, et elle y suspendait de petites piastres d'argent. Elle allait jusqu'à rougir les ongles de ses mains et de ses pieds avec du *henné,* évitait les déchirures à sa galabieh, n'oubliait jamais de mettre ses voiles pour sortir, sa *milahiéh* bleu clair qui l'enveloppait toute, son *bourqho* bleu sombre qui lui couvrait le bas du visage. Elle ne désirait plus que des bracelets en or tordu pour ses chevilles et ses bras. Sa vanité de femme qui s'éveillait aurait pu alors être pleinement satisfaite.

Car déjà elle était bien gentille la petite fellah.

Mais qui pensait à elle autrement que pour lui commander quelque ouvrage et la brutaliser ?

Le valet de chambre, le portier, le cocher, tous trois *Barbarins,* nègres musulmans de la Haute-Égypte, ne voyaient en elle qu'un être faible à qui ils pouvaient rendre les coups de poing que leur donnait sir Réginald.

C'était un fort beau garçon, — vingt-cinq ans à peine, — ce Réginald, avec sa moustache longue, aux tons fauves et comme brûlés, ombrageant une grande bouche fraîche; avec ses yeux de couleur changeante, tour à tour bleus, verts, gris, froids à glacer ou d'une bonté souriante ; avec sa haute et puissante stature, avec ses membres souples et bien musclés de gymnaste que dessinaient des vêtements de coupe anglaise collant comme du caoutchouc. Envoyé en 1875, auprès du gouvernement égyptien, par le gouvernement britannique pour contrôler l'application des lois contre la traite au Soudan, il avait loué une villa charmante, de style italien, dans le quartier tout neuf d'*Ismaïliéh.*

Les branches flexibles et les lianes ascendantes d'une splendide flore cosmopolite caressaient les murs roses de cette villa. C'étaient des acacias

farnèses à plumets jaunes, des mimosas aux pompons canari, et des jasmins étoilés d'or s'aidant, pour grimper haut, du lierre et des *dolies-lablabs* dont les larges feuilles vernies rejoignaient en bosquets lourds des dattiers élégants. Les lauriers-roses, les dahlias multicolores longeaient les allées, formaient des massifs avec les balsamines et les chrysanthèmes ; et de grands lataniers, et des cactus bizarres, s'unissaient, s'embrouillaient, se disputaient la place sous un vieux sycomore bénisseur.

Beau comme l'*arbre de la Vierge,* qui, près du Caire, suivant une légende, abrita la sainte Famille, ce sycomore, la merveille du jardin, en couvrait tout un angle du lacis toujours vert de ses branches vigoureuses. Et bien qu'il fût plusieurs fois centenaire, il produisait encore, par grappes, ces figues jaunâtres et fades, mais nourrissantes, qui poussent à même l'écorce.

Les fenêtres de la chambre qu'occupait Réginald avaient la vue bornée par cet arbre magnifique. Cependant il n'avait pas voulu le faire élaguer. Il en aimait l'ombre et le gazouillis de la population ailée qui s'y cachait.

Le jardin, peu étendu, ouvrait sa grille sur une large avenue plantée d'acacias et bordée par des villas et des palais de banquiers juifs et grecs.

Quant à la maison, elle avait été meublée à l'aide d'un bric-à-brac japonais, hindou, turc, arabe, soudanais, acquis patiemment par Réginald dans les bazars du *Kamsawi* et du *Khan-Khaliléh ;* car il avait fouillé ces vieux quartiers caïrotes où se trouvent accumulés, dans les étroites boutiques des rues couvertes, dans les cours profondément cachées, dans les masures grouillantes au pied des mosquées sarrasines, les trésors artistiques de tout l'Orient des *Mille et Une Nuits !*

*
* *

Un jour Réginald aperçut Zorah.

Depuis six mois qu'elle était chez lui, il ne l'avait pas encore remarquée. Et non parce que, servante très humble, elle disparaissait presque dans le nombreux domestique, mais parce que, sans être noire, elle n'était pas de race blanche. Car lui, qui avait l'âme bonne et l'esprit assez large ; lui qui se considérait moins comme un fonctionnaire que comme une sorte de

missionnaire civil en terre africaine, il méprisait les nègres et les fellahs qui fourmillent sur la Basse-Égypte.

Autrefois et de loin, il avait étendu jusqu'à eux la grande pitié fraternelle qu'il accordait à tous les opprimés. Sans doute il savait bien ce que des siècles de servitude, de misère et d'ignorance avaient pu faire de ces remueurs de limon torturés par les percepteurs arabes, de ce peuple des villes mené à coups de bâton, de ces noirs dépaysés, assimilés à des animaux, mais il se persuadait que leur régénération n'était pas impossible. Au point qu'il résolut d'y travailler en acceptant son poste de protecteur des nègres du Soudan. Seulement il y avait en lui, avec un philanthrope sincère, un de ces aristocrates que tout prédispose à souffrir au contact grossier des êtres mêmes qu'ils rêvent de secourir et de civiliser.

C'est donc l'aristocrate qui l'emporta sur le philanthrope, quand, au milieu des fellahs et des nègres, Réginald dut subir et à chaque heure, à chaque pas, jusque dans sa maison, leur paresse malpropre, leur fourberie sans motif, leur ingratitude et leur lâcheté.

Il fut tellement et si souvent froissé, qu'il arriva bientôt à penser ce que pensent la plupart des Européens vivant là-bas ; trouvant, lui aussi, le mal si grand et si profond que d'espérer le guérir, c'était une chimère.

Il réserva, dès lors, toute son activité pour l'immense population noire des régions lointaines, avec cette conviction que la barbarie complète offre un terrain plus sûr au civilisateur et qu'on y peut semer avec quelque profit. D'ailleurs, et sans parler de ses idées personnelles, c'était son devoir, au moins, de combattre l'esclavage, et il y mit un dévouement religieux. Infatigablement il rappelait ses promesses au Khédive, et peu lui importait de s'attirer la haine tantôt d'un pacha, tantôt d'un ministre ou d'un Européen puissant en révélant leurs trafics honteux avec des marchands d'esclaves ou des rois nègres.

. . . .

Il fallut une pluie de rayons de soleil tombant au travers d'un jasmin touffu sur la petite fellahrine pour que Réginald s'avisât de la regarder.

Et vraiment il ne s'y arrêta que parce qu'elle formait le centre d'un gracieux tableau.

Des armes syriennes très vieilles, qu'elle nettoyait, et dont plusieurs déjà brillaient joyeusement, s'amoncelaient autour de Zorah, lui renvoyant en aveuglantes flèches de lumière l'ensoleillement de leurs bosselages clair-fourbis. Elle appuyait au mur une rondache du temps des croisades qu'elle venait de dérouiller et d'huiler; on aurait pu croire que la rondache se reflétait sur son visage, les deux ayant les mêmes tons de bronze poli.

L'œil du jeune homme fut agréablement flatté...

Réginald peignait à ses moments perdus. Il eut le désir de reproduire le sujet qui si naturellement s'offrait à lui. Tout de suite il fit apporter son attirail de peintre et commença l'esquisse. En travaillant, il essaya de causer. Il ne savait pas d'arabe, elle ne savait pas un mot d'anglais; mais le français leur permit de s'entendre, car il le parlait bien, et Zorah, de son côté, le parlait à sa manière, s'étant fait, comme la plupart de ses compatriotes du Caire ou des environs, dans ses rapports de tous les jours avec des domestiques et des marchands français, une sorte de charabia assez intelligible, que des gestes très expressifs, des gestes de petit singe, achevaient d'éclaircir.

Elle n'avait pas grand'chose à dire sur elle, sur sa famille, mais elle amusa beaucoup M. Headley par ses inquiétudes et ses curiosités *à cause* de ce qu'il pouvait bien faire sur ce carré de toile qu'elle voyait à l'envers et dont elle avait peur.

La joie de l'enfant fut immense quand elle se reconnut dans l'ébauche, quoiqu'il n'y eût encore que quelques indications. Elle aurait voulu l'exprimer, cette joie, à la façon bruyante et caressante des fils des terres chaudes, baiser les pieds, les mains, les vêtements de Réginald, crier tous les mots de gratitude enthousiaste et d'admiration naïve qui se bousculaient dans son petit cerveau de sensitive méridionale. Elle n'osa rien devant l'indifférente froideur de Réginald. De gros soupirs manifestèrent seuls son émotion.

Lui, qui la comprenait, crut de sa dignité de n'en laisser rien paraître. Il ne fallait pas que cette négrillonne, presque une esclave, s'aperçût qu'il y avait quelque chose de commun entre lui et elle, qu'il la trouvait charmante et qu'elle l'intéressait déjà. En outre, il pensait qu'un mot de lui, qui ne serait pas dur ou froid, amènerait de la part d'une enfant aussi « nature » des hardiesses, un débordement de familiarités pénibles ensuite à réprimer.

S'étant levé, d'un signe il la congédia, et porta lui-même son croquis au fumoir qui lui servait aussi d'atelier. Elle, avec l'étonnement triste d'un chien à qui son maître défend de le suivre, regarda s'éloigner et rentrer Réginald, puis, très intriguée par toutes les choses nouvelles de cette journée, l'œil fixe, elle s'en alla où l'appelait Éminah.

A partir de ce jour, toutes les matinées se passèrent sous le jasmin. Zorah reprenait la pose au milieu des armes qu'on n'avait pas dérangées ; M. Headley s'asseyait sur un pliant en face de son chevalet : le travail venait bien. Maintenant le modèle égayait les séances en chantant, avec la voix nasillarde et monotone des Arabes, ces chansons d'une mélodie si simple et pourtant si difficile à noter, plaintes de l'amour le plus extravagant ou plaisanteries égrillardes. La petite chanteuse semblait à peine comprendre et Réginald ne la comprenait pas du tout. Seulement il trouvait à cette espèce de bourdonnement un très particulier attrait qui doublait le plaisir qu'il avait à peindre, tandis qu'il suffisait à la fillette de voir Réginald, de rester près de lui, d'être

quelquefois regardée par lui, pour se sentir pleinement heureuse. Ils avaient pris l'habitude l'un de l'autre. Sans qu'ils y songeassent, un courant sympathique s'était établi entre eux deux, et si le peintre ne se pressait pas d'achever son tableau, Zorah se plaisait à oublier qu'elle ne serait bientôt plus son modèle.

Le couronnement pour elle de ces heures exquises, c'était la contemplation de ce tableau qui la représentait bien plus jolie et bien mieux vêtue qu'elle ne l'était réellement. Réginald lui permettait de temps en temps de venir regarder par-dessus ses larges épaules ce qu'il avait fait. Il s'amusait beaucoup intérieurement de ses exclamations contenues, pendant que, les nerfs surexcités par le bonheur, les mains crispées, elle piétinait sur place.

Les nuits, la petite rêvait des joies de la veille ou du lendemain, ou bien attendait dans une insomnie fébrile la moindre clarté lilas du matin pour courir au fumoir se *mirer* et s'admirer encore dans l'œuvre de son maître, tout à l'aise.

Même une nuit, cette œuvre étant déjà très avancée, Zorah ne put résister au désir affolant de la revoir sans attendre le jour. Il lui fut impossible de se procurer une lumière. A tâtons, elle se rendit auprès du tableau. Là, n'y voyant pas davantage, mais remuée jusqu'au fond des entrailles par le besoin impérieux de se mettre d'une manière quelconque en communication avec ce qu'elle savait être son image, amoureusement elle la caressa, promenant ses doigts en tous sens sur la surface huileuse et pâteuse.

Mais à l'aube, quand elle se retrouva devant la toile, quel désespoir et quelle épouvante ! Elle avait tout brouillé : à peine si dans le gâchis quelques lignes se reconnaissaient encore... Éperdue, elle courut se cacher dans une barrique vide du cellier, d'où elle put entendre les appels furieux de Réginald, lorsque celui-ci, promptement averti, eut constaté le désastre. Sa disparition même l'avait trahie. Cherchée par tous les domestiques que ravissait l'idée que cette privilégiée allait être battue, elle fut amenée bientôt devant M. Headley, qui, frémissant de colère, la saisit par un bras, et, l'accablant d'imprécations, voulut à toute force lui faire avouer pourquoi elle avait commis une telle infamie. L'enfant, terrorisée, resta longtemps sans pouvoir répondre. Enfin elle parvint à dire : « Je ne pensais pas *faire du mal...* » Mais une sorte de

pudeur l'empêcha de confesser l'ardeur du désir qui l'avait poussée à *toucher* son portrait.

Réginald, après s'être retenu de crever le tableau, chassa tout le monde d'autour de lui, s'enferma dans le fumoir, où, peu à peu, il se calma; il remarqua même que les dégâts n'étaient pas irrémédiables et qu'il aurait tort d'abandonner un travail auquel il s'était tant intéressé.

« Ce sera pour *elle,* se dit-il, avec un mouvement de tête vers le nord. »

Zorah fut rappelée, reprit la pose dans le jardin et sécha ses larmes.

Mais sa poitrine restait houleuse, et les sanglots lui montèrent à la gorge durant plusieurs heures, sans qu'il fût possible de savoir si c'était du regret d'avoir abîmé ce qu'elle admirait tant ou d'avoir provoqué la terrible colère de Réginald.

Dès lors elle devint grave, mélancolique et craintive comme une gazelle qu'un rien effarouche. Elle tremblait et fermait les yeux quand le peintre lui adressait la parole, et sa peau frissonnait s'il lui prenait, de ses longs doigts blancs, la tête ou les épaules pour l'aider à se bien placer.

Quelque chose d'indéfinissable se passait en elle. Elle avait craint d'abord d'être mise à la porte et que ce fût fini de tout ce qui avait fait son bonheur; puis, ce bonheur lui ayant été rendu, elle ne s'était plus trouvée heureuse.

On eût dit que Réginald avait oublié le méfait involontaire de son modèle, et s'il ne parlait pas plus qu'autrefois, sa voix malgré lui était plus douce; pourtant Zorah se sentait mécontente et comme un poids dans le cœur. Elle ne savait plus ce qu'elle voulait, c'était l'inconnu et l'innommable qui la tourmentait.

Mais Réginald, d'abord étonné, ne tardait pas à lire dans l'âme de cette enfant candidement précoce. Ennuyé de sa découverte, il se refusait à y croire. Quand il s'était dit : « Elle m'aime évidemment, il s'écriait : Bah! quelle sottise!... Cette petite est malade ou lasse de poser, voilà tout... Finissons vite et qu'elle retourne à l'office. »

Sa conviction n'en demeurait pas moins que Zorah l'aimait. Et cette pensée le flattait sans qu'il se l'avouât. Aussi n'avançait-il qu'assez lentement, se persuadant toujours, de la meilleure foi du monde, que son travail laissait

à désirer. Mais peu à peu il reconnut que l'amour de Zorah grandissait, et il jugea qu'il ne suffirait plus de la renvoyer auprès d'Eminah pour lui rendre la paix qu'elle avait perdue. Il y avait plus et mieux à faire, mais quoi?

Certainement, — il se le disait bien, — ses amis de la colonie anglaise se moqueraient de lui s'ils apprenaient qu'il se préoccupait des sentiments vagues d'un petit être instinctif. Puis, ils lui conseilleraient, comme une chose toute simple, soit de n'y prêter aucune attention, soit de congédier l'enfant avec quelques guinées. Mais il lui répugnait de causer à cette enfant qu'il sentait supérieure aux petites fellahrines, un chagrin, profond peut-être; d'ailleurs, il se reprochait de n'avoir pas songé que la femme apparaît, sous ces chaudes latitudes, dès l'âge de neuf ou dix ans; et qu'une fillette arabe devait le trouver très beau, et qu'elle *devait* l'aimer, puisqu'elle ne voyait que lui. Cependant il comprenait que si, déjà, il était coupable, il le serait davantage en la gardant chez lui. Il imagina donc une sorte de compromis : il s'emploierait à la marier avec quelque paysan honnête et laborieux (car il ne croyait plus maintenant que tous les fellahs fussent des brutes); il la doterait... et presque riche, aimée... elle se consolerait vite... Mais cette idée qui tout d'abord l'avait ravi, voilà qu'elle le gênait, qu'elle l'irritait, l'attristait presque.

Il aimait donc Zorah? Non. Pourtant il ne lui cherchait pas le mari qu'il s'était fait le serment de lui présenter bientôt. Et même il éprouvait contre cet homme qu'il ne connaissait pas, mais qui la lui enlèverait, une jalousie dont il était honteux. Il en était honteux, car des pensées mauvaises l'assaillaient alors : Zorah, pour lui, devenait une femme, et des tentations basses lui montaient au cerveau. Il les chassa. Très fier de cette victoire, il put se croire très fort, et sous le prétexte que l'humble créature cesserait avant peu de lui appartenir, il se fit plus aimable, plus causeur avec elle... Il lui arriva même — les séances, en effet, continuaient toujours — de s'attarder, comme dans un rêve, à caresser les cheveux et les bras de son modèle, en la replaçant au milieu des armes syriennes pour la pose.

Un jour, sous ces caresses, au moins imprudentes, Zorah s'évanouit. Le peintre et le modèle, dans l'ombre brune du jasmin, avaient oublié l'heure.

Il était près de midi. Les rayons d'un soleil de juin tombaient d'aplomb sur le Caire, mettaient l'air et le sol en feu, et les plantes aux penchements languides faisaient, dans le jardin où ne voltigeait pas un souffle, une atmosphère de parfums capiteux.

Réginald, qui en subissait l'amollissante influence, fut brusquement tiré de son engourdissement par la chute de Zorah.

Il eut l'intuition qu'il y avait là de sa faute, et tout de suite il perdit la tête en voyant la rigidité et la pâleur grise de l'enfant qu'il crut morte.

« Qu'ai-je fait ? criait-il en la relevant, qu'ai-je fait ?... Zorah ! tu ne m'entends plus ?... Ma petite Zorah !... »

Comme elle restait inerte, il s'agenouilla auprès d'elle ; et, la soutenant de sa main droite, il appuya son oreille sur une poitrine naissante et ferme, que recouvrait seule la toile bleue de la galabieh... Le cœur battait.

Il ne s'agissait donc que d'une syncope amenée par les chaudes émanations du jardin et par les émotions trop vives de la nerveuse fillette.

Quelque peu rassuré, mais trop ému encore pour lui donner les soins nécessaires, Réginald appela les domestiques. Aucun ne vint, car tous musaient en ville, chacun de son côté. Alors il pensa que la fraîcheur de la salle à manger ranimerait Zorah. Et, avec mille précautions maladroites, craignant, à chaque mouvement, de la blesser, il l'emporta dans la maison.

Il se disait, presque malgré lui : « Qu'elle est légère et charmante ! C'est très agréable de la porter... » Il lui trouvait la bouche jolie, les dents brillantes... Elle sentait bon les aromates...

L'ayant douillettement étendue sur un divan, il observa que les joues étaient moins pâles ; les yeux restaient fermés, les membres immobiles, mais les lèvres remuaient, annonçant le retour de la vie.

Le corps moulé par sa mince robe, la peau de son visage, de son cou, de ses petits pieds nus, mordorée par l'étrange lumière que laissaient passer d'épais stores japonais, Zorah semblait dormir. Et lui, qui la contemplait, lui qui, maintenant, n'avait plus d'inquiétude, il se rappelait que cette mignonne créature l'avait aimé tout de suite ; qu'il n'aurait eu, pour la posséder, qu'à se le permettre ; qu'à certaines heures déjà, debout devant



lui... la gorge haletante, le regard fixe, humide et traversé d'éclairs, elle l'avait troublé; mais que, jamais, aussi troublante il ne l'avait vue qu'en cette défaillance où elle semblait s'offrir. Une ivresse le prenait; un désir fou de poser sa bouche sur cette bouche entr'ouverte, d'étreindre ce corps... lorsque, soudain, on marcha dans la pièce voisine : un domestique, sûrement, qui rentrait. Réginald fut comme délivré. Il eut la sensation d'un allégement; une joie pareille à celle qu'on éprouve au sortir d'un cauchemar où l'on s'est figuré qu'on allait commettre une action odieuse.

Mais sa joie se changea aussitôt en fureur contre ses gens qui, paresseux et bavards, n'avaient pas été là quand il avait eu besoin d'eux. Aussi, dès que le Barbarin qu'il entendait marcher ouvrit la porte, il se jeta sur lui et se mit à le boxer énergiquement, heureux de détendre sur le dos du pauvre diable ses nerfs surexcités. Le Barbarin tâchait de se disculper d'une voix aiguë et glapissante, mais il recevait les coups avec cette insensibilité comique du nègre qui lasse les bras européens et prouve l'inanité de la correction.

Cependant Zorah ouvrait les yeux, dans un réveil hâté par le tapage que faisaient les deux hommes. Elle restait ahurie, ne comprenait rien à ce qui se passait autour d'elle et, prise de peur tout à coup, elle sauta lestement à terre et se glissa vite hors de la salle à manger.

Réginald enfin rassis, les mains meurtries, aperçut une lettre que son domestique lui avait apportée. Au timbre de Dublin, à la grande écriture anglaise, il reconnut qu'elle était de sa sœur. Il rougit violemment et quatre à quatre monta dans sa chambre. Une pudeur, au souvenir de la jeune Irlandaise qui lui écrivait, l'avait empêché de donner un regard au divan où il supposait que Zorah était encore couchée.

Dans la lettre, triste et tendre, sa sœur lui disait qu'elle était bien malheureuse loin de lui et que, puisqu'ils n'avaient plus ni père ni mère, le plus sage serait qu'ils vécussent ensemble désormais. Elle demandait donc à venir en Égypte.

Réginald ne pouvait plus hésiter. Deux raisons puissantes l'obligeaient à remplir avec promptitude les engagements qu'il avait pris envers lui-même concernant Zorah : la crainte que la scène de tout à l'heure ne se renouvelât,

et la prochaine arrivée d'une jeune fille qu'il vénérait autant qu'il la chérissait.

Mais il n'avait plus confiance en lui...

« J'irai moi-même chercher Lucy, s'écria-t-il, et les choses s'arrangeront pendant mon absence... »

***

Douze jours après, il débarquait à Dublin.

Au moment de partir, il avait chargé un Italien de ses amis, le commandeur Forière, de porter six cents *thalaris* (environ trois mille francs) aux parents de Zorah. Ils s'achèteraient avec cela une maison en brique cuite, un coin de terrain fertile, une bufflesse bonne laitière, des pigeons et des poules dont la vente au marché du Caire les aiderait à vivre ; enfin, ils reprendraient leur fille qu'ils devraient s'engager à ne point maltraiter, en attendant que par l'assistance du *Cheik-el-beled* de Ghizéh et grâce à une dot de cent guinées, elle pût se marier convenablement.

Bien entendu, en acceptant la mission, l'Italien avait donné toutes les paroles que Réginald lui avait demandées. Au fond, il le trouvait fort ridicule et s'était bien promis de mener rondement « l'affaire ».

En effet, dès que Réginald eut pris le train pour Alexandrie, le *commendatore* alla à Ghizéh, remit trois mille francs au père et à la mère, leur fit part en quelques mots des intentions de leur bienfaiteur, et les laissa, pour ne plus jamais s'inquiéter d'eux. Restés seuls, l'homme et la femme se regardèrent stupéfaits : *El Nousrâni magnoun* (le chrétien est fou), s'écrièrent-ils. Puis, poussés par un même instinct, ils coururent enfouir pour toujours la fortune imprévue qui devait, selon Réginald, assurer leur bonheur. Ne fallait-il pas cacher au fisc qu'ils étaient riches, s'ils voulaient le demeurer longtemps et, au besoin même, pouvoir nier au Nousrâni qu'ils eussent reçu de l'argent de lui si, moins fou, il s'en venait le leur redemander?

Après l'enfouissement de leurs *felouss,* ils reprirent, sous les sycomores des chemins, la vie de misère et d'insouci qui leur suffisait...

Forière fut aussi expéditif avec Zorah qu'il l'avait été à Ghizéh. Il lui donna les cent guinées, en lui disant, gouailleur, que Réginald qui l'avait

« assez vue » voulait qu'elle se mariât au plus vite là-bas, de l'autre côté du Nil, et ne reparût jamais dans la villa.

Zorah, saisie, croyait mal entendre. Un sourire nerveux, grimaçant, où toutes ses dents brillaient, lui donnait l'air stupide. Ses yeux seuls remuaient, anxieusement interrogateurs...

Elle ne comprit un peu qu'une fois qu'on l'eût jetée comme un paquet sur le trottoir. On la séparait de Réginald, elle ne verrait plus Réginald!... Elle eut alors une crise. Elle se roula à terre, elle hurla, elle mordit le sable, déchirant ses vêtements, s'arrachant les cheveux, terrible. S'étant relevée, elle bondit vers la grille; elle essaya de l'ouvrir, de l'ébranler, appelant d'une voix déchirante Réginald, Eminah, tout le monde.

Le *boab* ou portier, au travers des barreaux de fer, l'exhortait à s'éloigner, à obéir au « monsieur ». Mais elle n'écoutait pas, ne savait plus que crier et sauter sur la grille. L'Italien avait filé au grand galop de son cheval. Autour de l'enfant affolée, une trentaine d'Arabes et de Barbarins s'étaient attroupés. Chacun imaginait une histoire pour expliquer à son voisin ce qui venait de se passer; et tous gesticulaient, piaillaient, avec ce ton querelleur des Orientaux qui ont l'air quand ils causent d'être prêts à s'égorger.

Dans le désordre de ses mouvements, Zorah avait fait tomber des pièces d'or de sa poche. On s'en aperçut. Cela suffit pour qu'on l'accusât de vol. Un *zaptiéh* (espèce d'agent de police arabe), attiré par le vacarme, se décida à intervenir. Il supposa qu'il devait arrêter quelqu'un, et voyant l'enfant se débattre et perdre de l'argent, c'est l'enfant qu'il emmena. Suivi de la masse grossissante des curieux, il la traîna jusqu'à la *Zaptiéh,* la prison du quartier européen. L'argent trouvé sur Zorah prouva aux greffiers somnolents qu'elle était une voleuse; sa rage, ses résistances, et puis son hébétude, prouvèrent qu'elle était grise. On l'enferma sans plus d'information dans la cour où croupissaient des mendiants et des assassins, des ivrognes et des filles...

Mais, dans la nuit même, elle s'évadait.

* * *

Un mois plus tard, Forière traversait Ismaïlieh au hasard d'une de ses

promenades à cheval. Il ne fut pas peu surpris quand il crut reconnaître Zorah dans la chose sans nom, poussiéreuse, déguenillée qui s'était accroupie avec une pose de chacal à l'affût contre la grille du jardin de M. Headley.

C'est en vain que trois jours de suite il essaya de s'en approcher. Dès qu'elle le voyait elle s'enfuyait à toutes jambes. Il connaissait l'entêtement de bête inconsciente que les domestiques nègres et fellahs mettent à retourner devant la maison d'où on les a chassés, rappelés là par des souvenirs gourmands ou par quelque vague espérance... et de plus il avait deviné l'amour de Zorah ; aussi était-il fort ennuyé. Il prévoyait qu'à son retour Réginald retrouverait encore l'agaçante gamine devant chez lui, et qu'il supposerait que ses instructions n'avaient pas été bien remplies. Même, pourrait-il croire qu'elle avait reçu une seule piastre, du moment qu'elle prenait si bien l'apparence d'une pauvresse affamée ?

Éminah et le boab contèrent à l'Italien que depuis un mois Zorah ne quittait pas les abords de la villa, et que ni menaces, ni coups de *courbach* ne parvenaient à l'éloigner. Eux aussi, les domestiques, ils avaient peur que Réginald la retrouvât, parce que, sans doute, ému, il la reprendrait.

Le *commendatore* par amour-propre, les Barbarins par méchanceté, se liguèrent. A eux cinq ils viendraient bien à bout de cette petite gêneuse. Un jour donc, ils la laissèrent entrer dans la maison. Comme elle n'avait pas ajouté foi à tout ce qu'on lui avait dit du départ et des volontés de Réginald, comme elle croyait qu'on le cachait, qu'il était malade, elle courut dans toutes les pièces curieusement, haletante...

« *Fen rhavaghe ?* » (où est le Monsieur ?) criait-elle.

C'est l'Italien qu'elle rencontra. Prenant une voix terrible, une voix effroyablement retentissante, il lui lut une lettre censée de Réginald et qui ordonnait à la petite servante de s'éloigner pour toujours. Car, si elle ne tenait pas compte de cet ordre, des zaptiéhs la mèneraient dans un bagne de la Haute-Égypte où elle passerait sa vie entière. Les Barbarins firent semblant de lire la signature de Réginald, et la pauvre fille, cette fois-ci, n'eut plus de doute.

Elle crut qu'on lui écrasait le crâne, et son cœur devint gros, gros à

l'étouffer, pendant que sa gorge se contractait et ne lui permettait pas de prononcer une parole... Il n'y avait plus rien en cet instant qui pût encore l'émouvoir, plus rien qui pût augmenter la détresse de son âme... Une seule chose l'obsédait : Réginald, oui, Réginald lui-même la chassait!...

Elle ne sut pas qui l'avait mise au milieu de la rue. Machinalement elle partit, sans but.

Quelqu'un avait affirmé, la lettre lue, que le Maître la punissait pour ce qu'elle avait fait malignement au tableau, une nuit; mais elle ne comprit pas sur le moment cette phrase; c'en est l'écho que bien plus tard elle entendit au fond de son cerveau dolent.

« Oui, c'est cela, il m'a crue méchante. Pourquoi n'ai-je pas avoué alors? se disait-elle. Maintenant je ne puis plus rien faire. Il ne m'écouterait plus... Il m'est défendu de paraître sous ses yeux... S'il voulait me tuer, je reviendrais bien pour qu'il me tue... Mais il criera de loin qu'on m'emporte, et jamais plus je ne pourrai le voir... Allah! Allah! que je suis malheureuse!... »

. . . .

Elle marcha longtemps à l'aventure. Les jambes enfin lourdes, elle s'étendit, sans regarder où... C'était devant le palais khédivial, et le souverain allait en sortir. Des zaptiéhs la firent se relever à coups de pied. Soudainement précipitée hors de sa rêverie amère, Zorah vit les agents, et s'imaginant qu'ils allaient l'emmener au bagne de Fazogl, elle réveilla ses forces endormies pour fuir rapidement, et se perdit bientôt dans le lointain...

*
* *

Réginald revint quelque temps après. Il ramenait avec lui une grande jeune fille dont le costume de voyage en drap gris souris dessinait bien les formes élégamment robustes. Une toque en loutre, placée haut, laissait à découvert un large front nacré, sur lequel le soleil d'Orient posa un bon baiser, souhaitant ainsi la bienvenue à cette fille des soleils voilés.

C'était la sœur de Réginald. Charmante jeune fille sans réelle beauté, physionomie distinguée, sympathique, très gracieux type de l'Anglaise des hautes classes qui vit beaucoup sur le « continent », a du goût et la taille

souple. L'iris des yeux — peut-être un peu trop grands — rappelait des topazes brûlées posées sur un velours noir; les joues, dont les pommettes saillaient légèrement, semblaient rosées au pinceau; le nez se découpait finement, la bouche était petite, rouge, avec une faible moue, et les longs cheveux torsadés sur le dos faisaient penser par leur nuance à une coulée de bière brune.

Son installation s'effectua rapidement et de la manière la plus fantaisiste. Elle découvrit, en fouillant partout, le tableau inachevé représentant Zorah au milieu des vieilles armes. Elle s'extasia et s'indigna : comment son frère avait-il pu abandonner une œuvre aussi heureusement commencée? Où était le modèle qui avait posé cette fillette arabe? Elle, Lucy, s'amuserait à finir cela. Mais elle s'aperçut que Réginald rougissait, détournait d'elle ses regards embarrassés, hésitait à répondre. Elle eut le tact de parler d'autre chose, et de crainte de fâcher son frère, ne s'occupa plus ni du tableau, ni du modèle, bien que très intriguée par le mystère flairé.

Le jeune homme, en rentrant au Caire, avait été informé que Forière venait de partir pour de longues explorations. A qui donc pourrait-il s'adresser s'il voulait apprendre la situation de Zorah? Il y avait bien les domestiques qui savaient, — mais une sorte de honte le retenait de les interroger, — et confusément, comme dans le brouillard on voit les objets presque informes, il voyait tout au fond de lui renaître sa vague jalousie d'autrefois, et sentait qu'il n'aurait aucun plaisir à constater la trop prompte obéissance de la fillette à ses ordres. Zorah mariée, aimant quelque affreux noiraud, cela était normal et lui paraîtrait pourtant une dérogeance, cela le blesserait. A quoi bon alors chercher à se renseigner?...

Une fois quittes envers leurs compatriotes pour les visites et les présentations, le frère et la sœur se mirent à parcourir le pays.

*
* *

C'était au soleil levant qu'ils partaient de préférence, sur de vigoureux petits ânes égyptiens. Cette heure-là donne aux choses des couleurs si jolies, d'une finesse de ton si exquise! Passant par les antiques carrières de granit



du Mokattam, derrière la citadelle, après avoir traversé des quartiers en ruines, une ville de décombres, une nécropole abandonnée, s'être imprégné de mélancolie parmi ces grisailles funèbres, ils arrivaient sur le haut plateau de la longue montagne aride, et s'enivraient alors de la triomphale renaissance d'une nature admirable, du déroulement féerique d'un paysage grandiose...

Sous un voile de buée légère, le Caire étalait à leurs pieds ses dômes et ses minarets innombrables aux contours encore incertains, ses maisons plates, ses jardins à fouillis sombres. Puis, c'étaient les faubourgs populeux avec des foires de chameaux, de buffles, de légumes et de fruits où se bousculait une foule bruyante et bigarrée. Partout où quelque dérivation du Nil luisait, de la verdure épaisse, des champs de bersim, de coton, de fèves; et tout autour de la ville des vivants, la ville des morts, sans une plante verte, rien que des pierres blanches couchées et dressées, et, çà et là, des tombeaux de khalifes et de mamelouks. Sous eux, accrochée aux flancs du Mokattam, la citadelle et la mosquée de Méhemet-Ali dont les minarets aigus sont comme les phares du Caire et se voient de plusieurs lieues à la ronde. Enfin, le Nil, qui, descendant d'un horizon bleuâtre, semble venir du ciel, et qui coule presque en ligne droite entre des forêts de dattiers, d'étroits liserés de terre féconde, et les pyramidales et gigantesques tombes semées par les Pharaons le long de son cours. Après cela, isolant tout cela, les déserts, immenses mers grises dont les vagues ont des ombres mauves.

Quand le soleil dissipait les brumes et surchauffait l'air qui vibrait au regard, les horizons s'emplissaient de mirages; on aurait dit les sables couverts d'eau, et tout à coup, dansaient, la tête en bas, soulevés de terre, les forêts de palmiers. Alors, ils rentraient au plus vite, grisés, éblouis, dans la villa fermée où il faisait noir et frais. Après une sieste, ils allaient en voiture jusqu'à Boulaq, le port du Caire, ils s'embarquaient sur une *dahabieh* aux couleurs claires, qui, sa voile en croissant déployée, avait l'air d'un oiseau plutôt que d'une barque.

Chaque jour ils voyaient une nouvelle chose... Après le Sérapéum, Memphis; après les Pyramides, Héliopolis... Puis, les vieilles mosquées, dans les quartiers musulmans les plus dangereux et les plus étranges... Ils rentraient à la nuit

tombante, harassés, fourbus, poussiéreux, mais joyeux, tapageurs, chargés de reliques, rouges de santé. Si le soir ils ne se rendaient pas chez des Européens ou ne couraient pas à quelque *fantasia* arabe ou cophte, ils s'allongeaient dans leurs chaises basculantes en bambou, sous les grandes plantes de la vérandah et causaient.

L'Égypte les occupait un instant, puis ils revivaient leurs années de jeunesse en Irlande. La voix de la jeune fille, pendant ces conversations alanguies, était d'une douceur pénétrante, avait des inflexions cajoleuses... Le jeune homme, pour parler à sa « dear Louney », n'avait plus le ton cassant, l'accent guttural qui lui était habituel; il s'efforçait de mettre sa voix à l'unisson de ses paroles affectueuses.

Souvent ils chantaient au piano les chants populaires de leur patrie, chants d'espoir et de souvenir. Bien qu'ils fussent heureux sur cette belle terre pharaonique, c'était toujours avec une tristesse sourde, le cœur serré par le regret qu'ils disaient les plaintives mélodies de là-bas, monotones et pleurantes comme le ciel britannique :

In the gloaming
O my darling...

. . . .

Si dans ces heures-là ils s'étaient retournés brusquement vers le jardin, quelle étrange chose ils auraient vue : au-dessus des fleurs, une petite face noire, crispée, hideuse, fixant sur eux des yeux pleins de lueurs, des yeux luisants de bête fauve...

Depuis bien longtemps déjà, sans que personne s'en fût aperçu, un petit être grêle, aux mouvements souples et ouatés, descendait chaque après-dînée du vieux sycomore et se glissait jusqu'à un massif de chrysanthèmes qui touchait à la vérandah, sous les fenêtres du salon... Quand la tête seule apparaissait, avec des oscillations inquiètes et curieuses, on pouvait la prendre de loin pour la tête de quelque gros serpent guettant une proie, ses replis cachés sous les fleurs...

Une nuit, — avant que Réginald fût revenu d'Irlande, — ce petit être avait escaladé la grille du jardin, avait fouillé partout avidement, s'était



agrippé aux jasmins pour atteindre les fenêtres des chambres supérieures (sa silhouette se détachant sur le mur rose en forme de grande chauve-souris), et comme il n'avait pu entrer dans la maison, il s'était réfugié dans le sycomore. Les nuits suivantes, c'est de cet arbre qu'il descendait pour recommencer ses allées et venues bizarres.

L'arrivée du frère et de la sœur n'interrompit pas ses promenades nocturnes, mais en s'en retournant avant l'aube sur les branches touffues, il ne marchait plus du pas découragé d'autrefois...

Zorah était satisfaite. Elle avait retrouvé Réginald.

Les fruits du sycomore suffisaient pour la nourrir. La première fois qu'elle s'était risquée dans le jardin, ce bel arbre lui avait tendu ses bras, offert un asile très sûr, et maintenant elle y vivait comme un oiseau.

L'amour tumultueux, fou, des mois précédents, allait s'apaisant peu à peu dans son cœur ainsi que les eaux d'un étang que le vent ne fouette plus. Sans raisonnement, elle acceptait sa défaite et se résignait à n'être plus rien pour personne, à ne plus compter parmi les femmes. Certes, il lui était pénible de se dire que Réginald la croyait méchante et ingrate, que jamais il ne lui sourirait, ne lui parlerait et ne saurait qu'elle l'adorait ! de se dire que pour toujours elle était bannie de *sa* route, qu'elle n'aurait pas même le droit de quêter un de ses regards ! Mais elle n'y pensait pas sans cesse, calme, ravie pendant des nuits ou des journées entières quand elle l'avait entendu rire et chanter, quand *il* s'était assis à l'ombre du sycomore !

Toute l'âme absorbée, dans les premières semaines du retour, par la contemplation enivrante de Réginald, Zorah faisait peu attention à Lucy. Les causeries des deux jeunes gens, dont elle ne comprenait que les phrases dites en français, ne lui donnaient aucune idée de ce que la jeune fille était à M. Headley, et elle n'en avait aucun souci.

Quels sentiments aurait-elle eus, la petite fellahrine, si elle avait su que c'était le frère et la sœur ? — Malgré les ténèbres qui recouvraient à ses yeux les lois sociales, elle n'ignorait pas que le Coran défend l'amour entre enfants des mêmes père et mère. Et pourtant, serait-elle restée indifférente aux gentilles prévenances de Réginald pour Lucy ? Ne pouvait-elle envier quand même, jusqu'à en devenir douloureusement jalouse, leur intimité, leur profonde affection ? Ou bien se serait-elle mise à aimer la sœur à cause du frère, à jouir de leur bonheur mutuel ?... Qui sait ?...

Un jour, qu'elle sommeillait, recroquevillée sur de grosses branches croisées, elle fut réveillée subitement par un grand tapage dans le jardin. Lucy sortait en courant de la maison, l'air de fort mauvaise humeur ; Réginald la poursuivait, s'arrêtant pour rire à son aise. Et ce fut une vraie chasse à travers les allées, au milieu des plantes qui accrochaient les jupes de Lucy, craquaient sous l'effort, fouettaient le visage de Réginald, et restaient tout agitées, comme pour jaboter entre elles de cette grande folie. — A un tournant, la jeune fille fut prise par son frère. Il l'embrassa plusieurs fois bruyamment, l'air très taquin, malgré sa résistance et ses flots de paroles colères. Libre, elle s'en vint bouder sous le sycomore, assise et un livre sur les genoux. Réginald la rejoignit peu après. Il se fit suppliant, repentant, avec une exagération comique. — Zorah, très attentive, s'indigna de la froideur de Lucy, bien qu'aux embrassades de Réginald elle eût ressenti une vive douleur dans le cœur. Elle pensa que Réginald était amoureux de cette grande fille, et chagrin comme elle, Zorah, qu'on n'aimait pas... Ce rappel de ses souffrances la fit pleurer abondamment, autant pour lui que pour elle-même. Mais ses yeux se séchèrent, un frisson la secoua tout entière, quand elle vit Lucy poser un gros baiser sur le front du jeune homme et rentrer avec lui dans la maison, toute égayée.

Elle eut une envie furieuse de descendre de son arbre, d'aller frapper cette abominable étrangère et de lui crier les plus terribles injures connues : « *Inhal abouh, bent el kelb !* (que ton père soit maudit, fille de chien !) Que la colique te torde les entrailles, que le sable t'entre dans les yeux ! »

A dater de ce jour, elle fut en proie à la jalousie la plus âpre. Comme elle ne savait pas distinguer l'amour de l'amitié, elle voyait dans toutes les attentions de Réginald pour sa sœur, des témoignages d'amour. Elle se mit à les espionner tous les deux, partout où son regard pouvait les atteindre, fiévreusement, interprétant à sa manière la plus insignifiante de leurs amabilités.

Elle haïssait Lucy, et presque tout d'elle l'exaspérait.

Elle l'appelait l'*Oumma alah* (la mère de la musique) parce qu'elle n'avait pu comprendre le nom que prononçait Réginald. Selon la coutume arabe, elle en avait fabriqué un. — Quand les Arabes ne savent pas le nom d'une personne (même d'un animal), ils la désignent par quelque épithète ou par quelque particularité morale ou physique, y adjoignant soit le mot père *(abou),* soit le mot mère *(oumma).* — Zorah, dépaysée d'abord par la musique européenne, en avait bientôt subi le charme, et elle oubliait tous ses tourments, lorsque, en promenant ses mains sur le piano (le *père des dents* pour Zorah) l'*Oumma alah* faisait monter dans l'air de sublimes harmonies, ou chantait de sa voix si douce et si pure. La naïve fillette s'imaginait que Lucy avait exceptionnellement reçu du ciel ce don mélodique, et elle l'avait tout de suite appelée l'*Oumma alah.*

Maintenant, elle faisait de bien amères réflexions... — Comparée à l'Oumma alah, qu'est-ce qu'elle serait, elle, Zorah ?... Si jamais Réginald l'autorisait à revenir près de lui, n'en aurait-il pas horreur, ne lui paraîtrait-elle pas affreuse a côté de la grande fille au teint frais et clair qu'il aimait ? — Ah ! il valait bien mieux que plus jamais elle ne sortît de l'ombre du sycomore !... Alors, c'était pour elle comme si elle avait fait une chute lui cassant bras et jambes, au bas d'une montagne sur laquelle Lucy serait restée debout, radieuse...

. . . .

C'est pour tout cela que le frère et la sœur auraient eu, s'ils s'étaient

penchés le soir vers le jardin, la vision étrange d'une petite face noire, crispée, farouche, fixant sur eux des yeux pleins de lueurs, des yeux luisants de bête fauve. Mais une nuit qu'elle avait failli trahir sa présence par des cris de rage, Zorah franchit la grille, et, toujours courant, s'enfuit du Caire...

*
* *

Des rues encombrées d'une population multicolore, tumultueusement gaie ; de processions de derviches et de fanatiques de toutes sortes, bannières, torches et musettes en tête ; des places couvertes de balançoires énormes, de tentes aux couleurs vives, cafés-concerts où dansaient, buvaient, s'égosillaient des montreurs de lanternes magiques et de *karagueuz,* des charlatans et tout un peuple de curieux, de marchands d'eau et de choses sucrées, de jongleurs et de musiciens nègres : c'était le Caire fêtant l'anniversaire de la naissance du Prophète.

Lucy et Réginald n'en pouvaient plus. Ils avaient voulu tout voir. Ils allaient enfin se reposer lorsqu'on leur annonça le *Docéh,* qui mettait fin à la fête le dixième jour. Leur voiture les mena sur l'immense place d'un faubourg. Là, également, des tentes se dressaient, mais somptueuses, ornées d'étendards et de lanternes. Le vice-roi, les pachas avaient chacun la leur pour eux et leur harem, et les consuls généraux en avaient aussi pour s'abriter avec leurs familles et leurs nationaux privilégiés. A l'entour, mille voitures, équipages luxueux ou de louage, craquant sous le poids des gens debout. Puis, des soldats, des zaptiéhs, et un nombre incalculable d'Égyptiens de toutes les classes et des deux sexes. Montant de tout cela, un vacarme effroyable où dominaient les aigres sons des *zoumaras,* les lugubres *daraboukas,* et l'espèce de hululement que poussent les femmes arabes pour marquer leurs émotions.

Grâce aux *cawas* à grand sabre du consulat anglais, Lucy et son frère purent rejoindre la tente où deux chaises leur étaient réservées. Ils aperçurent devant eux un grand espace de terrain que des zaptiéhs et des membres de sectes religieuses protégeaient contre l'envahissement. Sur ce terrain, des derviches et des jongleurs tournaient, aboyaient, faisaient quantité d'exercices saugrenus avec du feu, des sabres et des serpents. Maintenus par les agents,

quelques centaines d'hommes du peuple, à peine vêtus, vociféraient des cantiques, hurlaient des versets du Coran. Parmi eux se voyaient des Arabes riches, avec des têtes d'hallucinés. Tout à coup une immense clameur s'éleva d'un des bouts de la place et les musiques atteignirent le paroxysme de l'incohérence assourdissante. Tous les hommes qui criaient à tue-tête les louanges d'Allah, furent jetés à plat ventre, côte à côte, pour former un long tapis de corps humains sur le terrain réservé. Lucy et Réginald se penchèrent comme tout le monde, et virent arriver, porté par un superbe cheval blanc et soutenu par deux hommes, un vieillard aux regards extatiques, ventripotent, coiffé d'un large turban vert, revêtu d'un long cafetan vert foncé. Le cheval, toujours flanqué des deux soutiens du vieillard, trottait avec nervosité sur le tapis d'hommes, sol mou, flexible, glissant, qui lui déplaisait. Le vieillard était le cheik des derviches hurleurs qui allait faire une visite au *cheik-el-Bekri.* — A mesure que le cheval avançait, les bannières s'agitaient au-dessus de la foule et le vacarme essayait de croître. On ne pouvait plus reconnaître les gémissements des blessés d'entre les *hosannah* triomphaux. Après le passage du cheik les fanatiques se relevaient ou étaient relevés, grimaçants, s'ils n'étaient pas évanouis ou morts. Mais aucun mahométan ne semblait croire qu'ils eussent du mal, car il était entendu que le cheval et ses compagnons ne blessaient jamais ceux-là même qui venaient pour souffrir le martyre. Il y a cinq ans à peine que les Européens ont obtenu la suppression de cette cérémonie.

Tout le monde était allé au *Docéh.* La villa de M. Headley, comme les autres maisons, se trouvait donc complètement abandonnée, lorsque vers le milieu de la matinée, Zorah reparut devant la grille. Elle avait encore maigri, sa peau tournait au gris, ses yeux s'encavaient, lançant des regards d'hyène. Sa galabieh flottait toujours autour d'elle, les manches en semblaient plus larges sur ses bras de squelette, et son voile tortillé traînait derrière elle comme une queue. Anxieusement elle examina les environs, puis, se sentant bien seule, elle sauta dans le jardin. Vivement elle entra dans la maison, pensa à monter, mais courut à la salle à manger. — Le couvert y était dressé par avance. — Sans hésiter, elle se dirigea vers le gobelet d'argent de Lucy,

le prit, et du bout du doigt en enduisit l'intérieur avec une pâte verdâtre, qui, bien entendue, ne paraissait pas sur le métal. Cette opération lui mettait un sourire féroce sur la figure. Dès qu'elle l'eut achevée, elle baisa longuement la serviette de Réginald et lestement, silencieusement, s'élança dans le sycomore. Le frère et la sœur revinrent peu d'instants après, suivis des domestiques. Lucy, écœurée, n'avait pas voulu attendre la fin de la cérémonie.

« Oh! cela est atroce! disait-elle en déjeunant; je suis tout à fait triste, Reggie... Je crois bien que je passerai une nuit affreuse, tant j'ai eu d'épouvante... Je reverrai tous ces individus contorsionnés, tous ces vilains cadavres noirs... »

Réginald en riait : « Si vous avez trop peur, frappez à ma cloison, petite sœur, nous causerons à travers... Ça sera très drôle vraiment. Je ferai la grosse voix et vos fantômes s'en iront au grand galop... »

La conversation dura longtemps. Zorah, de son arbre, écoutait, impatientée, au guet de quelque événement qui tardait à avoir lieu.

Enfin, le jeune homme ordonna au Barbarin en français, selon l'habitude, de porter le café sous la vérandah, puis continua :

« J'ai besoin d'air, chérie; je n'aurais pas dû boire avant de manger, ayant eu si chaud?... Maintenant... j'étouffe, et ma tête est lourde... »

Il s'affaissa dans un fauteuil de bambou, et Lucy aussitôt inquiète, envoya chercher un médecin.

Zorah, qui avait entendu les paroles de Réginald, eut la prompte compréhension d'une épouvantable chose; évidemment, très pressé par la soif, il avait bu dans un verre quelconque, le gobelet qu'elle, Zorah, venait d'empoisonner. Et voilà qu'elle faisait mourir son bien-aimé! — Il n'y a pas d'antidote à ce poison végétal employé dans les harems; celui qui en a bu est perdu, aussi restait-elle atterrée...

Bientôt, Réginald fut pris de crampes terribles, sa face se bouffit, se colora en rouge violacé, sa vue s'obscurcit, sa langue enfla; une écume blanche se montra aux coins des lèvres, la respiration, embarrassée et sifflante au premier moment, devint rare, et quand le médecin arriva, il semblait qu'il n'y eût plus rien à espérer.



C'est dans le voisinage que les domestiques avaient découvert ce médecin, un vieux Levantin, fait à l'Orient, peu ami des Occidentaux et de leurs innovations. Il savait que M. Headley remplissait une mission importante et qu'il s'était créé beaucoup d'inimitiés dans le monde musulman. — Après avoir examiné le malade, il dit brusquement à Lucy :

« Votre frère a bu quelque chose hors de chez lui, aujourd'hui ?

— Oui, du café, dans la tente de S... M... pacha. Pourquoi me le demandez-vous ?

— C'est mon affaire... et qu'a-t-il fait ensuite, qu'a-t-il mangé?..., etc., etc. » Il continua ses interrogations, mais son opinion ne pouvait plus changer... On avait offert du *mauvais café* au représentant de l'Angleterre... une vengeance. Prévoyant, s'il en soufflait mot, une fâcheuse histoire pour lui-même, le vieux Levantin déclara simplement que Réginald avait une attaque d'apoplexie, provoquée par la forte chaleur et les émotions de la matinée. — Certain qu'aucune médication ne serait efficace, il écrivit son ordonnance avec lenteur, tranquillité, conseillant le calme et la résignation à Lucy.

Mais elle ne l'écoutait plus, et faisait appeler un autre médecin. On avait, dès les premiers spasmes, transporté Réginald dans sa chambre. Et elle s'obstinait à lui faire prendre des contrepoisons, des cordiaux, à lui appliquer de la glace sur la tête, s'ingéniant à trouver ce qui pourrait enrayer le mal... Elle suppliait « Reggie » de l'entendre, de lui parler, de boire... Elle priait tout haut, causant avec Dieu, d'une voix adoucie de petite fille, lui disant qu'il était trop bon pour que Reggie mourût...

Mais Réginald expirait, pendant qu'un domestique ramenait le second médecin. Le vieux Levantin déposa une constatation de décès par apoplexie et se retira gravement. Il rencontra son confrère dans l'escalier, lui dit que tout était fini, et le confrère très pressé, redescendit aussitôt...

Dans la maison, les Barbarins allaient et venaient en insensés, poussant des cris, s'arrachant les cheveux... Dans le sycomore, Zorah demeurait sans volonté, sans force. Son petit cerveau se tassait, sous trop de malheur... Elle croyait à quelque chose d'inévitable, d'effrayant et de méchant au-dessus d'elle, et stupidement se soumettait...

Après la constatation officielle du décès de sir A.-B.-Réginald Headley, toute la colonie anglaise vint apporter ses condoléances en offrant ses services à la pauvre sœur, que la mort brutale laissait seule au monde.

Lucy, vraie femme du Nord, forte, sachant se dominer, avait une douleur muette, sans larmes, sans affaissement apparent... Elle n'accepta personne pour veiller avec elle le corps de son frère.

Au milieu de la nuit, elle eut pourtant des faiblesses. Elle se demanda si c'était bien la peine qu'elle survécût à tous ceux qu'elle avait adorés — s'attendrissant au souvenir de tous ses disparus, s'attendrissant sur ses propres souffrances... Le désespoir lui donnait l'envie de s'étendre à terre, avec l'allongement d'un cadavre pour se reposer indéfiniment... Puis, des mots, résumant des pensées, l'obsédaient, devant ce frère inerte, blême, qui plus jamais ne lui parlerait, ne la verrait, ne lui sourirait, qu'elle ne verrait bientôt plus, qui disparaîtrait pour toujours, lui aussi, qui s'émietterait peu à peu... qui *commençait à disparaître !...*

« C'est la *fin*... C'est *fini !*... fini !... Plus rien, et rien au monde ne peut révoquer cet arrêt, non, rien... C'est là *l'irrévocable, l'absolu !* » Et constatant son impuissance et l'impuissance de l'humanité tout entière à rendre la vie à quelque chose de mort, elle sentait monter de sa poitrine des cris épouvantables, des cris de bête qu'on égorge !...

Mais tout à coup, elle crut rêver, être prise de folie, quand ces cris qu'elle s'empêchait de pousser, elle les entendit près d'elle... Oui, comme pour répondre à ses angoisses intimes, dans le grand silence de la nuit, s'élevèrent d'horribles plaintes. C'étaient des hurlements qui se modulaient, se prolongeaient, emplissaient l'air d'une désolation immense...

Terrifiée, Lucy écoutait pour savoir qui pleurait ainsi. — Dans la chambre éclairée, il n'y avait qu'elle et son frère immobile, les yeux fermés... — Alors, elle se souvint que les femmes arabes ont des lamentations affreuses aux funérailles. Elle se dit : c'est Éminah qui se désole à cause de son maître... Cela me fait trop de mal... je vais la faire taire. — Mais elle s'aperçut, avec des frissons d'horreur, que cette voix ne venait point d'en bas, mais *d'en haut,* c'est-à-dire d'un point où il ne pouvait y avoir aucun être humain... Qui

était-ce donc qui hurlait pour elle?... Elle se leva courageusement de son fauteuil et marcha vers la fenêtre grande ouverte...

Dans un halo de lumière pâle, suspendue aux plus proches branches du sycomore qu'aimait Réginald, elle vit une espèce de monstre, comme une énorme chauve-souris, dont les regards brillants, phosphorescents, tombaient sur le corps du jeune homme...

Toutes les légendes de l'Orient s'élancèrent soudain à l'assaut de sa raison en désarroi; elle pensa voir un vampire... et s'évanouit...

. . . .

Le lendemain, un long cortège de voitures, de gens vêtus de noir, de messieurs en habits consulaires ou en uniformes de pachas, de soldats faisant la haie, accompagnaient au chemin de fer le cercueil de M. Headley. Lucy emmenait son frère avec elle, en Irlande, là où dormaient déjà ceux qu'ils avaient chéris et pleurés ensemble. Le char funèbre, monumental, noir et or, roulait lourdement, traîné par quatre beaux chevaux noirs.

On avait fait quelques cents mètres dans l'avenue. Lucy, ayant, assis près d'elle, dans sa voiture de deuil, une dame anglaise et le pasteur, racontait sa terrifiante aventure de la nuit précédente. Ses amis essayaient de la lui faire prendre pour un cauchemar, naturel après tant d'émotions et avec le fantastique d'une veillée mortuaire; mais elle, convaincue de sa parfaite lucidité avant son évanouissement, fermait les yeux pour tâcher de retrouver, dans l'ombre de ses paupières, la fantômale vision dont elle allait tenter la description, lorsqu'un brusque recul de leur voiture, une rumeur, des gens qui couraient, les firent tous trois se jeter aux portières.

Prudemment, l'Anglaise et le pasteur retenaient Lucy, mais elle leur échappa et s'élança au milieu d'un groupe, devant le corbillard.

On retirait de dessous la dernière roue du char pesant une petite masse informe, innommable, comme un paquet de chiffons bleuâtres et terreux, tachetés de rouge, mêlé à des membres grêles, simiesques, broyés, désunis, versant de minces jets de sang autour d'eux, sur la poussière blanche. Une tête, toute petite, à peau tannée, grise, avait roulé à quelques pas plus loin, ses cheveux, nattés menus, trempant dans une boue violâtre... Au soleil, la

figure avait une expression béate, les yeux grands ouverts semblaient voir encore, regardaient obliquement vers le cercueil...

On avait aperçu tout à coup, tombant d'un sycomore, après le départ du cortège, puis accourant en bondissant, une laide enfant fellah qui criait en arabe : « Je vais avec lui, attendez, je vais avec lui... » Par trois fois elle avait appelé Allah, s'était prestement dérobée aux mains qui voulaient l'écarter, puis précipitée sous les roues du char qu'on n'avait pu tout de suite arrêter.

Lucy écoutait et regardait, hagarde, blême, le corps pris d'un grelottement douloureux, enfonçant dans le bras du pasteur ses doigts crispés : elle reconnaissait, se souvenait, comprenait... En une galopée macabre, au fond de son cerveau, passaient, les mains jointes aux mains, l'enfant du tableau, Réginald, les fanatiques du *Docéh,* l'infernale apparition de la veillée... Excédée, elle s'évanouit de nouveau.

Pendant qu'on l'emportait vers le chemin de fer, on laissait à un zaptiéh les *débris* de la petite Zorah...

« Cette enfant était ivre ou folle, dit quelqu'un... »

Il n'en fut plus jamais parlé... Oh! oui, Zorah était bien peu de chose dans ce monde!

LÉO POLDEY.



L'OPÉRA SOUS L'ANCIEN RÉGIME (*)

LE RÈGNE DE LOUIS XVI



L'apparition de Gluck produisit l'effet d'un coup de tonnerre au milieu de cet Opéra consacré tout entier à la danse et fit rentrer dans l'ombre à la fois tous ceux qui s'efforçaient de remplacer Rameau : Dauvergne et Floquet, Mondonville et Berton, Monsigny et Philidor. Tandis que ceux-ci se disputaient l'empire d'Alexandre, un créateur de génie, applaudi déjà en Italie et en Allemagne, caressait l'idée d'une réforme complète du drame lyrique et ne voyait que la scène française où il pût la tenter avec succès. Il s'en ouvrit au bailli du Roullet qui se trouvait alors à Vienne, attaché à l'ambassade de France, et tous les deux décidèrent de transformer en tragédie lyrique l'*Iphigénie,* de Racine, que Noverre venait de mettre en ballet. Du Roullet fit transmettre à Paris la proposition d'engager ce compositeur étranger et d'exécuter son *Iphigénie;* mais les pourparlers traînaient en longueur, entravés par des difficultés

(*) Voir les *Lettres et les Arts,* livraisons des 1er août et 1er septembre 1888, tome III, pages 128 et 328.

de toutes sortes, lorsque la Dauphine, intervenant en faveur de son ancien maître de clavecin, fit décider son engagement. Dès que sa venue à Paris fut annoncée, quelle explosion de quolibets sur cet illustre inconnu qui prétendait tout réformer, s'élever même au-dessus de Rameau ; mais aussi quel élan de curiosité vers le protégé de la future reine et quel excellent moyen de gagner ses bonnes grâces, que de soutenir le musicien de son choix !

La première représentation de cette *Iphigénie en Aulide,* autour de laquelle les discussions étaient si vives, fut enfin donnée le 19 avril 1774. Dès cinq heures et demie, heure habituelle du spectacle qui devait finir entre huit et neuf, la salle était remplie d'une assistance fiévreuse et passionnée. Le Dauphin et la Dauphine, le comte et la comtesse de Provence occupaient leurs loges, sans parler des duchesses de Chartres et de Bourbon, de la princesse de Lamballe, des princes, des ministres, de toute la cour, enfin de tous les amateurs et curieux qui avaient pu se glisser dans la salle. Silence complet, d'ailleurs, la présence de la famille royale interdisant les bravos ; mais après le récit d'Agamemnon qui s'enchaîne à l'ouverture, Marie-Antoinette battit des mains : à ce signal les bravos éclatèrent de toutes parts pour saluer l'apparition d'un chef-d'œuvre. Et trois mois après, quel enthousiasme encore plus irrésistible pour l'*Orphée,* que Marie-Antoinette, étant devenue reine entre temps, mais encore en deuil de Louis XV, ne put pas venir soutenir en personne. Avec quelle surprise on s'aperçut que le clavecin d'accompagnement avait disparu de l'orchestre, avec quel plaisir on entendit pour la première fois une harpe à l'Opéra, une harpe dont jouait Sieber, le premier cor, car on n'avait pas engagé de virtuose spécial ! La curiosité, dès avant *Orphée* et plus tard pour *Alceste,* était montée à ce point qu'on n'avait pu refuser à maints personnages influents d'assister aux dernières répétitions ; la demande était tout à fait insolite, mais sitôt qu'elle eut été agréée, il surgit tant de solliciteurs qu'on en dut mécontenter beaucoup par un refus.

C'était un spectacle si divertissant que de voir le musicien se démener comme un diable afin de forcer les chœurs à s'animer ; comme il bousculait

l'un, tirait l'autre! Et, dans le feu de l'action, il rejetait perruque, habit, gilet, puis se couvrait d'un bonnet de coton pour ne pas s'enrhumer. Après, quand la répétition finissait, des grands seigneurs, des princes se disputaient à qui lui présenterait sa houppelande ou sa perruque et l'aiderait à se rhabiller : la noblesse, un instant, se mettait, par caprice, aux ordres du génie. Grétry, qui faisait répéter concurremment son *Céphale et Procris,* donne une juste idée de ce que valaient alors les choristes et les premiers sujets. « Dans ce temps, il était reçu qu'excepté les chœurs et les airs de danse, il ne devait point y avoir de mesure à l'Opéra. Si quelques vers de récitatif étaient expressifs, l'acteur y mettait la prétention dont un air pathétique est susceptible. Si les accompagnements le forçaient à suivre un mouvement marqué, ce n'était qu'en courant après l'orchestre qu'il l'atteignait : il résultait de là un choc, un contre-point, une syncope perpétuelle dont on laisse à deviner l'effet. » N'a-t-on pas cent fois répété, d'après Grétry, la fameuse objurgation de Sophie Arnould au chef d'orchestre Dauvergne : « De la mesure ? quelle bête est-ce cela ? Suivez-moi, monsieur, et sachez que votre symphonie est la très humble servante de l'actrice qui récite ! » Et comme Dauvergne essayait de distinguer entre le récit et l'air mesuré : « Allons, laissons toutes ces folies, tranchait-elle, et suivez-moi ! »

Gluck, heureux de ses premiers succès, était retourné à Vienne, où il venait de terminer *Armide,* lorsqu'il apprit qu'on avait confié à son rival Piccinni un opéra de *Roland* en concurrence avec lui. Il avait déjà commencé sa partition ; mais, à cette nouvelle, il l'interrompit brusquement et s'en expliqua dans une lettre fort hautaine à du Roullet, que celui-ci fit publier dans l'*Année littéraire* et qui mit le feu aux poudres. Aussitôt deux camps se formèrent; les gens de lettres se rangèrent qui dans l'un, qui dans l'autre, et les journaux, surtout *le Mercure* et le *Journal de Paris,* furent remplis tous les matins d'épigrammes, de bons mots que se renvoyaient les chefs de partis : Suard et l'abbé Arnaud tenant pour Gluck, Marmontel et Ginguené pour Piccinni. C'est au plus fort de ce conflit que furent représentés presque coup sur coup ces deux chefs-d'œuvre : *Armide* et *Iphigénie en Tauride ;* le premier, contre toute attente, fut accueilli assez

JOURNAL DES SPECTACLES.

Du Vendredi 7 Novembre 1777.

L'OPERA.

ALCESTE,

Tragédie-Opéra en trois Actes.

Dimanche prochain,

CEPHALE ET PROCRIS,

Ballet-Héroïque.

COMEDIE FRANÇAISE.

LE LEGATAIRE,

Comédie en cinq Actes, suivie

DE L'AVOCAT PATELIN,

Comédie en trois Actes.

Demain,

ROMEO ET JULIETTE,

Tragédie.

COMEDIE ITALIENNE.

La septieme & derniere représentation

DU FAUCON,

ET DES OYES DE BOCACE,

Comédie en trois Actes, remise au Théâtre, précédée

DE L'INIMITIÉ

D'ARLEQUIN ET DE SCAPIN,

Piece Italienne,

ET DU TUTEUR TROMPÉ,

Ballet-nouveau-Pantomime.

On prendra six livres, &c.

Demain,

LA COLONIE,

Précédée

D'ARLEQUIN BARON SUISSE.

SPECTACLES DES BOULEVARDS.

Du Vendredi 7 Novembre 1777.

LES GRANDS DANSEURS DU ROI.

La Corne de vérité; l'Habit ne fait pas l'Homme; Arlequin Roi des Chinois, Pantomime à Machines, & un Divertissement, précédé des Sauteurs.

Demain,

A Fripon & demi, double Friponne.

AMBIGU-COMIQUE.

LE RÉPERTOIRE, dans lequel le petit-Fils de feu M. Armand, Comédien du Roi, âgé de sept ans, remplira plusieurs Rôles. Cette Piece sera suivie du CHAUDERONNIER, & terminé par le BRACONNIER, Pantomime.



De l'Imp. de P. DE LORMEL rue du Foin.

Fac-similé d'un programme des spectacles du vendredi 7 novembre 1777.

froidement et ne s'imposa que lentement à l'admiration des amateurs, tandis que le second entraîna le public par la puissance de l'expression dramatique et réduisit au silence les ennemis les plus acharnés de Gluck.

Cet enthousiasme gagnait jusqu'aux artistes de l'Opéra, que Gluck avait rudement secoués d'abord, mais qu'il s'entendait à merveille à flatter. N'était-ce pas Larrivée qui s'écriait un beau jour : « Il n'y a qu'une vérité dans le monde et c'est Gluck qui l'a trouvée ! » Uniquement parce que celui-ci, désirant confier le petit rôle d'Ubalde, dans *Armide,* à ce chanteur de premier rang qui avait créé Agamemnon, puis Hercule, et qui devait être Oreste, lui avait gracieusement dit : « Ce n'est point un rôle que je vous offre ; il n'y a qu'un vers, qu'un mot ; mais j'ai besoin de vous pour le dire, toute la pièce est dans ce mot. » Larrivée, du reste, s'était comme transformé sous l'influence de Gluck ; il s'était voué à la musique du maître, si bien que lorsqu'il dut prendre sa retraite, après vingt-cinq ans de service, Gluck, qui avait encore besoin de lui pour l'Oreste d'*Iphigénie en Tauride,* pesa sur le chanteur et sur la direction afin de lui faire conclure un nouveau traité : ce qu'il finit par obtenir. Et Legros, le ténor par excellence du répertoire de Gluck, qui créa ses cinq grands opéras, plus *Écho et Narcisse,* Legros, à la voix de haute-contre flexible, touchante et légère, pouvait-il n'être pas du parti du compositeur qui lui confiait des rôles comme Orphée et Admète, comme Renaud et Pylade ; tandis que Lainez, qui lui succédera plus tard, s'était déjà distingué en remplaçant son chef d'emploi dans *Alceste* et devait à ce succès l'honneur de créer le Chevalier danois ? Aussi, ces noms figurent-ils des premiers avec ceux de Gélin et de Roland, autres chanteurs, de Berton, de Gossec, de Leduc et de Langlé, tous quatre compositeurs, sur la liste des gens qui s'engagent en 1776, par-devant le notaire Lemoine, à payer les frais d'un buste en marbre du chevalier Gluck : ce sera l'admirable buste de Caffieri.

A côté de Larrivée et de Legros, deux femmes brillèrent d'un éclat égal en créant les premiers rôles des opéras de Gluck ; l'une est Sophie Arnould, l'autre Rosalie Levasseur. Sophie, après le grand succès qu'elle avait eu dans Iphigénie et dans Eurydice, s'attendait bien à garder la première place,

et, si elle avait redouté quelqu'un, ce n'aurait pas été cette chanteuse précoce, mère à neuf ans, qui, sous le nom de Rosalie, avait créé le rôle insignifiant de l'Amour, dans *Orphée* : ce fut justement celle-là qui lui ravit ces admirables figures d'Alceste, d'Armide et d'Iphigénie. Cette Rosalie, en effet, ayant repris son nom de famille pour éviter tout rapprochement avec une héroïne de la comédie de Palissot, *les Courtisanes,* était la maîtresse en titre du comte de Mercy-Argenteau, ambassadeur de l'Empire ; elle exerçait sur ce diplomate un ascendant absolu — tout en le trompant, au vu et au su de tout le monde, avec le paillasse du théâtre de Nicolet, — si bien que le comte, qui finira d'ailleurs par l'épouser, avait acheté pour elle une baronnie du Saint-Empire rapportant près de vingt-cinq mille livres de rente. Or, lorsque l'ambassadeur demanda à Gluck, qui avait le vivre et le couvert chez la Levasseur, de vouloir bien la choisir pour chanter *Alceste*, le musicien ne put qu'obéir ; et tout aussitôt Sophie Arnould, très dépitée, de faire pleuvoir sur sa rivale une grêle de quolibets : « On l'applaudit, dites-vous ? ce n'est pas étonnant, elle a la voix du peuple. » Mais voici que la Levasseur, à son tour, se pique de jalousie en voyant que Larrivée est plus applaudi qu'elle dans *Adèle de Ponthieu ;* elle demande alors au comte ou d'arrêter les représentations de cet ouvrage, ou d'obtenir, moyennant finances, que Larrivée cède son rôle à un double moins important : l'affaire transpire et les chansonniers habillent de toutes pièces la chanteuse et l'ambassadeur.

Quelle est cette jolie blonde, au regard tendre et plein de séduction, qui s'empare presque aussitôt du rôle d'Alceste et se pose en rivale à la fois de la Levasseur et de Sophie Arnould ? Une toute jeune fille, mademoiselle Laguerre, d'abord simple choriste, ayant commencé au plus bas, ayant failli se faire renvoyer de l'Opéra pour avoir été surprise dans une loge, avec M. de Meslay, président de la Chambre des comptes ; puis qui avait commencé par doubler de petits rôles et qui arrivait presque d'emblée au premier rang grâce à la beauté de son visage, à la richesse de sa voix. Tout en ayant conservé les goûts du premier âge, en ayant de nombreuses faiblesses pour le comédien Volange et l'apothicaire Cassaigne, qu'on nom-

mait plaisamment à l'Opéra le premier commis de La Guerre, elle menait un train de vie princier; elle avait su ruiner le duc de Bouillon en trois mois — soit huit cent mille livres — et manger en deux ans l'énorme fortune du fermier général Haudry de Soucy. D'ailleurs, fort bonne fille et ne prenant pas les gens en traître; au besoin les prévenant de ce qui devait leur arriver et faisant argent de tout, vendant régulièrement meubles et bijoux pour en avoir d'autres du premier amant qu'elle enlacerait; ayant de plus un amour insurmontable pour la boisson, ce qui lui avait valu d'être emprisonnée, un jour qu'elle était entrée en scène absolument ivre pour jouer l'*Iphigénie,* de Piccinni : « Ce n'est pas *Iphigénie en Tauride,* dit Sophie Arnould, c'est *Iphigénie en Champagne.* » Sophie n'avait que faire de railler : elle allait être bientôt débarrassée de cette jeune rivale, laquelle mourut à vingt-huit ans. Après Laguerre, hélas; après la Cléophile, holà!

A Durfort il faut Duthé,
C'est sa fantaisie;
Soubise, moins dégoûté,
Aime la Prairie.
Mais Bouillon qui, pour son Roi,
Mettrait tout en désarroi,
Aime mieux Laguerre
O gué,
Aime mieux Laguerre.

Voilà ce que tout Paris fredonnait — en trois couplets — tandis que Laguerre opérait si brillamment sur la fortune du duc de Bouillon, et celui-ci devait rire tout le premier de cette agréable chanson en jeux de mots, car il en faisait de pareils au sujet de sa famille. « On prétend que notre race a dégénéré, disait-il, que nous ne sommes plus les descendants belliqueux de Godefroy de Bouillon; c'est une erreur, une calomnie. Voyez plutôt; je chéris *Laguerre;* mon père aime *la Victoire* et mon fils n'a de passion que pour *la Bataille.* » Entre ces quatre adorables personnes la Prairie seule appartenait à l'Opéra, où elle occupait le modeste emploi de figurante. Quant à la Duthé, ce n'était qu'une fille galante, une des plus célèbres, il est vrai, du siècle, tandis que sa rivale aux tournois de Longchamps, en 1774, la Cléophile, était bel et bien une danseuse de

l'Académie. Ces deux dames luttèrent ce jour-là de luxe et de folles splendeurs dans leur toilette, dans leur équipage à six chevaux, et le public, d'une voix unanime, attribua la palme à la Cléophile, en confessant toutefois que son petit minois chiffonné ne pouvait pas lutter avec la beauté si régulière de la Duthé. Pour celle-ci, c'était le comte d'Artois qui finançait; pour celle-là, c'était le duc d'Aranda, ambassadeur d'Espagne. Et dans la joie du triomphe que le duc venait de lui assurer, elle se laissa doucement tomber entre les bras de Laharpe qui soupirait depuis longtemps pour elle : c'est l'éternelle histoire de Bertrand et Raton.

*
* *

L'Académie de musique, au moment d'*Alceste* et d'*Armide,* était dirigée par un comité où les représentants du Roi siégeaient à côté de ceux de la Ville, et ces directeurs improvisés, financiers ou anciens marchands, mais également peu versés dans les affaires théâtrales, se donnaient un mal infini pour combler les vides de la caisse. Ils réformaient à bonne intention, mais sans intelligence; ils obtenaient deux arrêts du Conseil, l'un portant des règlements pour le public, l'autre pour les acteurs et danseurs; bref, ils indisposaient un peu tout le monde et, comme ils essayaient de faire à l'Opéra ce que le sage Turgot entreprenait pour les finances du royaume, on se moqua d'autant plus d'eux en comparant ce petit État au grand. Les artistes, que gênait cette rage de réformes, étaient les premiers à se gausser de leurs directeurs; ils composèrent même sur eux une charge assez amusante et qui divertit fort le public. Cela représentait un grand conseil, où les administrateurs faisaient comparaître leurs nouveaux sujets. M. de la Ferté, intendant des Menus-Plaisirs, représentant le ministre et présidant, tenait un bâton pour corriger ceux qui lui manqueraient de respect; son neveu, M. Désentelles, comme le plus jeune, lisait les nouveaux règlements; M. Hébert, trésorier des Menus-Plaisirs, enfouissait précieusement des sacs d'argent dans ses poches; M. Buffault, ancien marchand de soieries rue de la Monnaie, à l'enseigne des *Traits galants,* mesurait avec une aune la voix d'un grand flandrin de chanteur placé devant lui, la bouche béante et

fendue jusqu'aux oreilles ; M. Bourboulon, financier, comptait minutieusement des pièces de deux sous comme part de traitement pour chaque danseur, par représentation ; bref, c'était une moquerie générale.

Il vint, après eux, un homme actif, intelligent, qui fut peut-être le meilleur directeur de l'Académie de musique au siècle dernier et qui ne put tenir longtemps au milieu des intrigues et des entraves qu'on lui suscitait dans le théâtre même : c'était un sous-directeur des fermes, l'écuyer de Vismes du Valgay, qui avait pris pour douze ans la direction à ses risques et périls et qui l'abandonna au bout de trois. Ce fut lui qui représenta *Iphigénie en Tauride,* mais c'est surtout par son activité, en variant beaucoup le répertoire, en rejouant divers opéras délaissés, qu'il parvint à rendre un semblant de vie à l'Opéra. Pour mieux indiquer son idée, il imagina de composer lui-même et de faire mettre en musique par Grétry un prologue intitulé *les Trois Ages de l'Opéra :* il désignait ainsi, vous le devinez, les périodes de Lulli, de Rameau et de Gluck. Bien plus, il décida d'ouvrir tous les soirs son théâtre et, se rappelant le succés que les Bouffons italiens avaient eu en 1752, il en fit venir une compagnie qui alternait avec la troupe ordinaire en chantant des opéras italiens d'Anfossi, de Piccinni, de Traetta et de Sacchini. Il avait également engagé les frères Galliari, décorateurs réputés d'Italie et le public accourait en foule à ce spectacle si brillant ; mais le directeur se ruinait à ce jeu : bref, il se retira à temps pour sa bourse et fut remplacé par le compositeur Berton, qui devait mourir à la peine. Et les dames surtout se réjouirent du départ de ce directeur incivil qui avait bien osé proscrire de l'amphithéâtre les coiffures pyramidales, avec panaches et poufs. Une coiffeuse en renom, la Saint-Quentin, n'avait-elle pas relevé ce défi à sa manière, en dénommant sa dernière invention, la plus monumentale : *Coiffure à la de Vismes ?*

Les premiers rôles, au siècle dernier, étaient, par tradition, ceux de princesses amoureuses. Aussi, Sophie Arnould, forte de son droit, s'était-elle attribué le personnage d'Iphigénie, dans *Iphigénie en Aulide,* en laissant celui plus important de Clytemnestre à mademoiselle Duplan, spécialement vouée aux « mères et rôles de coquettes ». Cette dernière, avec sa taille

avantageuse et sa voix très étendue, était excellente dans cet emploi qu'elle tint fort longtemps à l'Académie. Elle encourut plus d'une fois les quolibets de la mordante Sophie. Un jour qu'un gros chien de boucher s'était égaré sur la scène, Sophie Arnould appelle le molosse et le conduit vers sa camarade, honorée alors des faveurs d'un riche marchand de bestiaux : « Reine, de votre amant, voici l'ambassadeur! » dit-elle avec une emphase comique, en parodiant le récitatif de Gluck. A côté de la Duplan, brillait la Beaumesnil qui doublait Sophie avec succès dans les princesses ou bergères et qui ne vit pas sans irritation la marche ascendante de Rosalie Levasseur, si bien poussée par Mercy-Argenteau. Que fit-elle, alors? Elle en appela au public de ce passe-droit, par lettre insérée au *Journal de Paris*. Colère, exaspération de la Levasseur qui s'en prend, dans les coulisses, à un M. de la Tour, grand ami de la Beaumesnil; vive riposte de ce dernier et double déclaration des deux rivales qui menacent de se retirer : elles restèrent et finirent par s'accorder. Mademoiselle de Beaumesnil, d'abord facile et peu cruelle, entendait cependant l'honneur à sa manière. Un jeune officier aux gardes françaises, M. de La Bélinage de la Royrie, éperdument épris de la chanteuse qu'un vieil oncle à lui protégeait, l'enlève et la prétend épouser; mais quelle est sa surprise en voyant celle-ci refuser, lui parler raison, lui montrer l'éclat qu'un tel mariage ferait dans le monde, l'obligation où il serait d'abandonner son grade, le dégoût qu'il prendrait d'elle, le malheur qui en résulterait pour eux deux, etc... Elle refusait seulement le mariage et parlait d'or, si bien qu'elle arriva sans peine à satisfaire à la fois l'oncle et le neveu.



Le 8 juin 1781, un épouvantable incendie détruisit la belle salle de Moreau le jeune à la fin d'un spectacle où l'on avait joué *Orphée* et le petit ballet d'*Apollon et Coronis*. Dauberval, s'étant aperçu qu'une toile brûlait, eut la présence d'esprit de faire baisser le rideau, de façon que le public, tout en trouvant cette fin précipitée, sortit sans se bousculer. Mais le feu faisait de rapides progrès sur la scène et surprenait les musiciens de



l'orchestre attardés, des danseurs et manœuvres occupés dans le haut du théâtre ; bref, cet incendie fut beaucoup plus terrible que le premier puisqu'il coûta la vie à plus de vingt personnes, dont trois cordeliers. Cela n'empêcha pas les plaisants de dire : « L'Opéra brûle, ma foi tant mieux ; il y a si longtemps qu'il était là ! » Comme en 1763, les artistes reçurent avis que leurs appointements seraient payés pendant la vacance, avec défense de s'éloigner de Paris : le 14 août, l'Opéra s'installait provisoirement dans la petite salle des Menus-Plaisirs du Roi et débutait par *le Devin du Village* et *Myrtil et Licoris*.

La Reine s'était prononcée aussitôt pour la reconstruction rapide du théâtre, afin que l'Opéra ne chômât pas l'hiver suivant, et l'on décida d'édifier une grande salle provisoire ; mais l'emplacement était assez difficile à choisir. Le duc de Chartres agissait énergiquement, faisait les propositions les plus avantageuses pour que l'Opéra fût maintenu au Palais-Royal ; mais, après tout un mois employé en rapports, contre-rapports, enquêtes, contre-enquêtes, etc., après avoir parlé d'un terrain près du Colisée, de la grande cour du Louvre, du jardin de l'Infante, on se décida, sur l'avis de La Ferté, pour l'emplacement de l'ancien magasin de la Ville, à côté de la Porte-Saint-Martin. Le 21 juillet, l'architecte Lenoir s'engageait, sous dédit de vingt-quatre mille livres, à terminer la salle avant le 30 octobre, et la Reine, pour stimuler son zèle, lui promettait le cordon de Saint-Michel s'il était prêt à la date fixée. Il le fut, en faisant des prodiges d'activité, et l'ouverture du théâtre eut lieu par un spectacle *gratis* offert au peuple en l'honneur de la naissance du dauphin, dont la Reine était accouchée le 22 octobre. Ainsi fut inaugurée, avec l'*Adèle de Ponthieu,* de Razins de Saint-Marc, remise en musique par Piccinni, une salle dont l'architecte avait répondu seulement pour trente années et qui durerait peut-être encore sans les incendies allumés en 1871. L'aspect extérieur du monument était exactement le même que celui du théâtre de la Porte-Saint-Martin avant la Commune ; mais la disposition intérieure était tout autre. Elle se rapprochait beaucoup de la seconde salle du Palais-Royal et, point important à noter, il y avait toujours, au premier et au deuxième étage, ces places de balcon si recherchées des gens du bel air.

La location des loges produisait alors près de cinq cent mille livres. Elles étaient toutes louées à l'année et c'est seulement après l'émigration que les entreprises théâtrales admirent de louer une loge pour une soirée; mais elles avaient presque toutes quatre locataires différents, c'est-à-dire que les locations étaient faites pour une représentation sur quatre. Ainsi la première loge numéro 8, pour n'en citer qu'une, était louée à M. Foucault, au prince de Monaco, au financier Delahaye et au marquis de Spinola; ils payaient chacun neuf cents livres. D'autres abonnés louaient par totalité ou par moitié, c'est-à-dire pour quatre ou deux représentations. Le duc d'Orléans et le duc de Choiseul se partageaient l'entre-colonnes du rez-de-chaussée, côté du Roi, en payant chacun trois mille livres; le prince de Conti occupait à lui seul la timbale (baignoire) numéro 5, de six places, pour la bagatelle de quatre mille livres, et MM. d'Aligre et de Beaujon, l'un premier président au Parlement, l'autre aussi connu comme financier que comme philanthrope, disposaient tour à tour de la timbale numéro 4, de quatre places, et payaient chacun douze cent cinquante livres. Le comte de Choiseul-Stainville, maréchal de France et père du célèbre ministre, détenait une timbale, et sans partage. Ce maréchal, comme presque tous les grands seigneurs, avait à la fois femme et maîtresse; or, toutes les deux le trompaient avec l'irrésistible Clairval. Celui-ci, assez inquiet de sa position, consultait son camarade Caillaud : « M. de Stainville me menace de cent coups de bâton si je vais chez sa femme. Madame m'en promet deux cents si je ne me rends pas à ses ordres. Que faire ? — Obéis à la femme, répond Caillaud, il y a cent pour cent à gagner. »

Vers 1785, on comptait près de trois cents entrées gratuites, tant entrées de droit pour les anciens échevins, auteurs ayant eu des pièces jouées à l'Opéra, acteurs retirés et jouissant de la pension des grands appointements, fonctionnaires de la maison du Roi, officiers de la garde militaire, etc., qu'entrées facultatives accordées à tel ou tel personnage et pouvant être immédiatement retirées. Dans cette catégorie, il faut distinguer les journalistes, dont plusieurs n'avaient permission d'entrer qu'aux deux ou trois premières représentations et qui devaient presque tous se placer à

l'amphithéâtre, afin d'être observés de plus près. Tels sont Panckouke, le célèbre imprimeur de l'*Encyclopédie* en qualité d'éditeur du *Mercure ;* l'abbé Aubert, rédacteur de la *Gazette de France* et des *Annonces, Affiches et Avis divers* qui, pendant trente ans, durent leur fortune à ses articles aussi malicieux que pleins de goût; Corancez, auteur du *Journal de Paris*, tout à la dévotion de Gluck; de Watteville, encore pour les *Affiches de Paris ;* De la Place, ancien auteur du *Mercure,* enfin Suard et l'abbé Arnaud, les deux partisans de Gluck, tous deux membres de l'Académie française, le premier censeur royal et le second grand écrivassier, plus occupé de l'Opéra que de son bénéfice. Deux journalistes seulement pouvaient se dissimuler au parterre : Boyer, rédacteur de l'article du spectacle aux *Affiches,* et Lefebvre, auteur des *Affiches et Avis divers.* Et tout à l'entour d'eux Dhémery, inspecteur de la Librairie, et l'abbé Nolin, directeur des pépinières du Roi; Chalgrin, l'architecte, ou le sculpteur Caffieri; mademoiselle Coupée ou madame veuve Berton ; Vernet, le peintre, ou Le Pot d'Auteuil, le notaire; Lepautre l'aîné, pour la pendule qu'il avait offerte à l'Opéra, ou Cloys, concierge du Louvre, pour rien, pour sa place, etc., etc.

A ce public si bigarré mais si inflammable, il ne suffisait pas d'applaudir pour exprimer le plus ou moins de plaisir que lui causait un opéra; il le marquait également par ses habits. Et, de même qu'au dix-septième siècle, les raffinés avaient adopté sous le nom de *chaconne* le long ruban noué négligemment autour du cou et tombant sur la poitrine, que Pécourt avait mis un soir pour danser la chaconne de *Thésée ;* de même que les dames de la cour avaient, sous le nom de manches à l'*Amadis,* pris les longues manches à la persane imaginées par Marthe Le Rochois pour dissimuler la maigreur de ses bras dans *Amadis;* de même, les élégantes, sous Louis XV, entendirent n'être chaussées, vêtues, coiffées qu'à la Camargo. En 1771, elles voulaient toutes avoir des robes à la Guimard, retroussées sur un jupon de couleur différente, avec guirlandes et pompons semblables à ceux que l'illustre danseuse portait dans le ballet de *Jason et Médée ;* enfin, plus tard, lorsque vint la mode des énormes boutons pour habits d'homme, on vit certains mélomanes, au lieu de scènes champêtres et galantes, de chasses

peintes en miniature, faire reproduire sur leurs boutons, faire brocher dans l'étoffe de leurs gilets les principales scènes de *Castor et Pollux,* d'*Armide* ou de *Didon :* à première vue, on savait ainsi pour quelle musique tenaient ces amateurs.

Au milieu de tout ce monde élégant, le parterre, toujours debout, se posant en arbitre, en justicier, se mettant là en communication directe avec les princes, prenant parti dans toutes les intrigues de coulisse ou aventures d'ordre privé, marquant sa sympathie ou sa désapprobation par des bravos ou des murmures lorsqu'un acteur entrait en scène, un grand seigneur dans sa loge, une fille galante au balcon. Quelle fièvre d'enthousiasme, à la première représentation des *Danaïdes,* pour saluer la Reine, alors l'idole des Parisiens, et le bailli de Suffren, qui paraît pour la première fois au spectacle depuis sa campagne dans les mers de l'Inde! Mais quelle explosion de sifflets et de bravos lorsque Auguste Vestris, après une prudente retraite, effectue habilement sa rentrée en dansant tout à la fin du spectacle! On crie : *A genoux!* pour lui faire demander pardon d'une ancienne offense au public; alors son père, superbement vêtu, s'avance en scène et dit : « Vous voulez que mon fils se prosterne à genoux; je ne conteste pas qu'il ait mérité d'encourir votre disgrâce, mais veuillez considérer que le danseur tant de fois applaudi par vous n'a pas étudié la pose que vous exigez de lui; croyez qu'il la prendrait gauchement et détruirait un de vos plaisirs en se déshonorant à vos yeux. — Mais au moins qu'il parle, qu'il se justifie! crie une voix. — Il va parler, il va se justifier, » réplique le rusé Vestris, et, se tournant vers son fils : « Auguste, dansez! » — Auguste danse, et la salle manque de crouler sous les applaudissements.

L'Opéra était le spectacle favori de Marie-Antoinette, et ce n'est pas seulement par charité qu'elle avait voulu qu'on le reconstruisît tout de suite. Elle y venait pour les opéras de Gluck, qu'elle patronnait sans relâche; elle y venait pour ceux de Sacchini, qu'elle avait défendu seule contre les intrigues ourdies dans l'intérieur du théâtre; elle y venait pour ceux de Salieri, qu'elle soutenait en raison de l'appui donné par Gluck à son élève; elle y venait enfin pour ceux de Grétry dont la fille était sa propre filleule :

quand elle l'apercevait dans la salle, elle saluait la jeune fille d'un petit signe affectueux qui mettait toute l'assemblée en délire. Le personnage de la cour qui fréquentait le plus l'Opéra était le comte d'Artois, vif, gai, pétulant; mais il y venait pour de tout autres raisons que la Reine. Il semblait dans sa destinée qu'il dût toujours être en rivalité avec quelque danseur, surtout avec le joyeux Nivelon. Noverre fait-il débuter la très jolie mademoiselle Gondolié, à laquelle il s'intéresse, vite arrive le comte d'Artois qui donne à la nouvelle venue un brillant équipage. Le comte se croit-il sûr de mademoiselle Michelot, qu'il a couverte de diamants; une querelle éclate entre celle-ci et sa camarade Cécile qui l'égratigne à la figure parce que le gentil Nivelon, tout féru de la Michelot, reste insensible aux avances de Cécile. Quelques jours après, l'irascible Cécile refuse de danser parce qu'elle n'a pas un costume aussi avantageux que la Guimard; on la conduit pour la forme en prison, mais le prince de Conti veille sur elle et l'en fait sortir.

* * *

Quels compositeurs brillèrent dans cette salle de la Porte-Saint-Martin, où l'Opéra devait rester jusqu'après la chute de la royauté? Piccinni, Sacchini, Salieri. La révolution opérée par Gluck avait frappé de mort tous les ouvrages antérieurs, mais elle avait aussi porté ses fruits et ceux-là même qui, par leur origine et leurs attaches d'école, auraient dû se poser en rivaux du maître, outre qu'ils n'étaient pas de taille à se mesurer avec lui, se grandissaient eux-mêmes au contact de ce génie et n'écrivaient leurs œuvres maîtresses qu'après avoir fréquenté l'Opéra français et subi l'influence souveraine de Gluck. Piccinni, — que la Dubarry avait fait venir d'Italie afin de constituer elle-même un parti musical opposé à celui de la Dauphine, — essayait vainement, tout d'abord, d'entrer en ligne avec *Roland,* avec *Atys*, et ne révélait son génie que par *Didon,* qui est l'œuvre, non plus d'un rival, mais d'un admirateur s'assimilant tout ce qu'il peut du style et de la déclamation de l'auteur d'*Orphée* afin de s'élever jusqu'à lui.

Sacchini, qui n'avait fait applaudir qu'un heureux don mélodique dans ses opéras transcrits de l'italien, *Renaud* et *Chimène,* ne se transforme-t-il

pas déjà dans *Dardanus;* n'acquiert-il pas une ampleur, une puissance d'expression inattendues dans l'opéra qu'il laisse, en mourant, comme un témoignage suprême des changements qui s'étaient opérés dans sa nature toute italienne au contact de Gluck : *Œdipe à Colone?* Enfin, Salieri, le plus puissant des continuateurs de l'auteur d'*Armide,* ne marque-t-il pas tout de suite de quel compositeur il se réclame et quel est son modèle à la fin de sa carrière, en faisant représenter sous le nom de Gluck — par calcul d'argent — cette admirable tragédie lyrique des *Danaïdes* qui n'était pas indigne, en effet, d'un tel parrainage; si bien que tout le monde y fut pris et que, pendant près d'un mois, on applaudit avec transport Salieri sous le couvert de son maître? Il n'est pas jusqu'aux compositeurs de second ordre à cette époque, et Vogel, l'auteur de *Démophon,* et Lemoyne, l'auteur de *Phèdre,* et Cherubini, débutant alors avec un *Démophon,* l'un Allemand, l'autre Français, le troisième Italien, qui ne cherchent à couler leurs natures si dissemblables dans un moule identique, en s'appropriant la déclamation large et les superbes accents de Gluck.

Heureux compositeurs qui furent secondés alors par une troupe excellente et par une tragédienne lyrique hors ligne, formée à l'école de Gluck, encore qu'elle fût arrivée trop tard pour créer aucun de ses opéras. Mais il l'avait devinée et lui avait prédit de hautes destinées, rien qu'en la voyant tenir un modeste emploi de confidente dans *Armide.* Autant de rôles confiés à la Saint-Huberty, autant de créations supérieures et qui se gravaient d'une façon ineffaçable dans l'esprit des auditeurs, aussi bien ceux qu'elle établit : Ariane et Didon, Pénélope et Hypermnestre, que ceux qu'elle reprit : Angélique, Armide, Sangaride et toutes les héroïnes de Gluck, où elle éclipsa sans peine ses plus illustres devancières. Il avait bientôt fallu se rendre à l'évidence et créer une situation exceptionnelle pour l'artiste qui remédiait seule à l'appauvrissement causé par la retraite de mademoiselle Laguerre et le déclin de mademoiselle Levasseur. Aussi, dès qu'elle s'était vue la maîtresse à l'Opéra, elle s'était vite rattrapée de ses jours d'humiliation, de détresse, en montrant des exigences inconcevables, en voulant tout dominer, en fomentant la révolte, de concert avec la Guimard et les artistes du comité, contre le



M^{de} St HUBERTI

De l'Académie Royalle de Musique

directeur Dauvergne et l'intendant des Menus, Papillon de la Ferté, qui représentait à l'Opéra le ministre de la maison du Roi, autrement dit le pouvoir royal. Elle n'avait pas été très richement douée par la nature, cette artiste de race, et, lors de sa première apparition, on l'avait trouvée « fort laide, très mauvaise et tout à fait incapable de se maintenir au théâtre ». Au prix de quel travail obstiné avait-elle pu se corriger, se réformer et s'élever enfin à la plus haute expression de l'art lyrique; c'est ce qu'elle seule savait et ce dont elle prétendait se faire amplement payer.

Mais il n'est si grande artiste à laquelle on ne puisse susciter une rivale. Ainsi fit l'astucieux La Ferté, avec d'autant plus de plaisir qu'il allait, du même coup, piquer au jeu la Saint-Huberty et faire avancer sa propre maîtresse, mademoiselle Maillard, que l'Opéra avait enlevée d'autorité au théâtre des Petits-Comédiens du bois de Boulogne. Et la grande tragédienne sentit si bien l'attaque qu'après avoir cédé le rôle d'Ariane, elle jeta les hauts cris et mit tout le tripot lyrique en révolution lorsqu'on voulut faire chanter à la débutante son rôle préféré de Didon, où elle était incomparable. Il en fallut cependant passer par où voulait le ministre; mais la rancunière artiste se vengea en prétextant une indisposition qui l'empêchait de jouer Chimène, et comme, sur ces entrefaites, mademoiselle Maillard tombait par terre et ne pouvait chanter, la direction se trouva prise entre ces deux accidents, l'un feint et l'autre vrai. Malgré l'opposition de la Saint-Huberty, mademoiselle Maillard, avec sa belle voix et son jeu énergique, n'en devait pas moins lui succéder et tenir le premier rang à l'Opéra pendant toute la période révolutionnaire et jusqu'à la venue de madame Branchu. La Ferté n'avait donc pas mal choisi; mais quel chagrin pour lui quand il était obligé d'écrire, à son sujet, dans une lettre au ministre : « Elle se livre plus à la dissipation qu'au travail. »

Et que d'excellents artistes, autour de ces deux grandes tragédiennes! Lainez d'abord, l'ancien garçon maraîcher, découvert par Berton un jour qu'il criait des légumes dans la rue; Lainez, qui avait déjà paru avec succès comme double de Legros, mais dont le mérite ne s'affirma qu'après le départ de celui-ci et dont Énée fut peut-être le meilleur rôle, à côté de madame Saint-Huberty dans Didon; bref, un chanteur de premier plan, mais grand joueur et

violent. Ensuite Rousseau, la haute-contre, à la voix charmante qui brillait dans les rôles de ténor aigu, tandis que Lainez montait moins facilement que son prédécesseur Legros; Rousseau, doux, mais accessible aux mauvais conseils. Enfin, les deux chanteurs qui s'étaient partagé la succession de Larrivée : Laïs, le baryton élevé, à la voix éclatante, qui triomphait dans Panurge, intelligent, mais vaniteux en diable, et Chéron, servi par un organe aux notes graves, superbes, incomparable dans Œdipe et qui créa à l'Opéra l'emploi de basse profonde, artiste doué, mais terriblement paresseux. A côté d'eux, mademoiselle Dozon, bientôt madame Chéron, si touchante avec sa voix expressive dans les rôles tendres, dans Antigone ou Évelina, et qui deviendra vite aussi paresseuse que son mari; mademoiselle Buret, très désireuse de se rendre utile, avec une belle voix, de la méthode et trop d'embonpoint; mademoiselle Gavaudan cadette, charmante dans les soubrettes ou les jeunes princesses, mais fort dissipée, et mademoiselle Hus, très jolie fille, avec une voix généreuse, mais fatiguée; ces deux dernières, grandes amies de la Saint-Huberty.



ETIENNE LAINEZ
Role de Rodrigue dans l'opéra de Chimene

Que d'excellents sujets aussi dans la danse! Un maître de ballets ayant des idées et de l'invention, Gardel l'aîné, qui avait tant cabalé avec Dauberval pour évincer Noverre et qui, à son tour, avait évincé son allié; Gardel, l'ancien beau danseur, le même qui avait répudié le masque, auteur applaudi de *la Chercheuse d'esprit,* de *Ninette à la cour,* de *la Rosière,* du *Premier*

Navigateur, etc.; ensuite, son frère cadet qui lui succédera comme maître de ballet en 1787, sans abandonner l'emploi de premier sujet sérieux, danseur de style et plein de correction; puis Nivelon, l'aimable et joyeux drille aimé des belles de toutes catégories; enfin le tourbillonnant, l'étourdissant Auguste Vestris, la danse faite homme, aussi lourd d'esprit que vif d'allure, et d'une suffisance égale à sa bêtise. Comme les Anglais riaient de lui, tout en l'applaudissant, lorsqu'il leur rendait visite! Témoin certaine estampe de Bartolozzi, publiée à Londres lors d'un de ses voyages, en 1781, qui le représente dans tout l'éclat de sa vanité triomphante, haut perché sur une patte entre deux oies, avec cette légende traduite de Plutarque : « A Sparte, un étranger se tenant longtemps sur une jambe, dit à un Lacédémonien : « Vous ne pourriez pas, je pense, en faire autant. — « C'est vrai, répond l'autre, mais la première oie venue en serait capable. »



M^R. GARDEL le Jeune,
de l'Academie Royale de Musique.

Du côté des femmes, mademoiselle Peslin, encore qu'elle fût hors de combat, tardait à se retirer et se maintenait un peu par la protection de ses grandes amies Guimard et Saint-Huberty; mais quelle aimable et jolie tête de troupe que celle formée par mesdemoiselles Dorival et Dorlé, Gervais et Dupré! La première était bien un peu fantasque et caressait trop la bouteille; elle jouait aussi des tours pendables à son directeur et se prenait du bec, en pleine scène, avec le respectable Vestris; mais quel succès quand elle entrait en

scène, et comme il importait médiocrement au public qu'elle eût tant de défauts! La deuxième, avec plus de bonne volonté et moins de talent, occupait un rang très honorable où la maintenait la faveur de M. de Vougny; la troisième excellait dans le genre comique et ne se refusait à aucun travail; la quatrième, enfin, qu'on avait fait revenir de Naples pour remplacer mademoiselle Théodore et qui avait beaucoup plu, ne put jamais se résoudre à danser sans son maître, le danseur Gallet, avec lequel elle avait débuté. Et lorsque celui-ci, dont on ne savait que faire, eut été congédié, elle ne rêva plus que d'obtenir un congé pour l'aller rejoindre en Italie : elle partit et ne revint pas.

Avec un tel bataillon de jolies femmes, l'ordre était toujours bien difficile à maintenir sur le théâtre, et tous les règlements du monde n'y faisaient rien, même appuyés de nombreux gardes françaises. Certains habitués se plaignaient de ce laisser-aller, mais ceux-là seulement qui n'en profitaient pas, n'ayant pas accès dans les coulisses, et c'est sûrement un spectateur de cette catégorie qui adressait la plainte suivante à qui de droit : « Messieurs les administrateurs, guidés par un zèle très louable, se sont sagement expliqués dans un article du règlement concernant la police au théâtre, en deffendant aux sujets de ne jamais se montrer au public en avançant trop hors des coulisses, même sous l'habit des rolles et encore moins sous l'habit de la ville; la raison de cette deffense est motivée sur le besoin où est le spectacle de conserver son illusion et de le rendre si vraisemblable aux yeux des spectateurs que rien ne puisse les en distraire; mais comment cet article du règlement est-il observé aujourd'hui? Il n'y a pas un instant, dans la représentation d'un opéra, où l'on ne voie dans les coulisses une infinité de gens qui s'avancent assez pour que l'on puisse aisément les distinguer et les nommer; on voit des femmes en mantelets noirs, d'autres en peignoirs, s'avancer effrontément et faire des mines et des gestes d'un côté à l'autre du théâtre, on voit des hommes en habits verts, rouges, d'autres en camisolles blanches, s'avancer et badiner au bord des coulisses; d'autres, plus loin, et dans le même équipage, dansent et semblent lutter à qui sautera le plus haut. Et dans quel moment tout cela arrive-t-il? c'est lorsqu'il y a deux interlocuteurs en scène, et dans les moments les plus intéressants. Si du milieu de la salle on voit tous ces pantins faire



Published 2d April 1781
By TORRE N°44 Market Lane

A Stranger at Sparta standing long upon one Leg, said to a Lacedæmonian,
I do not believe you can do as much;" True (said he) but every Goofe can".

See Plutarch's Laconic Apothegms Vol. I Page 406

leurs singeries, à plus forte raison des côtés, etc., etc. » Et le comité dirigeant des artistes de l'Opéra crut devoir prendre au sérieux une réclamation tellement incivile et confirmer à nouveau le règlement, au lieu d'envoyer promener ce gardien de la décence et du bon ton !

*
* *

Et mademoiselle Guimard dansait toujours. « Cette demoiselle a fait un service sans exemple depuis 1761, écrit Dauvergne en 1788. Il serait très fâcheux pour le public et pour l'Académie que de mauvais conseils lui fissent perdre le mérite d'une considération que l'on doit à ses longs services. » Elle se trémoussait encore avec tant de légèreté qu'un amateur, fort instruit apparemment, s'écrie avec admiration : « Vraiment, elle ne vieillit nulle part ! » Et certain jour qu'elle dansait entre Vestris et Gardel : « On dirait, murmure un plaisant, deux chiens qui se disputent un os. » Elle était en quelque sorte la grande maîtresse de la galanterie à cette époque, et l'on n'aurait rien décidé d'important dans cette branche sans avoir son avis. N'était-ce pas elle et mademoiselle Heynel qui étaient allées visiter, de la part de leurs « consœurs » de l'Opéra, leur excellent protecteur, M. de Vougny, lorsque celui-ci, grand coureur de filles et très choyé dans les coulisses, gémissait sur son lit de douleur après s'être cassé la jambe en tombant dans une fosse, au cimetière ? Deux ans auparavant, plusieurs jeunes gens de la cour, dont le comte d'Artois et le duc de Chartres, avaient imaginé de donner, par cotisation de cinq louis, un repas et un spectacle où devaient être invitées les plus fameuses courtisanes de Paris : à la Dervieux incombait le soin d'organiser le festin chez un traiteur en vogue et, pour la représentation, la Guimard avait naturellement proposé son théâtre, où la Duthé, chère au comte d'Artois, devait venir chanter *la Colonie* et *les Sabots*. Voilà-t-il pas que, au jour fixé, un ordre du Roi, sollicité par l'archevêque de Paris, vient tout interdire ! Alors, mesdemoiselles Dervieux et Guimard, les fortes têtes de la bande, ont l'excellente idée d'envoyer tout le repas au curé de Saint-Roch en le priant de le distribuer aux malades et aux pauvres de sa paroisse ; dîner manqué, mais non perdu

et qu'on qualifia spirituellement : Dîner des chevaliers de Saint-Louis.

Et Sophie Arnould lançait toujours de spirituels brocards. Seulement, elle n'était plus en scène; elle était à l'amphithéâtre où elle jouissait de ses entrées, en compagnie d'anciens camarades également retraités, de Jéliotte et de Chassé, de Laval et de Lany, de mesdemoiselles Chevalier, Lemaure et Fel, de madame Larrivée et de la Beaumesnil. Un jour qu'elle apercevait, rangées en espaliers, plusieurs figurantes qui s'étaient donné des noms de fleurs : Rose, Jacinthe, Amarante, Églantine : « Quelle plate-bande ! » murmura-t-elle. Et comme elle voyait paraître ensemble la Duchâteau, la Châteauneuf, la Beauchâteau, la Châteauvieux : « Tous ces châteaux menacent ruine, autant de châteaux branlants. » Les chanteurs de la fin du siècle aimaient certainement mieux la voir dans la salle qu'à leur côté, tant elle était redoutable en scène, en s'efforçant de les faire éclater de rire au moment le plus pathétique. N'est-ce pas elle qui, tombant gémissante, évanouie entre les bras d'un amant au désespoir, lui disait tout à coup dans l'oreille : « Ah ! Pillot, que tu es laid ! » Et dans *Iphigénie en Aulide*, alors que le cor répond *ré mi ut, ré mi ut,* après le délicieux chœur : « *Rassurez-vous, belle princesse, Achille sera votre époux* », ne s'amusait-elle pas à répondre à ses camarades en suivant le cor : « *Je m'en f..., Je m'en f...!* » Plus haut ! plus haut ! criaient les amateurs informés de la facétie, et certain soir, soit inattention, soit coup de tête, il lui échappa, ce gros mot, qui mit toute la salle en gaieté.

Mais toutes ces folies allaient avoir une fin. Le jour même où certaine demoiselle Rousselois, qui s'était fait un nom en province, obtenait l'honneur de débuter à Paris, le peuple achevait de brûler la maison Réveillon, dans le faubourg Saint-Antoine : on était au mois d'avril 1789. Et l'Opéra, qui comptait dans son personnel tant de mécontents, tant de cerveaux brûlés contenus à grand'peine par une administration de jour en jour plus faible, ressentait aussitôt le contre-coup de cette première manifestation populaire : en même temps que les recettes baissent, les esprits s'échauffent. Les artistes qui se tournaient du côté de la municipalité de Paris, dont ils attendaient leur affranchissement, avaient fait de leur directeur Dauvergne un véritable souffre-douleurs et lassé la patience de deux ou trois ministres de la maison du Roi :



LE PEUPLE FAISANT FERMER L'OPERA.

le 12 Juillet 1789.

Amelot, le baron de Breteuil et M. Laurent de Villedeuil. Leur insubordination et leurs réclamations avaient tellement augmenté que, pendant trois années, de 1782 à 1785, Dauvergne, exaspéré, avait quitté la partie et les avait laissés se gouverner en république; après quoi, l'affaire allant de mal en pis, il était venu reprendre le collier de misère. Placé entre le pouvoir royal, représenté par l'intendant des Menus, et le pouvoir populaire, incarné dans la municipalité de Paris, le directeur ne savait auquel entendre et ne faisait que louvoyer.

Quel empire exercer, quelle autorité posséder sur des sujets tout le temps en révolte, qui s'assemblaient dans la salle du Panthéon ou ailleurs pour censurer les actes de leurs supérieurs, qui adressaient des mémoires aux districts pour être délivrés d'un pouvoir insupportable et se mettre en société, qui formulaient chaque jour des prétentions nouvelles et qui, lorsqu'ils n'obtenaient pas satisfaction sur l'heure, envoyaient des amis, des citoyens, faire cabale au parterre en leur faveur? Ne semblaient-ils pas vouloir réaliser à tout prix ce souhait de Collé, qui n'avait pourtant jamais eu à se plaindre des grands de la cour : « Quand sera-t-on délivré de la tyrannie de MM. les gentilshommes de la Chambre et de leur despotisme sur les théâtres, et de leur mauvais goût, et de leur ignorance, et de leur libertinage avec les comédiennes, qui leur fait accorder tout à ces femmes, pour ces femmes, à cause de ces femmes? » Cette indignation qui s'épanchait par derrière, en secret, convenait vraiment à merveille au protégé du duc d'Orléans, au fournisseur attitré de pièces grivoises pour le théâtre de madame de Montesson.

Que faisaient les artistes pour se débarrasser de Dauvergne? Ils le traitaient tout simplement d'espion et l'injuriaient si bien que celui-ci, abreuvé d'outrages, marquait au ministre l'intention formelle de se retirer. Il ne gardait cette place encore un an que sur les instances de son supérieur et dirigeait très sagement l'Opéra pendant toute l'année 1789, où les représentations étaient souvent suspendues et les recettes réduites à rien, soit à cause du renvoi de Necker, soit par suite de la prise de la Bastille ou de l'assassinat de Berthier et de Foulon. La catastrophe approche et les événements se précipitent; les esprits à l'Opéra, comme ailleurs, sont en ébullition, et les contrecoups de la politique désorganisent cette vaste machine de l'Académie de

musique, qui ne marchait plus qu'à grand'peine, au milieu de l'insubordination générale et des coalitions d'intérêts.

Mais que parle-t-on d'Académie royale de musique? Au lendemain du retour de Varennes, ce titre qui sonnait mal aux oreilles, est remplacé par celui d'Opéra, le 21 juin 1791 ; puis, peu après, le 16 septembre, un arrêté du comité de Salut public rétablit le titre ancien, par gracieuseté envers Louis XVI, qui venait de signer la Constitution. Quatre jours plus tard, le mardi 20, le Roi, la Reine et toute la famille royale allaient pour la dernière fois à l'Opéra; on y jouait *Castor et Pollux,* dont le peuple, le vrai souverain, avait eu la veille


ACADÉMIE-ROYALE DE MUSIQUE.

TROISIEMES LOGES.

CÔTÉ DU ROI.

N°. 15.

Loge de la Ville.

Pour une Perſonne.

Ce vendredi 12 Mars 1790

Fac-similé d'un billet de loge de l'Académie Royale de musique, signé par Bailly.

une représentation gratuite, en l'honneur de la Constitution. Cette soirée, grâce au grand nombre de royalistes répandus dans la salle, cause une dernière illusion de bonheur à Marie-Antoinette ; on souligne par des bravos qui ne rencontrent pas d'opposition quelques vers qui pouvaient s'appliquer à la Reine, et celle-ci, ravie, dit aux dames qui l'accompagnent : « Voyez donc ce bon peuple, il ne demande pourtant qu'à nous aimer. » Et le lendemain, elle était insultée à l'Opéra-Comique, où elle avait voulu se rendre malgré les pressentiments du Roi; il avait suffi pour allumer l'incendie d'un salut de madame Dugazon à la Reine, avant de chanter le duo des *Événements imprévus : « Ah! combien j'aime ma maîtresse!* » Le parterre crie : « Plus de maîtresse,

plus de maître! Vive la liberté! » Les loges répondent : « Vive le Roi! Vive la Reine! » On se défie, on se bat, et Marie-Antoinette, s'échappant au milieu de la bagarre, regagne sa voiture sur laquelle on lance de la boue et qui l'emporte, au grand galop des chevaux, tandis que la foule la poursuit de cris redoublés : « A bas la Reine, à bas! »

A douze jours de là, le 16 octobre 1791, le titre d'Opéra national était définitivement rétabli : l'ancien régime expirait et le Roi vivait encore. Au surplus, depuis dix-huit mois, n'était-ce déjà plus l'Académie royale : la Ville de Paris avait entièrement repris le théâtre dans ses attributions, le 8 avril 1790. Dauvergne s'était estimé trop heureux de résigner ses fonctions de directeur, et la municipalité, répondant aux vœux des artistes, les avait laissés s'administrer eux-mêmes au moyen d'un comité formé des principaux sujets, des délégués des chœurs, du chant et de l'orchestre, etc. Seulement, en place du directeur, de l'intendant des Menus et du ministre, émanant tous trois du pouvoir royal, la Ville leur avait adjoint quatre commissaires qui s'appelaient Henriot, Leroux, Chaumette, Hébert, et qui les eurent bientôt mis au pas.

C'était la fin de la Royauté, c'était l'établissement de la République à l'Opéra.

ADOLPHE JULLIEN.





LES ABRUZZES

« Vous rappelez-vous, mesdames, notre voyage de montagne et ce long séjour hors du monde civilisé, où vous fûtes, pour vos amis, des compagnes si courageuses?

« Vous aviez parcouru dix fois l'Italie entière; vous connaissiez les routes historiques de la Campanie et les classiques ruines du Latium; vous aviez goûté l'Ombrie et la Toscane et vous saviez en quelles églises les Giotto disent, avec tant d'éloquence, la foi souriante du moyen âge italien; vous aviez glissé sur les canaux déserts où le gondolier réveille la voix de Venise morte, et votre songe silencieux avait écouté, sous le ciel plein d'étoiles, au bord du golfe des Sirènes, les pêcheurs d'Amalfi chanter ces chansons grecques qui n'ont pas changé depuis trois mille ans. Parmi les palais, les temples et les nécropoles, sous les bois de pins et les forêts d'oliviers, d'une mer à l'autre,

vous aviez cheminé avec nous, et les années avaient fui sans que votre curiosité eût une lassitude, ou votre désir une déception.

« Un soir de fin d'hiver, à Rome, vous eûtes l'idée de voir les Abruzzes, ce cœur sauvage de l'Apennin, où manquaient alors les chemins de fer et souvent les auberges, où les voyageurs, même aujourd'hui, ne se risquent guère. Vous aimiez les coins solitaires de cette Italie tant visitée, la petite ville dédaignée des touristes, la route oubliée qui fait découvrir sans peine le paysage inattendu, le trait de mœurs inédit ou le chef-d'œuvre inconnu. C'est aux Abruzzes que vous avez fait votre moisson dernière, qui fut, je crois, la plus précieuse. Et je suis sûr d'être écouté, si je vous parle un instant de ce pays rude, aux grands horizons, où les hommes ont gardé la naïveté des anciens usages et la beauté des races intactes. »

***

L'histoire antique des Abruzzes est dans Tite-Live. C'est le pays des Marses, des Pélignes, des Samnites, de ces peuples héroïques qui ont si longtemps tenu en échec la force naissante de Rome. Au centre même des montagnes, entre Avezzano et Sulmona, sont les ruines d'une grande ville, Corfinium, qui fut, pendant la Guerre Sociale, la capitale de la confédération italique formée contre l'ennemi commun. Plus tard, malgré le voisinage des Marches et de l'Ombrie, les Abruzzes se rattachent historiquement à Naples, et ont suivi, à travers les âges, la fortune du royaume des orangers. Elles ont subi la domination des Normands, des Souabes, des Angevins, des Aragonais, et servi de champ de bataille aux condottieri des dynasties rivales. Les grands fiefs du pays ont toujours relevé de la couronne de Naples. De tous temps, sa noblesse a brillé dans le gouvernement et dans l'armée.

Les châteaux de la féodalité napolitaine se dressent encore, çà et là, sur les hauteurs, au milieu des « pays » crépis de blanc. Ce sont des ruines déchiquetées et moussues oubliées sur la *rocca* solitaire, plus souvent des fermes paisibles, où les cyprès rangent leurs noirs fuseaux sur les terrasses fortifiées. Quelques villes gardent d'importants monuments du moyen âge : telle Aquila, bâtie par l'empereur Frédéric II, comme une aire d'aigle (*aquila*) dans les

rochers, d'où il s'élançait sur les États du Pape; telle encore Sulmona, au pied du mont Majella, dont la renommée remonte à l'antiquité même. Ce fut la patrie d'Ovide, qui en a chanté les fraîches fontaines :

Sulmo mihi patria est gelidis uberrimus undis.

Les légendes populaires parlent encore du poète romain, devenu pour les bergers de l'Abruzze le sorcier extraordinaire qu'est Virgile pour les pêcheurs du Pausilippe.

Moins connue et moins visitée est la petite ville de Tagliacozzo, adossée à un ravin et dominée à l'horizon par le massif élégant du Velino. La grande rue est bordée par plusieurs petits palais de la Renaissance qui attestent une prospérité perdue. De grands souvenirs s'attachent à cet humble nom de bourgade. Le 26 août 1268, la plaine voisine fut le théâtre d'une terrible bataille. Lorsque le voyageur, au soir tombant, traverse le champ funèbre et passe devant les ruines de la chapelle élevée par Charles d'Anjou à Sainte-Marie-de-la-Victoire, il ne peut échapper à l'évocation de ces tragiques tableaux : la sanglante journée féodale, la fuite de Conradin à travers la montagne, jusqu'à la mer, la trahison qui livre le jeune prince à son rival et l'échafaud de la place de Naples, au pied duquel se tient le vengeur inconnu, Jean de Procida. Et tandis que les premières étoiles s'allument sur le Velino, l'esprit ressaisit les images du passé et, soudainement éclairé, se met à suivre longuement l'enchaînement mystérieux de l'histoire.

Quelques grandes abbayes, en partie conservées, témoignent de la puissance du monarchisme en ces contrées ; San-Giovanni-in-Venere, San-Clemente-in-Casauria, avec sa basilique du douzième siècle, et surtout le célèbre monastère du mont Majella, où prit naissance l'ordre des Célestins, branche réformée de la grande famille bénédictine. On y vénère encore le fils de paysan qui fut l'auteur de cette réforme, avant de devenir le pape Célestin V, et qui vécut soixante ans dans ces solitudes, groupant autour de lui des populations entières. On aime à montrer au pèlerin la cime élevée d'où le pieux ascète pouvait apercevoir Subiaco et deviner la place de la grotte illustre où saint Benoît avait vécu. La Majella est encore habitée par des moines, qui rêvent toujours de régénérer le monde par la prière, la science

et le travail, et qui, en attendant, composent des élixirs avec les simples de la montagne.

Du moyen âge jusqu'à nos jours, les Abruzzes n'ont guère connu la paix ni la sécurité. Les rivalités féodales, puis le brigandage, ont succédé aux grandes guerres. Le caractère national, formé à cette dure école, est resté capable d'héroïsme et de férocité. On se rappelle la résistance armée que ce pays a opposée à la conquête piémontaise, et on ne peut la traiter de guerre civile, tant il y avait entre les deux partis de différence et d'antipathie de race. Il vaut mieux ne point réveiller ces souvenirs, car les représentants de la civilisation ont donné parfois, dans ces montagnes où les yeux de l'Europe pouvaient à peine les suivre, un spectacle non moins affligeant que les « bandits » qu'ils voulaient réduire. Voici trente ans bientôt que les Abruzzes font partie du royaume d'Italie. Le gouvernement les a absorbées peu à peu par les chemins de fer, les écoles, l'administration et le loto. Cependant l'esprit d'opposition est maintenu, en certaines régions, par les influences restées fidèles à l'ancien régime. Voici, comme exemple, un souvenir de voyage qui jette un jour singulier sur l'état de l'opinion dans les campagnes du royaume de Naples. Nous descendions un soir, à cheval, un chemin creux dans la montagne; le jour baissait, et dans la solitude de la vallée, où fumaient au loin des maisons de ferme, nous avions eu la fantaisie d'entendre chanter notre guide. C'était un homme de la ville, d'une quarantaine d'années; sa belle voix mâle fit dire aux échos plusieurs chansons d'amour, la meilleure poésie populaire de l'Abruzze. On lui demanda alors l'hymne de Garibaldi, dont les paroles nous étaient inconnues. L'effroi le plus vif parut sur son visage; il refusa de la tête et, se penchant brusquement sur son cheval, fit le geste d'un chasseur qui met en joue. Puis, pour expliquer cette mimique : « Ah! signori, dit-il, si je chantais cette chanson maudite, il y aurait vingt fusils braqués sur moi derrière le buisson, et je n'irais pas jusqu'à la fin. »

* * *

Si elles tardent un peu à entrer complètement dans le mouvement politique de l'Italie, les Abruzzes ne peuvent pas bouder contre la civilisation moderne.

Elles lui doivent déjà beaucoup de bienfaits, d'améliorations industrielles et agricoles. Qui ne connaît, par exemple, les beaux travaux qui ont desséché le lac Fucino et assaini la contrée voisine? Le grand lac, fléau du pays, avait soixante kilomètres de tour; c'est aujourd'hui une grande plaine fertile, coupée de longues routes régulières, qui servent à l'exploitation de ces terrains donnés à la culture. L'immense fortune de l'ancien propriétaire, le prince Alexandre Torlonia, a permis de réaliser ce que les trente mille esclaves de l'empereur Claude avaient essayé en vain. Un large canal souterrain, de plus de six kilomètres, rejette dans la vallée du Liris, les eaux amassées dans le cirque du Fucino par le suintement des montagnes. A l'entrée du canal, une inscription monumentale, surmontée d'une statue de la Madone, rappelle l'œuvre accomplie et la date de l'achèvement : 1875. Ce joli latin épigraphique qu'aiment les Italiens, nous apprend, en termes sonores, que les travaux, tentés à plusieurs reprises par les Romains et par les souverains du moyen âge, ont été menés à bien, avec la protection de la Mère de Dieu, par la persévérance d'un prince romain et la puissance des capitaux modernes : INGENTIS ANIMI ET AERIS VI !

Tout ce pays est destiné à être visité par les touristes de Naples, à qui les nouveaux chemins de fer rendront les arrêts faciles. En ce moment, à part les villes administratives et celles qui sont sur la route du lac Fucino, ces provinces ne sont pas prêtes à recevoir les étrangers. On s'expose à de graves désagréments, dès qu'on s'éloigne des grandes routes. Nous arrivons, le soir, dans une petite ville, place forte jadis, entourée de murs, de fossés, et où la porte garde encore ses machicoulis de brique. La voiture nous mène à l'unique auberge. Il n'y a qu'une chambre à deux lits : c'est peu pour sept voyageurs, dont trois Parisiennes. Nos compagnes sont effrayées ; mais la maîtresse du logis ne partage point leur embarras ; elle explique par gestes — son italien n'étant pas très clair — qu'elle met à la disposition des dames sa propre chambre et son propre lit, qui est grand et où on peut très bien coucher à trois. A trois ! ce jour-là, pour la première fois du voyage, on regretta la civilisation absente. Au départ, autre aventure. L'hôtelière refusa d'être payée en or. Comme elle n'avait jamais vu que du papier-monnaie, nos napoléons lui semblaient suspects. Elle consulta les notables du pays, le

parroco lui-même, et il nous fallut, pour pouvoir partir, que l'autorité ecclésiastique se prononçât en notre faveur.

La malpropreté des villages est incroyable. Nous ne pouvons oublier l'impression que nous fit le premier bourg de l'Abruzze, Carsoli, où nous arrivâmes au sortir des anciens États Romains. Nous couchâmes dans une auberge sordide, qui nous avait fait sentir, dès le seuil, que nous étions dans le royaume de Naples. Il n'y avait que des lits de camp, aux draps de toile à voile. Les chambres étaient petites et basses, carrelées, encombrées de sacs et d'instruments de labour. Les rats sautaient librement dans les armoires éventrées. Leur présence et d'autres causes encore empêchaient le sommeil. Et le matin, ouvrant la fenêtre sur la place, nous vîmes une centaine de petits porcs noirs, sans gardien, maîtres chez eux, qui occupaient le pavé jonché de paille et d'ordure et flairaient les portes désertes. Il fallut soutenir une véritable lutte pour sortir de la maison et nous frayer passage vers nos mulets.

Quand on a le courage d'affronter les logis douteux et la mauvaise nourriture, le voyage des Abruzzes est, pour les amateurs de paysage, un des plus intéressants qu'on puisse faire en Italie. La montagne y déroule des tableaux d'une variété infinie. Ce sont d'abord ces vallées verdoyantes, largement arrosées, aux pentes de bois et de culture, dont le cours supérieur du Liris offre l'exemple le plus délicieux. Bien différentes sont les hautes montagnes, dans leur alpestre et grandiose nudité. Les massifs principaux se groupent autour de trois sommets : le Grand Sasso d'Italia, qui est la cime la plus élevée de tout l'Apennin, le mont Majella et le mont Velino. De ces points culminants de l'Abruzze, le regard s'étend librement sur toute l'Italie centrale jusqu'à la mer Adriatique, et, de l'autre côté, par les temps clairs, il est facile d'apercevoir la ligne scintillante de la Méditerranée.

L'ascension des grands sommets ne se fait qu'à l'été, après la fonte des neiges. Pendant les mauvais temps, ils sont inaccessibles et il y a des plateaux immenses qu'on ne traverse pas de plusieurs mois. On peut cependant conseiller le voyage d'hiver dans les Abruzzes, car cette montagne méridionale a, en cette saison, un charme particulier. Nous l'avons parcourue, dans ses parties accessibles, vers la fin de février; il ne fallait pas monter beaucoup

pour trouver la neige ; les cols étaient encore obstrués et les services de la poste se faisaient à dos de mulet. Malgré cela, le temps était très chaud ; le soleil brûlait les yeux et chargeait les épaules. Devant nous se dressait, isolé comme le mont Blanc, le lointain Velino, dont la robe moirée se teignait de reflets roses. La chaleur de l'air, l'éblouissante blancheur de la neige massée dans les ravins, la forme même des montagnes et de l'horizon, tout donnait l'illusion d'une excursion d'été dans les Alpes.

Le littoral de l'Abruzze ménage d'autres surprises. Au bord de l'Adriatique, tout est calme et riant. Le rivage est dentelé par l'embouchure de minces rivières, et les collines viennent y finir doucement. Les villages sont à cheval sur les crêtes peu élevées, vêtues d'oliviers et de vignes; des habitations blanches sont dispersées, çà et là, dans les bouquets de châtaigniers. Ce pays a des lignes mesurées et paisibles, qui parlent au cœur comme les collines de Toscane. Il fait bon s'étendre à l'ombre, aux heures chaudes du jour, quand les cigales jettent leur cri aigu devant la mer illuminée. On entend chanter les femmes et les enfants qui vont lever les filets sur la plage ; puis, parfois, le sifflet d'un train direct, pour Brindisi, qui suit la côte. On accompagne du regard les voiles de pêche, qui fuient en flottille, et on cherche à deviner le vapeur du Lloyd de Trieste, qui passe loin, très loin, venant d'Ancône.

*
* *

Dans ce cadre merveilleux de paysage, vit un peuple ardent et vigoureux, qui a conservé, plus qu'aucun autre d'Italie, ses mœurs, ses superstitions, ses usages. Une partie des coutumes de l'Abruzze remonte aux âges les plus reculés, et leur origine devrait être cherchée sur les plateaux de l'Asie, au berceau des races de notre Europe. D'autres se rattachent plus clairement au paganisme classique. D'autres encore ont pris naissance dans les traditions du christianisme, animées par une foi vive et une imagination de flamme. Quelques-unes sont communes à tout le pays ; d'autres restent particulières à une vallée, à une paroisse, et ne se retrouvent pas dans la paroisse voisine. Les savants sauront les grouper, les comparer, les expliquer ; mais il faut se hâter de les recueillir, car la civilisation entame déjà les régions qu'elle



avait respectées et fait, aux dépens de la couleur locale, de rapides progrès.

Les costumes mettront plus longtemps à disparaître. Les femmes de la montagne conservent avec opiniâtreté la parure de leurs mères et ne se permettent pas d'y changer le moindre accessoire. Ma lectrice veut-elle qu'on lui décrive la toilette des femmes de Scanno? Souliers ouverts, aux boucles d'argent; jupe de laine vert sombre, à larges plis, avec une bande cramoisie, inventée par un Véronèse instinctif; tablier de couleur, à petits plis cousus de ruban, retenu par deux agrafes d'argent; corsage de laine bleue, détaché de la jupe et retenu en avant par des boutons du même métal, d'or quelquefois. Les manches laissées larges sont rétrécies à l'épaule et au poignet, et le haut de la chemise laisse voir une dentelle claire autour du cou brun. J'oubliais le couteau-stylet dans le corsage; je ne sais s'il est obligatoire à Scanno, mais j'ai vu ailleurs des femmes qui ne le quittaient point. Sur la tête est une sorte de turban de laine de couleur. Les cheveux surtout sont l'objet d'un arrangement minutieux : les nattes, avant d'être massées de chaque côté de la nuque, sont enveloppées de lacets de laine ou de soie, qui ont jusqu'à quatorze mètres de long et ne laissent nulle part entrevoir la chevelure. Par un sentiment très poétique des choses de la foi, le costume varie suivant les moments de l'année liturgique : pendant la semaine sainte, par exemple, époque de deuil pour les chrétiens, les lacets des cheveux sont bleus ou verts; c'est aussi la couleur des pierres précieuses de tous les bijoux; Pâques venues, les gemmes, les lacets, les étoffes font dominer dans toute la toilette les tons plus gais du rouge.

Si les femmes apportent tant de soin à leur parure, c'est apparemment pour être aimées. La meilleure occupation de la jeunesse abruzzaise est, en effet, de « fare all' amore ». Quand le jeune homme a fait son choix, le dimanche, au sortir de l'église, l'usage est qu'il s'adresse à une amie de la jeune fille. L'amie fait l'ambassade, le soir, à la fontaine : « Térésina, sais-tu? Marcuccio veut faire l'amour avec toi. — Comment! mon Dieu! il me veut, moi si laide... » La demande est accueillie; l'amoureux n'a qu'à choisir le moment pour se présenter. Elle le voit venir et s'asseoir près d'elle, tandis qu'elle roule d'une main émue son collier aux grains de corail ou tourmente les broderies de son tablier. Le jeune paysan tient à la main une fleur et un

bâton pointu. Ce bâton fait-il prévoir déjà l'autorité maritale, à côté de la fleur qui dit l'amour? Il fouille la terre tout en causant, et attend l'instant propice pour offrir la fleur; quelquefois, s'il a été trop timide, il l'envoie après coup à la maison de la belle; et voici la chanson faite sur l'aimable symbole :

— Quest'è quel fiore
Che te lo manda amore;
Amore te lo manda
E te lo raccomanda.
Ma voi che lo prendete,
Che cosa gli direte?

— Il fiore è bello
L'amor è garbato.
Grazie all' amore,
E a chi me l'ha recato.
Ma dicete all' amore
Ch' i' voglio issu e no lo fiore (1),

Le jeune homme fait longtemps la cour à sa fiancée. En attendant le printemps, saison des mariages, l'hiver leur ménage quelques plaisirs. La veillée réunit les femmes de chaque village dans les étables, pour travailler en commun et raconter des histoires. L'usage existe en certaines montagnes de France, notamment en Auvergne. Dans l'Abruzze, les hommes sont admis, et le tambourin ne tarde pas à résonner. Tum! tum! la jeunesse se lève, la danse commence et dure une heure ou deux; c'est l'ordinaire tarentelle, qu'on appelle ici la *saltarella*. Je serais surpris que Marcuccio et Térésina n'en tirent point quelques doux profits. Mais voici Noël; la cloche tinte; les portes s'ouvrent; on part pour la messe de minuit, dans la neige. Cette nuit, l'amoureux doit venir chercher la fiancée et sa mère et les conduire lui-même à l'église, la torche à la main.

La nuit du 31 décembre, c'est une autre coutume. Dans ces montagnes, où il n'y a pas de fleurs, un véritable amant s'est procuré à tout prix un petit bouquet, qu'il a grossi d'herbes odorantes. A dix heures, il donne une sérénade sous la fenêtre aimée; guitare, mandoline et chansons. Puis il accroche le bouquet au bout d'une perche et le pose sur le rebord de la fenêtre. S'il a pu gagner une personne de la famille, elle laisse pendre un fil auquel on attache le bouquet qui remonte bientôt et va sûrement à son adresse. Dans tous les cas, la fille qui a reçu les fleurs doit envoyer au garçon, le lendemain, une jolie

(1) « Voici cette fleur qu'Amour t'envoie; Amour te l'envoie et te la recommande. Mais vous qui l'acceptez, que lui direz-vous? » — « La fleur est belle, l'Amour est courtois. Merci à l'Amour et à qui me l'apporte. Mais dites à l'Amour que c'est lui que je veux et non la fleur ». Ces spécimens de la poésie populaire sont empruntés, ainsi que d'autres détails, au livre de M. A. Del Nino, *Usi Abruzzesi* (Florence, 1879-1887).

poule, destinée à être mangée avec les amis qui ont prêté leur concours à la sérénade. Tous les artistes retournent en donner une seconde, la veille de l'Épiphanie, pour remercier de la poule. Pendant ce temps, arrive le fiancé nouveau avec sa troupe, pour interrompre la sérénade moqueuse. On en vient aux mains; la rue est en pleine bataille; coups de poing, coups de bâton; et souvent aussi *coltellata* et sang versé.

Le moment des noces est arrivé. On se marie à l'église le samedi, et ce jour-là, les parents de la mariée la gardent chez eux. Le soir vient; les fenêtres sont closes; l'époux et sa famille sont devant la maison et chantent à la guitare. Je serais surpris, lectrice, que cette chanson vous déplût :

Or non ti puoi chiamar più villanella :
Sei di sangue reale bella figlia.
Il Dio che ti fece così bella
Alla luna ed al sole ti assomiglia.
Queste manucce tue meritano anella,
Queste orecchiucce un paio di *fioccaglie,*
Questa goluccia un filo di *coraglie,*
E quando vien l'amor l'attacca e scioglie.
E senti che ti dico, *piccirella,*
Fa a detta del cor che non si sbaglia (1).

Après les chants, la porte s'ouvre; un couple reçoit la compagnie dans l'obscurité; l'homme embrasse tous les hommes qui entrent, et la femme, toutes les femmes; en haut de l'escalier, ce sont de gros rires : l'homme était une femme déguisée et la femme, un homme. Les compliments s'échangent, on boit le *rosolio,* et les époux causent à l'écart.

Le dimanche matin, la mère du marié et la parenté apportent les présents de noces. Les voisins, au pas des portes, voient passer, dans des corbeilles ornées de rubans de soie, des vêtements et des parures de femme. En les recevant, la mariée ôte, pour les mettre, tout ce qu'elle portait étant jeune fille, jusqu'à ses chaussures. Elle va quitter le foyer de son enfance. Ses objets

(1) Le texte est ici transcrit en italien ; voici la traduction française : « On ne peut plus t'appeler villageoise; tu es une belle fille de sang royal. Dieu, en te faisant si belle, t'a fait ressembler à la lune et au soleil. Ces petites mains-là méritent des bagues, ces petites oreilles une paire de pendeloques, cette petite gorge un collier de corail ; et quand il vient, l'Amour l'attache et le dénoue. Écoute ce que je te dis, ô petite : suis l'avis du cœur qui ne se trompe pas. »

personnels, robes, ustensiles de ménage, sont chargés sur une mule, et au milieu, la quenouille et le fuseau. Le cortège se forme pour la maison nuptiale. La mère, qui reste au logis, embrasse sa fille une dernière fois, et, en s'éloignant, jette vers elle une poignée de grain, souhait symbolique d'abondance et de fécondité. On se met en marche, musique en tête. Les *confetti* volent dans la rue ; les gamins du pays tendent des rubans pour empêcher le passage et recevoir quelques sous. Chacun des époux reste entouré des gens de sa famille. Sur le seuil de la maison du marié, sa mère attend, un gâteau dans la main. Elle va au-devant de sa bru, lui touche avec le gâteau le front, la poitrine et les épaules, en croix, et dit : « Aimons-nous, non comme des chats et des chiens, mais comme des chrétiens. » La jeune femme répond à ce souhait de bienvenue et entre dans sa nouvelle demeure.

On se réunit dans la chambre à coucher et la cuisine qui font d'ordinaire tout l'appartement des paysans. Il y a une distribution de *confetti,* de ces pâtisseries légères nommées *ciambelle,* et aussi de vin, de *rosolio* et de café. Quand on a bien mangé et bu, la mariée s'assied au milieu des invités pour les présents d'usage. Les hommes offrent des pièces d'argent ; les femmes apportent chacune un petit objet d'or, car les bijoux sont le luxe de tous les ménages, même les plus misérables, et chaque mariage vient grossir l'écrin de la famille. Le même soir, a lieu *la fiasca :* les époux sont à peine seuls qu'éclate dans la rue une bruyante sérénade ; on chante les charmes et les vertus de l'épousée, et les souhaits qu'on fait pour elle. Pour arrêter ces félicitations importunes, il faut que quelqu'un de la maison entr'ouvre la porte et remette aux chanteurs un grand *fiasco* de vin, une tranche de fromage et un gâteau ; ils s'en vont, et la nuit s'achève en paix.

Le lundi matin, la mère de la mariée vient avec toutes les femmes de la parenté. Elles ont sur la tête une corbeille enrubannée pleine de grain ; sur le grain est posé un pain blanc surmonté d'une fleur. Les époux les attendent, assis auprès du lit. Chacune prend alors sa corbeille sur le bras gauche et répand de la main droite une poignée de grain sur la tête de la jeune femme, en disant : « Vivez en paix, au nom de Dieu et de la Madone, et faites-vous vieux ensemble ! » La mère vient la dernière, et verse le grain sur les deux

époux ; mais le cérémonial ne lui impose aucune parole ; le cœur seul parle.

De toute la semaine, la nouvelle épouse reste chez elle et y reçoit des visites. Le dimanche suivant, elle sort solennellement pour aller à l'église entendre une grand'messe, puis chez ses parents assister à un repas. A partir de ce moment, elle est libre et jouit de tous ses droits féminins. Ces droits, il est vrai, se réduisent à peu de chose : rendre les visites qu'elle a reçues et sortir seule dans la campagne. Pour tout le reste, elle a accepté un maître et le sait. Toute la poésie chevaleresque, qui a entouré la jeune fille, s'évanouit. La femme prend sa part des plus durs travaux, et cette beauté chantée dans les sérénades est bientôt fanée. Elle a un mari fidèle, mais exigeant, et l'union du ménage n'est souvent, là, comme ailleurs, que le sacrifice de la femme. Comment oublier un spectacle rencontré sur une route de l'Abruzze et qui en apprend si long sur la condition des femmes? Plusieurs familles revenaient ensemble du pèlerinage de la Madone *del Buon-Consiglio,* à plusieurs journées de leur village. Les hommes allaient devant, la plume au chapeau, très alertes et chantant des cantiques ; les femmes suivaient, tenant les enfants par la main, et la tête chargée des provisions du voyage.

***

Parmi les usages des Abruzzes, il en est de bizarres, comme celui de jeter la crémaillère par la fenêtre, les jours d'orage, quand la tempête roule dans la montagne. Il en est de charmants, comme ce pèlerinage de petites filles, les « verginelles », qu'on envoie, par sept ou par douze, prier dans un sanctuaire en renom pour la guérison d'un malade. Il en est de touchants, comme cette table servie pour les morts, dans chaque maison, le jour de la Commémoration, et à laquelle personne ne touche, jusqu'à ce qu'elle soit distribuée aux pauvres, ou encore comme la branche d'olivier bénit offerte, le dimanche des Palmes, à l'ennemi qu'on veut pardonner. Mais c'est surtout dans les fêtes publiques que se révèle l'âme du peuple, son imagination active, sa facilité d'émotion, son amour du symbole et de tout ce qui parle aux sens.

Pendant les cérémonies de la Semaine Sainte, on voit représenter de véritables « mystères ». C'est bien un souvenir du théâtre religieux d'autrefois

que la fête de Pâques à Sulmona. Il y a foule sur la « Piazza maggiore » et les fenêtres regorgent de têtes. Sous un des arcs de l'aqueduc richement pavoisé, est dressé un autel vide. A dix heures du matin, la procession sort de l'église de Santa-Maria-della-Tomba. C'est un défilé de statues, saint Pierre, apôtre, saint Jean-Baptiste, saint Joseph d'Arimathie, etc. ; puis les statues de femmes, sainte Anne, sainte Marie-Madeleine, et vingt autres, comme à la grande procession de saint Janvier, à Naples. La dernière figure est celle de Jésus ressuscité, qu'on pose sur l'autel. La Madone seule est absente ; elle se cache dans une maison, au fond de la place, pour pleurer la mort de son divin Fils. Les saints et saintes, soutenus à quatre porteurs, se mettent à sa recherche, afin de lui apprendre la Résurrection qu'elle ignore. Ils vont et viennent à travers la foule. Enfin on découvre la mère du Christ. Tout d'abord elle ne veut pas croire les messagers, et refuse de quitter sa retraite. Puis, hésitante encore, elle se décide à sortir, vêtue d'un manteau noir et tenant en main un mouchoir trempé de ses larmes. Mais bientôt, plus de doute ! elle aperçoit Jésus ! Aussitôt, son manteau tombe, des hirondelles s'en envolent ; à la place du mouchoir apparaît un bouquet de fleurs. Le peuple crie, la musique éclate en chant d'allégresse, et les porteurs de la Madone la conduisent en courant au pied de l'autel.

Les pratiques religieuses de l'Abruzze ont inspiré plus d'une fois et avec bonheur le pinceau de M. Michetti, qui, dans sa retraite aux bords de l'Adriatique, s'est fait le peintre des mœurs de ses compatriotes. On se rappelle sa *Procession à Chieti* et son admirable tableau du *Vœu,* qui représente un intérieur d'église; devant l'autel est posée à terre, entre des cierges, la tête d'argent de saint Dominique ; les paysans qui accomplissent le vœu, hommes et femmes, viennent l'embrasser l'un après l'autre, en se traînant à plat ventre sur le pavé. L'artiste a su mettre, dans les yeux enflammés de ses personnages et dans leur attitude de bêtes domptées, toute l'énergie de leur dévotion sensuelle et violente.

Le carnaval est partout la plus longue des fêtes populaires. La grande mascarade symbolique de l'Année et de ses douze fils circule dans les villages ; chacun des mois porte ses attributs, fruits, fleurs, outils de campagne ou de



maison ; les masques se mettent en cercle, la musique au milieu, et chantent à tour de rôle un couplet de quatre vers. L'après-midi du mardi gras, a lieu la promenade du mannequin qui représente le Carnaval ; les masques le tuent à coup de couteau, on fait son office funèbre et on le brûle, au milieu des cris de joie des enfants et des lamentations burlesques des femmes. L'usage est commun, même hors d'Italie. Plus piquante est la mascarade des ermites à Tagliacozzo, qui avait lieu au moment où nous arrivâmes dans la ville. Nous vîmes, sur la place, danser des masques, tous, à notre grande surprise, vêtus en ermites, avec des robes grises ou brunes, des bâtons fourchus et de longues barbes postiches. A tous les coins du pays on rencontrait des ermites, jusque dans les boutiques et les cafés; il y en avait d'attablés à notre auberge, et leur robe monastique ne gênait en rien leur exubérante gaieté. Cet usage traditionnel, surprenant dans un pays aussi religieux, contenait bien quelque intention satirique contre les cénobites d'autrefois. C'est encore à Tagliacozzo, pendant le carnaval, qu'ont lieu les cérémonies appelées *carnevaletti*. On se réunit après minuit à l'église paroissiale ; elle est pleine de gens qui causent, vont et viennent, et font peu d'attention au prêtre qui dit la messe et les prières. A peine dehors, chacun se met à crier, à siffler, à cogner aux portes ; la joie du carnaval, contenue à peine un moment, éclate bruyante et brutale.

La vigile de la Saint-Jean paraît être, en tous pays, une reminiscence de la célébration antique du solstice d'été. Les habitants des environs de la Majella y montent cette nuit-là, pour cueillir les herbes médicinales qui en font, disent-ils, la première montagne du monde. On recherche surtout la mandragore qui passe pour guérir tous les maux (O Machiavel !). La provision faite, hommes et femmes reviennent en chantant, couronnés de bryone et tenant à la main un rameau vert, le rameau de verveine des augures antiques. Les enfants jouent du tambourin et soufflent dans des courges sèches. Les amis qui n'ont pas suivi les pèlerins viennent au-devant d'eux à l'entrée des villages. Au lever du soleil, les couronnes sont jetées, mais ceux qui les ont portées sont sûrs d'être exempts de maux de tête pendant toute l'année.

Ailleurs, à l'aurore de la Saint-Jean, les jolies paysannes vont dans les prés secouer avec les mains l'herbe mouillée et se laver le visage avec la rosée.

Elles rentrent à la maison le corsage fleuri et des branches vertes dans les cheveux. C'est toujours le même hommage à la végétation, parure de la terre, symbole de la fécondation et de la vie universelle. Si la tradition est païenne, l'Église l'a transformée, partout où elle a pu le faire; et il n'est pas difficile de reconnaître un ancien sanctuaire de Flore dans cette chapelle sur un rocher, près de Torricella Peligna, au pied de laquelle a lieu, chaque année, une fête des fleurs en l'honneur de la « Madone des Roses ».

Comme au temps des Romains, on célèbre encore dans les Abruzzes les calendes de mai par quelques réjouissances. Le premier jour du mois est la fête du printemps et de la jeunesse : *O Primavera, gioventù dell' anno!* Les jeunes gens se réunissent sur les hauteurs, avant le lever du soleil, pour « aller au-devant de Mai ». Ils chantent et crient : « Voilà Mai, Mai qui revient! vive Mai! » Avec l'aube, les cris redoublent, et la joie de ces âmes simples est au comble, quand paraît sur l'horizon le premier soleil du printemps.

Tel est le peuple qui habite aujourd'hui le vieux Samnium; tel il restera quelque temps encore, fidèle à de vieilles coutumes, qui gardent la majesté mystérieuse des rites dont l'origine est oubliée.

PIERRE DE NOLHAC.



LES

LETTRES ET LES ARTS


F.H.KAEMMERER.



On trouve chez MM. Boussod, Valadon & Cie, 9, rue Chaptal, des épreuves de cette planche, fac-similé d'aquarelle, au prix de VINGT FRANCS l'épreuve.

LES

LETTRES ET LES ARTS

REVUE ILLUSTRÉE

TOME QUATRIÈME



PARIS

BOUSSOD, VALADON ET Cie, ÉDITEURS

9, RUE CHAPTAL, 9

1888



DIONÉA

Extraits des lettres du docteur Alessandro de Rosis à lady Evelyn Javelli, princesse de Sabine.

Montemirto Ligure, 29 juin 1873.

Je m'empresse de profiter de l'offre généreuse que m'a faite Votre Excellence — permettez au vieux républicain qui vous a fait sauter sur ses genoux de vous donner quelquefois ce titre qui vous convient si bien — de venir en aide à nos pauvres gens. Je ne me serais jamais attendu à venir si tôt mendier ; car la récolte des olives a été d'une abondance exceptionnelle. Nous autres,

demi-Génois, nous ne cueillons pas, comme nos voisins les Toscans, les fruits encore verts; nous les laissons grossir et brunir; alors les garçons, armés de grandes gaules, montent dans les arbres et font tomber sur l'herbe les olives que les femmes ramassent. C'est un joli tableau qu'il faudra que Votre Excellence voie un de ces jours : les arbres grisâtres avec les garçons au teint brun, grimpés et se balançant dans les branches, et, comme fond, la mer bleu turquoise juste au-dessous!... Ah! cette mer, c'est bien à cause d'elle que je viens quêter. Quand je lève les yeux de mon pupitre, je la vois à travers ma fenêtre, tout en bas, bien au delà des bois d'oliviers, verte et bleuâtre sous les rayons du soleil, et striée de violet par les bandes d'ombre des nuées ; une mosaïque de Ravenne jetée là pour paver le monde : une mer méchante, méchante en ses attraits, pire que vos mers grises du Nord et d'où a dû surgir, au temps jadis, — alors que des Phéniciens ou des Grecs bâtissaient les temples de Lerici et de Porto Venere — une funeste déesse de beauté, une Vénus Verticordia, engloutissant, comme l'ouragan de la semaine dernière, des vies d'hommes en des ténèbres soudaines.

Venons au fait. Il faut, chère Lady Evelyn, que vous me promettiez de l'argent, beaucoup d'argent — autant que vous en coûterait un de vos petits pardessus d'homme en drap — pour l'éducation, jusqu'à l'âge de raison, d'une petite étrangère que la mer a déposée sur notre rivage. Nos gens si bons qu'ils soient, sont très pauvres et ont beaucoup d'enfants; en outre, ils éprouvent une certaine répugnance pour la pauvre petite épave rejetée par cette terrible tempête, et qui sans doute est une païenne, car elle n'a ni petite croix, ni scapulaire comme les vrais enfants chrétiens. Ne pouvant donc obtenir d'aucune de nos femmes qu'elle l'adopte, et ayant une terreur de vieux garçon de ma ménagère, j'ai songé à certaines religieuses, de saintes femmes qui, tout près d'ici, apprennent aux petites filles à dire leurs prières et à faire de la dentelle; et j'ai songé à votre chère Excellence pour payer tout cela.

Pauvre mioche brune! Après la tempête — que de modèles de navires et de cierges votifs cette tempête doit avoir rapportés à la madone

de Porto Venere ! — on l'a ramassée sur une langue de sable parmi les rochers du château : c'est un vrai miracle, car cette côte est comme la gueule d'un requin et les bandes de sable sont très resserrées et fort éloignées les unes des autres. Elle était attachée à une planche et emmaillotée étroitement dans des vêtements étrangers ; quand on me l'apporta, on pensait que sûrement elle était morte : une petite fille de quatre ou cinq ans, réellement jolie, brune comme une baie, et qui, lorsqu'elle revint à elle, secoua la tête pour montrer qu'elle ne comprenait pas du tout l'italien et bredouilla un charabia à moitié intelligible, quelques mots grecs noyés dans je ne sais quel patois que le Supérieur du Collège de la Propagation de la Foi serait bien embarrassé de comprendre. Cette enfant est, semble-t-il, le seul survivant d'un navire qui a dû sombrer pendant le grand ouragan, et dont les débris ont couvert la plage, ces jours derniers ; personne, à la Spezzia, ni dans aucun de nos ports, ne sait rien de ce navire, si ce n'est que quelques-uns de nos pêcheurs de sardines l'ont aperçu faisant voile dans la direction apparente de Porto Venere : un lourd et vieux sabot, avec des yeux peints de chaque côté de la proue, ce qui, comme vous savez, est une particularité des bateaux grecs. On l'a vu pour la dernière fois au large de l'île de Palmari, pénétrant, toutes voiles dehors, au plus épais et au plus noir de la tempête. Chose étrange : pas un corps n'a été rejeté sur le rivage.

10 juillet.

J'ai reçu l'argent, chère Donna Evelina. Il y a eu une terrible agitation à San Massimo, quand le messager est arrivé avec la lettre chargée, et j'ai été mandé, en présence de toutes les autorités du village, pour signer mon nom sur le registre de la poste.

L'enfant est déjà installée depuis quelques jours chez les religieuses, ces chères petites religieuses — les religieuses, vous savez, vont toujours droit au cœur d'un vieux mangeur de prêtres et d'un conspirateur contre le Pape. Celles-ci sont vêtues de robes brunes et d'étroits bonnets blancs, avec un immense chapeau de paille rond pendant derrière leur tête comme

un nimbe : on les appelle Sœurs des Stigmates; elles ont un couvent et une école à San Massimo, à quelque distance dans les terres, avec un petit jardin inculte, plein de lavande et de cerisiers. Votre protégée a déjà mis aux prises le couvent, le village, le Siège épiscopal et l'Ordre de Saint-François. D'abord, personne ne pouvait découvrir si elle avait été baptisée; la question était grave, car, paraît-il, — l'oncle de votre mari, le Cardinal, vous le dira, — il est aussi peu désirable d'être baptisé deux fois que de ne l'être pas du tout. Entre les deux dangers, on décida finalement que le premier était le moindre : mais l'enfant avait évidemment été déjà baptisée et savait que l'opération ne devait pas être renouvelée, car elle donna des coups de pieds, se démena, hurla comme vingt petits diables et ne voulut positivement pas se laisser toucher par l'eau sainte. La Mère supérieure, qui a toujours tenu pour certain que le baptême avait déjà eu lieu, dit que l'enfant a eu bien raison, et que le Ciel a essayé de prévenir un sacrilège; mais le prêtre et la femme du barbier qui la tenait, considèrent cet incident comme effrayant et soupçonnent la petite fille d'être protestante. Puis, la question de nom. Attaché par une épingle à ses vêtements — qui étaient d'étoffe d'Orient rayée, de cette espèce de soie ridée qu'on tisse en Crète et à Chypre — était un morceau de parchemin que nous prîmes tout d'abord pour un scapulaire, mais qui ne contenait que le nom de ΔΙΟΝΕΑ — Dionéa, comme on prononce ici. Un tel nom peut-il être convenablement porté par une jeune fille au couvent des Stigmates? Voilà la question. Ici, la moitié des gens a des noms tout aussi peu chrétiens — Norma, Odoacre, Archimède, ma ménagère s'appelle Thémis; — mais *Dionéa* semblait scandaliser tout le canton, peut-être parce que ces braves gens avaient confusément l'intuition que ce nom dérive de *Dioné*, l'une des amantes de Jupiter, mère de la grande dame qui fut la déesse Vénus. Il s'en fallut de peu que l'enfant ne fût appelée Maria, quoiqu'il y eut déjà vingt-trois Marias, Mariettas, Mariuccias au couvent. Mais la Sœur comptable, qui, apparemment, déteste la monotonie, s'avisa de chercher *Dionéa*, d'abord, mais sans succès, dans le calendrier, puis dans un gros livre relié en parchemin, imprimé à Venise en 1625, intitulé : « FLOS SANCTORUM *ou Vie des Saints,*

par le père Ribadaneira S. J., avec addition des Saints qui n'ont pas de place désignée dans l'almanach, autrement dit les Saints mobiles ou extravagants ». Le zèle de la sœur Anna Maddalena a été récompensé, car, là, parmi les Saints extravagants, dans un encadrement de sabliers et de palmes, se trouve le nom de sainte Dionéa, vierge et martyre, femme d'Antiochus, mise à mort par l'Empereur Decius. Je sais le goût de Votre Excellence pour les renseignements historiques, je lui donne donc ce détail. Mais j'ai peur, ma chère Lady Evelyn, que la céleste patronne de votre petite naufragée n'ait été une Sainte plus extravagante que toutes celles du père Ribadaneira.

21 décembre 1879.

Bien des remerciements, chère Donna Evelina, pour l'argent de la pension de Dionéa ; vraiment, ce n'était pas encore nécessaire : à Montemirto, on développe les talents des jeunes personnes à un prix très modéré ; quant aux vêtements dont vous parlez, une paire de sabots avec de jolis bouts rouges, coûte soixante-cinq centimes et doit durer trois ans, si la propriétaire a soin de les porter bien proprement en paquet sur sa tête, quand elle est en promenade et de ne les chausser qu'en rentrant au village. La Mère supérieure est très fière de la générosité de Votre Excellence envers le couvent, et bien peinée de ne pouvoir vous envoyer un spécimen du talent de votre protégée sous forme de mouchoir de poche brodé ou de paire de mitaines ; mais la vérité est que la pauvre Dionéa n'a aucun talent. « Nous prierons la Madone et saint François de la rendre plus méritante, » a déclaré la Supérieure. Peut-être, cependant, Votre Excellence, qui, malgré les papes Savelli et les miracles de saint André Savelli, n'est, je le crains, qu'une païenne et n'apprécie qu'insuffisamment les mouchoirs de poche brodés, sera-t-elle tout aussi satisfaite d'apprendre que Dionéa, à défaut de talents, possède le plus joli visage de toutes les petites filles de Montemirto. Elle est grande pour son âge, onze ans, merveilleusement bien proportionnée et extrêmement forte : de tout le couvent, c'est la seule pour qui je n'aie jamais été appelé. Ses traits sont réguliers. Ses cheveux sont noirs, et

malgré les efforts des bonnes Sœurs pour les tenir lisses comme ceux d'une Chinoise, ils frisent à ravir. Je suis content qu'elle soit jolie, parce qu'elle trouvera plus facilement un mari, et aussi parce qu'il me paraît convenable que votre protégée soit belle. Malheureusement, son caractère n'est pas aussi satisfaisant : étudier, coudre, laver la vaisselle, elle déteste tout cela également; je suis fâché de dire qu'elle ne manifeste aucune piété naturelle. Ses compagnes la haïssent, et les religieuses, tout en reconnaissant qu'elle n'est pas absolument méchante, paraissent la sentir comme une terrible épine dans leur chair. Elle passe des heures et des heures, étendue sur la terrasse qui domine la mer — son grand désir, qu'elle m'a confié, est d'aller à la mer, de reprendre la mer, comme elle dit — ou couchée dans le jardin, sous les épais buissons de myrtes, et, au printemps et à l'été, sous la haie de roses. Les religieuses disent que cette haie de roses et ces buissons de myrtes croissent beaucoup trop, et inclinent à attribuer à Dionéa cette végétation excessive; la vérité, je suppose, est que c'est à cause d'elle qu'on l'a observée. « Cette enfant fait pousser toutes les herbes inutiles », a remarqué la sœur Reparata. Un autre amusement de Dionéa est de jouer avec les pigeons. La quantité de pigeons qu'elle réunit autour d'elle est tout à fait surprenante : on n'aurait jamais cru que San Massimo ou les collines environnantes en continssent autant. Ils arrivent en voletant comme des flocons de neige, se pavanent, se gonflent, ploient et déploient leurs queues et becquètent par de petits mouvements vifs de leurs têtes niaises et sensuelles, avec une petite palpitation et un léger gazouillement du gosier, tandis que Dionéa, étendue tout de son long au soleil, tend ses lèvres qu'ils viennent baiser et fait entendre d'étranges roucoulements; ou bien, elle sautille çà et là, agitant lentement ses bras comme des ailes et levant sa petite tête avec le même geste qu'eux. Le tableau est charmant, la scène est digne de l'un de vos peintres, Burne Jones ou Alma Taddema, avec les buissons de myrtes tout autour, et, derrière, les murs du couvent d'un blanc éclatant, l'escalier de la chapelle en marbre blanc — ici, tous les escaliers sont en marbre blanc — et, au loin, l'émail bleu de la mer à travers les branches de houx.


E. Rosset-Granger

6 août 1882.

Ne me tentez pas, très chère Excellence, avec vos invitations pour me faire venir à Rome. Je n'y serais pas heureux et je ne ferais que peu d'honneur à votre amitié. Mes longues années d'exil et de voyages dans les pays du Nord ont un peu fait de moi un homme du Nord : je ne puis parfaitement m'accorder avec mes propres compatriotes, sauf avec les bons paysans et les pêcheurs d'ici près. De plus — pardonnez à la vanité d'un vieillard qui a appris à faire des sonnets à triple acrostiche pour tromper la longueur des jours et des mois au Spielberg — j'ai trop souffert pour l'Italie pour endurer la vue des intrigues parlementaires et des querelles municipales, bien qu'elles soient aussi nécessaires dans ce temps-ci que les conspirations et les batailles l'étaient dans le mien. Je ne suis pas fait pour votre salon plein de ministres, de savants et de jolies femmes... Si Votre Excellence désire réellement que le vieux mazzinien que protégeait son père la voie ainsi que ses enfants, il faut qu'elle trouve au printemps prochain quelques jours pour venir ici. Vous aurez des pièces toutes nues, avec des parquets de briques et des rideaux blancs, mais ouvrant sur ma terrasse ; vous aurez un dîner composé de toutes sortes de poissons, de lait — on coupera sous les oliviers les fleurs blanches de l'ail de peur que ma vache ne les mange — et d'œufs cuits avec des herbes cueillies dans les haies. Vos enfants pourront aller voir les grands cuirassés à la Spezzia ; vous, vous monterez avec moi le long de nos ruelles que bordent des fougères délicates et qu'ombragent de gros oliviers, puis dans les champs où les cerisiers répandent leurs fleurs sur les vignes bourgeonnantes, où les figuiers étendent leurs petites mains gantées de vert, où les chèvres broutent dressées sur leurs pattes de derrière, où les vaches mugissent dans leurs cabanes de roseaux, tandis que, des ravins, avec le murmure des ruisseaux et des falaises, avec le grondement de la houle, s'élèvent les voix de garçons et de filles invisibles, chantant l'amour, les fleurs, et la mort, exactement comme au temps de Théocrite, que votre savante Excellence fait bien de lire. Votre Excellence a-t-elle jamais lu Longus, un Grec auteur de romans ? Il est un peu léger, un peu nu, pour

nous autres lecteurs de Zola : mais le vieux français d'Amyot possède un charme merveilleux, et il nous donne l'idée, comme personne ne le fait, de la manière dont on vivait en de semblables vallées, près de plages marines pareilles à celle-ci, à l'époque où des chaînes de pâquerettes et des guirlandes de roses étaient toujours suspendues aux oliviers pour les nymphes du bocage, où, de l'autre côté de la baie, à l'extrémité de l'étroite langue de mer bleue, ce qui se dressait sur les rochers de marbre n'était pas une église de Saint-Laurent avec le martyr sculpté sur son gril, mais le temple de Vénus protégeant son port... Oui, chère Lady Evelyn, vous avez deviné juste. Votre vieil ami est revenu à ses péchés et il griffonne de nouveau. Mais ce ne sont plus des vers ni des brochures politiques. Je suis pris par une histoire tragique, l'histoire de la Chute des Dieux du Paganisme... Avez-vous jamais lu leurs voyages et leurs déguisements dans le petit livre de mon ami Henri Heine?

Et, si vous veniez à Montemirto, vous verriez aussi votre protégée, dont vous me demandez des nouvelles. La chose a failli tourner au désastre. Pauvre Dionéa! J'ai bien peur que sa traversée précoce sur un débris de mât n'ait agi d'une façon fâcheuse sur sa raison, pauvre petite épave! Il y a eu un tapage épouvantable : il a fallu toute mon influence, toute la crainte respectueuse de Votre Excellence, et la Papauté et le Saint Empire Romain pour empêcher qu'elle ne fût renvoyée par les Sœurs des Stigmates. Il paraît que cette folle créature a été bien près de commettre un sacrilège : on l'a découverte en train de manier d'une façon suspecte la robe de gala de la Madone et son meilleur voile de *pizzo di Cantù,* don de feu la marquise Violante Vigalena de Fornovo. L'une des orphelines, Zaira Barsanti, qu'on appelle la Rosaccia, prétend même avoir surpris Dionéa en train de parer sa perverse petite personne de ces vêtements sacrés; et, dans une autre occasion, où l'on avait envoyé Dionéa frotter avec de l'huile et de la sciure de bois le parquet de la chapelle — c'était la veille de la Pâque des Roses — on l'avait trouvée assise sur le bord de l'autel, à la place même du Très Saint Sacrement. On m'envoya chercher en toute hâte, et je dus assister à un conseil ecclésiastique dans le parloir du couvent. Dionéa,


E. Rosset-Granger.

que Dionéa est devenue une grande personne, si elle ne met pas tout sens dessus dessous avec sa beauté. Les gens d'ici voient parfaitement cette beauté. Dionéa est déjà surnommée *la bella Dionéa :* mais cela ne lui fait pas trouver de mari, bien que l'offre généreuse de Votre Excellence de lui donner une dot soit connue d'un bout à l'autre du district de San Massimo et Montemirto. Pas un de nos jeunes gens, paysans ou pêcheurs, ne s'attache à ses pas ; et s'ils se retournent pour regarder et chuchoter quand elle s'éloigne droite et charmante sa cruche pleine d'eau ou son panier de linge sur sa belle tête brune, c'est avec une expression de crainte plutôt que d'amour. Les femmes, de leur côté, font les cornes avec leurs doigts quand elles passent ou quand elles sont assises à côté d'elle dans la chapelle du couvent ; mais cela semble naturel. Ma ménagère me raconte que, dans le village, on la considère comme ayant le mauvais œil et causant des peines d'amour. « Vous voulez dire, lui ai-je répondu, qu'un de ses regards suffit pour troubler la tranquillité d'esprit de nos jeunes gens. » Thémis a secoué la tête et m'a expliqué, avec sa déférence et son dédain habituels quand elle me parle des superstitions des gens de son pays, que la question est bien différente : ce n'est pas d'elle qu'ils s'éprennent — ils auraient peur de son regard — mais, où qu'elle aille, les jeunes gens tombent inévitablement amoureux les uns des autres, et, généralement, alors que c'est loin d'être à souhaiter. « Vous connaissez Sora Lena, la veuve du forgeron ; eh bien ! Dionéa a fait une demi-journée pour elle le mois dernier, afin de préparer la noce de la fille de Lena. La fille, maintenant, est forcée de déclarer qu'elle ne veut plus de Piérino de Lérici, mais qu'elle aura pour mari ce garnement de Pipe de bois, de Solaro, ou qu'elle entrera au couvent. Or, elle a justement changé d'idée le jour même où Dionéa est venue dans la maison. Puis, il y a la femme de Pippo, le cafetier : on dit qu'elle aime un des gardes-côtes ; et Dionéa l'a aidée à faire sa lessive il y a six semaines. Le fils de Sor Temistocle vient de se couper un doigt afin d'échapper à la conscription, parce qu'il est fou de sa cousine et a peur d'être pris pour être soldat : et il est notoire que quelques-unes des chemises qui ont été faites pour lui au couvent des

Stigmates avaient été cousues par Dionéa ». L'on formerait une chaîne parfaite de chagrins d'amour, assez longue pour faire un Décaméron, et qui, tous, sont mis sur le compte de Dionéa. Un fait certain, c'est que les gens de San Massimo ont affreusement peur d'elle.

17 juillet 1884.

L'étrange influence de Dionéa semble s'étendre d'une façon terrible. Je commence presque à croire que nos gens ont raison de craindre la jeune sorcière. J'avais l'habitude de penser, en ma qualité de médecin d'un couvent, que rien n'était plus faux que les romans de Diderot et les romances de Schubert — Votre Excellence m'a chanté une fois *la Jeune Religieuse* : vous en souvenez-vous, c'était avant votre mariage ? — et qu'il n'y avait pas de créatures plus insipides que nos petites religieuses, avec leurs poupines figures roses sous leurs étroits bonnets blancs. Mais, voici que j'ai découvert que le roman était plus exact que la réalité. Des sentiments inconnus ont germé dans le cœur de ces bonnes Sœurs, de même que des fleurs inconnues ont poussé dans la haie de roses et parmi les buissons de myrtes sous lesquels Dionéa s'est couchée. Vous ai-je jamais parlé d'une petite sœur Giuliana, qui a prononcé ses vœux il y a deux ans à peine ? Une petite créature gaie, rose et blanche, qui présidait à l'infirmerie, la plus prosaïque petite sainte qui ait jamais baisé un crucifix ou nettoyé une casserole — eh bien ! la sœur Giuliana a diparu, et, le même jour, disparaissait aussi du port un jeune matelot.

20 août 1884.

Le cas de la sœur Giuliana semble n'avoir été que le début d'une extraordinaire épidémie d'amour au couvent des Stigmates. On a dû mettre sous clef les plus grandes des écolières pour les empêcher de parler pardessus le mur au clair de lune ou de se glisser furtivement sous l'arcade, près du marché au poisson, chez le petit bossu qui écrit, à deux sous pièce, des lettres d'amour pleines de brillantes fleurs de rhétorique. Je voudrais bien savoir si cette petite Dionéa, à qui personne ne fait la

cour, sourit de ses lèvres sinueuses comme l'arc de Cupidon ou comme celles d'un petit serpent, tout en faisant descendre les pigeons autour d'elle ou en restant étendue à caresser les chats sous les buissons de myrtes, lorsqu'elle voit passer les élèves avec leurs yeux rouges tout gonflés, qu'elle voit les pauvres petites religieuses accomplir des pénitences nouvelles sur les dalles froides de la chapelle, et qu'elle entend les voyelles prolongées et gutturales *amore,* et *morte,* et *mio bene,* s'élever le soir, avec le grondement des vagues et le parfum des fleurs de citronniers, à l'heure où les jeunes gens vont et viennent, bras dessus, bras dessous, faisant retentir leurs guitares sous les oliviers, le long des ruelles éclairées par la lune.

20 octobre 1885.

Une terrible, terrible chose vient d'arriver! J'écris à Votre Excellence les mains encore tremblantes; et pourtant il faut que j'écrive, il faut que je parle, ou sinon j'éclaterais en sanglots. Vous ai-je jamais entretenue du père Domenico de Cassoria, le confesseur du couvent des Stigmates? Un homme encore jeune, grand, émacié par les jeûnes et les veilles, mais beau comme le moine qui joue du virginal dans le *Concert* du Giorgione et qui, sous sa bure brune, est le gaillard le plus robuste de tous les environs! On a entendu parler de personnages luttant contre le tentateur : eh bien! le père Domenico a lutté aussi rudement qu'aucun des Anachorètes cités par saint Jérôme, et il a triomphé. Je n'ai rien connu de comparable à la sérénité angélique de cette âme victorieuse. Je n'aime pas les moines, mais j'adorais le père Domenico. J'aurais pu être son père; néanmoins, j'ai toujours observé vis-à-vis de lui une certaine réserve et une déférence respectueuse. Dans ma génération, on m'a regardé comme un homme d'une vie droite et pure; mais toutes les fois que je m'approchais de lui, j'avais l'impression de n'être qu'une pauvre créature mondaine, dégradée par la connaissance de quantité de choses laides et abjectes. Dans ces derniers temps, le père Domenico m'avait semblé moins calme qu'à l'ordinaire : ses yeux brillaient d'un éclat étrange et des taches rouges coloraient la saillie de ses pommettes. Un jour, la semaine dernière, en lui prenant la main,

je sentis son pouls irrégulièrement agité, comme si toute sa force se liquéfiait à mon contact. « Vous êtes malade, lui dis-je, vous avez la fièvre, père Domenico, vous vous êtes surmené... Prenez garde, ne tentez pas le Ciel; souvenez-vous que la chair est faible. » Le père Domenico retira vivement sa main. « Ne dites pas cela, s'écria-t-il, la chair est forte. » Et il détourna son visage; ses yeux étincelaient, tout son corps frissonnait. J'ordonnai un peu de quinine, mais je sentais que ce n'était pas le cas d'employer la quinine et que les prières eussent été plus efficaces. Si j'avais pu lui en donner, il n'en aurait pas manqué. Hier soir, on vint subitement me chercher du monastère du père Domenico, au-dessus de Montemirto : on me dit qu'il était malade. Je montai en courant, à travers les oliviers, à la pâle clarté des rayons lunaires. Quelque chose me disait que mon moine était mort. Il était couché dans une petite pièce basse badigeonnée à la chaux; on l'avait apporté là de sa cellule, dans l'espoir que peut-être il vivait encore. Les fenêtres étaient toutes grandes ouvertes; elles encadraient quelques branches d'oliviers, brillant dans la lumière de la lune, et, en bas, dans le lointain, une raie de mer sous ce même clair de lune. Quand je leur dis qu'il était réellement mort, ils apportèrent des cierges et les allumèrent à sa tête et à ses pieds et ils mirent un crucifix entre ses mains. « Il a plu au Seigneur de rappeler à Lui notre pauvre frère, dit le Supérieur. Une attaque d'apoplexie, mon cher Docteur... une attaque d'apoplexie... vous rédigerez le certificat pour les autorités. » Je rédigeai le certificat. Ce fut une faiblesse. Mais, après tout, pourquoi causer un scandale? Il n'avait certainement pas envie de faire du tort aux pauvres moines.

Le lendemain, je trouvai les petites religieuses tout en larmes. Elles cueillaient des fleurs pour les envoyer comme dernière offrande à leur confesseur. Dionéa était dans le jardin du couvent, debout, auprès d'une corbeille de roses : un des pigeons blancs était perché sur son épaule.

« Ainsi donc, dit-elle, il s'est tué lui-même avec du charbon, pauvre père Domenico! »

Quelque chose dans le ton de sa voix et dans ses yeux me révolta.

« Dieu a rappelé à lui l'un de ses plus fidèles serviteurs, » dis-je gravement. Je me tenais en face de cette splendide créature, rayonnante de beauté devant la haie de roses, avec les pigeons blancs ouvrant et fermant leurs ailes, se pavanant et becquetant autour d'eux : il me sembla que je revoyais soudain la chambre blanchie à la chaux, le grand crucifix, cette pauvre figure maigre, sous la jaune clarté des cierges. Je me sentis heureux pour le père Domenico : il avait cessé de lutter.

« Portez ceci de ma part au père Domenico », dit Dionéa en cassant un petit rameau de myrte tout étoilé de fleurs blanches. Puis, levant la tête avec ce sourire qui ressemblait au tortillement d'un jeune serpent, elle entonna d'une voix haute et gutturale un chant étrange, composé du seul mot *amor... amor... amor...* Je pris la branche de myrte et la lui jetai à la figure.

3 janvier 1886.

Il sera difficile de trouver une place pour Dionéa et, dans le voisinage, ce sera à peu près impossible. D'une manière ou d'une autre, on associe son nom à la mort du père Domenico, ce qui a confirmé qu'elle avait le mauvais œil. Elle a quitté le couvent — elle a aujourd'hui dix-sept ans — il y a deux mois environ, et, pour le moment, elle gagne sa vie à travailler avec les maçons à la nouvelle maison de notre notaire, à Lerici ; la besogne est rude, mais nos femmes la font souvent, et c'est admirable de voir Dionéa, en court jupon blanc, en corset blanc serré, mêler la chaux fumante de ses beaux bras vigoureux, ou, un sac vide jeté sur la tête et les épaules, gravir avec majesté la colline et monter sur les échafaudages avec sa charge de briques... Je désire fort cependant l'éloigner, parce que je ne puis m'empêcher de redouter les ennuis auxquels l'expose sa réputation, et que je crains même quelque explosion de fureur si jamais elle perdait l'indifférent dédain avec lequel elle traite les gens. J'apprends que l'un des hommes les plus riches de notre pays, un certain Sor Agostino de Sarzana, qui possède tout un flanc de montagne de marbre, cherche une servante pour sa fille qui va se marier ; ce sont de braves gens,

avec des habitudes patriarcales au milieu de leur richesse : le vieillard se met encore à table avec tous ses serviteurs, et son neveu, qui va devenir son gendre, un jeune homme splendide, a travaillé, comme Jacob, à la carrière et à la scierie, par amour pour sa jolie cousine. Toute cette famille est si bonne, si simple, si paisible, que j'espère qu'elle apprivoisera Dionéa elle-même. Si je ne réussis pas à procurer cette place à Dionéa — et toute l'illustration de Votre Excellence, comme toute ma pauvre éloquence, seront nécessaires — il n'y aura rien de mieux que d'accepter votre idée et de prendre cette jeune fille dans votre maison, à Rome, puisque vous êtes curieuse de voir ce que vous appelez sa beauté funeste. Ce que vous dites à propos de la prestance de vos valets de pied m'amuse et m'indigne un peu; Don Juan, lui-même, ma chère lady Evelyn, serait maté par Dionéa !...

29 mai 1886.

Nous voici encore une fois avec Dionéa sur les bras ! Mais je ne puis pas l'envoyer à Votre Excellence. Est-ce de vivre au milieu de ces paysans et de ces pêcheurs, ou est-ce, comme on le prétend, parce qu'un sceptique est toujours superstitieux ? Je n'aurais pas le courage de vous envoyer Dionéa, bien que vos enfants portent encore des costumes de matelots et que votre oncle le Cardinal ait quatre-vingt-quatre ans; quant au prince, il possède bien certainement, en votre chère et capricieuse personne, l'amulette la plus puissante contre le terrible pouvoir de Dionéa. Sérieusement, il y a quelque chose de surnaturel dans cette coïncidence. Pauvre Dionéa !... J'en suis désolé pour elle ; exposée à la passion d'un vieillard autrefois patriarcalement vénérable. Je suis encore plus confus de l'incroyable audace, je dirais presque de la folie sacrilège de ce vieil être abject. Mais enfin la coïncidence est étrange ! La semaine dernière, la foudre a frappé un énorme olivier dans le verger de la maison de Sor Agostino, au-dessus de Sarzana ; Sor Agostino lui-même se trouvait sous l'olivier, il fut tué sur le coup, et, en face, à vingt pas de là, tirant de l'eau du puits, calme, et saine, et sauve, Dionéa. C'était à la fin d'un après-midi étouffant, j'étais sur une terrasse dans un de nos villages encastré, comme un buisson vigoureux, dans l'anfractuosité d'une

colline; je vis l'orage fondre sur la vallée, une obscurité soudaine, et puis, comme une malédiction, un éclair, un craquement épouvantable, répercuté par une douzaine de collines. « Je l'avais prévenu, » dit Dionéa très tranquillement, quand elle vint le lendemain pour rester chez moi — car la famille de Sor Agostino n'a pas voulu la garder une demi-minute de plus — « que s'il ne me laissait pas tranquille, le Ciel lui enverrait un malheur. »

15 juillet 1886.

Mon livre ? Oh ! ma chère Donna Evelina, ne me faites pas rougir en parlant de mon livre ; n'obligez pas un vieillard honorable, fonctionnaire du Gouvernement, médecin communal du district de San Massimo et Montemirto Ligure, à avouer qu'il n'est qu'un rêveur indolent et impuissant, qui collectionne des matériaux comme un enfant cueille des baies à une haie, uniquement afin de les jeter ensuite, les aimant simplement pour la petite distraction de s'égratigner les mains et de se hisser sur la pointe des pieds pour prendre leur joli rouge. Vous vous souvenez de ce que Balzac dit des projets de travail : « C'est fumer des cigarettes enchantées... » Oui, oui ! Les données qu'on peut se procurer sur les dieux de l'antiquité dans leurs jours d'adversité sont peu nombreuses et très dispersées : une citation, çà et là, tirée des Pères, deux ou trois légendes ; la réapparition de Vénus, les persécutions d'Apollon en Styrie, le départ de Proserpine, dans Chaucer, pour aller régner sur les fées ; quelques rares et obscures persécutions religieuses au moyen âge pour cause de paganisme ; des rites étranges pratiqués jusqu'en ces derniers temps dans les profondeurs d'une forêt bretonne près de Lannion... Quant à Tannhæuser, c'était un vrai chevalier et des plus tristes, et un vrai minnesinger, mais non des meilleurs. Votre Excellence trouvera quelques-uns de ses poèmes dans les quatre énormes volumes de Von der Hagen, mais je l'engage plutôt à se faire, d'après Wagner, une opinion sur la poésie du chevalier Tannhæuser. Il est certain que les divinités païennes ont duré beaucoup plus longtemps que nous ne le soupçonnons, quelquefois dans leur propre nudité, quelquefois dans un costume volé à la Madone ou aux Saints. Qui sait si elles n'existent

pas encore de nos jours ? Et pourquoi pas ? Car la crainte respectueuse des bois profonds, avec leur lumière verte filtrant à travers le feuillage, existe encore, et aussi le bruit des roseaux solitaires qui se balancent, et c'est Pan ; la nuit de Mai, azurée et pleine d'étoiles, existe de même, et le bruissement des vagues, et le vent tiède apportant la senteur douce des fleurs du citronnier et l'amertume des myrtes de nos roches, apportant aussi les chants lointains des jeunes gens qui nettoient leurs filets, des jeunes filles qui fauchent sous les oliviers, *Amor!... amor!...* et, en face de moi, tandis que j'écris, entre les branches des chênes verts, à travers la mer bleue rayée de pourpre et de vert, comme une mosaïque de Ravenne, brillent les murs et les maisons blanches, le clocher et les tours du pâle Porto Venere, une ville enchantée de la fée Morgane... et je me murmure à moi-même les vers de Catulle, mais en m'adressant à une déesse plus grande et plus terrible que la sienne :

Procul a me sit furor omnis, Hera, domo
Alios age incitator, alios age rabidos.....

25 mars 1887.

Oui, je ferai pour vos amis tout ce qu'il est en mon pouvoir de faire. Mais de nous autres, bourgeois républicains aux mains grossières, — quoique vous m'ayez dit jadis que mes mains étaient des mains psychiques, alors que la manie de la chiromancie n'avait pas été remplacée par la réconciliation de l'Église et de l'État — que pensez-vous donc et ne dois-je pas m'étonner que vous, dont le père m'a nourri, vêtu et hébergé dans mon exil, vous vous excusiez de m'infliger l'horrible ennui de chercher un logement? Ce qui est bien de vous, chère Donna Evelina, c'est de m'avoir envoyé des photographies des statues de mon futur ami Waldemar... Je n'ai pas de goût pour la sculpture moderne, malgré les heures que j'ai passées dans les ateliers de Gibson et de Dupré : c'est un art mort, nous ferions mieux de l'enterrer. Mais votre Waldemar a quelque chose du génie antique, il paraît sentir la divinité du simple corps humain, la spiritualité d'un pur courant de vie physique. Mais pourquoi, parmi ces statues, rien que des hommes et des jeunes garçons, des athlètes et des faunes? pourquoi seulement le buste de cette mince petite

madone aux lèvres délicates, qui est sa femme, pourquoi pas une Amazone aux larges épaules ou quelque Aphrodite aux flancs puissants ?

10 avril 1887.

Vous me demandez comment va la pauvre Dionéa. Pas comme Votre Excellence et moi devions nous y attendre, quand nous l'avons mise chez les bonnes Sœurs des Stigmates; néanmoins, je gage que, fantasque et capricieuse comme vous l'êtes, vous serez beaucoup plus contente — en le cachant soigneusement à ce côté sérieux de votre nature qui fournit les indigents de petits livres de dévotion et d'acide phénique — que votre protégée soit une sorcière qu'une servante, qu'elle sache composer des philtres plutôt que tricoter des bas ou coudre des chemises.

Faiseuse de philtres, à parler franc, voilà la profession de Dionéa. Elle vit de l'argent que je lui donne — avec beaucoup de recommandations inutiles — de la part de Votre Excellence, et son occupation ostensible consiste à raccommoder des filets, à cueillir des olives, à porter des briques; mais son état réel est celui de sorcière de village. Vous croyez que nos paysans sont sceptiques ? Peut-être ne croient-ils pas à la télépathie, au mesmérisme et aux esprits, comme vous, chère Lady Evelyn ; mais ils croient très fermement au mauvais œil, à la magie et aux breuvages d'amour. Tout le monde a sa petite histoire qui est arrivée à son frère, à son cousin ou à son voisin. Le beau-frère de mon garçon d'écurie, vivant il y a quelques années en Corse, fut pris de l'envie de danser avec sa fiancée à l'un de ces bals que nos paysans donnent, pendant l'hiver, quand la neige leur fait des loisirs dans la montagne. Pour de l'argent, un sorcier le frotta d'huile : sur-le-champ, il fut changé en chat noir et, en trois bonds, il se trouva par delà la mer à la porte de la chaumière de son oncle et au milieu des danseurs. Il tira sa bonne amie par le pan de sa jupe pour attirer son attention, mais elle répondit par un coup de pied qui le renvoya miauler en Corse ; quand il revint, à l'été, il refusa d'épouser la donzelle et il portait son bras gauche en écharpe. « Tu me l'as cassé quand je suis venu à la *Veglia,* » dit-il, et tout sembla expliqué. Un autre garçon, revenant de travailler aux vignes,

près de Marseille, remontait à son village natal, sur les hauteurs de nos collines, par un soir de clair de lune. Il entendit les sons d'un violon et d'un fifre sortant d'une grange au bord de la route et vit une lumière jaune filtrer par les fenêtres; il entra et trouva beaucoup de femmes qui dansaient, vieilles et jeunes, et, parmi elles, sa fiancée. Il voulut la prendre par la taille pour valser — on joue *Madame Angot* à nos bals rustiques — mais il ne put détacher du groupe la jeune fille, qui lui dit tout bas : « Va-t'en, car ce sont des sorcières qui te tueront; je suis une sorcière aussi, hélas! et j'irai en enfer quand je mourrai. »

Je pourrais raconter à Votre Excellence des histoires semblables par douzaines. Les philtres d'amour sont parmi les choses les plus communes qu'on vend et qu'on achète!... Vous souvenez-vous du licencié de Cervantès? Au lieu d'un breuvage d'amour, il but un philtre qui lui fit croire qu'il était de verre, emblème parfait d'un pauvre poète fou!... Ce sont des philtres d'amour que Dionéa prépare. Ne vous méprenez pas, ces philtres n'inspirent pas de l'amour pour elle, bien moins encore à elle-même; votre vendeuse de charmes d'amour est froide comme glace et pure comme neige. Le curé a fait une croisade contre elle, des amoureux mécontents lui ont lancé des pierres au passage, les enfants eux-mêmes, barbotant dans la mer et faisant des pâtés de boue dans le sable, ont étendu leur index et leur petit doigt en criant : « Sorcière, sorcière, vilaine sorcière, » tandis qu'elle passait avec sa corbeille ou sa charge de briques. Dionéa s'est contentée de sourire, de son sourire de serpent, de son sourire moqueur, mais plus sinistre qu'autrefois. L'autre jour, je me décidai à la chercher pour la raisonner sur son vilain métier; Dionéa a pour moi une certaine déférence qui est, j'imagine, non le résultat de sa gratitude, mais plutôt la conscience d'une certaine admiration et d'une certaine crainte qu'elle inspire au vieux fou, serviteur de Votre Excellence. Elle s'est établie dans une cabane abandonnée, faite de roseaux secs et de chaume, pareille à celles où l'on met les vaches, parmi les oliviers, sur les montagnes; elle n'y était pas, mais des pigeons blancs picoraient autour de la hutte et, de l'intérieur, sortit le bêlement étrange de sa chèvre favorite. Sous les oliviers, déjà le crépuscule s'étendait, avec des rayures rose pâle dans le ciel, et, de

même, sur la mer lointaine, de longues traînées de pétales d'un rose pâle. Je redescendis parmi les buissons de myrtes et j'arrivai à un petit hémicycle de sable jaune, entre deux hautes roches dentelées, à l'endroit où la mer avait déposé Dionéa après le naufrage. Elle était assise sur le sable, son pied trempant dans les vagues ; elle avait disposé une guirlande de myrtes et de roses sauvages dans les boucles de ses cheveux noirs ; auprès d'elle, se trouvait une de nos plus jolies filles, la Lena de Sor Tullio, le forgeron, la figure pâle et terrifiée sous son mouchoir à fleurs. Je résolus de parler à l'enfant, mais sans l'effrayer en ce moment, car c'est une petite créature extrêmement nerveuse. Je m'assis donc sur les rochers, abrité par les bouquets de myrtes, attendant que la jeune fille fût partie. Dionéa, accroupie nonchalamment sur le sable, se pencha au-dessus de la mer et prit un peu d'eau salée dans le creux de sa main. « Tiens, dit-elle à la Lena de Sor Tullio, remplis ton flacon avec ceci, et donne-le à boire à Tommatino le Bouton de rose. » Puis elle chanta : « L'amour est salé comme l'eau de mer !... — je bois et je meurs de soif !... — De l'eau !... de l'eau !... Et pourtant, plus je bois plus je suis assoiffée. O amour ! tu es amer comme l'algue de la mer !... »

20 avril 1887.

Vos amis sont installés ici, chère Lady Evelyn. La maison est bâtie dans ce qui fut jadis un fort génois, émergeant comme un aloès gris à pointe aiguë des rochers de marbre de notre baie ; roches et murailles — les murailles existaient bien avant qu'il fût question de Gênes — se sont à peu près fondues en une masse homogène, d'un gris délicat, tachetée de lichens noirs et jaunes, et parsemée çà et là de scions de myrtes et de mufliers rouges. Dans ce qui était l'enceinte la plus élevée du fort, où votre amie Gertrude surveille les servantes qui étendent les beaux draps blancs et les taies d'oreiller pour les faire sécher — un coin du Nord, une scène d'*Hermann et Dorothée* transportée dans le Midi — un grand figuier tordu jaillit comme une gargouille excentrique au-dessus de la mer et laisse tomber ses fruits mûrs dans les flaques d'eau d'un bleu foncé. Il n'y a qu'un pauvre mobilier dans la maison ; mais le grand

laurier qui l'enveloppe déploiera bientôt toute sa splendeur rosée ; puis, sur le bord de chacune des fenêtres, même de celle de la cuisine, sont rangés des caisses et des pots de terre pleins d'œillets rampants, de touffes de basilic, de thym et de réséda. Je préfère votre Gertrude, bien que vous m'ayez prédit que j'aurais plus de goût pour le mari ; avec son visage pâle et maigre, c'est une Vierge de Memling achevée par un sculpteur toscan ; et ses mains blanches, longues et fluettes, toujours occupées comme celles d'une dame du moyen âge, à quelque travail délicat ; et le bleu singulier, plus limpide que le ciel, plus profond que la mer, de son regard rarement levé.

C'est dans sa compagnie que Waldemar me plaît le mieux ; je mets au-dessus du génie son infiniment tendre et respectueux... je voudrais ne pas dire amour et pourtant je n'ai pas d'autre mot... pour sa pâle épouse. Il m'apparaît, lorsqu'il est avec elle, comme un hôte des forêts, libre, farouche, généreux, comme le lion d'Una, dompté et soumis par cette sainte !... Cette tendresse est réellement très belle, de la part de ce grand lion de Waldemar, avec ses yeux étranges de bête fauve : étranges, et, comme Votre Excellence le remarque, non sans une lueur de férocité latente. Je crois que là réside l'explication de ce qu'il ne fait jamais que des figures mâles : la femme, dit-il, est presque inévitablement inférieure en force et en beauté ; la femme n'est pas la forme, mais l'expression, et par conséquent elle convient à la peinture et non à la sculpture. L'intéressant chez la femme n'est pas son corps, — et ici ses yeux se reposaient très tendrement sur le profil fin et pur de sa femme — mais son âme. Cependant, répondais-je, les anciens, qui s'entendaient en ces choses-là, ont fait des femmes fort passables : les Parques du Parthénon, la Pallas de Phidias, la Vénus de Milo !...

« Ah ! oui, » s'écria Waldemar en riant, avec la lueur sauvage de ses yeux, « mais ce ne sont pas des femmes, celles-là, et ceux qui les ont faites nous ont laissé les contes d'Endymion, d'Adonis, d'Anchise ; une déesse posait pour eux... »

5 mai 1887.

Votre Excellence a-t-elle jamais songé, dans un de vos moments à la

La Rochefoucauld, en carême, par exemple, après des bals trop nombreux, que le désintéressement, non seulement maternel, mais conjugal, peut être une chose très égoïste ? Là, vous secouez votre petite tête à ces mots ; pourtant je vous ai entendu dire, j'en suis sûr, que d'autres femmes peuvent considérer comme un devoir de se prêter aux caprices de leurs maris, mais que quant à vous — et le prince doit l'apprendre — le devoir d'une femme consiste à réprimer les fantaisies de son mari autant qu'à les satisfaire. Je me sens réellement indigné de voir cette sainte, aussi blanche que neige, désirer qu'une autre femme se dépouille de tous ses instincts de modestie, simplement parce que cette autre femme serait un modèle excellent pour son mari ; en vérité, c'est intolérable. « Laisse cette jeune fille tranquille, disait Waldemar en riant, qu'ai-je à faire avec le sexe inesthétique, comme l'appelle Schopenhauer, » mais Gertrude a pris à cœur de faire faire à son mari une étude de femme ; il paraît qu'on lui a reproché de n'en avoir jamais fait. Il y a longtemps qu'elle est à la recherche d'un modèle pour son mari ; c'est bizarre de voir cette créature pâle, réservée, diaphane, et à laquelle la maternité prochaine ne prête aucune matérialité, examinant les jeunes filles du village avec les yeux d'un marchand d'esclaves.

« Si vous insistez pour parler à Dionéa, dis-je, j'insisterai, moi aussi, pour lui parler en même temps afin de l'engager à refuser votre proposition. » Mais la pâle épouse de Waldemar est restée indifférente à tous mes discours tendant à établir que la modestie est la seule dot d'une pauvre fille.

« Elle fera une Vénus, » répondit-elle simplement.

Nous allâmes ensemble sur les falaises après quelques vives paroles, la femme de Waldemar se pendant à mon bras, tandis que nous gravissions lentement le sentier pierreux parmi les oliviers. Nous trouvâmes Dionéa à la porte de sa hutte, faisant des fagots de branches de myrte. Elle écouta, d'un air également indifférent, l'offre et les explications de Gertrude; et mes exhortations à ne pas les accepter. La pensée de se déshabiller pour se faire voir à un homme, — nos filles de village les plus effrontées en auraient le frisson, — ne parut pas la faire tressaillir, immaculée et sauvage comme elle est. Elle ne répondit pas, mais s'assit sous les oliviers,

regardant vaguement la mer. A ce moment, Waldemar arriva près de nous; il nous avait suivis dans l'intention de mettre fin à ces discussions.

« Gertrude, dit-il, laisse-la tranquille... j'ai trouvé un modèle... un jeune pêcheur, que je préfère de beaucoup à n'importe quelle femme. »

Dionéa releva la tête avec son sourire serpentin. « Je viendrai, » dit-elle.

Waldemar garda le silence; ses yeux étaient fixés sur elle, tandis qu'elle se tenait sous les oliviers, sa chemise blanche ouverte sur sa gorge splendide, ses pieds nus brillants dans l'herbe. Vaguement, il demanda son nom. Elle répondit que son nom était Dionéa; quant au reste, elle était une *Innocentina,* c'est-à-dire une enfant trouvée, puis elle se mit à chanter : « Fleur du myrte! — Mon père est le ciel étoilé; — L'onde est la mère qui m'a faite! »

22 juin 1887.

J'avoue que j'étais un vieux fou de refuser son modèle à Waldemar. Quand je le regarde édifiant graduellement sa statue, quand je vois la déesse émerger peu à peu de cette masse d'argile, je me demande à moi-même — et la question troublerait un moraliste plus subtil — si une fille de village, créature obscure et inutile, peut être mise en balance avec la possession par l'humanité d'une grande œuvre d'art, d'une Vénus immortellement belle? Cependant, je suis content que l'une de ces deux alternatives n'ait pas été forcée. Rien ne peut égaler la bonté de Gertrude, maintenant que Dionéa a posé devant son mari; en apparence, la jeune fille est simplement une jeune fille comme une autre; et, de peur qu'aucun bruit du service auquel elle est employée ne se répande et ne la compromette à San Massimo ou à Montemirto, on doit l'emmener à Rome où personne n'en saura rien, et où, soit dit en passant, Votre Excellence aura l'occasion de comparer la déesse de Waldemar avec notre petite orpheline du couvent des Stigmates. Ce qui me rassure encore davantage, c'est la curieuse attitude de Waldemar à son égard : je n'aurais cru qu'un artiste pût considérer si absolument une femme comme un simple objet inanimé, une forme à copier, un arbre ou une fleur. Vraiment il met en pratique sa théorie que la sculpture ne connaît que le corps, et le corps à peine considéré comme humain. La façon dont il parle

à Dionéa, après l'avoir contemplée pendant des heures avec ravissement, est presque brutale dans sa froideur — et pourtant, à l'entendre s'écrier : « Qu'elle est belle, grand Dieu, qu'elle est belle ! » jamais amour pour une femme ne fut si violent que cet amour pour une simple forme de femme.

24 juin 1887.

Vous m'avez demandé jadis, très chère Excellence, s'il restait encore parmi nos paysans — vous aviez évidemment ajouté un volume de Traditions populaires à ce tas de livres à moitié coupés qui sont éparpillés au milieu des chinoiseries et des brocards moyen âge de votre appartement — quelque trace des mythes païens. Je vous ai expliqué alors que nos contes de fées ne sont simplement que des souvenirs mythologiques, de dieux, de démons et de héros classiques, changés en fées, en ogres et en princes. J'en ai eu hier soir une preuve curieuse. En allant voir les Waldemar, j'ai trouvé Dionéa assise sous le laurier, tout en haut du fort génois, racontant des histoires à deux petits enfants blonds qui faisaient à ses pieds des colliers avec les fleurs roses; les pigeons, les pigeons blancs de Dionéa qui ne la quittent jamais, se pavanaient et se becquetaient au milieu des pots de basilic, et les mouettes blanches tournoyaient autour des rochers au-dessus de sa tête. Voici ce que j'ai entendu : « Et les trois fées dirent au plus jeune fils du Roi, à celui qui avait été élevé comme un berger : Prends cette pomme et donne-la à celle d'entre nous qui est la plus belle. Et la première fée dit : Si tu me la donnes, tu seras Empereur et tu auras des vêtements de pourpre et une couronne d'or, et une armure d'or et des chevaux et des courtisans. Et la seconde fée dit : Si tu me la donnes, tu seras Pape et tu porteras une mitre, et tu auras les clefs du paradis et de l'enfer. Et la troisième fée dit : Donne-moi la pomme, car je te donnerai la plus belle dame du monde pour femme !... Et le plus jeune fils du Roi s'assit dans la prairie verte et réfléchit un peu, puis il dit : A quoi cela sert-il d'être Empereur ou Pape ? donnez-moi la plus belle dame pour femme, puisque je suis jeune moi-même. Et il donna la pomme à la troisième des fées. »

Dionéa racontait l'histoire lentement, dans son dialecte à demi génois, et


E. Rosset Granger

ses yeux regardaient au loin sur la mer bleue, parsemée de voiles semblables à de blanches mouettes, et elle avait aux lèvres son étrange sourire.

« Qui t'a raconté cette fable ? » demandai-je. Elle ramassa par terre une poignée de fleurs de laurier-rose et, les lançant en l'air, elle répondit nonchalamment, en regardant la petite pluie de pétales roses qui retombait sur ses cheveux noirs et sur sa poitrine blanche : « Qui sait ? »

6 juillet 1887.

Que la puissance de l'art est singulière ! La statue de Waldemar m'a-t-elle fait voir la vraie Dionéa, ou Dionéa est-elle devenue réellement plus étrangement belle qu'auparavant ? Votre Excellence va rire ; mais quand je la rencontre, je baisse les yeux après le premier rayonnement de sa beauté ; non pas avec la timidité d'un vieux poursuivant de l'éternel féminin, mais avec une espèce de crainte religieuse, le sentiment qui me faisait, encore enfant, agenouillé à côté de ma mère, baisser les yeux sur les dalles de l'église lorsque la sonnette de la messe annonçait l'élévation du Saint Sacrement... Vous vous souvenez de l'histoire de Zeuxis et des dames de Crotone ! Il n'eut pas de trop de cinq d'entre elles et des plus belles pour sa Junon ? Vous vous souvenez aussi, vous qui avez tout lu, de toutes les sottises de nos écrivains sur l'idéal dans l'art ? Eh bien ! voici une fille qui, en une minute, réfute toutes ces absurdités ; elle est beaucoup, beaucoup plus belle que la statue que Waldemar a faite d'après elle. Il le disait avec colère pas plus tard qu'hier, quand sa femme m'a mené dans son atelier — il a transformé en atelier la chapelle, depuis longtemps abandonnée, du vieux fort génois, qui lui-même, dit-on, occupe l'emplacement du temple de Vénus. — Tandis qu'il parlait, une singulière étincelle de férocité s'alluma dans ses yeux, et, saisissant le plus gros de ses ébauchoirs, il abîma d'un seul coup cette exquise figure tout entière. La pauvre Gertrude devint pâle comme la mort, et un spasme contracta ses traits.

15 juillet.

Je voudrais faire comprendre à Gertrude... Et pourtant jamais, jamais,

je ne pourrai me décider à dire un mot. Au fait, que lui dire ? Certainement elle sait fort bien que son mari n'aimera jamais d'autre femme qu'elle. Cependant malade et nerveuse comme elle l'est, je m'explique parfaitement qu'elle doive avoir horreur d'entendre constamment parler de Dionéa, et de la supériorité du modèle sur la statue. Maudite statue ! Je voudrais qu'elle fût finie ou qu'elle n'eût jamais été commencée.

20 juillet.

Ce matin, Waldemar est venu me trouver. Il paraissait extrêmement agité ; je devinai qu'il avait quelque chose à me dire, et cependant je n'ai jamais pu le lui demander... Assis dans ma chambre aux persiennes fermées, il me parla de beaucoup de choses au hasard, en feuilletant machinalement mon manuscrit, mon tas de notes sur *les Dieux en exil;* puis, il se leva et arpenta la pièce d'un pas nerveux en m'entretenant sans suite de son œuvre ; soudain, son regard tomba sur un petit autel, une de mes rares antiquités, un petit bloc de marbre, avec une guirlande et des têtes de béliers sculptées et une inscription à demi effacée le dédiant à Vénus, mère de l'Amour. « Il a été trouvé, lui expliquai-je, dans les ruines du temple, quelque part sur l'emplacement de votre atelier, à ce que m'a dit du moins l'homme à qui je l'ai acheté. » Waldemar l'examina longuement. « Ainsi, dit-il, cette petite cavité servait à brûler l'encens ; ou plutôt, je crois, puisqu'il y a deux petites rigoles, à recueillir le sang de la victime ? Eh bien ! c'était plus sage de tordre le cou à un pigeon ou de brûler une pincée d'encens que de se ronger le cœur, comme nous le faisons, à cause de dame Vénus. » Puis il se mit à rire et me quitta avec son éclair d'étrange férocité sur le visage. Bientôt après, on frappa à ma porte ; c'était Waldemar. « Docteur, dit-il très tranquillement, voulez-vous me rendre un service ? Prêtez-moi votre petit autel de Vénus !... pour quelques jours seulement, jusqu'à après-demain. Je veux en copier le dessin pour le piédestal de ma statue ; il convient parfaitement. » Je lui envoyai l'autel ; le garçon qui le porta m'a raconté que Waldemar l'avait dressé dans l'atelier et que, demandant un flacon de vin, en avait rempli deux verres ; il en avait donné un à mon messager pour sa peine ; il avait bu

une gorgée de l'autre et répandu le reste sur l'autel en prononçant des mots inconnus. « Ce doit être une habitude étrangère, » dit mon domestique. Quelles singulières fantaisies a cet homme !

25 juillet.

Vous me demandez, très chère Excellence, de vous envoyer quelques feuilles de mon livre ; vous voulez savoir ce que j'ai découvert. Hélas ! chère Donna Evelina, j'ai découvert, j'en ai peur, qu'il n'y a rien à découvrir : qu'Apollon n'est jamais allé en Styrie, que Chaucer, quand il appelait la reine des fées Proserpine n'a rien voulu dire de plus qu'un poète du dix-huitième siècle quand il appelait Dolly ou Betty, Cynthia ou Amaryllis ; que la dame qui a fait damner Tannhæuser n'était pas Vénus, mais un petit lutin quelconque d'une montagne de Souabe ; en réalité, que la poésie n'est autre chose que l'invention des poètes, et que ce farceur de Henri Heine est entièrement responsable des *Dieux en exil*... Mon pauvre manuscrit peut vous rapporter uniquement ce que saint Augustin, Tertullien et quelques vieux évêques moroses ont pensé des amours du père Jupiter et des miracles de dame Isis ; aucune de leurs idées n'est digne de votre attention... La réalité, ma chère Lady Evelyn, est toujours prosaïque, au moins quand elle est examinée par de vieux messieurs chauves tels que moi.

Et cependant il ne me semble pas qu'il en doive être ainsi. Le monde paraît jouer parfois à la poésie, à l'énigme, aux merveilles, aux romans ! J'écris, comme de coutume, à ma fenêtre ; le clair de lune est plus brillant dans sa blancheur que ma mesquine petite lampe avec sa lumière jaune. De cette mystérieuse demi-teinte, des bosquets d'oliviers et des ruelles, s'élèvent le tremblement confus des voix des grenouilles et le bourdonnement et le bruissement des insectes ; quelque chose dans ce bruit fait songer à de vagues traînées d'étoiles innombrables, voies lactées sur voies lactées fondues en une simple lueur bleuâtre par la lune, qui s'avance lentement à travers les espaces les plus élevés des cieux. Les petites branches des oliviers brillent sous ses rayons ; les fleurs vermeilles du grenadier et les fleurs roses du laurier sont légèrement voilées comme d'un crêpe d'azur.

Dans la mer, il y a une autre mer d'argent fondue et onduleuse, une chaussée magique conduisant jusqu'à la vague qui brille au large, jusqu'à la ligne lumineuse du ciel pâle, où les îles de Palmaria et de Tuis flottent comme les ombres impalpables de dauphins chimériques. Les toits de Montemirto scintillent parmi les pointes des cyprès sombres; plus bas, à l'extrémité du croissant est San Massimo, où le fort génois habité par nos amis se profile en noir sur le ciel. Tout est obscur : notre population de pêcheurs se couche de bonne heure; Gertrude et les petits dorment, ceux-ci du moins, car je me figure que Gertrude reste éveillée; les rayons de la lune éclairent son fin visage de madone souriant, et elle pense aux enfants qui l'entourent ainsi qu'à l'autre petit être qui bientôt reposera sur son sein... Il y a une lumière dans la vieille chapelle abandonnée, l'ancien temple de Vénus, qui est maintenant l'atelier de Waldemar; son toit effondré a été réparé avec des roseaux et du chaume. Waldemar s'y est glissé furtivement sans doute, pour voir encore sa statue; mais il va revenir plus calme, auprès de sa femme et de ses enfants endormis. Que Dieu les bénisse et veille sur eux!

26 juillet.

J'ai reçu le télégramme de Votre Excellence en réponse au mien. Mille remerciements d'envoyer le prince : j'attends son arrivée avec impatience; tout ne semble pas fini, et pourtant que faire?

Les enfants sont sains et saufs; nous les avons enlevés de leurs lits et apportés ici. Ils sont encore un peu effrayés par le feu, par le tumulte et par le fait de se trouver dans une maison étrangère; ils voudraient aussi savoir où est leur mère; mais ils ont trouvé un chat apprivoisé et je les entends gazouiller dans l'escalier.

Le toit de l'atelier, les roseaux et le chaume seulement ont brûlé, et quelques vieilles poutres. Il faut que Waldemar y ait mis le feu avec grand soin; il avait apporté du four qui est tout près de là des brassées de fagots secs de myrte et de bruyère et jeté dans les flammes des quantités de pommes de pins et d'une resine qui a l'odeur de l'encens. Ce matin, de bonne heure, quand nous nous sommes frayé un passage dans l'atelier en cendres, nous

avons été pris à la gorge par un chaud parfum d'église qui évoqua tout à coup dans mon cerveau le souvenir du temps où, quand j'étais enfant, j'allais à Saint-Pierre, le jour de Pâques.

C'est arrivé hier soir pendant que je vous écrivais. Gertrude était allée se coucher, laissant son mari dans l'atelier ; les servantes entendirent Waldemar sortir et crier à Dionéa de se lever et de venir poser. Déjà, une fois, il avait eu cette idée folle, de la voir, ainsi que la statue, à la lumière artificielle; vous vous souvenez qu'il avait des théories sur la façon dont les anciens éclairaient les statues dans leurs temples. Les servantes disent que, un peu plus tard, on entendit Gertrude descendre l'escalier sans faire de bruit.

Comprenez-vous ? Je n'ai eu que cela devant les yeux pendant ces heures-ci qui ont duré pour moi des semaines et des mois. Il avait placé Dionéa sur le gros bloc de marbre, derrière l'autel, et, derrière elle, un grand rideau de brocard d'un rouge sombre — vous savez, ce brocard de Venise avec un dessin de grenade d'or — comme à une vierge de Van Eyck ; il me l'avait déjà montrée ainsi, dans l'harmonie que formaient la blancheur de son cou et de sa poitrine et la blancheur de la draperie enroulée sur ses flancs avec la couleur du vieux marbre, à la lumière de la résine brûlant dans des terrines disposées tout autour. L'autel était devant Dionéa, l'autel de Vénus qu'il m'avait emprunté. Il avait dû rassembler toutes les roses autour du groupe et jeter de l'encens sur les charbons ardents quand Gertrude entra tout à coup. Et alors, et alors...

Nous la trouvâmes étendue en travers de l'autel, ses cheveux blonds parmi les cendres de l'encens, et son sang — elle n'en avait que bien peu à donner, pauvre blanc fantôme ! — formant des caillots au milieu des guirlandes et des têtes de béliers, et noircissant les roses amoncelées. On trouva le corps de Waldemar au pied de la falaise du château. Avait-il espéré en mettant le feu à l'atelier s'ensevelir lui-même sous les ruines, ou plutôt n'avait-il pas voulu compléter de la sorte le sacrifice et faire du temple tout entier un immense bûcher ? Cela ressemblait à un bûcher, en effet, tandis que nous descendions rapidement les collines pour aller à San Massimo ; tout le flanc de la colline, l'herbe sèche, les myrtes et les bruyères, tout brûlait, les

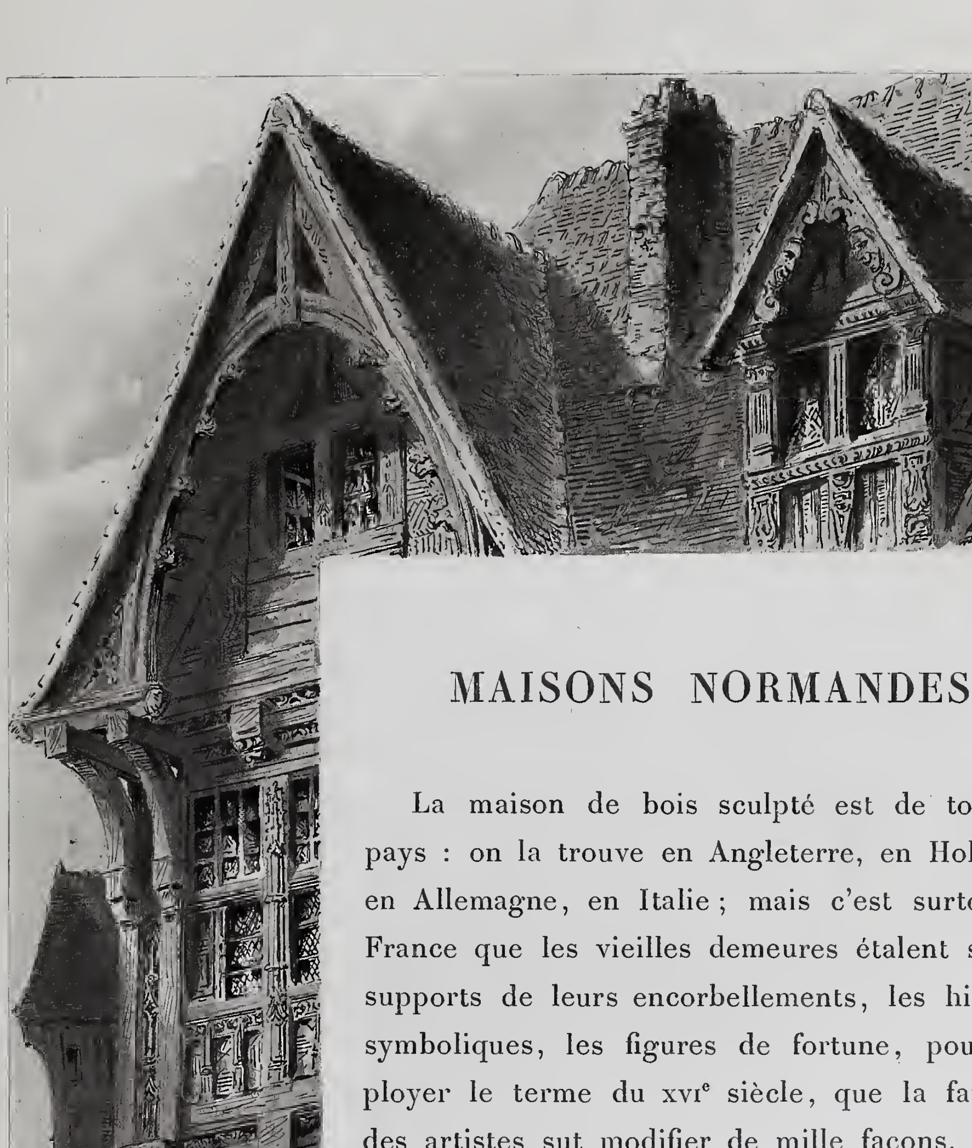
flammes courtes et pâles tremblotaient sur le ciel bleu éclairé par la lune, et la vieille forteresse se détachait en noir sur cette fournaise.

30 août.

De Dionéa je ne puis rien vous dire de certain. Nous parlons d'elle aussi peu que possible. Des gens disent qu'ils l'ont vue, par les nuits d'orage, errer sur les falaises ; mais un jeune mousse m'affirme, par tout ce qu'il y a de plus sacré au monde, que, le lendemain de l'incendie de la chapelle du château — nous ne l'appelons jamais autrement — il a rencontré à l'aube, à la hauteur de l'île de Palmaria, au delà de la passe de Porto Venere, un bateau grec avec des yeux peints sur la proue, voguant à pleines voiles vers la haute mer, et les hommes chantaient pendant qu'il s'éloignait; et, contre le mât, enveloppée d'une robe de pourpre et d'or, une couronne de myrte sur la tête, Dionéa s'appuyait, chantant des paroles dans une langue inconnue, tandis que les pigeons blancs tournoyaient autour d'elle.

VERNON LEE.





MAISONS NORMANDES

La maison de bois sculpté est de tous les pays : on la trouve en Angleterre, en Hollande, en Allemagne, en Italie ; mais c'est surtout en France que les vieilles demeures étalent sur les supports de leurs encorbellements, les histoires symboliques, les figures de fortune, pour employer le terme du xvie siècle, que la fantaisie des artistes sut modifier de mille façons.

En Normandie, la maison a des caractères absolument particuliers qui n'échappent pas à l'œil de l'observateur ; il y a là un art qui appartient en propre à une école de maîtres-maçons, au service desquels sculpteurs, charpentiers, potiers, mirent tout leur talent ; de cette association, sont sorties les maisons normandes, telles que nous les voyons encore aujourd'hui.

La véritable maison normande se trouve dans

la Vallée d'Auge et dans le pays de Caux. Lorsque le train qui file vers Caen a dépassé Bernay, le paysage change : aux champs labourés de l'Ile-de-France, aux forêts du Vexin, succèdent de gras pâturages sillonnés de rivières et plantés de pommiers; la verdure la plus intense se développe dans des terrains d'alluvions, au sous-sol marneux, où la pierre fait absolument défaut. C'est là, dans ce pays où les ouvriers durent se plier aux nécessités de la situation, qu'il faut suivre l'entier développement de cette architecture, qui n'a pas pris naissance en cet endroit, mais qui, forcément, subit certaines modifications imposées par le manque absolu de matériaux de première nécessité.

Tandis que dans les demeures de bois des autres pays, tout le rez-de-chaussée jusqu'au premier étage est de pierres de taille ou de solide maçonnerie, c'est à peine si, dans ce coin de la Normandie, les fondements s'élèvent au-dessus de terre, à la hauteur nécessaire pour préserver la filière de l'humidité. La maison dès lors devient une véritable cage, démontable, transportable, et plusieurs habitations déplacées de nos jours, par leurs propriétaires, ont mis dans la suite les archéologues dans un grand embarras.

* * *

Il faut établir une distinction bien nette entre la maison de ville et le manoir de campagne, d'ailleurs aussi dissemblables que possible, à quelque point de vue qu'on les étudie. A la ville, la maison n'a qu'un espace resserré, où elle doit s'élever entre deux autres maisons qui l'aideront à soutenir une façade toute en hauteur ; tout au plus sera-ce une maison d'angle. Les conditions d'existence sont essentiellement différentes à la ville et à la campagne ; les mœurs, les coutumes, sont autres pour le bourgeois et pour le gentilhomme. Chez l'un, il faut le calme, l'espace ; chez l'autre, le mouvement des affaires, les mille épisodes de la vie communale à laquelle il prend une part active, les événements quotidiens, qui dans une ville du moyen âge, si éloignée d'un autre centre, prennent une importance capitale, donnent à l'existence une direction bien différente. Qu'importent à la ville les grandes pièces, les vastes salles où se réuniront les amis ! Le maître du logis tient-il boutique ? C'est au rez-de-chaussée, dans un sous-sol, que sont entassées les

richesses de son commerce ; c'est là qu'il reçoit, derrière son comptoir : c'est là qu'il apprend et raconte les nouvelles, quand le temps ne lui permet pas d'être dans la rue, et encore les vastes encorbellements que l'architecte lui a ménagés sauront-ils le préserver du soleil et de la pluie. La rue est étroite, la boutique est sombre : c'est sous l'encorbellement encore qu'il transporte son magasin, qu'il fait voir, qu'il étale ses plus belles marchandises, si bien qu'un jour, par droit de conquête, il tentera d'occuper toute la rue, et que les édits les plus sévères parviendront à peine à lui faire comprendre que le passage est à tout le monde. Les chemins sont mauvais et les voitures rares; on circule à cheval : qu'est-il besoin dès lors de ces vastes chaussées sans lesquelles il semble qu'on ne puisse vivre aujourd'hui ? A l'encorbellement du premier étage succède celui du second : puis le grenier, le galetas, les lucarnes, venant brocher sur le tout, font de la rue une sorte de puits qui va en se rétrécissant et au fond duquel s'agite toute une population de gens affairés : affairés, mais calmes, ou les Normands auraient bien changé : le temps pour eux n'est rien; et les longues transactions, les interminables affaires sous un ciel souvent brumeux, se discutent sans fin à l'abri du toit qui s'avance et qui remplace ainsi les arcades du Midi ; les unes défendent du soleil, les autres de la pluie. N'est-ce pas aussi du terrain gagné que ce double avancement, n'est-ce pas sans bourse délier un léger agrandissement ? Nous parlons ici des rues marchandes, bordées d'échoppes, de boutiques, où les corporations agglomérées se faisaient par leur voisinage une saine et loyale concurrence ; d'autres rues plus tranquilles, que le pas d'un cheval ou le bruit du lourd marteau de porte retentissant, faisaient seuls tressaillir, étaient bordées de maisons plus vastes, mais moins ornées, occupées pendant l'hiver par les hobereaux du voisinage. Habitués qu'ils étaient aux grandes habitations de la campagne, leur demeure tient le milieu entre la maison de ville et le manoir. A celles-là nous ne nous arrêterons pas, les caractères des deux logis s'y appliquent également. Quelques longues colonnettes sculptées, un écusson sur une porte gothique à panneaux plissés, à laquelle pend une poignée de fer forgé, indiquent l'aisance du propriétaire.

De toutes ces vieilles villes, Lisieux est peut-être celle qui a le mieux

conservé son aspect du moyen âge. Tout, encore aujourd'hui, semble d'un autre temps, et, pour un peu, on s'attendrait à voir sur le seuil de sa boutique, un homme en surcot, avec ses souliers pattés, coiffé du chaperon, vous proposant sa marchandise. Au rez-de-chaussée, des grilles ferment les fenêtres, moins compliquées certes que celles de la rue des Prouvaires, dont nous parle Guillebert de Metz dans sa description de Paris, à l'abri de laquelle on parlait à ceux de dehors « si besoin étoit sans doubter le trait ; » mais derrière elle, on s'attend encore à voir le gracieux hennin de la fille du crieur qui regarde la longue procession s'avancer vers l'église.

Les fenêtres prises dans l'entre-deux des colombages sont étroites. L'art du charpentier ne s'est pas encore élevé jusqu'au chevronnage en losange que nous voyons apparaître au XVI[e] siècle seulement ; alors, il faudra ménager de plus larges ouvertures, des fenêtres et non des jours ; plus tard, au XVII[e] siècle, on en arrivera même à un développement si considérable, que de larges travées de vitraux finiront par remplir des parties entières du pan de bois. La maison ressemblera dès lors à une lanterne et, à des générations qui ont vécu dans l'exagération de l'obscurité, succéderont des enfants qui voudront l'exagération de la lumière.

A la fin du XV[e] siècle, le vieux sentiment gothique avec tous ses caractères fait un nouvel effort en Normandie ; alors que Michel Colomb, sur la Loire, sculpte à Nantes le tombeau du duc François II, cette large page qui nous dit la puissance réaliste de son ciseau, les vieux fabliaux français retrouvent, avec leur iconographie ancienne, la vogue qu'ils avaient perdue : *Chanteclair,* le coq, *Fauvel,* le renard, se reprennent à la vie, et viennent, non seulement dans les cathédrales, sur les stalles et sur les boiseries, étaler leur image parfois fort inconvenante, mais au faîte des maisons, les vieux bestiaires normands nous montrent la réaction qui se produit à ce moment.

Tous ces montants, toutes ces potilles appellent le ciseau du sculpteur ; mais si d'aucuns propriétaires élèvent de jolies demeures, bien peu cependant ont le moyen de couvrir entièrement de sculptures tous ces bois apparents. Les maisons où les têtes de poutres, les consoles disparaissent sous les modillons, sont communes ; celles-là sont rares, au contraire, qui comme


Jules Adeline

la vieille demeure de la Salamandre semblent un grand bahut du XVIe siècle, reposant sur de forts piliers, entre lesquels le marchand ouvre sa boutique.

Le toit se couronne d'une vaste lucarne, si large quelquefois qu'elle tient toute l'étendue de la façade, sans être cependant un pignon ; suspendue en encorbellement, elle semble une adjonction, ce n'est qu'une chambre de plus gagnée sur la hauteur. On la prendra dans le toit mansardé au XVIIe siècle. Il faut alléger le poids de la maison, le mur forcément doit être moins épais, le maçon appelle à son aide le couvreur, et ce dernier garnit cette nouvelle portion de la façade, soit de tuiles aux tons vermeils, soit d'ardoises habilement taillées, soit d'un mince bardeau de bois dont les écailles, les losanges, les carrés, artistement entrelacés, deviendront un nouveau motif de décoration. A la fenêtre, de forts anneaux de fer soutiennent de longues perches de bois, sur lesquelles la ménagère fait sécher son linge et ses hardes, et le rayon de soleil qui descend sur ces cottes rouges, jaunes, entremêlées de draps et de nappes, donne, comme à Gênes et à Venise, un air de fête aux plus pauvres demeures, dont l'épi qui surmonte le toit vient mêler aux tons chauds de la tuile l'harmonie de son brillant émail.

Dans le Midi, tout est fait contre le soleil; en Normandie, tout est disposé contre la pluie : les toits dépassent d'une façon exagérée les murs de la maison et, pour supporter leur avancement, le charpentier, sous la main duquel le moindre bois prend un aspect artistique, développe sur deux corbeaux aux figures grimaçantes cette gracieuse arcade gothique, qui couronne d'une façon si heureuse les entrelacements du pan de bois.

Quand un étage n'est pas protégé par une saillie de l'encorbellement supérieur, une sorte de petit auvent de tuiles ou d'ardoises défend la fenêtre contre l'eau qui fouette ; l'intérieur n'en est pas égayé, à notre point de vue s'entend ; l'étroite fenêtre à guillotine laisse filtrer peu de jour, les toits, les auvents le diminuent encore ; les chambres sont petites, mal disposées, se commandent ; un demi-jour y règne continuellement, mais ce clair-obscur, c'est la lumière pour l'artisan qui dans les sombres profondeurs de sa boutique se livre aux travaux les plus délicats. Que de fines dentelles, de délicates ciselures naissent sous les doigts de ces artistes dans un milieu où nous

verrions à peine le siège qu'on nous offre et qu'un pauvre rayon de soleil ne vient jamais égayer. Mais pour l'apprenti la vie est pleine d'avenir, il sait qu'à son tour il deviendra maître quand il aura produit son chef-d'œuvre, et le maître n'a qu'un souci, c'est de laisser intacte à ses enfants la réputation du magasin du *Petit Saint-Georges* ou de *la Truie qui file*.

* * *

Tout autre est le manoir. Dans la verdure que plaquent au printemps les larges taches roses des pommiers en fleurs, une légère colonne de fumée signale une habitation. Il nous faut la chercher, cachée chaudement, comme un nid, au pied de la colline qui l'abrite du vent de mer. Avançons sur le frais tapis vert qui descend en pente douce jusqu'à l'étang, au milieu d'une avenue d'arbres fleuris, qui sèment au vent du soir la neige de leurs pétales. Le calme règne ; dans l'herbage paissent les belles vaches qui lèvent à peine la tête au passage de l'étranger; des chiens aboient, c'est que le maître du logis est chasseur, que dans les bois qui couronnent sa demeure il trouve de quoi satisfaire ses goûts cynégétiques. Il n'est pas belliqueux; mais que la guerre arrive, que son seigneur l'appelle, il détachera la lourde épée dont ses aïeux se sont servi ; il montrera que le nom qu'il porte, nom qui sera plus tard inscrit sur la plaque de Dives, n'a pas dégénéré, et que le cri de guerre du duc Guillaume trouve un écho dans son cœur; mais ce n'est pas sa carrière. A d'autres les combats; la lutte, il la laisse aux seigneurs que leurs donjons de pierre, leurs fossés remplis d'eau mettent à l'abri d'un coup de main ; ce qu'il veut, c'est la vie paisible, tranquille, à laquelle la guerre de Cent Ans ne l'a pas habitué; il veut jouir de la paix et c'est dans son domaine qu'il prétend la trouver.

Le manoir est assez difficile à définir : ce n'est pas un château, ce n'est pas non plus une simple maison d'habitation : le vieux mot normand de maison manable ne saurait s'y appliquer. Si le propriétaire n'est pas toujours noble, en tout cas, c'est un homme libre, qui ne relève que de son seigneur, et qui sur sa terre est maître de bâtir, sans cependant pouvoir élever des travaux de défense. Aussi avec quel soin il construit sa maison. L'intérieur varie peu :


Jules Adeline

au rez-de-chaussée, la grande salle basse qui communique directement avec le dehors ; à côté la cuisine ; et par derrière, l'escalier, dans une tourelle indépendante, qui donne justement à toutes ces demeures un caractère tout spécial, par la légèreté qu'elle apporte à l'économie de l'édifice ; l'extérieur, au contraire, est toujours différent ; ici rien n'arrête comme à la ville le libre développement de la construction et chacun dispose à sa fantaisie, qui le pignon, qui les lucarnes, qui la tourelle de l'escalier, demandant ensuite au sculpteur, plus habile, plus artiste peut-être que celui de la ville, d'orner suivant son goût les façades de sa demeure. Le lourd colombage, qui, dans la maison de ville du XVe siècle, coupe en deux les étroites fenêtres, s'amincit et devient un délicat morceau de bois, chargé d'écailles. Que le manoir soit petit, qu'il soit grand, qu'il date du XVe ou du XVIe siècle, tout y est à étudier, à examiner, parce que tout est soigné, fini, et que de longues années ont vu se succéder des artistes que l'amour de l'art, plus que celui du gain, semble avoir inspirés.

Dans la vaste salle du rez-de-chaussée, s'écoule pour ainsi dire la vie tout entière du gentilhomme campagnard. Plus constamment vivante, peut-être, que dans les grands châteaux, elle voit se succéder tous les amis du maître ; du vassal au seigneur, chacun y est reçu, et si le banc de bois est réservé au paysan, la haute chaire, garnie de ses couettes et de ses épaulières, attend le suzerain.

Noël du Fail, sieur de la Hérissaye, dans les *Contes et Discours d'Eutrapel,* nous en a laissé une description bien charmante qu'il faut reproduire dans son vieux texte imagé : « Dedans la salle du logis la corne de cerf ferrée et attachée au plancher, où pendent bonnets, chapeaux gresliers, couples et lesses pour les chiens, et le gros chapelet de patenostres pour le commun. Et sur le dressorier ou buffet à deux estages, la saincte Bible de la traduction commandée par le Roy Charles Quint y a plus de deux cens ans, les *Quatre Fils Aymon, Oger le Danois, Mélusine,* le *Kalendrier du Berger,* la *Légende Dorée,* le *Roman de la Roze.* Derrière la grande porte, force longues et grandes gaules de gibier et au bas de la salle, les bois couzus et entravés dans la muraille, demie-douzaine d'arcs avec leurs carquois et flesches, deux

bonnes et grandes rondelles, avec deux espées courtes et larges, deux hallebardes, deux picques de vingt-deux piés de long, deux ou trois cottes de chemises de mailles dans le petit coffre plein de son, deux fortes arbalestres de passés avec leurs bandages et garrot dedans et sur la grande fenestre sur la cheminée trois haquebuctes, et au joignant la perche pour l'espervier, et plus bas à costé, le tonnelet, esclotaières, rets, filets, pautières, et aultres engins de chasse ; et sous le grand banc de la sale, large de trois piés, la belle paille fresche pour couchier les chiens, lesquels pour ouyr et sentir leur maître près d'eux, en sont meilleurs et vigoureux. Au demeurant deux assez bonnes chambres pour les survenants et estrangers et en la cheminée de beaux gros bois verd lardé d'un ou deux fagots secs qui rendent un feu de longue durée. » Sur les hauts landiers de l'âtre, l'écuelle d'étain est au chaud, et pendant qu'accoudé sur la vaste table qui occupe le milieu de la pièce, le maître mange sa bouillie de farine, dont les Normands étaient si friands qu'ils en avaient été nommés les *bouilleux,* il regarde à travers les losanges de plomb de sa fenêtre, la pièce d'eau bordée de joncs et de lèches, où vient sommeiller quelque peu avant d'aller grossir le ruisseau voisin, la source près de laquelle est bâtie le manoir. De grands cygnes y nagent paresseusement, et les poules d'eau affairées troublent dans leur indolence les grenouilles qui tachent de points verts, au milieu des nénuphars, le miroir liquide.

L'escalier en pas de vis nous conduit à la chambre à coucher ; le mobilier est succinct, mais les sculpteurs ont passé de longs jours à fouiller les panneaux du lit et ceux du coffre de mariage. Aux entrelacements flamboyants succèdent la mythologie et l'histoire de la Renaissance ; le Sacrifice d'Abraham, les Aventures de Jonas, Apollon et les Muses, entourées d'arabesques pansues, couvrent les coffres ou est serré le linge de la maison, qui ne doit pas tenir grand'place, à en juger par les inventaires du temps : quelques draps, quelques serviettes, là se bornent les *toiles,* même d'un grand château, à côté de nombreux draps d'or, des soies, des argenteries luxueuses.

Les Normands ont compris de bonne heure, et c'est à leurs expéditions en Italie qu'ils semblent le devoir, la gaieté et la richesse de ces carrelages

chaudement émaillés, qui rappellent et les mosaïques et les tapis d'Orient. Aussi, dès que les fabriques des environs de Lisieux, du Pré d'Auge et de Manerbe, succédant à celles du Molay-Bacon, s'établissent, au commencement du xvie siècle, elles voient s'ouvrir une ère de prospérité, qu'elles doivent à l'éclat, aux tons si gais, si harmonieux de leurs produits brillamment colorés. Pas une salle qui n'en soit pavée : plus tard même, nous verrons les carreaux de faïence mêlés aux colombages de bois extérieurs, dont la teinte mate et neutre fera encore mieux ressortir la vigueur de leur décoration.

De chaque côté du manoir s'élèvent les bâtiments de service. Ici, la laiterie et la fromagerie; là, le pressoir et les caves; le maître, de sa porte, peut surveiller ses gens ; au milieu, rompant la monotonie des lignes droites, le colombier octogone, qui dans l'architecture normande occupe une place qu'il ne faut pas négliger. Il nous dit l'importance de la propriété, car ici ce n'est pas aux nobles seuls qu'appartient le droit de colombier, c'est un droit terrien, bien plus qu'un droit seigneurial. Comme son pignon est joli, avec son double toit, surmonté de l'épi de faïence et coupé de grandes lucarnes bien disposées pour abriter les pigeons ! Dans l'entre-deux des colombages, des tuiles entremêlent élégamment leurs tranches sanglantes à la blancheur des mortiers, et les bois dans leurs montants encadrent d'une sombre ligne ce damier d'un nouveau genre. Sur les toits, des paons aux couleurs diaprées, dont la queue aux changeants reflets macule de larges taches d'émeraude la rouge toiture de tuiles, suivent d'un œil curieux la jeune fille du maître qui cueille dans son jardin, pour s'en faire une coiffure, les roses dont les Normands étaient si fiers.

Nous sommes au xvie siècle. Jamais ce moment artistique n'aurait vu s'élever le château de Granchamp, resté jusqu'à nos jours comme le type de la bizarrerie d'un architecte du xviie siècle : si mal distribué, si étrangement incommode, que les marquis de Saint-Julien, ses propriétaires, durent faire bâtir, à côté, au xviiie siècle, un château de pierre, capable de les recevoir. Il était loin, en effet, de ressembler à ce joli manoir de Belleau, démoli il y a quelques années seulement, de toute la Normandie peut-être le plus curieux ; pas un morceau de bois qui ne fût sculpté, pas une extrémité de

poutre qui n'eût son écusson. D'abord, c'est la chasse du cerf avec toutes ses péripéties ; la poutre n'est pas assez large, par exemple, pour représenter le chasseur debout ? On le fera couché ; les chiens sont ceux du roi Modus. Puis nous trouvons la légende du *Renard et du Singe,* et tout à l'entour, la sirène, le chat-huant, la bièvre, le serpent, la tortue, qui ne sont autre chose que l'illustration du bestiaire de Guillaume le Normand. Le sculpteur a laissé aux abbayes, aux églises, le *Lai d'Aristote* et celui de *Virgile*, si gais dans leur composition, mais d'une philosophie trop élevée ; le propriétaire a voulu des sujets qu'il comprît : il n'en était pas de plus simple que la chasse et les animaux qu'il rencontrait chaque jour.

Tous ces vestiges du temps passé sont destinés malheureusement à disparaître dans un avenir prochain. A la ville, ce que l'alignement épargnera, sera démoli par le propriétaire ; à la campagne, ces vieilles bâtisses se lézardent, il faut les réparer, elles ne sont pas confortables, on fait construire une autre demeure. Encore quelques années, et de toutes ces vieilles habitations si pittoresques, il ne restera que le souvenir ; ce sont donc presque des adieux que nous leur faisons aujourd'hui.

F. DE MÉLY.





L'IDÉAL DE M. GINDRE

I

L'AUBERGE DU CHAMOIS

Ce soir-là, qui terminait une magnifique journée de juillet et promettait un magnifique lendemain, une animation exceptionnelle régnait à la table d'hôte du *Chamois,* petite auberge d'une petite station des Alpes valaisanes. La cloche du dîner avait sonné en retard : on attendait une vingtaine de personnes, parties avant le jour pour l'ascension du Luisin, qui revinrent enfin, échauffées, en sueur, couvertes de poussière, avec une moisson de fleurs merveilleuses : rhododendrons éclatant en grappes rouges parmi le vert aigu de leur feuillage, grandes étoiles safran d'arnicas, gentianes bleues, gentianes lilas, gentianes jaunes, chrysanthèmes aux pétales violets, sortant bizarrement d'un pistil d'or, lis dont les tiges flexibles balancent des fleurs presque pareilles à des perce-neige, tous les plus beaux spécimens de cette flore alpestre dont la riche fantaisie transforme et varie à l'infini les couleurs; et des mousses de

tous les verts, et des herbes fines, et des soldanelles pâles, dentelées, mystérieuses, cueillies sur le bord des névés où seulement elles croissent, délicates comme des sensitives, flétries pour avoir passé dans la main. Un instant, il y eut sur la place, devant l'auberge, des rires, des récits animés, des cris, des reproches aux paresseux restés à rôder autour du village, puis une dispersion dans les chambres, dont on entendait tous les bruits à travers les légers galandages et les minces cloisons de bois; et maintenant, on dînait joyeusement, on avalait sans se plaindre, d'un appétit aiguisé par douze heures de marche, par de dures grimpées, par de vertigineuses glissades sur les névés, par l'air excitant des hauteurs, le maigre bouillon dépourvu de couleur, d'odeur et de saveur, puis le ragoût, l'inévitable ragoût d'on ne savait jamais quoi, en sauce à la cannelle. Le service, surveillé placidement par le patron, M. Rubin, fait sans hâte par sa femme, n'aurait jamais fini sans la bonne Josette, petite montagnarde dégrossie par un séjour à la ville et devenue active.

Soudain, le service s'interrompit : on vit Josette poser un plat sur la table qui servait de dressoir, et gesticuler devant la porte. Puis, un nouveau venu fit son entrée : un homme de trente-cinq ans, correctement vêtu d'un complet gris, la figure distinguée et fade, plantée de barbe rare, le crâne chauve, entouré de quelques mèches blondes, l'air très doux, très timide, entièrement dépourvu de malice. Il s'essuyait le front pour se donner une contenance; il jetait des regards furtifs sur les gens qui le dévisageaient, la fourchette en l'air, dans un silence subit de curiosité; comme pour demander pardon d'être remarqué, il rougit quand Josette lui montra la place qu'on lui avait réservée, au bas de la table, entre deux jeunes filles. Il salua ses voisines, qui lui répondirent par un imperceptible signe de tête, s'assit, et attendit longtemps son potage, qu'on finit par lui apporter tiède et piteux. Il en avait à peine avalé trois cuillerées que sa voisine de gauche se pencha vers lui et lui dit avec un fort accent étranger, d'une voix presque impérative :

« Monsieur, passez-moi le sel, s'il vous plaît. »

Le timbre de cette voix le frappa : elle était énergique, très féminine pourtant, avec un singulier mélange de vibrations douces et de vibra-

tions aiguës; et, tout en obéissant, il examina rapidement la jeune fille.

La figure était comme la voix : inhabituelle; attirante sans réelle beauté, sympathique sans raison définissable, très blanche, éclairée par deux yeux très noirs, irrégulière, mais surtout d'une extrême mobilité : en sorte que le nez, la bouche, les yeux, le front — un joli front un peu bombé, d'un contour délicat, à peine voilé par les cheveux follets — remuaient en perpétuel mouvement. La jeune fille portait une toilette en deux gris, élégante sans recherche, surtout solide, appropriée aux excursions, à braver la poussière et la pluie.

Un instant après, en l'entendant causer à demi-voix avec une dame assise à côté d'elle, il reconnut à son accent qu'elle était Américaine, et l'observa avec un intérêt croissant. Elle se plaignait de la lenteur du service, d'un ton de vive impatience : on l'écoutait avec un calme qui semblait accoutumé à subir ses boutades. D'ailleurs, elle ne tarda pas à se retourner vers M. Gindre, lui demanda la moutarde, puis l'eau, puis le dessert, toujours de la même voix impérative, qui cependant ne blessait pas.

M. Gindre n'eut pas l'occasion de lier conversation avec sa voisine de droite : une Anglaise, celle-là, qui pendant le repas n'échangea que quelques mots avec une dame en cheveux blancs, d'une tenue irréprochable, assise vis-à-vis d'elle : toutes deux, on le voyait, s'étaient habillées pour venir s'asseoir à cette table de sapin, dans cette chambre basse aux murs blanchis à la chaux, avec autant de soin presque que pour descendre dans la confortable salle à manger d'un cottage de Kensington. La vieille dame était grande, mince, solidement charpentée, la figure restée jeune sous ses cheveux blancs. La jeune fille avait cette beauté pâle et régulière d'outre-Manche, cette beauté grave des races anglo-saxonnes, qui nous étonne d'abord, qui n'exerce que lentement son pouvoir séducteur, et qui convient si bien à la correction des mœurs et à la droiture de l'âme. Aussi, sa première timidité vaincue, M. Gindre, qui était un peu anglomane, se trouva-t-il fort heureux du hasard auquel il devait sa place; et, à la fin du repas, il se présenta à ses voisines. Il apprit ainsi que les deux Américaines étaient la mère et la fille, mistress Ebson et miss Maud, et que la jeune Anglaise, miss Ellen, était la

nièce de sa voisine, miss Webster. Ces détails d'état civil furent donnés très rapidement, pendant qu'on se levait de table.

Justement le facteur venait d'arriver : un brave jeune homme du pays, vêtu d'une veste gros bleu, à boutons jaunes, placide et lent comme il convient à un montagnard. Il portait tout son courrier à la main, et fouillait parmi les lettres et les journaux à mesure qu'il reconnaissait les destinataires, un peu ahuri par la foule des jolis minois curieux qui se pressaient autour de lui. On s'installa devant l'auberge, sur des bancs, sur des chaises, pendant que les enfants, une terrible marmaille, organisaient des jeux bruyants et remplissaient la place de leurs cris. Un dernier rayon de soleil, qui jouait encore sur le clocher de l'église, disparut, et peu à peu, l'ombre envahit la petite place. Les lavandières cessaient, l'une après l'autre, de taper leur linge dans le bassin de la fontaine rustique; des groupes d'hommes, lourds et silencieux, stationnaient devant la maison du cordonnier qui forme l'angle de la place, dévisageant les étrangers, échangeant entre eux de rares paroles dans leur rauque patois ; un touriste alla les troubler un moment pour demander quelques renseignements au guide Bochatey. Les enfants étaient rentrés, non sans protestations bruyantes, et le silence, le grand silence communicatif et enveloppant de la montagne, tombait avec l'ombre qui s'amassait. Déjà les chalets de bois, aux planches brunies par les orages et par le temps, prenaient des teintes foncées de plus en plus ; l'église, blanche encore, flottait dans un ciel d'estompe; et la tête de la *Soutze,* la montagne ronde et chevelue qui se dresse derrière le village, était devenue toute noire, tandis qu'à mi-côte brillait, comme un œil, la fenêtre illuminée d'un chalet. Et cette ombre, et ce silence dégageaient je ne sais quel recueillement religieux : on était si loin des villes, si près des solitudes éternelles que la neige garde jalousement!...

Ce recueillement de la nature est contagieux : à cette heure, quand l'angélus eut égrené ses coups espacés et sonores, il ne gagnait pas seulement les montagnards dont la vie se fond avec celle du pays et qui participent inconsciemment de son austérité silencieuse, il gagnait jusqu'aux hôtes du *Chamois*, ces citadins remuants et bruyants comme les rues, qui conservent

leur activité brouillonne jusque dans le calme de la montagne qu'ils se plaisent à troubler. Maintenant ils ne chantaient pas, ils ne parlaient plus, aspirant à pleins poumons l'air pur de la fraîche soirée, recueillis comme les choses, effleurés peut-être par des vols de pensées graves, haletants parfois d'une émotion oppressive et délicieuse.

Soudain, les sons d'un violon retentirent : c'était un touriste que personne ne connaissait encore et qui, de lui-même, se mettait à jouer. Il jouait au hasard de sa fantaisie, la *Rêverie* de Schumann, un adagio de Beethoven, des thèmes qu'il improvisait : et son inspiration se faisait religieuse de plus en plus, se fondait avec l'hymne silencieux de ce village paisible, de cette nature sereine, de la fraîcheur du soir, de ces cœurs épurés pour un instant, qui s'en allait vers l'infini, à travers la limpidité du ciel. Ce n'était plus la musique artificielle des salons et des concerts où se confond l'habileté des virtuoses : c'était une autre musique, qui n'est pas faite de sons seulement, mais de mille sensations confuses que les mots ne savent exprimer, de cette mystérieuse harmonie qu'ont parfois entendue les sages et les poètes : et parmi les gens de toutes sortes qui écoutaient, nul ne résistait à son magnétisme...

Quand elle cessa, le silence dura un moment encore, puis se rompit peu à peu : l'heure solennelle où meurt la lumière était passée; c'était la nuit maintenant, une nuit épaisse, une nuit fraîche, une nuit étoilée, une nuit calme, une de ces nuits faites pour apaiser les vains bruits des journées. Et les conversations avaient recommencé dans les groupes divers : on parlait du temps qui paraissait sûr et de la cuisine qui ne s'améliorait pas; d'un projet de partie au col de Barberine; d'un accident arrivé la veille à la Tour Sallières ; M. Lamousse, le bout-en-train de la société, recommençait à lancer des fusées de plaisanteries; madame Hirtz et mademoiselle Lenoir, les deux dévotes, se promenaient lentement, bras dessus bras dessous, dans des béatitudes : et la grosse figure rouge de madame Hirtz flambait dans l'ombre, et mademoiselle Lenoir semblait sculptée à coups de hache dans une des planches des chalets; un jeune Alpiniste racontait sa récente ascension d'une des cimes de la Dent du Midi, la *Dent jaune,* où il montait, lui

troisième : une de ces montagnes terribles qui réunissent tous les dangers des ascensions : rocher qui s'effrite sous les pieds, pluies de pierres, échelles dressées au bord de l'abîme, névés suspendus à des précipices qu'il faut traverser en taillant ses pas à l'aide du piollet. Il parlait sans forfanterie, en homme épris de ces périls, qui se sent de force à les braver et trouve naturel qu'on les brave ; et un frémissement courut parmi ses auditeurs quand il expliqua ce qu'est la « Vire aux dames » : une sorte d'étroit couloir, où l'on ne passe qu'en se tordant et en se cramponnant par la main et par les genoux, suspendu dans le vide...

« Je ne comprends pas qu'on s'expose ainsi ! dit miss Ellen avec un frisson.

— Bien moi ! déclara Maud de sa voix la plus incisive, et j'y voudrais aller, à la *Dent jaune !*... »

M. Gindre, à qui elles s'adressaient l'une et l'autre, se mit alors à leur développer une petite théorie du danger, avec beaucoup d'ingéniosité : la difficulté n'est point de s'exposer à un danger, expliqua-t-il, mais de se décider à s'y exposer... une fois le danger présent, on ne le voit pas, on est absorbé par le déploiement de forces qu'il faut pour lui résister... ensuite, lorsqu'on se le représente par le souvenir, on éprouve un mélange de crainte rétrospective et de satisfaction qui vous donne l'envie de rechercher la même émotion : on voudrait courir de nouveau ce danger auquel on vient d'échapper, on y retournera de gaieté de cœur... C'est pour cela que les soldats aiment la guerre...

« ... Du reste, n'est-ce pas ? la grosse affaire de la vie, après tout, c'est la mort... »

Là, miss Webster interrompit la conversation, qui lui causait, depuis un moment, une évidente inquiétude. Les deux jeunes filles écoutaient avec une attention curieuse et soutenue : Ellen, les yeux étonnés, Maud, les yeux brillants, des « et puis ? » suspendus aux lèvres. Elle eut un geste de dépit en devinant la manœuvre de miss Webster. Quant à M. Gindre, il ne fit aucune difficulté à changer de conversation, il s'interrompit en homme habitué à penser tout haut et à se taire dès qu'il s'aperçoit que sa franchise n'est pas

de mise. D'ailleurs, l'horloge avait sonné neuf heures, et les hôtes du *Chamois* commençaient à se souhaiter le bonsoir et à se retirer l'un après l'autre.

II

LE « JOURNAL INTIME » DE M. GINDRE

Toutes les chambres de l'auberge étant occupées, M. Gindre avait été logé dans un chalet voisin. Après être resté le dernier sur la place, il entra, et demeura un moment encore à rêver à sa fenêtre. La lune s'était levée, et il voyait fuir devant lui une prairie plantée de quelques arbres, dont la pente douce s'accélérait et se perdait tout à coup dans des profondeurs que surplombait la Soutze, toute noire dans la clarté blanche du ciel. Il était las, étant monté à pied de la station du chemin de fer, par un chemin pittoresque, mais fatigant lorsqu'on n'a pas l'habitude de la montagne. Pourtant, quand la fraîcheur humide de la nuit le chassa de sa fenêtre, il ne se coucha pas encore : et, ouvrant sa valise, il en tira un petit cahier cartonné en noir où il avait l'habitude d'écrire presque chaque jour quelques lignes.

Il l'avait commencé, ce journal intime, à quinze ans, au lycée, les jours de révolte intérieure contre une punition injuste, contre la brutalité des « grands, » contre l'ennui, l'épouvantable ennui qui parfois le poursuivait dans les récréations comme pendant les cours ; il l'avait continué ensuite pendant les années laborieuses et sans plaisirs où, tout en donnant des leçons pour gagner son pain, il se préparait à prendre ses grades ; puis, plus tard, dans cette petite ville de province où depuis plus de dix ans il enseignait la philosophie. Peu à peu, c'était devenu une habitude tyrannique, un besoin, comme des soins de propreté. Et cette habitude avait doublé sa vie, donné un sens aux moindres événements qu'il traversait, aiguisé sa connaissance de soi-même de telle sorte que rien d'imprévu ne pouvait sortir de son cœur ni de son cerveau.

C'est à ce journal intime qu'il devait d'être devenu un homme terriblement conscient, impuissant à agir sans avoir prévu toutes les suites de son acte, et pourtant, sitôt l'acte accompli, se torturant l'esprit à calculer ce qui pouvait encore en sortir ; incapable d'abandon et d'élan, quels qu'ils

fussent ; malheureux dans la plus large acception du mot, et malheureux sans malheur, toujours, comme on souffre d'une consomption qu'on sent à peine. C'était, ce journal, son vice et sa maladie. Il le savait : et il l'aimait et le haïssait, à la fois, comme les buveurs leur absinthe, comme les fumeurs leur opium. Cent fois, son journal l'avait empêché de suivre une impulsion qui aurait changé son existence et qu'il regrettait ensuite amèrement de n'avoir pas suivie. Cent fois, exaspéré contre ce tyran, il avait résolu de le détruire : et, au lieu de cela, il y ajoutait une page nouvelle, il s'y expliquait à lui-même pourquoi il n'exécutait pas sa résolution, et il le relisait, au hasard, sûr de tomber, en l'ouvrant n'importe où, sur un fragment qu'il éprouverait un âpre plaisir à relire. Et c'était lui tout entier, non seulement dans les faits relatés au jour le jour, mais avec tous les sentiments qu'il avait éprouvés, toutes les opinions qu'il avait professées, tous les goûts successifs qu'il s'était connus : il ne lisait pas un livre, bon ou mauvais, roman contemporain ou tragédie classique ; il n'entendait pas un morceau de musique dans un concert ou dans un salon ; il ne voyait pas un tableau, un paysage nouveau, une ville inconnue, sans noter aussitôt son impression ou son jugement.

Son journal était donc un autre lui, un lui complet, avec toutes les manies changeantes de son être fixées de page en page, un lui qui offrait au regard toutes ses contraditions et tous ses avatars. Hélas! il s'y montrait tour à tour sceptique et croyant, socialiste et conservateur, réaliste et intellectualiste, tendre et cruel, égoïste et bon ; l'éternelle mobilité de sa nature s'y trouvait, en quelque sorte, réalisée, érigée en qualité positive et fixe ; il s'y voyait en pied, en face, en profil, si différent selon la pose qu'on eût pu le prendre pour autant d'êtres divers, et pourtant toujours désespérément pareil à lui-même : les cahiers d'autrefois, les cahiers jaunis étaient remplis d'admirations devenues de l'indifférence, de sympathies mortes, de croyances éteintes, comme les vitrines d'un collectionneur pleines de papillons dont ne vivent plus que la forme et la couleur; les cahiers d'aujourd'hui se remplissaient de nouvelles admirations moins vives, de nouvelles sympathies moins fraîches, de nouvelles croyances moins sûres, qui s'en iraient aussi,

qui bientôt aussi ne seraient plus que des cadavres préparés et piqués par la main du même collectionneur. Et ce perpétuel changement, cette succession de ruines, ces fugitives apparences auxquelles seule la couleur de l'encre sur le papier donnait quelque réalité — c'était sa personnalité, c'était son âme! Et c'était de la littérature aussi : une forme exquise, comme faite de bouquets condensés et grisants, sans effets d'orchestre ni de couleurs, sans effort apparent, où les idées s'harmoniaient comme d'elles-mêmes en une vaste symphonie dont les effets fuyaient et revenaient de page en page. Puis, ici et là, un mensonge : il avait « posé » pour sa propre duperie, glissé une phrase pas sincère, enfermé des abîmes d'hypocrisie dans un mot, accompli des prodiges pour exprimer une chose qu'il ne voulait pas s'avouer, excusé ses actes à l'aide de traits géniaux de diplomate. Et il savait tout cela, il l'avait même écrit dans une des cinq ou six mille pages qu'avait déjà son journal : il savait que ce recueil mentirait aux yeux étrangers, qu'il ne dirait la vérité que pour lui seul, et qu'encore cette vérité était relative, comme toute science et toute expression.

M. Gindre ouvrit son cahier, et ses yeux tombèrent sur une page écrite peu de jours auparavant : à propos du mariage d'un de ses collègues, il s'était amusé à tracer un portrait idéal de la jeune fille qu'il pourrait épouser... peut-être. Il se relut, avec un demi-sourire.

« Il faut qu'elle soit petite de taille, frêle de corps et gracieuse. Je ne lui demande pas d'être belle, car je n'aime guère la beauté, qui ne me paraît convenir qu'aux statues. Mais que ses traits aient cette harmonie sans laquelle rien — ni visage humain, ni œuvre d'art, ni paysage — ne saurait me séduire; que ses yeux aient l'éclat tempéré qui annonce l'équilibre de la pensée et du cœur ; que ses mains soient fines, car rien n'est plus contradictoire que des mains grossières à toute idée d'élégance; que ses mouvements aient cette grâce souple et naturelle qui révèle la grâce de la pensée et celle du sentiment. Bien plus que par ses paroles, c'est par ses mouvements qu'une jeune fille livre le secret de son être : elle ne dit jamais ce qu'elle voudrait dire ; ses rougeurs mêmes trahissent plutôt un souci des choses extérieures que des impressions vraies; elle sait qu'elle ne doit point se donner pour

ce qu'elle est, ni pour ce qu'elle voudrait être, et que ses apparences doivent la rapprocher d'une sorte de vague modèle où s'atténuent tous les traits distinctifs de l'individualité. Mais sa démarche, mais ses gestes, les mouvements de son bras, les ondulations imperceptibles de son cou, — la voilà toute : ce sont là les indices qu'on peut interroger sur elle...

« Il faut qu'elle soit orpheline : c'est une garantie de paix pour l'avenir. Orphelin moi-même et sans famille, j'ai peur de la famille, des tracas qu'elle occasionne, des brouilles qu'elle provoque; et comme, en me mariant, c'est, avant tout, la plus grande tranquillité possible que je chercherai, je n'aurais garde de laisser la porte ouverte aux troubles domestiques.

« Pour la même raison, il faut qu'elle ait quelque fortune; car si, selon le vieux dicton consolateur des pauvres, l'argent ne fait pas le bonheur, il en est la condition indispensable : encore cette fortune doit-elle être modérée, car la richesse est un embarras comme un autre, qui impose trop de soucis et trop d'obligations. Tout ce qu'on doit demander à l'argent, c'est l'indépendance : or, si la pauvreté est un esclavage, la richesse est une tyrannie... Pour être précis, j'arrête donc le chiffre : de trois à six cent mille francs. C'est là un capital qui, placé avec prudence, n'est pas assez gros pour vous embarrasser, et qui, cependant, suffit à vous garantir contre les soucis matériels en vous assurant tout juste une somme de bien-être suffisante. Ce capital, il est à peine besoin de le dire, doit être liquide, ou en tout cas promptement réalisable : pas de maisons dont on ne peut se défaire, pas de propriété foncière encombrante, rien qui oblige à des négociations fatigantes ni à des calculs ennuyeux. Les « espérances » ne doivent pas entrer en ligne de compte : elles constituent un aléa auquel il faut se résigner. Cependant, s'il y en avait de trop considérables, je renoncerais : ce serait en effet sacrifier d'avance l'équilibre établi, et exposer mon ménage aux vilenies dont sont prodigues les collatéraux qui tiennent à vous faire expier leur héritage.

« Pour la même raison encore, il faut qu'elle soit de bonne compagnie, car c'est une condition de bonne éducation : rarement, en effet, une seule génération suffit à produire les qualités que développe l'hérédité du bien-être


Jules Girardet

et de la convenance, qualités dont l'absence constituerait pour l'homme que je suis une cruelle privation. Cependant, quoique de bonne société, ou même du monde, si elle veut, elle ne sera pas mondaine : je ne puis admettre que le mariage rompe mes habitudes, et je prendrais bien vite en horreur une femme qui, sous prétexte de s'amuser, me traînerait dans les bals et dans les salons.

« Il faut qu'elle soit cultivée, ou, plus exactement, cultivable : avant son mariage, une jeune fille n'apprend rien ; et si elle ignorait les hypothétiques notions de géographie, d'histoire et de littérature qu'on enseigne dans les pensionnats, je ne lui en aurais que de la reconnaissance. Mais que, dans le peu qu'elle sait et qu'elle montre, que dans les lectures qu'elle aime et dans les impressions qu'elle livre, on sente cette délicate intelligence des femmes supérieures qui leur rend inutile le pesant bagage de connaissances positives dont les hommes ne sauraient se passer, qui sait tout saisir au vol et tout s'assimiler, qui prête une grâce impondérable à tout ce qui vient se réfléchir dans son clair miroir. C'est cette intelligence-là qui, seule, est nécessaire, parce que, seule, elle fait une femme distinguée : l'instruction ne fait que des ignorantes — ou des bas-bleus.

« Quant aux qualités morales, comment les définir ? Est-ce que la jeune fille la plus simple n'est pas un sphinx qui brave nos déductions et déconcerte notre psychologie, et de laquelle une femme toute différente peut sortir ? Il y a, peut-être, pourtant, quelques qualités très claires, qui ne trompent pas : et je veux qu'elle ait cette retenue qui est une grâce du cœur comme la finesse des propos est une grâce de l'esprit ; je veux qu'elle soit modeste, parce que la modestie fait seule ressortir les belles qualités comme un fond sombre fait ressortir les couleurs lumineuses ; je veux qu'elle soit douce, parce que j'aime, au-dessus de tout, la douceur et son charme mélancolique où l'on devine des tristesses, des regrets peut-être, des résignations surtout ; je veux qu'elle soit bonne pour les petits, pour les enfants et pour les pauvres, parce que la bonté est peut-être bien, en somme, la solution dernière de tous les problèmes de la vie, celle en tout cas qu'on peut le mieux reconnaître et le moins simuler.

« Est-ce tout? Oh! non pas. Il manque les détails, c'est-à-dire le plus important, ce qui fait la physionomie et le caractère. Mais les détails, on ne les rêve pas, on les copie : le parfait idéal n'est jamais que celui qu'on décalque sur la réalité, et, pour achever ce portrait, il faut que j'attende d'avoir trouvé le modèle...

« ... Et je ne le trouverai pas... Ce sont des mots, que je viens d'écrire : je ne me marierai jamais, je n'aimerai pas... Car j'oubliais ce dernier point le plus irréalisable, je crois : il faut que je l'aime!... Non pas, certes, d'une de ces passions qui flambent et dévorent, mais d'un amour qui ressemble à de l'amitié. Comment dire? Une amitié teintée d'amour, une tendresse avec un rien de passion, une tendresse qui soit chaleureuse et calme pourtant, calme comme toutes les eaux profondes, comme les ciels de tous les beaux pays, calme comme toutes les grandes âmes... »

... M. Gindre relut ces lignes avec une complaisance indulgente; puis il écrivit lentement, pendant une demi-heure; mais — était-ce la fatigue de la marche, ou se trouvait-il dans un mauvais jour, ou n'avait-il rien à dire, ou voulut-il exprimer des choses trop vagues qui lui échappèrent? — les deux pages qu'il remplit de son écriture déliée furent des moins intéressantes de son journal...

III

EN VACANCES

Dans ces petits hôtels de montagne, l'intimité s'établit bien vite. Ils ne sont point comme les hôtels connus de Chamonix ou d'Interlaken, des lieux de passage où se bousculent les touristes pressés. On y reste longtemps, on s'y acclimate, on s'y concerte pour des courses communes, on s'y ennuie ensemble les jours de pluie, quand on a fui les chambres inconfortables, bonnes seulement pour le coucher, et qu'on s'entasse dans le « salon », l'unique pièce où il y ait un sofa, deux fauteuils, du papier peint aux murailles. On a surtout un point de ralliement : c'est la cuisine, la terrible cuisine montagnarde : ses deux sauces, la brune et la blonde, toutes deux à fond de cannelle, à peu près semblables d'ailleurs, et si absorbantes que toutes les

viandes qu'on y trempe y prennent le même goût; ses tartes où des fruits sans jus se sont ratatinés sur une croûte épaisse, mollie par une attente de deux jours au cellier; ses poulets cuits jusqu'à ce que la chair soit plus dure que les os; ses épinards mal hachés qui vous râclent le palais comme des herbes dures, sans parler des fantaisies de la cuisinière auxquelles on n'a pas de noms à donner, — ce sont là des thèmes inépuisables, et qui s'imposent. Impossible de ne pas se plaindre, quand, après une course où l'on s'est affamé, on vous sert des nerfs de bœuf qu'une cuisson prolongée n'a pu attendrir : pendant que les messieurs jouent comme ils peuvent, en grommelant, de la fourchette et du couteau, les dames, rapprochées par le malheur commun, se communiquent d'exquises recettes, des recettes de petits plats fins qui vous mouillent les lèvres.

« ... Et cela empêche de dire du mal les unes des autres, » remarquait judicieusement miss Webster.

Entre ces gens qu'un hasard a rassemblés, des amitiés se lient, qui parfois survivront à la villégiature, des groupes se forment, selon les analogies des caractères, des goûts ou des situations : M. Gindre s'en fut bien vite aperçu.

C'était d'abord ce qu'il appelait la « bande joyeuse » : elle pivotait autour de M. Lamousse, qui, sans cesse organisant quelque chose, mettait chaque jour l'hôtel dans un joyeux sens dessus dessous; sa femme, une jolie brune alerte, le secondait de son mieux, et pour mettre en train les chants et les jeux, il se servait volontiers des voix et des jambes de ses six enfants. Deux jeunes ménages, les Mosnié et les Sagon, l'un de Lausanne et l'autre de Genève, étaient de toutes les parties et de tous les jeux des Lamousse, ainsi qu'une famille italienne et qu'un vieux garçon grave d'aspect et bon vivant au fond, M. Jacqueu. A eux se joignaient aussi quelquefois deux alpinistes, qui d'ailleurs partaient plus souvent pour des ascensions dangereuses, avec leurs guides portant les cordes, la gourde et le *piollet*.

Le second groupe, plus tranquille et moins entreprenant, était composé des dames Webster et Ebson, dérangées de temps en temps par les Heal : un couple d'antiques Anglais, de ces Anglais qu'on ne voit que dans les mon-

tagnes ; le mari, en pantalon à carreaux et en veston nankin, abritant un cylindre correct sous un énorme parasol vert d'eau ; la femme, longue, sèche, solennelle, de gros bouquets de fleurs à son bonnet, toujours gantée de gants de fil pareils à ceux des troupiers de café-concert.

Madame Hirtz et mademoiselle Lenoir, les deux dévotes, se tenaient à distance, abordant parfois miss Webster ou madame Mosnié pour leur glisser un traité religieux, ou tout à coup, à table, profitant d'un silence pour lancer une phrase de cantique. Et il y avait encore quelques-unes de ces figures ternes, sans trait saillant, qu'on a vues partout, que partout on reverra, immuables, monotones, bourgeoises et indifférentes, échantillons moyens de l'espèce humaine qui n'ont rien à dire et dont on ne sait que penser.

M. Gindre, venu pour reposer ses nerfs tendus par le travail, un peu malade, atteint surtout de cette pesante mélancolie qui suit les fatigues du cerveau, fut d'abord très sauvage, très jaloux d'éviter les gaietés bruyantes de la « bande joyeuse ».

Levé à cinq heures, il avalait en hâte une tasse de café au lait et se mettait en route : il prenait un de ces sentiers qui montent et s'en vont longuement par des pâturages, des bois de sapins grêles aux robustes racines, des pierriers lissés par les avalanches, le long d'abîmes où grondent des torrents, qui traversent d'étroites vallées formées par des rochers géants et vous conduisent à des hauteurs où soudain l'horizon s'élargit, étalant à tous les plans des tranches superposées de montagnes, violettes d'ombre, rouges de l'éclat du soleil sur les granits, ou scintillant du mirage des glaciers et éblouissantes dans la pleine lumière. A vivre dans l'intimité de cette nature, dans la paix de cet air que parfument les menthes, les absinthes, les sauges, les sapins, dans ce silence où se fondent les bruits cristallins de clochettes, les murmures sourds d'insectes bourdonnants, les plaintes lentes du vent dans les arbres, il sentait un calme bienfaisant descendre sur lui, le calme des cloîtres et des églises, le calme religieux des lieux où l'on rêve et des lieux où l'on prie. Une bienveillance inconnue lui venait pour les hommes et pour les choses, des souffles d'amour l'agitaient, et c'était justement l'amour qu'il voulait, l'amour très doux, qui est une amitié, l'amour très

calme, qui est une tendresse. Peu à peu, sa sauvagerie s'atténua, il éprouva moins fort le besoin d'être seul, il se rapprocha de ses compagnons.

Ce fut le second groupe, celui des dames Ebson et Webster, qu'il rechercha de préférence.

Comme tous les hommes d'analyse, il aimait les femmes, les jeunes filles surtout, et le hasard ne pouvait mieux le servir : Ellen Ebson et Maud Webster, en effet, chacune en un sens différent, étaient deux adorables incarnations de l'éternel féminin. Ellen, avec la pureté de son profil presque classique et de ses yeux bleu de lin, avec la convenance toute naturelle de ses gestes, avec la grâce correcte de sa pensée, attirait comme une belle fleur de serre à l'éclat mat, au parfum discret. Il suffisait de la regarder un instant pour tirer son horoscope, et l'on pressentait une de ces nobles vies que remplissent des sentiments réguliers et sereins, que ne trouble jamais le souffle des passions mauvaises, et qui, pourtant, ne sont que grâce et qu'amour. Maud, avec la mobilité de ses petits traits fantaisistes, avec l'éclat inquiétant de ses yeux verts, avec le remuement continuel de sa personne et sa voix brève, demeurait au contraire énigmatique. Nul devin n'aurait pu lire sa destinée ; et, comme pour ajouter encore à son impénétrabilité, presque femme déjà par son charme, par ses curiosités, par ses finesses, elle restait enfant par ses caprices et par d'incroyables naïvetés. Elle pouvait contenir tout ce qu'il y a de meilleur dans la femme ou tout ce qu'il y a de pire, et peut-être les deux à la fois. Elle avait l'étoffe d'une de ces créatures fatales dont la séduction sème des désastres ; mais peut-être aussi que, loyale et nullement perverse, elle ne serait que fidélité passionnée et dévouement profond. Elle était de celles qu'on ignore éternellement, et que, pour cela même, on aime toujours...

La même différence, quoique moins frappante, existait entre mistress Ebson et miss Webster : la première, attirant le regard par son masque tourmenté, qui semblait trahir une existence mouvementée, et par ses allures fantasques ; la seconde, correcte dans ses moindres gestes, méticuleuse presque jusqu'à la manie, dégageant cette impression sympathique et vaguement attendrie que font naître les vieilles filles que le célibat n'a point aigries.

Bientôt, M. Gindre devint leur compagnon inséparable ; on les rencontrait toujours ensemble, sur toutes les routes. Ils s'en allaient bravant la fatigue et devisant de mille choses. Madame Ebson marchait en avant, d'un grand pas robuste qui abattait mathématiquement les distances. Miss Webster ne quittait guère sa nièce, craignant pour elle les discours toujours un peu paradoxaux du philosophe. Celui-ci recherchait presque également les deux jeunes filles, avec pourtant, pour Maud, une préférence qui s'accentuait. Elle lui expliquait ses goûts, ses idées, et il se prêtait à ses caprices.

« Vous avez bien de la patience, monsieur, avec cette enfant, lui disait parfois madame Ebson qui répondait rarement aux questions terribles de sa fille... Est-ce que vous ne la trouvez pas trop encombrante, pour une jeune fille ?... »

Il se troublait un peu, il expliquait que les jeunes filles l'intéressaient toujours, tandis qu'Ellen le fixait avec ses grands yeux clairs, qui devinaient presque.

Un jour, un mot le troubla profondément :

Maud, excessive en tout, ne rencontrait jamais une source sans y boire avec excès ; et M. Gindre, toujours prévoyant, craignant les effets de cette eau glacée, s'efforçait de la retenir. C'était une scène qui se renouvelait à chaque promenade : elle y mettait un peu de coquetterie, il y mettait trop de bienveillance ; elle se serait rendue malade pour attirer son intervention, il l'aurait empêchée de se désaltérer plutôt que de ne rien dire.

Une fois, pendant qu'ils se livraient à leur manège, ils entendirent ce bout de dialogue entre madame Ebson et une montagnarde qui leur avait indiqué le chemin :

« Alors, c'est votre fille, cette demoiselle ?

— Oui.

— Et c'est votre mari, ce monsieur ?

— Mais non, vous voyez bien qu'il pourrait presque être mon fils.

— Qui sait ? Il le deviendra peut-être... »


Jules Girardet

... Maud regardait l'eau dispersée sous la mousse ; M. Gindre détourna les yeux; elle ne pensait plus à boire, il ne pensait plus à l'en empêcher...

IV

UNE PAGE DU *Journal intime*

« Je ne vois pas clair en moi, où il se passe des choses étranges.

« C'est un singulier jeu du hasard qui, dès le jour de mon arrivée, m'a placé entre ces deux jeunes filles : comme pour me démontrer que les plus clairvoyants sont aveugles en leurs propres affaires, et que le temps qu'on passe à s'étudier est du temps bien perdu...

« L'une ressemble point pour point au portrait que je me suis tracé de ma fiancée idéale. Elle se trouve exactement placée dans les conditions requises : pas d'autre famille qu'une tante, et une tante fort convenable, point gênante, assez judicieuse pour être prête à s'effacer ; une fortune qui, du moins d'après ce que j'ai cru découvrir, serait tout juste suffisante, et entièrement disponible. Elle a le genre de beauté qui me plaît, l'intelligence fine que je voudrais, la douceur et la sérénité de caractère qui me semblent les conditions les plus essentielles du bonheur. Elle a reçu l'éducation la plus apte à la développer sainement : voyageant sans cesse, elle a vu l'Italie, l'Allemagne, la Norwège, les Pyrénées ; et de ces voyages, elle a rapporté des goûts arrêtés, qui dénotent à la fois une rare délicatesse de perception et une noble puissance d'enthousiasme. Ses yeux brillent quand elle parle de Florence ; on devine qu'elle a senti l'idéale beauté des chefs-d'œuvre suprêmes dont cette ville conserve encore aujourd'hui l'empreinte. Elle lit Dante : non certes qu'elle puisse le goûter tout entier, ni qu'elle ait le mauvais goût d'affecter de le comprendre ; mais elle en subit l'attirance, et c'est déjà beaucoup : seules les natures supérieures peuvent sentir le charme des œuvres supérieures, et l'on ne risque guère de se tromper si l'on juge la valeur d'une femme par celle de son poète préféré. Sûrement, elle deviendra une de ces exquises créatures dont l'esprit et le cœur sont une divine harmonie, quelque chose comme un écho qui épure, en le répercutant, le son des voix les plus pures, comme un miroir où les images deviennent plus belles en s'y réfléchis-

sant... Quels livres charmants que de telles jeunes filles! comme toutes leurs paroles ont un sens profond, un tour ingénieux!... La conversation des hommes me fatigue : je sais d'avance tout ce qu'ils me diront. Celle des femmes est déjà mille fois plus riche et me laisse presque toujours une matière à rêverie. Mais celle des jeunes filles, c'est un dialogue avec l'inconnu! Le sphinx vous parle, il ne vous dit pas ce qu'il a l'air de dire, et derrière les mots qu'il prononce, flotte un insaisissable mystère...

« L'autre est à peu près le contraire exact de ce que j'ai rêvé. Elle a une mère, fort aimable d'ailleurs, mais qui serait une belle-mère ; elle a un père, qui vient rarement en Europe parce qu'il est fort occupé, mais qui pourrait prendre du repos et y venir plus souvent; elle a deux frères et trois sœurs, qui évidemment menaceront sans cesse la tranquillité de son ménage, et qui se marieraient un jour ou l'autre : d'où des noces, auxquelles son mari devra peut-être la conduire de l'autre côté de l'Atlantique, et en tout cas des nichées de petits neveux et de petites nièces. Ses parents sont beaucoup trop riches, comme il convient à des Américains; en revanche, comme me l'a posément expliqué madame Ebson, leur commerce est fort hasardeux, et leur fortune se défait et se refait d'année en année à travers des péripéties qui ne les troublent pas, mais qui m'épouvanteraient à leur place. Elle est assez peu cultivée : de ses voyages trop rapides, elle n'a pas retiré grand' chose; en fait de lecture, elle n'a guère lu que des livres défendus, dont elle parle avec plus de sans-façon que d'intelligence, avec, surtout, un parti pris bizarre et inquiétant de paraître perverse. Elle est le contraire de douce : ses mouvements sont brusques, ses gestes rudes, elle affecte volontiers un ton agressif. Toute sa personne respire je ne sais quoi de sauvage et d'insoumis qui blesse; les gens la regardent avec cet étonnement mêlé d'inquiétude que leur inspirent toujours les êtres d'exception, avec cette sourde antipathie, si justifiée, des natures régulières contre les indépendantes qui piaffent à travers les incorrections de nos mœurs... Et malgré cela, ou à cause de cela, elle m'attire d'un attrait singulier, par sa naïve curiosité de tout, par la franchise sans apprêt de ses paroles, par les impressions changeantes et fortes qu'elle traverse sans chercher à les dissimuler. Par les aperçus subits qu'elle se plaît

à ouvrir sur elle-même, par ce qu'on entrevoit d'un coup d'œil dans cette âme qui se livre et se reprend à la fois, elle m'entraîne et me déconcerte. Sans cesse elle m'échappe, je la poursuis — et me rappelle ce mot profond qui me fut dit autrefois, en un temps où je m'ignorais encore : « Oh ! vous, vous n'aimerez jamais qu'une femme assez mobile pour que vous ne puissiez pas la connaître ! »

« Serait-ce de l'amour ?... De l'amour pour cette fillette, allons donc !... C'est de la rêverie, du dilettantisme ; c'est le charme de l'exotisme qui opère comme toujours ; qui sait si ce n'est pas son pays que j'aime en elle, ce pays lointain, libre et vaste dont j'ai toujours eu la nostalgie parce qu'il est au moins dissemblable de notre épouvantable Europe !... Oui, c'est le fruit de l'oisiveté, des promenades, du grand air, cela passera au premier mauvais jour, dès que je serai quelques heures seul avec moi-même. »

Cela ne passait pas. En vain, M. Gindre essaya de recouvrer sa liberté, voulut reprendre ses promenades solitaires : une inquiétude le poursuivait, sa pensée demeurait fixée sur le même objet, les paysages ne suffisaient plus à le distraire. En rentrant le soir, en retard pour le souper, il cherchait tout de suite le regard de Maud et se réjouissait de le rencontrer. Elle faisait la moue, boudait un peu, lui demandait avec son accent despote :

« Où donc avez-vous disparu aujourd'hui ?... »

Il s'expliquait d'un ton d'écolier pris en faute :

« Je tenais à faire une promenade, et comme le temps était douteux ce matin, j'ai pensé que vous ne m'accompagneriez pas... »

Elle répliquait brusquement :

« Oui, oui, ce sont des prétextes ; dites plutôt que nous vous ennuyons... »

Alors il protestait, très rouge, balbutiant, pendant que les yeux verts de la malicieuse enfant jouissaient de leur triomphe, dans un éclat de cruauté satisfaite, mitigée par une pointe de tendresse. Ellen et miss Webster écoutaient, légèrement scandalisées, et madame Ebson finissait par intervenir.

« Maud, vous êtes vraiment insupportable ! Si M. Gindre a envie de se promener tout seul, c'est son affaire, ne vous en mêlez pas ! »

Mais Maud trouvait toujours moyen d'avoir le dernier mot :

« Si vous prenez son parti, maman, c'est qu'il est dans son tort ! »

Madame Ebson et tout le monde étaient si bien accoutumés aux saillies de Maud, que l'impertinence passait comme chose naturelle.

La table d'hôte observait le manège du coin de l'œil. Madame Hirtz se penchait vers mademoiselle Lenoir, et lui disait à demi-voix :

« Voilà bien les jeunes filles d'aujourd'hui !... »

M. Lamousse murmurait :

« Le philosophe a son paquet !... »

Et madame Mosnié éclatait de son petit rire perlé, un peu agaçant.

M. Gindre devinait ou entendait tout, se jugeait fort ridicule, prenait la résolution de partir le lendemain. Mais non, une force le retenait ; et il sentait courir dans ses veines comme une fièvre de dix-huit ans, moins intense, sans doute, ralentie par les raisonnements et les souvenirs, assez forte pourtant pour fixer sa pensée sur un point unique et lui enlever sa liberté d'action. Pourtant, il ne se rendait pas encore, il se répétait : « C'est la montagne » et « cela se passera », et les jours seuls passaient, les beaux jours qu'on se plaît à gâter pour les regretter ensuite...

V

SALANFE

Salanfe : un nom qui revenait sans cesse dans les propos de la table d'hôte. On parlait de ce pâturage, sis au pied de la Dent du Midi et de la Tour Sallières, comme d'une sorte de lieu sacré, où planait encore la sauvage poésie des paysages primitifs. Les alpinistes y couchaient dans les chalets avant d'entreprendre certaines ascensions difficiles. Madame Hirtz, qui avait un jour tenté d'y accompagner la bande joyeuse, n'avait pu arriver qu'à la moitié du chemin. Ce fut Maud qui persuada à M. Gindre de tenter la course ; madame Ebson résista d'abord, puis finit par céder, et les misses Webster, quoique un peu effrayées, consentirent aussi à être de la partie. Le guide Bochatey devait les conduire.

Une heure de marche dans les bois, facile, par un assez bon chemin qui monte en pente assez douce, et l'on est dans le ravissant vallon de Van, avec

ses deux groupes de chalets alignés au bord de la Salanche : une surprise de verdure entre l'aridité des rocs et les bois noirs de sapins, avec le filet argenté du torrent qui passe et fuit dans des flots d'écume. Ensuite, il faut gravir un terrible éboulis, en plein soleil, sans un arbre, sans une ombre, où les pierres vous font rouler le chemin sous les pieds. La haute silhouette de miss Webster, très droite, très ferme, son long bâton de montagne à la main, avançait dans la lumière crue, d'un pas sûr, avec un grand déploiement d'énergie, à peu de distance du guide qui lui demandait tous les quarts d'heure si elle était fatiguée. De temps en temps, en se retournant, elle voyait venir derrière elle sa nièce un peu dolente, très rouge, charmante à voir, et madame Ebson soufflant et s'essuyant le front. M. Gindre et Maud fermaient la marche : elle, svelte, rieuse, robuste, ignorant le vertige, aussi à son aise parmi ces pierres roulantes que sur le parquet d'un salon, ayant d'instinct un pied de biche ; lui, un peu inquiet, évitant de regarder l'abîme, hors d'haleine et presque lourd, malgré sa maigreur. Parfois, on se réunissait dans une halte au bord de l'eau, sous le regard dédaigneux de Bochatey, peu accoutumé à d'aussi mauvais marcheurs, on se lamentait de la longueur du chemin à travers ce pierrier qui ne finissait pas. Il finit pourtant, et le sentier n'était plus qu'à peine marqué parmi des touffes de myrtilles, qu'on cueillait et mangeait à poignées, et qui faisaient une drôle de bouche violette de la bouche si rose d'Ellen Webster, puis parmi des champs de rhododendrons dont le rose fuyait vers l'abîme toujours ouvert. Devant soi, la hauteur qui restait encore à gravir ; derrière, un immense horizon, vide d'abord, puis rempli de montagnes blanches, des montagnes roses, de montagnes grises, étagées à l'infini jusque dans des lointains où elles flottaient comme des vapeurs. Soudain, la montée cessa, et les Dents du Midi apparurent, fermant l'espace, dessinant en teintes rouillées leurs découpures architecturales dans le bleu éclatant du ciel ; un peu plus loin, ce fut la Tour Sallières, plus massive, plus colossale, très sombre, coupée à mi-hauteur par un long glacier aux reflets foncés tout prêt à s'abîmer en avalanches ; puis, la vaste plaine de Salanfe s'étendit, d'un vert intense, dans un calme si superbe que le son des clochettes de ses six cents vaches se fondait avec le silence. Il y eut alors

un arrêt étonné, des cris d'admiration, quelques-uns de ces mots bêtes qui servent à traduire tant bien que mal toutes nos émotions ; et, d'un pas plus lent, on s'achemina vers les chalets qu'on voyait fumer au-dessous de soi.

Un moment après, installés au bord d'une eau courante, les touristes mangeaient de grand appétit, très rapprochés, très intimes, avec un pâtre qu'ils avaient invité et qui, tout en mâchant lentement d'énormes morceaux de viande, leur détaillait la contrée. M. Gindre, en gaieté, coupait le saucisson, tranchait le rôti, servait tout le monde, se levait à chaque instant pour aller remplir une bouteille d'eau, qui bousculait toujours au milieu des rires ; Ellen semblait délivrée de ce trop de sérieux qui donnait à son beau visage une expression de froideur excessive ; Maud avait perdu son air mécontent, son pli du front volontaire et inquiétant ; seule, miss Webster était malheureuse : le papier qui avait enveloppé la viande inquiétait sa manie de propreté ; elle se désolait de ne rien pouvoir contre les mouches qui vibraient dans l'air et se posaient partout ; ne buvant que de l'eau bouillie à cause des microbes, elle regardait avec envie et désespoir l'eau claire et glacée dont se régalaient ses compagnons ; juste au moment où, vaincue par la soif, elle allait se décider d'en mêler à son vin rouge, elle aperçut, accourant et traversant le ruisseau au-dessus d'eux, un magnifique cochon blanc qui, flairant une aubaine, arrivait le groin en l'air, avec des grognements amicaux...

Cependant une troupe de touristes, qu'on apercevait depuis quelque temps déjà dévalant les pentes vertes du col d'Emaney, approchait des chalets, et le guide, avec son regard perçant de montagnard, reconnut les pensionnaires du *Chamois*. C'était, en effet, la bande joyeuse, les Lamousse et leurs trois aînés, de terribles petits grimpeurs, que rien n'effrayait, dont les cris aigus faisaient retentir tous les échos ; et, avec eux, une dizaine de personnes, M. Jacqueu, d'une humeur massacrante, mais forcé de se dérider parce qu'on riait de lui ; la petite madame Mosnié qui, s'étant mise en route avec des bottines à talons hauts, arrivait les pieds écorchés et saignants, à moitié portée par son mari hors d'haleine ; et jusqu'à mademoiselle Lenoir, qu'on avait entraînée pour rire, mais qu'on commençait à trouver vraiment fatigante, parce qu'après avoir célébré pendant la moitié de la route, sur un ton

de psaume, les divines beautés de la nature, elle ne faisait plus que se plaindre de la chaleur du soleil, de la rapidité de la descente, de la fatigue, et répétait à chaque minute : « Il me va falloir mourir là ! » tirée pourtant à tour de rôle par les deux alpinistes qu'elle éreintait l'un après l'autre. Dès qu'ils aperçurent les dîneurs, ce furent des cris et des manifestations : « Tiens ! vous êtes ici ?... D'où venez-vous donc ?... Quelle chance de vous rencontrer !... » On eût dit de vieux amis se retrouvant dans une île déserte après dix ans d'absence. Puis, tandis que mademoiselle Lenoir et madame Mosnié se laissaient choir sur l'herbe, les autres se firent apporter de la crème d'un des chalets, et, tout de suite, entamèrent un chœur, voulurent organiser des jeux.

« Mon Dieu ! quel ennui ! disait M. Gindre à Maud... Nous étions si bien, si loin de tout !... Et voici l'odieux tapage des hommes qui recommence !... »

Mais Maud n'écoutait que d'une oreille, ce tapage ne lui déplaisait point, elle battit des mains quand M. Lamousse fit mettre tout le monde en cercle pour danser le « picoulin ». La ronde tournait, avec des rires, aux ordres de M. Lamousse qui, de la voix et du geste, commandait en se démenant : « Avec un doigt !... Avec deux doigts !... Avec la main !... Avec le pied !... » Et M. Gindre, la figure longue, levait un doigt, deux doigts, la main, et tapait du pied, puis tournait aux sons du refrain :

Et voici comme l'on danse
Notre charmant picoulin...

Pourtant, comme la ronde ne finissait pas, il s'échappa, à bout de patience, et se réfugia auprès des misses Webster, demeurées à l'écart.

« Au diable, dit-il, les gens qui ne savent pas respecter la paix de la nature !... »

Mais miss Webster ne l'approuva pas.

« Ils sont jeunes, ils se portent bien, il faut bien qu'ils s'amusent !... »

Et dans le regard que lui jeta Ellen, il crut distinguer un peu de raillerie.

Alors il se sentit très seul, très abandonné, en même temps qu'une tristesse, dont il était coutumier, se ramassait en lui et lui suggérait de noires rêveries. C'est en vain qu'on monte très haut, au pied des cimes de

la Dent du Midi, sous l'ombre gigantesque de cette obscure Tour Sallières dont l'aspect vous serre le cœur d'un frisson d'angoisse, dans cette vaste plaine, entre les rochers, qui semble un débris de paysages diluviens, — on n'échappe pas à la tyrannie de l'humanité. Là comme ailleurs, là comme partout, on retrouve les hommes remuants, agités, importuns, imposant au silence l'affront de leur vain bruit, imposant à la sérénité des choses le trouble de leurs ridicules plaisirs. Ils trottent, ils grimpent, ils gesticulent, nains absurdes sur le dos des montagnes géantes, parasites honteux de la nature dont chacun se croit le centre et dont l'impassibilité les enveloppe de son hautain mépris :

Et voici comme l'on danse
Notre charmant picoulin...

Le refrain recommençait sans cesse, poursuivait M. Gindre qui, tout en roulant ses vagues idées, était monté au-dessus des chalets. Il y reconnaissait la voix de Maud, dominant âprement les autres ; et il les voyait tous, noirs dans la lumière, remuer avec des gestes grotesques d'ombres chinoises. C'étaient ses frères, c'était son prochain : il les haïssait. Comment avait-il pu, un instant, songer à entrer dans la vie commune ? Est-ce que cette ronde détestable qui tournait au-dessous de lui n'en est pas le symbole ? Est-ce qu'on fait autre chose qu'y lever le doigt, deux doigts, la main, le pied aux ordres d'une voix banale ? Est-ce que tous nos actes, vus de haut, ne sont pas aussi ridicules que les remuements de ces gens sautillant sur l'herbe comme des fantoches dont une invisible main aurait tiré les ficelles ! Allez, allez ! la rêverie et l'action, la politique et l'amour, tout ce que vous faites, tout ce que vous sentez, tout ce que vous pensez, c'est la ronde bête qui, pour un instant, trouble le silence et agite quelques ombres dans la lumière...

Et voici comme l'on danse
Notre charmant picoulin...

Soudain, le picoulin se déforma en polonaise, qui serpenta aux sons d'un chant guerrier. Puis il y eut un cri : on venait de l'apercevoir, on fit des signes, M. Lamousse cria quelque chose, et la bande se dirigea vers

lui en monôme. Il n'osa pas s'enfuir, il attendit, très gêné, essayant de sourire : on l'entoura en chantant son nom sur l'air des *Lampions*. Et furieux, d'une fureur qu'il dominait pourtant par crainte d'être ridicule, il se résigna, il entra dans le monôme qui se dirigea vers les misses Webster en chantant « Marie tremp' ton pain ! »

Heureusement, le temps passait, il fallut songer au départ. M. Gindre attendait avec impatience ce moment qui lui rendrait sa liberté. Mais l'on se mit en marche en bon ordre, deux à deux, sous la surveillance de M. Lamousse, qui s'improvisa capitaine et brandit sa canne comme un sabre. Les chants résonnaient toujours, très faux, d'une platitude qui contrastait piteusement avec la splendeur du spectacle, et l'ordre fut rigoureusement maintenu jusqu'au moment où la descente devint trop difficile. Alors enfin, M. Gindre put rester en arrière, où bientôt il fut rejoint par Ellen Webster, compatissante et douce. Elle l'avait deviné, avec cette délicate bonté féminine qui excelle à comprendre les petits maux du cœur : elle avait deviné que ce cœur d'homme était un cœur de femme, qu'il en avait les faiblesses et la sensibilité, qu'un rien pouvait le meurtrir, qu'une contrariété lui donnait un chagrin : et, doucement, avec des précautions de sœur de charité, elle venait appliquer sur l'imperceptible blessure le baume de sa sympathie. Ce fut d'abord un échange de phrases insignifiantes, et, au bout de quelques minutes, ils causaient à cœur ouvert, comme de vieux amis.

« Mon Dieu ! je sais bien que c'est ridicule, expliquait M. Gindre à la fois honteux d'avoir montré sa faiblesse et heureux de la savoir comprise... Il n'y a certainement pas de quoi être de mauvaise humeur, et je sais bien qu'un homme d'esprit doit savoir, à l'occasion, danser le picoulin... On est à la montagne pour s'amuser, n'est-ce pas ? Les gens qui s'amusent ont raison, ceux qui ne s'amusent pas ont tort... Mais que voulez-vous ? Je suis très sensible à la nature : ce que j'en aime, c'est le calme et le silence, et quand on me les trouble, il me semble qu'on me prend un ami... Et puis, nous étions si bien, entre nous, n'est-ce pas ?... »

La jeune fille écoutait gravement.

« C'est vrai, fit-elle de sa voix lente que ralentissait encore son accent étranger... Moi, je suis comme vous, et j'ai été très fâchée quand j'ai vu arriver tout ce monde... Mais ils sont si gais, de si bonne humeur, si heureux de vivre!... Je ne suis pas habituée à cette gaieté, parce que nous vivons toujours seules, ma tante et moi : et pourtant, elle finit par me gagner, j'ai envie de rire et de chanter aussi... C'est très naturel, voyez-vous!... »

M. Gindre secoua la tête.

« A vingt ans, peut-être... Et il y a des gens qui, comme cet excellent M. Lamousse, ont vingt ans toute leur vie... Mais à un certain moment, il s'établit dans l'humeur une sorte d'égalité d'où l'on n'aime pas à être tiré... De plus en plus on dépend de ses habitudes : ce n'est pas tout à fait ma faute si je ne puis plus supporter le bruit...

— Ma tante dit toujours, répondit Ellen en hésitant un peu, qu'avec beaucoup de bienveillance envers les hommes on finit par retirer un plaisir de tout ce qui est agréable aux autres, même quand on en est gêné...

— Et c'est vrai : il faut seulement pour cela savoir faire abstraction de sa personnalité, ce qui n'est pas à la portée de tout le monde. D'ailleurs, la bienveillance ne se commande pas : on peut être à volonté bienfaisant, non bienveillant; et pour mon compte... »

Un cri désespéré l'interrompit, suivi d'autres d'appel et de rumeurs confuses. Ils pressèrent le pas autant que le permettait la difficulté du chemin, et rejoignirent la bande, arrêtée et éperdue : Maud venait de glisser sur un rocher qui coupait le sentier et roulait à l'abîme; mais, arrêtée dans sa chute à quatre ou cinq mètres du sol, elle restait cramponnée à un sapin, les pieds assurés sur une petite saillie où s'enchevêtraient de dures racines de rhododendrons. En arrivant, M. Gindre entendit sa voix crier, énergique et dure :

« Je vous dis que je ne me suis pas fait de mal... Seulement il faut me tirer de là!... »

Ce n'était pas commode : jusqu'à la saillie et au sapin qui retenaient

Maud, la roche était parfaitement lisse, inabordable. Impossible d'aller au secours de la jeune fille : il aurait fallu des cordes, on n'en avait pas.

« Il faut en aller chercher à Salanfe! » dit quelqu'un.

Le guide partit aussitôt au pas de course, et l'on resta massé sur le chemin. Une épouvante planait sur tout le monde. Madame Ebson se tenait sur le bord du précipice, presque folle d'angoisse, balbutiant des paroles inintelligibles. Maud, en rencontrant son regard halluciné, voulut la rassurer :

« N'aie donc pas peur, maman, cria-t-elle... Je suis très bien là, je t'assure... On a une belle vue. On voit des choses que vous ne voyez pas!... »

Alors on se félicita de ce salut inespéré :

« Cela s'appelle avoir vu la mort de près! fit M. Lamousse. »

Mademoiselle Lenoir dit, de sa voix aigre :

« Voilà des cas où se manifeste clairement la bonté de Dieu! »

Mais M. Jacqueu, sceptique, grogna à demi-voix :

« Elle se serait manifestée bien plus clairement encore, il me semble, si miss Maud n'avait pas glissé!... »

Et l'on vanta le courage de la jeune fille, qui paraissait conserver tout son calme, debout sur l'abîme. Même, M. Lamousse voulut égayer la situation et commençait une série de calembours, quand tout à coup la voix de Maud, changée, éperdue, cria :

« Je me fatigue... Je sens que je vais lâcher... Et le pied me manque!... »

Et son visage se crispait dans la tension suprême de sa volonté.

Il y eut une seconde de stupeur. Madame Ebson se dressa comme mue par un ressort et se mit à appeler : « Maud!... Maud!... Maud!... » comme si son appel pouvait sauver sa fille. Celle-ci leva les yeux et murmura, très doucement, avec un ton de tendresse infinie :

« Adieu, maman!... »

C'était si doux, si noble, si résigné, que deux ou trois des assistants éclatèrent en pleurs. Mademoiselle Lenoir se jeta à genoux, en disant :

« Prions!... »

Et M. Gindre eut une subite inspiration : « Essayons d'utiliser les châles!... »

En un clin d'œil, les châles qu'on avait apportés en prévision de la fraîcheur du soir furent tordus et attachés l'un à l'autre. Ils fournirent ainsi une chaîne assez longue, à laquelle on fit un nœud coulant et qu'on jeta à la jeune fille :

« Tâchez de la passer autour de votre taille!

— Je ne peux pas lâcher, je tomberais!...

— Lâchez d'une seule main d'abord!... »

Ce fut une minute d'indescriptible angoisse : la jeune fille hésitait, n'osant abandonner la branche où ses mains s'étaient crispées, et qu'elle ne pouvait plus tenir, et sentant pourtant qu'il le fallait sous peine de rouler à l'abîme. Elle ferma les yeux une seconde et se décida brusquement, — et la manœuvre qu'on venait de lui indiquer fut exécutée avec une adresse et un sang-froid surprenants. Elle était sauvée : sans doute on n'eût pas osé la hisser avec les châles, dont les nœuds pouvaient se défaire; mais ils suffirent pour la soutenir dans sa dangereuse posture jusqu'au moment où le guide revint avec les cordes.

Tirée enfin du danger, la jeune fille se retrouva tout de suite dans son état normal, tandis que sa mère demeurait un long moment comme étourdie, pleurait et riait à la fois et ne pouvait se soutenir sur ses jambes vacillantes. Alors Maud, dans un élan ravissant de grâce et de sentiment, lui jeta les bras autour du cou en lui disant :

« *Then you do love me very much, my poor dear mother, or you would not be so frightened!...* »

La phrase et l'accent avec lequel elle fut dite allèrent droit au cœur de M. Gindre, illuminant soudain cette âme un peu obscure, la montrant dans sa beauté que voilaient les dehors frustes, les excentricités, les bizarreries. Et Maud se retournait vers lui, expansive, lui tendait la main, le remerciait très doucement, lui disait :

« Vous avez eu bien peur aussi, vous!... Vous êtes bon!... »

Un peu plus tard, elle lui dit encore :

« Vous rappelez-vous ce que vous m'avez dit sur le danger, le soir de votre arrivée?... Eh bien, vous aviez raison!... Vrai, je regrette déjà ma saillie et mon sapin!... »


Jules Girardet

On avait retrouvé le vallon de Van, les ombres du soir s'amassaient dans le bois de sapin ; la bande descendait à pas rapides le chemin de nouveau facile, silencieuse, restant sous l'impression de cette mort affreuse et possible sur les rochers où l'on se brise, dans le torrent qui vous roule dans ses cascades et vous jette à la plaine parmi ses flots d'écume où le soleil se joue en arcs-en-ciel. Et M. Gindre, marchant seul, pensait à la fin de toutes nos affections, si brèves et si chères... Qu'importaient donc les beautés de la nature et les vains bruits des hommes ? Ceux-ci se taisent, celles-là demeurent un temps et passeront aussi : tout n'est qu'une succession d'ombres passagères auxquelles seul notre esprit donne une ombre de réalité, et s'il y a une chose éternelle, c'est la minute où l'on a aimé. Elle s'enfuit aussi, c'est vrai, comme les autres, et plus vite ; mais son éclair a suffi pour transformer le cœur...

M. Gindre se sentait heureux en se disant confusément ces choses ; et, pour la première fois de sa vie, il ne consigna pas ses secrètes pensées dans son journal intime : ces feuilles blanches sont des amis complaisants auxquels on veut bien confier ses peines, mais qu'on ne fait pas participer à ses joies.

VI

FIN DE SAISON

Des jours s'enfuirent, beaux et calmes. Août s'écoulait, à travers une succession de chaleurs accablantes et de soirées fraîches qu'on passait sur les bancs, devant la maison, à regarder les lavandières à la fontaine et les groupes silencieux des montagnards noircir dans le crépuscule. Sans cesse des caravanes passaient, allant à Chamonix, et c'étaient des haltes, des bruits, des fourmillements de figures nouvelles qui mettaient, pour un quart d'heure, la place du village en pleine animation. Puis, les caravanes se firent plus rares, le *Chamois* commença à se dépeupler : les Lamousse s'en allèrent, emportant leur gaieté, laissant après eux le vide de leur remuement continuel, de leurs incessantes inventions, des rires de leurs six enfants. D'autres suivirent, la moitié de la table fut vide : l'automne

commençait, étendant sur les paysages des teintes plus fines et plus riches, voilant la lumière de la gaze de ses légers brouillards, semant la paisible mélancolie des bois qui vont bientôt jaunir.

M. Gindre semblait croire que cette fin de saison durerait toujours. Il ne quittait pas les dames Ebson et Webster, et d'habitude, dans leurs promenades presque quotidiennes, fermait la marche avec Maud. Madame Ebson les observait du coin de l'œil, laissant à sa fille toute sa liberté, et leurs causeries devenaient de plus en plus intimes : ils s'aimaient sans se le dire, peut-être qu'ils allaient se quitter pour jamais sans se l'être dit...

Trois jours de pluie et un froid subit achevèrent de vider le *Chamois*. Comme des torrents, les ruelles charriaient des flots d'eau noire, qui affluaient à la place et en faisaient un lac. D'épais nuages pâles, des nuages de neige, enveloppaient les montagnes, fermaient l'horizon comme à portée de main, rampaient en banderoles déchirées dans le vide de subites éclaircies. Il fallait rester dans le lugubre « salon » à grelotter, à épeler les journaux, à feuilleter trois ou quatre volumes dépareillés oubliés par des touristes : les traités religieux de madame Hirtz et de mademoiselle Lenoir furent très recherchés. Et, en voyant ce ciel tellement chargé qu'il semblait contenir des déluges, on ne pouvait même songer au départ : impossible de se mettre en route, par un temps pareil, dans les petites voitures basses et découvertes qui desservent la contrée; plus impossible encore de partir à pied par cette route changée en fleuve, où la pluie cascadait jusqu'à la plaine. Seuls, les Heal se mirent en route, héroïquement, le mari sur un mulet, la femme, à l'abri d'un grand parapluie, sur le petit char plat des bagages, où l'on avait ficelé un grand fauteuil d'osier. Puis, par le premier jour de soleil, quand les montagnes reparurent toutes blanches de neige dans la pleine lumière, ce fut une désertion générale : les dames Webster partirent en hâte, après des adieux abrégés; personne n'écouta M. Rubin, qui jurait le beau temps définitivement établi; il ne resta plus que les dames Ebson, parce que Maud voulait « voir venir l'hiver », et M. Gindre, parce que Maud restait. Le village était désert,

on ne voyait plus fourmiller sur la place les costumes bizarres des alpinistes : les montagnards l'occupaient seuls, fumant toujours silencieusement leurs pipes devant la maison du cordonnier, tandis que leurs femmes battaient le linge à la fontaine :

« Je voudrais pourtant savoir, disait Maud, comment vivent ces gens, comment ils aiment, comment ils se marient, comment ils meurent... »

Qui aurait pu le dire? Le jour, on les voyait passer ployés sous les énormes fardeaux de regain ou de fourrage, qu'ils portent sur la tête; le soir, on les voyait tassés dans le coin de la petite place; sauf le dimanche, où quelques bruits sortaient du cabaret, on ne les entendait jamais; ils demeuraient mystérieux, inconnus, impénétrables comme la montagne. Et l'automne avançait, et ses ciels brouillés décomposaient les rayons plus pâles qui frappaient les neiges plus basses, rapprochaient l'horizon, attiraient en colonne les vapeurs rampant dans les vallées infinies. Et cette paix des paysages qui se recueillent pour s'endormir dans la neige, et cette tranquillité de ces existences, dormant déjà dans la monotonie de leur labeur quotidien, et le silence du petit village que troublaient seuls, soir et matin, les sons de l'angélus et le cor du chevrier rassemblant ses bêtes, versaient dans le cœur des trois derniers hôtes du *Chamois* une sérénité qui les berçait dans l'oubli du lendemain. Pourquoi cela finirait-il? Les jours sont tous les mêmes, chaque matin ressemble au matin précédent, chaque soir est comme la veille; on marche sans fatigue le long des mêmes chemins; les minutes tombent comme les grains de sable d'une clepsydre; c'est là-bas seulement, très loin, dans la plaine, que de brusques revirements vous ballottent au hasard des destinées...

Le petit facteur, dans sa veste bleue à boutons jaunes, apporta un matin un télégramme, et madame Ebson déclara qu'on partirait le lendemain.

Ce fut un déchirement, une heure d'angoisses, un regret poignant, toute l'horreur de la fin évoquée et présente; et, l'après-midi, pendant que madame Ebson surveillait la femme de chambre qui faisait les malles, Maud et M. Gindre partirent pour leur dernière promenade.

Ils en avaient choisi le but d'un commun instinct : d'habitude, les lendemains de grande course ou les jours de temps douteux, ils suivaient, jusqu'au village de Fins-Hauts, la route de Chamonix. Ils en connaissaient tous les contours, toutes les surprises, et pourtant la recommençaient sans cesse avec un nouveau plaisir. Mais, cette dernière fois, elle leur parut longue et désolante. Comme toujours, ils s'arrêtèrent sur le pont du Triège, au-dessus de l'abîme ouvert où le torrent bouillonne; ils montèrent avec lenteur les lacets qui zigzaguent sous les sapins et les mélèzes, ils virent se dresser le cône sombre de la Tête-Noire et s'ouvrir la vallée qui va, qui fuit entre les parois des montagnes, fermée au loin par des plans gigantesques et par les blancheurs de sommets flottants. Et ces spectacles aimés leur semblaient dégager l'affliction d'un deuil et, le cœur gonflé, ils ne parlaient guère. Ils cueillirent quelques fleurs, de ces pâles fleurs d'automne banales comme leur tristesse. Après un court arrêt à Fins-Hauts, ils revinrent sur leurs pas, descendant lentement les lacets qu'ils venaient de gravir lentement tout à l'heure, poursuivis par la même pensée qui ne les lâchait pas : demain ce sera fini, nous serons sous d'autres cieux, dans d'autres paysages, nous aurons entre nous la moitié de la terre, et les années passeront, et ces jours écoulés ne reviendront jamais...

Comme à la montée, ils s'arrêtèrent encore sur le pont du Triège : leurs yeux s'étaient accoutumés au vide; accoudés au parapet, ils regardaient vaguement l'espace ouvert au-dessous d'eux, étourdis un peu par l'éternel fracas de l'eau sur les pierres. Et M. Gindre murmura :

« Alors, c'est fini, c'est notre dernière promenade!...

— Oui, répéta Maud, c'est notre dernière promenade!... »

Elle avait sa figure des mauvais jours, sombre, presque terreuse, avec le pli volontaire qui lui ridait le front; mais, par un étrange contraste, sa voix s'était faite très douce, douce comme un sanglot étouffé; en sorte que son chagrin paraissait à la fois révolte et résignation, et qu'il y avait en même temps dans son regard, dans son attitude et dans ses paroles comme une bravade de mépris avec un amour d'une tendresse infinie. Et M. Gindre se rappelait le grand élan de Maud, sur la route de Salanfe, au


Jules Girardet

moment où, échappée au danger, elle se jetait dans les bras de sa mère; et il lui semblait qu'elle était maintenant dans un danger pareil et qu'il pouvait la sauver, et qu'il lui suffirait de dire un mot pour faire éclater la lumière dans son cœur, où l'ombre menaçait de s'étendre, pour qu'elle laissât échapper de nouveau cette phrase d'amour à laquelle il l'avait devinée et qu'il entendait tinter dans son souvenir plus haut que le bruit confus du torrent : *Then you love me very much...*

Oui, oui, ils étaient l'un et l'autre suspendus à l'abîme : les quelques heures qui leur restaient encore, c'était la chancelante saillie de rocher où se cramponnait leur salut; ce départ imminent allait les précipiter tous les deux dans le gouffre de leur vie à jamais séparée, dans le vide où leur cœur se briserait en tombant.

Et il murmura :

« Mais c'est impossible... C'est impossible que nous nous quittions pour toujours!... »

Elle le regarda, dans un éclat comprimé de joie qui la transfigurait et qui attendait encore, et il ne résista pas, il dit :

« C'est impossible!... C'est impossible!... Vous savez bien que je vous aime!... »

Puis il demeura un peu effrayé, tandis que la jeune fille, dans un gracieux mouvement d'abandon, lui tendait son front. Le grand mot était lâché : ce mot qui allait changer sa vie; il n'y avait plus à peser le pour et le contre, le beau-père inconnu qui viendrait peut-être en Europe, les frères et sœurs et les petits neveux futurs, la nuance du front de Maud quand il se plissait, l'inquiétante énergie de sa voix impérieuse. Et toutes ces choses, pourtant, se présentaient confusément à son esprit, lui faisaient presque regretter son élan, gâtaient ce beau moment, unique, suprême, déjà passé . . . .
. . . .
. . . . Et quelques mois plus tard, M. Gindre, assis avec sa jeune femme devant la cheminée de son cabinet de travail, regardait flamber les derniers cahiers de son *Journal intime*. De temps en

temps il attisait avec les pincettes, un sourire un peu forcé aux lèvres, les yeux perdus dans de mélancoliques pensées d'autrefois.

« Sais-tu? lui dit Maud; c'était tout de même un peu ridicule de te regarder penser comme cela!

— Peut-être, répondit-il, mais je ne suis pas bien sûr de n'avoir pas eu raison... D'ailleurs, n'en parlons plus, puisque la dernière page a changé le sens de toutes les autres!... »

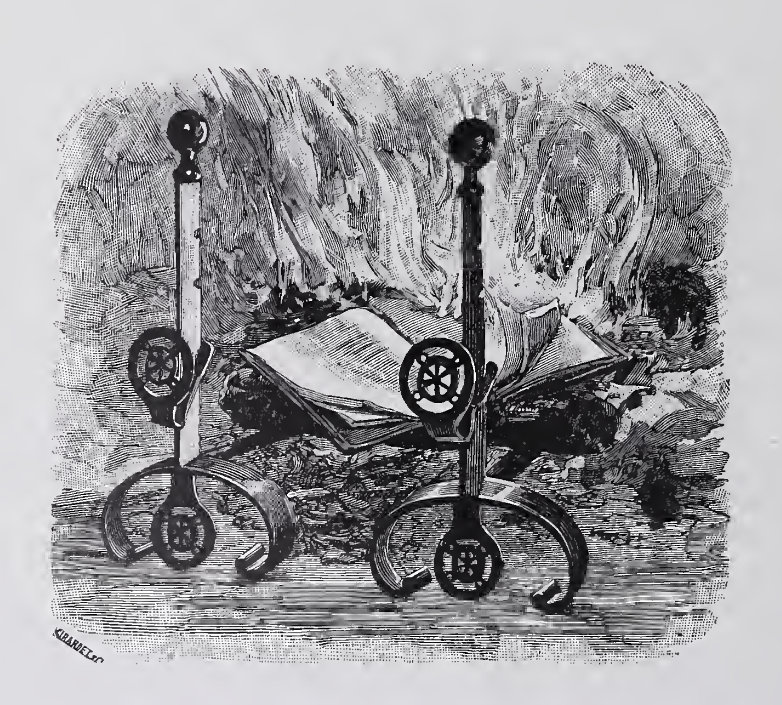
Il n'y avait plus que des cendres, maintenant, un gros paquet de cendres noires. M. Gindre les remua du bout de ses pincettes, et elles se soulevèrent en tourbillons :

« Ce sont les jours de ma triste jeunesse, fit-il doucement... Comme ils dansent! jamais ils n'ont été si gais... Les voilà partis, bon voyage!... »

Il se leva, se secoua, et, embrassant sa femme, il conclut :

« Bah! il est toujours assez tôt pour être heureux!...»

ÉDOUARD ROD.



LE PARAPLUIE



Un jour de grande pluie, j'aperçus M. Renan, mal abrité par son parapluie, dans le retrait d'une porte du boulevard Saint-Germain. Et m'étant arrêté sous l'auvent d'un libraire, je contemplai discrètement ce maître.

M. Renan regardait une jeune femme monter en voiture ; et ce grand philosophe me parut mélancolique. Il me revint qu'il avait parfois regretté sa part virile amoindrie, et qu'il soupirait à de certaines heures d'avoir servi uniquement la Vérité. Mais, aussitôt, je pris en pitié mon imagination. Cet illustre philosophe s'attristerait à cause d'une petite chose, à peine gracieuse et qui s'éloigne ! La sotte idée ! Il faut que je me garde de ces intuitions hâtives. C'est vrai ; pour l'ordinaire, le parapluie ouvert au-dessus d'une seule tête éveille une idée d'isolement. Celui qui n'a que soi à abriter presse le pas, s'ennuie, bougonne. Au contraire, les petites contrariétés deviennent charmantes si l'on est deux à les supporter. Ah ! le plaisir de protéger ! Comme on cause bien sous un parapluie, au milieu d'une pluie

légère! Et puis le parapluie, bien manié, est un instrument de séduction : je l'ai lu dans de bons romans. Il y a quelques années, le charmeur de serpents le plus en vogue était un nommé Deshaies. Il n'avait jamais quitté Paris, et pourtant il charmait les serpents comme peut faire un nègre très ingénieux de Mozambique. Quand on lui demandait comment il avait acquis ce talent, il répondait avec simplicité : « Dans les livres. » C'est dans les livres que, moi aussi, j'ai voulu apprendre à séduire les jeunes femmes. Ils m'ont donné pour moyen infaillible, d'offrir la moitié de mon parapluie, un jour d'orage.

Mais ces associations d'idées sont vraiment fausses au cas particulier. M. Renan n'a pas plus souci des petites filles que des serpents; il a trouvé dans les bibliothèques une philosophie, une méthode pour atteindre au bonheur; il a conduit ainsi l'humanité entière. Ah! la belle image de sa philosophie que me donne M. Renan, tandis qu'il médite là sous son parapluie. Tendre un peu les épaules, laisser tomber l'eau, s'abriter le mieux possible, et rêver, voilà toute la sagesse. Le parapluie que tout à l'heure j'ai méconnu, c'est le refuge du penseur, le signe de la plus dédaigneuse aristocratie sentimentale ; il nous enseigne que la solitude morale convient aux âmes délicates et audacieuses. Être modeste et se ramasser le plus possible sous la pluie perpétuelle de vulgarité qui couvre le monde, voilà la seule méthode pour que le rêveur puisse aller jusqu'au bout de son rêve. Ah! que je le comprends, M. Renan, qui médite sous un large parapluie ouvert!

Cependant, un rayon de soleil chassait les dernières gouttes. Le maître continua sa route, et je le suivis, le glorifiant en moi-même. Dans cette atmosphère purifiée par l'orage, il marchait presque avec allégresse, et toute sa personne faisait voir son contentement, tandis qu'il s'appuyait d'un air bonhomme sur son parapluie mal roulé. « Ho, ho! m'écriai-je, mais voilà un bourgeois tout satisfait! » Avec M. Renan il ne faut pas se presser de conclure d'un fait particulier à une loi générale. Ces esprits abondants et variés présentent un nombre infini de nuances, et quelques-unes se contredisent. Ce parapluie, tout à l'heure, m'induisit en erreur. M. Renan n'a pas


C. DELORT

de la vie une conception triste et dédaigneuse ; il a pu traverser des impressions de ce genre, il s'est hâté d'en sortir comme d'un cauchemar. Sans doute, M. Renan désire qu'on lui épargne les tracas de la vie matérielle, il veut être tout entier à ses idées et à son développement intérieur. Mais ce n'est ni timidité, ni dédain envers l'existence, c'est honnêteté de bourgeois qui se donne tout entier à soigner son bien. Quelques biens qu'on possède, fortune matérielle ou qualités de l'esprit, c'est un devoir de les entretenir et de les augmenter.

Parapluie de Renan, je te reconnais bien; tu es le parapluie de Sainte-Beuve. J'ai une lithographie de ce grand critique qui m'enseigne à comprendre son œuvre. On le voit coiffé d'une calotte de velours, et qui s'appuie sur l'instrument familier dont nous causons ; sa physionomie est matoise, et toute son attitude a de la bonhomie. Ce parapluie corrige excellemment ce que l'aristocratie de ces maîtres aurait d'excessif; il maintient l'équilibre; il les empêche de s'abandonner dans un seul sens, de s'écarter trop de la partie malicieuse, railleuse, toute de bon sens et de terre à terre qu'il y a dans l'esprit français. Quand je vois ces maîtres charmants un peu lourdement appuyés sur leurs parapluies, je comprends soudain que pour les honorer la masse se joigne aux délicats : Sainte-Beuve et Renan ce sont des bourgeois, des bourgeois qui ont mangé des roses.

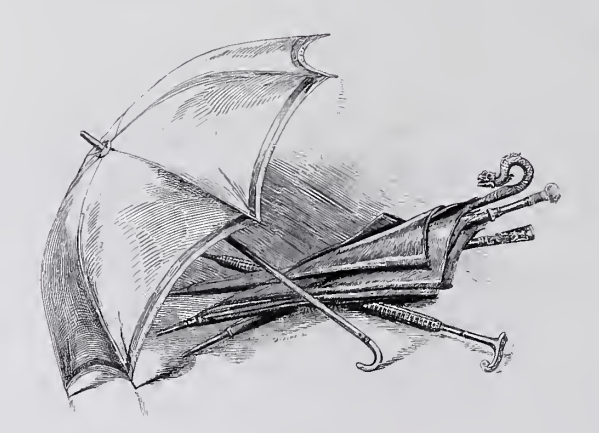
Le parapluie, intermédiaire entre les chercheurs et les jeunes femmes, le parapluie, refuge des résignés qui ne savent que s'abriter tant bien que mal au milieu des tempêtes, enfin le parapluie, signe d'ordre, de confort et de simplicité bourgeoise : telles sont les trois grandes espèces qui errent par nos rues. Et il appartenait bien au parapluie de M. Renan de me faire voir en un instant les principales formes de la sensibilité contemporaine.

Voiture (un poète qui aurait bien du charme, si son œuvre répondait le moins du monde à l'idée qu'on s'en fait communément) avait la prétention de deviner, rien qu'à la démarche, la profession d'un passant. Un jour il aborda un homme en carrosse qui passait sur le Cours-la-Reine : « Monsieur, lui dit-il, j'ai parié que vous êtes un receveur aux gabelles. » — « Monsieur,

répondit le quidam, pariez que vous êtes une bête, et vous gagnerez. »

Il y a dans cet ana une grossièreté qui me blesse. L'intuition est la plus noble, la plus féconde des facultés de l'intelligence humaine. Il ne faut point décourager ceux qui s'y veulent essayer. Ma prétention de deviner la philosophie des passants selon qu'ils portent ou non un parapluie, pourrait être aisément étayée par une promenade dans les rues de Paris. Mais il faut bien que je l'avoue, ce qui est encore vrai aujourd'hui, demain ne sera plus qu'erreur. Les récents progrès de l'industrie et la substitution des grands bazars aux petits commerces compromettent l'exactitude de mes catégories. Le parapluie se vend désormais à des prix d'un bon marché dérisoire. Le plus affamé des loqueteux va posséder son parapluie, tout comme un honnête homme, un philosophe ou un séducteur. Le parapluie n'est déjà plus un meuble de famille, un ami mûrement élu ; c'est l'instrument choisi par le caprice d'un jour dans le tas. En vérité, tous ces progrès introduisent un grand désordre dans le monde.

MAURICE BARRÈS.





MADAME MADELEINE LEMAIRE



A Dieppe, au temps de la guerre ou plutôt de la Commune. L'invasion allemande, cette marée d'hommes étendue sur la France jusqu'à se rencontrer avec l'Océan, ne s'est pas encore retirée. De Paris, comme d'une île maudite, une éruption flambe vers le ciel. Jours d'angoisse et de honte! Sous l'œil des vainqueurs, on cherche dans les nuages, à l'est, un reflet de feu et de sang; on épie, dans le silence de la paix étrangère, l'écho des canons tournés à présent par des Français contre des Français.

Languissante et morne autour de son port, la petite cité normande paraît hiverner; elle qu'on a connue si vive et si pimpante! Elle si active en ses industries et si gaiement hospitalière, pendant la belle saison, aux élégantes baigneuses et à leurs cavaliers!... Elle a bien hébergé, durant toute l'Année terrible, quelques Parisiens; elle a retenu aussi quelques

familles anglaises, posées sur le bord de la Manche et prêtes à s'envoler vers Newhaven ; mais elle a reçu d'autres visiteurs... « Chez l'habitant, » depuis décembre, les bottes des soldats prussiens pèsent lourdement sur les chenêts ; au dehors, par ces premiers jours de printemps, les sabres des officiers égratignent aigrement les trottoirs.

Cependant voici venir dans la Grande rue un homme, un Français évidemment, qui porte la tête haute sur de larges épaules. Hé mais !... cette moustache crêpée, cette chevelure qui s'en va de droite à gauche en moutonnant, cet œil bleu qui darde le regard et semble percer un adversaire à quinze pas, hé oui, c'est M. Alexandre Dumas fils ! N'a-t-il pas une villa dans les environs, à Puits ? C'est là justement que, dans le mois où les Prussiens ont apparu, Alexandre Dumas père est mort. Vive Dumas fils ! Par le temps qui court, il fait plaisir à voir. Même dans le chagrin, dans ce double deuil, il a un air d'allégresse. Il témoigne, par sa vigueur et son assurance, que sa race n'est pas finie ; — et sans doute il ne s'agit pas seulement d'une lignée d'auteurs dramatiques !.. Ce Français tout seul donnerait confiance dans l'avenir. Pour le moment il paraît méditer : il rumine, en marchant, un projet de *Lettre sur les choses du jour*...

Soudain il s'arrête, examinant quelque chose dans la vitrine de Clouet, le papetier. Qu'est-ce donc qui attire son attention ? Deux aquarelles : d'une part, une orange ouverte et une orange intacte, auprès d'un petit pot bleu ; d'autre part, dans un verre, un modeste bouquet de fleurs variées. Oh ! c'est bien peu de chose, mais la touche est brave et juste, les tons légers et francs ; cette pulpe et cette écorce de fruit, ces pétales, ont une souplesse, une fraîcheur singulières... Les choses de l'art en France mériteront toujours qu'on s'occupe d'elles : on achètera encore des tableaux ; pourquoi attendre ? M. Dumas fils entre dans la boutique, il demande le prix de ces oranges, de ces fleurs. « Elles ne sont pas là pour être vendues, répond le marchand, c'est une dame qui les a données à encadrer. » Une dame !... En effet, dans un coin du papier on lit cette signature : Madeleine Lemaire.

M. Dumas l'en a prié, Clouet va chez cette « dame » : une toute jeune femme, une Parisienne, qui loge avec sa tante et sa fille, un amour de baby, dans une petite maison de la place du Marché aux bestiaux. Consentirait-elle à se défaire de ses œuvres? — Oh! bien volontiers, mais elle ne pense pas que l'on trouve à les vendre. — Le papetier nomme son chaland... Le lendemain, une des aquarelles arrive à Puys, avec un aimable billet, d'une écriture allongée, qui l'offre à M. Dumas comme un témoignage de reconnaissance pour son goût, un hommage à son génie. L'autre est achetée par une Anglaise. — Tout de même, serait-ce mentir que de livrer pour authentique à l'histoire ce fait amusant : l'exquise artiste française étrennée par le grand artiste français?

*
* *

Elle s'était réfugiée là, cette jeune femme, au commencement de la guerre. La déclaration du 16 juillet l'avait surprise, — et bientôt le bruit de nos foudroyants désastres, — dans une ville d'eaux allemande, à Kreuznach. Pour rejoindre les siens, elle avait dû passer par la Belgique, faire une partie de la route dans un étrange véhicule : un wagon à transporter les bœufs...

A peine est-elle arrivée au nid, l'orage redouble; et puis les mois succèdent aux mois, toujours plus longs. A l'approche de l'hiver on est là encore, avec des robes d'été, — pour combien de temps?... Et comment tuer ces mortelles journées?... Des amis anglais font venir de leur pays une boîte de couleurs préparées au miel; ils la donnent à la Parisienne : pour la première fois, elle manie ces ingrédients délicats... Et que va-t-elle peindre? Oh! mon Dieu, ce qui lui tombe sous les yeux. Elle ne prétend guère, dans cette ville et dans ces conditions, exercer régulièrement le métier : elle ne cherche pas un atelier, elle ne racole pas de modèles. Pour atelier, l'embrasure de sa fenêtre; pour modèles, en face, attachés au mur d'une petite maison normande, qui fait le coin de la route de Rouen et du chemin d'Arques, voici des ânes. La maison est coquette, en sa rusticité; de vieux harnais, joliment ouvragés, sont suspendus à des clous, au-dessus des longues

oreilles frissonnantes. Elles attendent, ces bonnes bêtes, l'heure de promener quelque baby, — peut-être mademoiselle Suzette, qui les considère de là-haut et pousse la main de sa maman, occupée de conduire une goutte d'eau colorée avec la pointe de son pinceau... Bah! une goutte d'eau pure, et le mal est réparé! — Pour cette composition, le titre est fourni par cette enseigne, accrochée parmi les selles et les brides : *Bourriques à louer*.

Un matin, ce n'est pas le grêle piétinement des ânes, ce n'est pas non plus la paisible et lente rumeur des bestiaux arrivant au marché, qui réveille la petite place, mais le pas lourd et durement rythmé d'une cavalcade... Les Prussiens!... De droite, de gauche, dans la campagne, par tous les sentiers qui sont comme les affluents de la route de Rouen, on voit s'avancer au bout des lances les petites flammes blanches et noires des uhlans. Peu à peu elles se rassemblent, et l'épaisse troupe descend la côte. Droits sous la pluie qui fait miroiter leurs schapskas, ils passent dans leurs grands manteaux, ces cavaliers fameux, pistolet au poing.

Quelques semaines plus tard, le gouvernement de la Défense Nationale, avec son trop-plein ordinaire de bonnes intentions, résolut, pour affamer l'ennemi, de bloquer le port de Dieppe, — par où l'ennemi, bien nourri d'ailleurs, ne reçut jamais une pomme de terre ni un œuf. — Pour cet investissement, on envoya une corvette ou peut-être un aviso, un petit bâtiment de guerre enfin, qui vint jeter l'ancre aussi près que possible du rivage... Du château, le voilà signalé. Un peloton de uhlans accourt sur la plage et l'observe curieusement. Elle est couverte de neige, la plage, et la mer, longuement ourlée de cette blancheur, est d'un bleu magnifique. A peu de distance du peloton, une jeune femme, accompagnée d'une petite fille et de sa bonne, jouit naïvement de ce spectacle. Tout à coup, du bastingage du navire s'élève un flocon de fumée; une faible détonation, le sifflement d'une balle... Étonnés, les uhlans abaissent leurs longues-vues et tournent bride : au galop! Ils ont déjà disparu. La jeune femme entraîne sa petite fille : c'est elle seulement que le matelot a failli toucher... Le lendemain, le navire se sera évanoui et la ville devra payer une amende. Ce coup de fusil unique aura coûté soixante mille francs à la France et n'aura tué

personne, — pas même, il est vrai, madame Madeleine Lemaire : ne regrettons pas notre argent !

Après cette contemplation interrompue, on ne peignit point de marines, mais des ânes encore, — *une Promenade,* par exemple, — des ânes et des fleurs : l'Année terrible, comme les autres, eut son printemps ! C'est en attendant les fleurs qu'on peignit des oranges.

D'autres aquarelles, chez le papetier de la Grande rue, prirent la place des deux premières. Même, s'il faut l'avouer, il y eut là certaine botte de radis dont la mésaventure fut une leçon. Les radis, non plus que les fleurs, en avril ou en mai, ne sont difficiles à trouver, et ce n'est pas un sujet prétentieux : va pour les radis ! Avec du carmin — ô la belle couleur ! — le portrait de ceux-ci est enlevé triomphalement. Quelle richesse ! Quel éclat ! Si modeste que soit la débutante, elle est forcée de s'applaudir. Mais dans la vitrine, au bout d'une journée, voilà que les radis pâlissent ; à la fin du second après-midi, ce ne sont plus que des radis blancs ; après, parlons franchement, il n'y a plus de radis du tout : le soleil les a mangés... O soleil, dévorateur du carmin, tu ne joueras pas deux fois ce tour ! Désormais (que les amateurs se rassurent !) les radis de madame Madeleine Lemaire seront purs de tout carmin : on n'y trouvera que du *rose madder.*

Cela dit pour constater, en souriant, le peu d'expérience de l'artiste, ajoutons qu'elle a décidément la vogue, à Dieppe, en cette saison. Le magasin de Clouet s'ouvre à une succession bizarre de clients : Parisiens réfugiés, prompts à saisir tout ce qui est joli et nouveau, Anglais connaisseurs en *water-colours,* officiers allemands désireux d'emporter honnêtement un souvenir de France, — quelques fleurs où « Dorothée » retrouvera le parfum des lointaines prouesses de « Hermann !... » Dans l'été qui suit, au nom d'une *Société des Amis de l'Art,* le papetier organise une exposition. Les admirateurs se précipitent : bourriques ou natures mortes — si l'on peut sans scrupule attribuer à la nature morte ces fleurs et ces fruits ! — tout leur est bon, et tout est bon, en effet. Madame Lemaire ne sauve de

ces convoitises qu'un seul panneau, peint à l'huile, représentant des fleurs, — en retour duquel, une douzaine d'années plus tard, son maître, M. Chaplin, fera le portrait de sa fille.

* * *

Son maître!... Elle avait donc un maître?... Et ce panneau!... Elle peignait donc à l'huile?

Elle était née au pays des fleurs, sur cette côte de Provence qui fournit assez de parfums pour entêter l'Europe ; dans le mois des fleurs, en mai... Attendez un peu, attendez le nom de l'endroit!

Pas bien loin de Fréjus, entre les Arcs et Draguignan, c'est un château, flanqué d'une chapelle; dans cette chapelle, sous le couvercle transparent d'une châsse, en atours du xve siècle, paraît dormir la patronne du lieu : sainte Rossoline... Il y avait une fois, tout près de là, au château des Arcs, une petite fille très pieuse et très secourable au pauvre monde, Roseline de Villeneuve. — Roseline (Rossoline en patois), n'est-ce pas odorant et gracieux? — Le père de l'enfant, le seigneur comte des Arcs, avait un intendant qui lui fit un méchant rapport : cet homme déclara que Roseline, par excès de charité, gaspillait toutes les provisions du château. Un jour qu'elle se rendait à la poterne où elle avait coutume de distribuer ses aumônes, son père la surprit. Elle tenait son tablier clos, l'ayant rempli de victuailles; il lui commanda de l'ouvrir : il n'y trouva que des roses!

Il y a des gens qui ont assez peu de religion pour douter que certains événements soient des promesses! Des gens — les infortunés! — assez mauvais païens pour ne pas croire aux présages, assez mauvais chrétiens pour ne pas croire aux *figures!*... Il n'y en aura plus sans doute, après que ce « miracle des roses, » désignant la terre où devait naître leur particulière amie, sera publié par nous à travers l'Ancien et le Nouveau monde... Sainte Roseline de Villeneuve, messagère d'art printanier, que votre nom soit béni!

En effet, devenue grande, Roseline entra dans une chartreuse du voisinage ; elle mérita par ses vertus la dignité d'abbesse. Après sa mort, les paysans, l'invoquant déjà dans leurs prières, voulurent la revoir et demandèrent son exhumation. L'évêque résista quelques années, puis fit desceller le tombeau ; et le corps apparut, et les fidèles purent se réjouir de sa conservation et de sa fraîcheur. Acclamée sainte par la voix du peuple, Roseline fut reconnue pour telle par le Souverain Pontife ; elle fut placée dans une châsse, exposée dans l'église de son couvent, honorée d'un culte. Elle-même, alors, commença de faire des miracles ; on assure qu'elle n'a pas fini. — Tout cela, c'est de l'histoire ; à présent, une légende. Louis XIV, dans une visite à sainte Roseline, se serait étonné de ses yeux limpides, et, soupçonnant quelque artifice, il en aurait fait percer un par son chirurgien. Convaincu, après cette épreuve, qu'il n'y avait rien là que de naturel (ou plutôt de surnaturel), il s'excusa en vouant désormais à la sainte un respect tout particulier. Pendant la Révolution, les habitants des Arcs (ici recommence l'histoire) se levèrent hardiment pour la défense de ces bienfaisantes reliques ; ils n'avaient pas cependant crevé l'autre œil...

***

Or donc, transportée de l'église de sa chartreuse dans une chapelle des environs (cette chapelle, avec un fragment de cloître, est tout ce qui reste à présent d'un autre monastère, lequel a fait place au château), la bienheureuse est la marraine de l'endroit : Sainte-Rossoline... Depuis quand ce château appartient à la famille Coll, une histoire de la bonne bourgeoisie provençale ne manquerait pas de nous le dire. Toujours est-il que c'est là, au renouveau, que l'honorable M. Coll, percepteur à Draguignan, vit sourire pour la première fois sa fille Madeleine.

Son père, à lui, pour demeurer sous-préfet d'Aix et maire de Fréjus, sous le premier Empire, avait refusé de plus grands honneurs. Il est vrai qu'un sous-préfet, dans ce temps-là, un sous-préfet d'Aix était quelque chose ; il

paraît, d'ailleurs, que celui-là était quelqu'un. En 1814, dans ce midi férocement royaliste, c'est pour dormir sa dernière nuit de France chez ce fidèle serviteur que Napoléon, souverain de l'Ile d'Elbe, voulut s'embarquer à Fréjus. L'affinité politique, transmise par le sang, aurait-elle aidé à l'amour? Le fils de l'hôte de l'Empereur épousa une fille du général Habert : c'est précisément de cette union que naquit cette paisible gloire, l'enfant appelée à régner sur les fleurs.

... Habert, volontaire de 1792, prisonnier des Anglais en Irlande, aide de camp de Menou en Égypte, éclatant de bravoure à Iéna, Eylau, Heilsberg; le dompteur de l'Espagne durant six années, « l'Ajax de l'armée de Catalogne », comme on l'appelait dans la langue un peu déclamatoire de l'époque; — c'est la canonnade, aboyant aux quatre coins de l'Europe, qui donnait le ton; — blessé une dernière fois à Waterloo, emportant de là dans sa retraite et gardant toujours, en guise de scapulaire, un bout de drapeau tricolore; montrant ce chiffon, au lieu de répondre, aux tentateurs qui, sous Louis XVIII, lui proposaient un commandement; après dix années de paix, enfin, rendant son reste de sang par une cicatrice ouverte; Habert, ce héros justement inscrit sur l'Arc de Triomphe de l'Étoile, on ne s'attendait guère, n'est-ce pas, à le rencontrer dans cette histoire?... Ah! l'admirable pays que le nôtre! Il n'y a pas moyen de s'y ennuyer. Depuis un siècle surtout, on s'y sent vivre; et par surcroît, de temps en temps, on y trouve la mort abondante et prompte. Voyez un peu! L'observateur des choses privées, des choses légères, ne peut tirer le fil de soie qui relie entre eux les jours d'une femme, d'une artiste, sans mettre en branle plusieurs grosses cloches qui se répondent, par delà les années, en sonnant le tocsin : pour dire d'où elle vient, cette gracieuse personne, il faut évoquer les guerres de la Révolution et de l'Empire; et pour compter en quelle occasion elle peignit sa première aquarelle, c'est d'un autre tumulte, hélas! qu'il faut éveiller l'écho!

Ce terrible Habert, aussi bien, avait pris pour femme la sœur du peintre Belloc, un élève de Gros, un contemporain de Géricault, destiné à survivre d'une quarantaine d'années à celui-ci, d'une trentaine à celui-



Chalot phot

là. Belloc, après de notables succès dans la peinture d'histoire (en 1810, il avait remporté une première médaille, — avec un tableau intitulé : *Mort de Gaul, ami d'Ossian),* tout en peignant des portraits, celui de son beau-frère, entre autres, et ceux de Boissy d'Anglas, de la duchesse de Berry et de Michelet, Belloc eut le temps de devenir un maître à son tour : il est mort sous le second Empire, directeur de l'excellente école de dessin de la rue de l'École-de-Médecine ; il l'était déjà sous la Restauration ! Mais son élève le plus illustre, il l'avait pu former dans sa maison, sous la monarchie de Juillet : et qui était-ce ? Une des filles de Habert, non pas celle qui devait s'appeler madame Coll, mais une autre, — qui devait s'appeler madame Herbelin.

On connaît le talent de cette miniaturiste, exquis et puissant. Habituée d'abord aux procédés de la peinture à l'huile et de la grande peinture, on sait que, par le conseil d'Eugène Delacroix, elle traita ensuite la miniature avec la même franchise, et l'on peut dire avec la même ampleur. Aux carnations pointillées, aux tons lilas que madame de Mirbel avait mis à la mode, elle substitua un coloris sincère : avec une délicatesse nouvelle, et qui ne ressemblait point à la timidité, elle fixa sur l'ivoire la nature toute vive et toute fraîche. S'il fallait désigner ici un exemplaire de son art, ce n'est pas le portrait de M. Guizot, ni celui de Rossini que je rappellerais, quels qu'en soient les mérites, ni celui de Robert-Fleury, ni même celui d'Isabey, quoique ce fût un singulier honneur pour une jeune femme que de voir poser devant elle ce vieux maître ; non, je ne toucherais pas à toutes ces effigies de grands hommes, je ne prendrais que ceci : *Enfant tenant une rose.*

Une petite fille, presque un baby encore, incline la tête et baisse les yeux, en effet, vers une rose qu'elle tient de la main gauche. Sur les cheveux bruns, un léger nœud de mousseline blanche est posé, qui retombe mollement et forme bonnet, laissant passer, du côté gauche, entre la raie et l'oreille, deux charmantes petites boucles. L'arc des sourcils est déjà marqué à merveille ; sous les longues paupières — d'une longueur tout orientale — descend la haie soyeuse des cils ; au-dessous du nez fin, un

tantinet retroussé, la bouche aux lèvres avenantes est douillettement nichée dans les joues ; le petit menton repose sur la poitrine grassouillette, encadrée d'un nuage de mousseline. C'est le costume de *l'Accordée de Village* de Greuze.

Mais n'a-t-elle pas, cette petite fille, un air de parenté avec un autre baby, que nous avons entrevu récemment sur la plage de Dieppe ? — Oui, cette petite fille qui tient une rose accompagnée d'un bouton c'est la future impératrice des roses, la future maman de mademoiselle Suzette... Madame Herbelin, qui habite Paris avec sa mère, invite sa sœur, chaque année, à quitter la Provence pour quelques semaines; elle donne alors un bal d'enfants, un bal costumé, en l'honneur de sa nièce, mademoiselle Madeleine; — et c'est le souvenir d'une de ces fêtes que perpétue ce mignon chef-d'œuvre.

* * *

Cependant, elle cesse d'être un baby, mademoiselle Madeleine : elle a dix ans ! Sainte-Rossoline offre peu de ressources pour l'éducation d'une si grande personne. Voici qu'on la confie (cette fois pour longtemps !) à sa tante Herbelin, à sa bonne-maman Habert. Et, comme cette grande personne, dans un appartement parisien, est un vrai petit diable, ces dames, pour avoir la paix, l'envoient volontiers à l'étage au-dessus, chez madame Cavé. — N'est-ce pas encore une chance que, dans cette maison de la rue de Surène, ait demeuré justement l'auteur de la *Méthode de dessin sans maître ?* Et que Madeleine Coll, à cet âge, fût terriblement mutine, n'est-ce pas une preuve de la Providence ?... Deux ou trois années durant, sous la surveillance de madame Cavé, elle calqua des estampes, les copia en corrigeant sa copie à l'aide de son calque, enfin les reproduisit de mémoire : avec maîtresse comme « sans maître, » c'était la fameuse méthode. La fillette, à ce jeu, acquit une certaine exactitude, une certaine dextérité. A quatorze ans, elle fut conduite par sa tante chez M. Chaplin ; elle y retourna tous les jours pendant quatre ans et demi, et tous les jours elle peignit à l'huile d'après nature. « Voyez et peignez ! » c'était la

doctrine de ce professeur, mettant l'élève en face du modèle; la pratique de madame Madeleine Lemaire est conforme à cet enseignement. On connaît d'ailleurs M. Chaplin : on sait que toutes ses élégances ne sont qu'une spirituelle expression de la vérité.

Il commençait alors à jouir de la vogue : il venait d'exposer le portrait de madame Priestley; ses *Premières roses* avaient l'honneur d'être placées aux Tuileries. Chargé de décorer le salon de l'Hémicycle et la salle de bains de l'Impératrice, à l'Élysée, il ne dédaigna pas de se faire aider dans ses travaux par sa nouvelle apprentie. Mais une autre élève était sortie de son atelier, récemment : madame Henriette Browne; et les succès de la jeune femme faisaient autant de bruit que ceux du patron. Après la *Grand'Mère* et les *Puritaines,* avaient paru à la fois, en 1861, et la *Consolation,* — « un joyau de finesse et de sentiment, disait Saint-Victor, quelque chose comme une larme changée en perle, » — et la *Femme d'Eleusis,* et les deux *Intérieurs de Harem :* quel sujet d'émulation! Ajoutez que madame Herbelin elle-même était en pleine possession de sa renommée. Est-ce que le Jury, en 1853, n'avait pas voulu lui donner la croix? Mais dans ce temps-là on ne la donnait qu'aux hommes; — encore, pas à tous!... Enfin, l'excellent Belloc, ce témoin d'un âge tout à fait reculé, l'oncle de madame Herbelin, le grand-oncle de Madeleine Coll, vivait encore : à l'exemple de sa femme, — qui avait traduit naguère les *Petits Contes moraux* de Miss Edgeworth, les *Mémoires de Lord Byron,* la *Case de l'oncle Tom,* — ses deux filles s'occupaient avec plus de courage et d'industrie que ne font d'ordinaire les personnes de leur condition : l'une peignait des portraits à l'huile et en miniature, l'autre en miniature seulement. Voilà donc un petit coin de Paris, du Paris bourgeois, et non du moins brillant, où la loi du travail était observée avec honneur. Et la figure tutélaire de ce coin-là, c'était encore la bonne-maman Habert, la veuve d'Ajax! Elle se rappelait, la douce aïeule, les commencements héroïques du siècle; elle trouvait bon que la petite-fille d'un soldat de l'Empire, au lieu de mener une vie de loisir et de mollesse, fît preuve encore d'énergie en se donnant tout entière aux arts de la paix. Quoi d'étonnant que Made-

leine Coll, sans rien sacrifier de cette honnêteté ni de cette élégance de mœurs à laquelle naturellement elle était vouée, ait résolu de faire de la peinture sa profession?

*
* *

Le premier de ses ouvrages qui fut montré au public, — après deux années seulement d'étude sur un chevalet qui avait servi peut-être à madame Henriette Browne, — c'était précisément une « grand'mère », et c'était la sienne : *Portrait de madame la baronne H...,* dit le catalogue de l'exposition de 1864. On l'admire aujourd'hui, ce portrait, dans le salon de madame Herbelin.

Sur un fond d'un rouge sobre et discret, se détachent la tête et le buste de la vieille dame. Une sorte de mantille noire, doublée d'une fanchon blanche, est posée sur les cheveux, d'un gris délicat et luisant ; les bandeaux lisses, bien égaux, descendent jusqu'à deux rouleaux qui paraissent d'argent filé. Les traits sont grands, mais fins ; le visage, distribué largement, a de la puissance, il a aussi de la distinction : la hauteur du front, le calme et l'assurance des yeux brun clair, la noble courbe du nez, la netteté des lèvres même après que les années en ont abaissé les coins, l'aisance des joues, le bien-être des mains qui se croisent tranquillement sur la poitrine, tout cela dit une personne qui n'est pas une médiocre bourgeoise, ni une âme faible ni une âme dure. A l'expression de fermeté souriante, au caractère intime, à la bonhomie de ce portrait, on se rappelle ces physionomies de nos arrière-grand'mères qu'a saisies et fixées le pastel de Perronneau. La grâce du dessin, la facilité de la touche, la légèreté de la pâte, la transparence ambrée des chairs et la souplesse des étoffes, aussi bien que je ne sais quelle honnête élégance, font penser à Van Dyck. Une petite-fille française de ce délicieux homme de génie, — né à Anvers pour la gloire de la beauté gênoise et de la beauté anglaise, — voilà comment s'annonce Madeleine Coll. Charmé de ce début, le Jury va lui décerner une médaille ; mais il s'avise qu'elle n'a que seize ans... A votre âge,

mademoiselle, c'est déjà bien joli de mériter une récompense. Allez! Allez! On vous la donnera plus tard, — à moins qu'on ne juge alors que vous n'en avez plus besoin!

L'année suivante, mademoiselle Coll expose une figure algérienne : *Jamma-Bent-Assem, jeune fille de Blidah.* Est-ce pour faire suite aux *Intérieurs de Harem* (la *Visite* et la *Joueuse de flûte*) de madame Henriette Browne? Il se pourrait bien! Entre nous, sur la route de l'Afrique, mademoiselle Madeleine Coll n'a jamais dépassé Sainte-Rossoline... Affreux soupçon! *Jamma-Bent-Assem* serait-elle peinte « de chic », sans autre modèle qu'un idéal fourni par la fantaisie? Cependant jusqu'ici, l'élève de M. Chaplin a travaillé de préférence d'après nature, — même à l'eau-forte!... Oui, au Salon de 1863, madame Henriette Browne avait produit des exemplaires de ce genre de gravure : sa jeune émule l'a donc pratiqué. Aux avis de son maître ordinaire elle a joint les leçons de M. Hédouin. Mais il ne lui a pas suffi, à elle, de traduire des tableaux sur la planche de cuivre (entre autres, le *Liseur,* de Meissonier) : elle y a transporté la réalité toute vive. Regardez plutôt cette vachère, la fourche à la main, au milieu du clair-obscur d'une étable : c'est dans un coin de cette étable que l'intrépide jeune fille s'était installée avec ses outils... — Eh bien! Voici le mot de l'énigme : *Jamma-Bent-Assem* existe, et mademoiselle Coll l'a vue;... elle l'a vue chez Worth, où elle épinglait des corsages. Un méchant hasard l'ayant fait naître aux Batignolles, elle ne portait pas, sans doute, ce nom qui seyait à son type : en le lui restituant, l'artiste n'a rien inventé.

Au Salon de 1866, nous ne retrouvons plus mademoiselle Coll, mais nous trouvons madame Coll-Lemaire... Et nous avons maintenant l'assurance que ni les joies ni les soucis privés ne la distrairont jamais de son travail. Elle continuera de vivre en peignant la vie; elle connaîtra les bonheurs et les souffrances d'une existence de femme et de mondaine, et remplira toujours, aussi simplement que ceux de l'une et de l'autre, son devoir d'artiste. Cette gracieuse composition : *Enfant jouant avec un chien,* quelqu'un ne me dit-il pas que madame Coll-Lemaire l'a terminée le 20 mars, et que,

le 21, elle mettait au monde une petite fille... Hé bonjour donc, mademoiselle Suzette! Les fées de la peinture ont souri sur votre berceau.

Deux tableaux de genre au Salon de 1867 : *As-tu déjeuné?* — *Une Crèche*... Une femme en costume flamand, corsage de velours rouge et jupe de satin gris, avec un perroquet... Au milieu d'une vingtaine d'enfants, deux religieuses debout, dans un jardin. — Est-ce encore le souvenir de madame Browne qui nous hante? Elle a peint naguère l'*École des Pauvres, à Aix, en Savoie,* et des *Sœurs de Charité.* Mais non : cette crèche, madame Lemaire l'a vue à Dieppe, où déjà elle passe l'été avec sa tante. Elle ne la doit à personne qu'à ce pays normand, où les enfants ne manquent pas : aussi est-ce justice que l'État l'achète pour en faire don au musée de Rouen.

Un temps de repos en 1868... « Madame Lemaire, née Madeleine Coll », envoie au Salon de 1869 une *Improvisatrice vénitienne* et *Diana et son Chien.* La première de ces jeunes femmes est rousse : on sait que le roux est vénitien. La seconde, accompagnée d'un chien d'arrêt du plus beau noir, est coiffée d'un chapeau à la Diana Vernon. — Et de ces deux images de Parisiennes, l'une s'en va en Amérique, vendue très cher au profit des incendiés de Chicago; l'autre s'en va en Suède : on voit que la jeune Française commence d'étendre assez loin les semailles de sa renommée.

Au Salon de 1870, avec le *Portrait de M. le Prince J. Poniatowski, sénateur,* elle expose un panneau décoratif : *Fleurs et Pêches.* Voilà les premières fleurs qu'elle ait signées, peintes à l'huile sans autre aide que des conseils, assez laconiques, du bon Philippe Rousseau. — Dans quelques mois, il n'y aura plus de sénateurs, mais il y aura toujours des fleurs et même des fruits. Et d'autre part, c'est justement à cette exposition que madame Lemaire est séduite par deux aquarelles d'un Italien, Simonetti, *le Concert* et *la Rencontre.* Cet élève de Fortuny a chiffonné dans l'eau de petits personnages Louis XV; la liberté, la désinvolture de sa manière, aussi bien que la limpidité, la fluidité de sa matière, ont touché cette visiteuse de qualité rare, qui, ayant deux ouvrages au palais des Champs-Élysées, regarde ceux de son prochain et ne les regarde pas pour les



Chalot phot.

décrier!... Ce genre d'aquarelle est assez nouveau, sinon à Rome, du moins en France; et peut-être on pourrait le renouveler encore par des vertus françaises, par plus de simplicité, plus de calme et plus de véritable bonne grâce : sans mot dire, alors, on ferait la leçon aux Italiens, voire aux Anglais... Madame Lemaire part pour Kreuznach, d'où la Providence, par des voies diverses, et même en wagon à bestiaux, la conduira bientôt à Dieppe.

* * *

Elle est donc revenue de Dieppe, dans l'automne de 1871, aquarelliste. Pour la première fois, en 1872, elle met au Salon une aquarelle : *la Sortie de l'Église,* un coquet fourmillement de costumes espagnols. Avec cela, des *Pêches et Raisins,* à l'huile. En 1873 et 1874, un retour apparent à ce mode de peinture, mais attendons la fin : ceci, d'ailleurs, permet de l'attendre avec plaisir.

C'est d'abord une grande Merveilleuse en robe de satin jaune, écharpe fleurie et vaste chapeau orné de plumes rouges : une joie pour les regards, cette robe, prêtée par Madrazzo, l'éclatant coloriste; elle s'accorde avec les cheveux roux et les yeux noirs de la belle, qui se nomme, au livret, *Mademoiselle Angot.* En même temps, c'est une autre Merveilleuse, plus petite, assise sur un banc de marbre, dos à dos ou plutôt côte à côte avec un Merveilleux : l'écharpe glissant de ses épaules nues, le long de ses jolis bras, au-dessous de sa taille à la grecque, elle écoute les galants propos qu'il souffle à son oreille en effeuillant *la Marguerite.* C'est ensuite, — avec un frais tableau de genre, *le Panier de Roses,* — une grande Colombine, blonde et pâle, vêtue de satin rose, un masque à la main, un loup, — qui réchauffe toute cette harmonie d'une belle note de velours noir.

Après une courte éclipse, en 1876, voici une intéressante beauté brune en robe Empire (elle s'appelle *Corinne*), et voici des *Fleurs et Fruits,* à l'huile encore; — mais voici deux aquarelles : *Giroflées; Chry-*

santhèmes et Grenades. — Voici, l'année d'après, une sœur de *Colombine* et de *Mademoiselle Angot,* une *Manon*, toute sémillante et chatoyante, et d'un goût bien sûr en son vif costume de velours vert et de velours bleu, piqué de nœuds blancs et rouges ; et voici le *Portrait de Mademoiselle W...,* une jolie personne blonde, en tulle et satin blancs, devant une draperie de peluche bleue. Le père de cette jeune fille, un Américain, — pourquoi ne pas le nommer? M. Warren, — avait trois enfants, comme le père de Cendrillon, mais toutes les trois charmantes ; aucune, d'ailleurs, n'était traitée en Cendrillon! Priée de choisir elle-même l'artiste qui peindrait son image, l'aînée désigna Chaplin ; la seconde, Madeleine Lemaire ; la troisième, Clairin. La seconde, il fallut en convenir, n'avait pas plus mal choisi que les deux autres : son portrait fut signalé par une mention honorable. — Mais on remarquait aussi, au Salon de 1877, ces deux aquarelles : un autre portrait de jeune fille ; *Orange et Chrysanthèmes.*

De même, en 1878, *Roses et Pêches* et *Roses* toutes seules accompagnent ces deux toiles : *Ophélie ; Portrait de M. J.-E. Saintin.* — Il est bien aimable ce portrait d'un aimable peintre ; et cette Ophélie, allongée au bord de l'eau, dans les fleurs, est tout à fait charmante : je conçois qu'un marchand ait l'idée de l'envoyer aux États-Unis, où déjà plus d'un amateur est connaisseur. Je conçois moins volontiers, par exemple, que, pour l'envoyer plus commodément, il demande à l'auteur de couper ces jolis pieds qui dépassent la jupe de satin blanc. Avec cette simplicité qui va jusqu'à la négligence, — et qui n'est pas l'attrait le moins piquant de son caractère, — Madame Madeleine Lemaire consent au sacrifice... Tant pis pour l'Amérique! Les pieds sont restés en France. On peut les voir aujourd'hui chez notre spirituel confrère, M. Adrien Marx : « Figaro » profite souvent de la sottise de quelqu'un!

***

Après 1878, vous chercheriez vainement le nom de madame Madeleine Lemaire dans un catalogue du Salon. La raison de cette fâcheuse retraite?

La raison est consolante. C'est que, dans les premiers mois de 1879, s'est fondée à Paris une « Société d'Aquarellistes français ». Depuis lors, l'élève de M. Chaplin n'a pas renoncé à l'huile, non, sans doute : comme rappel de ses premiers succès, comme témoignage du persistant bonheur de ses plus grands pinceaux, une figure suffirait, qu'on voyait ces temps-ci dans son atelier, inachevée. C'est une jeune femme endormie, les cheveux dénoués, sur des coussins de satin bleu ; une draperie sombre enveloppe ses jambes ; ses bras alanguis laissent échapper une gerbe de pavots ; émergeant des étoffes, sa poitrine s'enfle doucement, modelée à ravir, éblouissante. Mais pour son coup d'essai, en 1879, la Société d'Aquarellistes français a égalé sa rivale d'outre-Manche, — *Society of painters in water-colours,* — établie trois quarts de siècle avant elle. Et d'emblée, par la grâce de son particulier talent, madame Madeleine Lemaire est apparue comme la reine de cette république d'artistes. Elle s'est révélée au grand public dans cette première exposition : elle en était le charme, elle en était la gloire.

Il y avait là cependant des soldats de Detaille, autant de précis petits chefs-d'œuvre, et des figurines de Louis Leloir, nettes et pimpantes à miracle ; il y avait là des chats d'Eugène Lambert, avec la souplesse, le soyeux, la spirituelle gentillesse de la vie ; et des paysages de Français, d'un style magistral, commandant une respectueuse émotion ; et des paysages de Heilbuth, d'un air si naturel et si tendre qu'on en devenait amoureux ; et d'autres paysages encore, où l'on s'étonnait que dans un peu d'eau fût prise toute la lumière de la Provence : qui ne se rappelle, avec une admiration navrée, ces vues des alentours de Nice et de Menton, de Jules Jacquemart ? Celui-là aussi était la gloire de la compagnie. Même, j'imagine que, devant lui, madame Madeleine Lemaire, avec une modeste révérence, eût incliné volontiers sa fleurissante couronne. Mais, à la troisième des réunions annuelles, il manquait déjà. Ce don singulier de conduire à sa guise l'eau fuyante, à peine teintée ou chargée de couleur, et de lui faire rendre aisément et clairement, presque sans retouches, et toujours sans le secours de la gouache, la finesse ou la vigueur, le calme ou l'éclat de la réalité, ce don prestigieux qui est bien un don, qui en a le caractère

naïf et séduisant, personne, depuis Jacquemart, n'en a fait un plus constant et plus illustre usage que madame Madeleine Lemaire.

Cette première année, elle avait envoyé rue Laffitte, avec une *Colombine* en satin rose, une jeune fille en robe lâche de peluche rouge, assise devant une table et touchant du doigt un globe terrestre : *l'Étude.* Mais surtout elle exposait un panier de *Pensées,* une touffe abondante et comme composée par le hasard, un fourré humide où cependant chaque fleur avait sa libre allure et sa figure personnelle, une harmonie de couleurs où les violets sombres soutenaient les jaunes clairs, les uns et les autres faits de velours vivant et frais! A côté, une brassée de *Fleurs des champs,* tout incendiée de coquelicots magnifiques. Enfin, de-ci, de-là, un jet triomphal de *Roses trémières.*

Depuis, rue Laffitte et rue de Sèze, où la Société s'est transportée au bout de trois ans, madame Madeleine Lemaire a continué de charmer nos regards. Deux fois seulement, par réserve et pour ne pas abuser, disait-elle, de la faveur publique, elle s'est abstenue : il a semblé que ces deux années-là, 1884 et 1886, n'eussent pas leur printemps. Quelque renfort de talents que la Société ait reçus depuis son origine, elle doit toujours le meilleur de sa vogue à cette enchanteresse qui se passe d'artifice. Que d'agréables silhouettes de Parisiennes, en toilettes modernes ou modernisées, dont elle a fixé une attitude familière, un geste naturel! Tantôt c'est une *Fileuse au repos,* et tantôt une musicienne, *le Violon* à la main; tantôt c'est *l'Autel de la Vierge* et tantôt *la Brouette* qu'il s'agit de charger de fleurs; tantôt on figure *l'Automne* et tantôt *le Printemps,* et la saison présente paraît toujours la plus aimable! Quelquefois c'est une spirituelle anecdote qui amuse l'intelligence en même temps que les yeux : *Trois mille de bésigue, la Bonne aventure de Colombine;* les yeux n'y perdent rien. Ou bien encore, tranquillement composée, c'est une scène de mœurs : *Une Loge à l'Opéra; une Sonate...* Deux jeunes femmes assises et jouant de l'éventail, une troisième debout contre une des colonnes dorées de la salle, lorgnant l'orchestre, causent avec sérénité, bien sûres que leurs corsages sont décolletés au dernier goût du soir... Et voici, autour d'un piano, trois

autres jeunes femmes, dont les minois sont d'aujourd'hui, mais dont les hauts chignons et les manches à gigot renouvellent, avec plus de grâce qu'elles n'en eurent jamais, les premières modes de la Monarchie de Juillet. Tandis que les deux autres écoutent, la troisième, promenant ses doigts sur le clavier, tourne la tête vers un gentilhomme en habit à collet montant, culotte courte et bas de soie, qui fait glisser sur le violon la caresse de son archet. Ah! que tout cela est galant, distingué sans sécheresse, et coquet sans afféterie! C'est que la peinture même est exempte de petitesse et de mièvrerie; elle est hardie, aussi bien que délicate, et son élégance n'est qu'une façon d'être aisée.

***

Mais ces figures, si attrayantes soient-elles, paraissent dépérir et pâlir auprès de ces fleurs et de ces fruits. Des *Roses et Chèvrefeuilles,* des *Œillets,* des *Pavots* et des *Roses* encore, et toujours des *Roses!* A peine ouvertes, épanouies, presque défaites, on ne se lasse pas de les voir, on admire la diversité de leurs formes aussi bien que de leurs nuances. Par deux fois les *Pavots* reparaissent, et l'on croit toucher la soie subtilement froissée de leurs pétales, et l'on savoure leurs chaudes et moelleuses couleurs. *Chrysanthèmes et Violettes, Chrysanthèmes* sans violettes et *Violettes* sans chrysanthèmes, fleurs de toutes sortes, abandonnées en gerbes, soutenues par le cristal ou par l'émail d'un vase, par l'osier d'une bourriche ou d'une hotte, c'est une profusion de corolles accompagnées de feuillages, un paradis dans un salon. Les fleurs de Flandre, sous le pinceau de Breughel de Velours, avaient plus de précision peut-être...; mais ne faut-il pas dire plus de sécheresse? Et trop souvent leurs tons étaient criards et discords. Celles de Hollande, avec Van Huysum, avaient plus de style, sans doute, mais plus de pompe : elles se tenaient toujours en cérémonie. Celles de France naguère, avec Redouté, c'était la perfection même, — qui n'est pas de ce monde : plutôt que des fleurs, c'étaient des modèles de fleurs, d'une irréprochable anatomie, et, je ne dis pas mortes, mais plutôt

immortelles que vivantes. — Celles-ci ont tout ce qu'il faut, et n'en veulent montrer que ce qu'elles laisseraient voir dans la réalité. Sans apparat comme sans pédanterie, elles gardent les attitudes les plus simples, elles ne sont majestueuses que sans le savoir, séduisantes que par des grâces négligées ; mais surtout, imprégnées de sève et trempées dans l'atmosphère, elles palpitent, elles respirent, elles ont la fraîcheur, la demi-transparence et la légèreté, le frisson et presque l'odeur... Une exécution d'une parfaite justesse, d'une aisance et d'une célérité incomparables, a fait ce miracle. Un air d'improvisation courant le long de ces tiges, dans ces calices, entre les nervures de ces feuilles, surprend et ravit tout le monde, étonne et déconcerte les gens du métier. Hé oui! l'artiste improvise de la même façon, — plus vite seulement, — que la nature inspirée par le soleil d'avril, de juillet ou d'octobre ; et c'est pourquoi son œuvre a l'animation, le mouvement, la riante physionomie de la matière aspirant à la lumière du ciel.

Et ces *Pêches!* Et ce *Panier de Prunes!* Et ces *Groseilles et Prunes!* Et ces *Raisins!* Et ces *Framboises!...* La santé de ces fruits, leur éclat velouté ou lisse, ne se peuvent rendre par des mots. On jurerait que la chair des pêches est lourde ; et celle des prunes, fondante ; on craindrait, en les touchant, de flétrir ce duvet, de faire évanouir cette buée, — l'haleine de l'aube ! Ces raisins, gonflés de jus, n'ont pas la peau moins délicate. Et songez que dans ces groseilles et dans ces framboises, nourries d'autant de sève que ces pêches et ces prunes, tous les *blancs* sont *réservés...* Comprenez-vous bien? Chacun de ces petits luisants, qui sont comme les points visuels des groseilles, chacun de ces atomes de lumière qui piquent les mamelons minuscules de la framboise — et combien sont-ils? — c'est le papier tout seul qui les figure. Point de gouache, dont l'artifice commode appesantirait ces sphérules ou ces papilles microscopiques; en guidant la gouttelette colorée, le pinceau a évité ces parcelles : autant d'îlots vierges. Mais le scrupule de madame Lemaire n'a point l'apparence de la minutie : même des aquarelles que voilà, on ne s'aviserait point de dire que ce sont des ouvrages de patience. Elles n'ont pas cet



aspect fatigué, qui est une laideur et qui est un reproche; elles ont la beauté joyeuse des chefs-d'œuvre de la nature.

*
* *

Faut-il noter, en passant, que l'artiste n'est pas prisonnière de son succès, qu'elle s'échappe en des genres nouveaux? Je ne parle pas d'une *Nature morte,* — où la lumière, au moins, se joue avec animation, — mais d'abord de ces quatre petites gouaches exposées en 1885 : *la Toilette, Fleur des Champs, Panier de Fleurs, Chrysanthèmes,* véritables miniatures, prodiges de précision, où se devine encore la prestesse de la main, où pétille la vie. Et puis, en 1887, avec d'autres gouaches, voici des dessins, pour confondre les malveillants qui accuseraient de trop d'avantages les prestiges de l'aquarelle; et ce ne sont pas des reproductions, ce ne sont pas non plus des croquis légers, comme ces branches de mûrier, ces orchidées, ces bruyères semées sur les marges des catalogues, mais des originaux plus considérables, et toujours d'une structure élégante, d'un trait juste et facile : *Une Jeune Femme; Un Pensionnat de jeunes filles,* — d'une variété bien amusante, d'une grâce bien spirituelle; — et cette composition à l'encre de Chine : *Dans un Jardin.*

Cette année, justement, il semble que l'Exposition de la rue de Sèze doive s'appeler « le Triomphe de Madeleine Lemaire! » On y voit réunis les échantillons les plus divers de son talent : *une Femme jouant de la harpe,* à l'encre de Chine, et deux autres dessins; — *un Cadre de Gouaches;* — sept aquarelles : *Abricots, Groseilles, Œillets, Violettes, Fleurs de haies; Marchande de Violettes,* en jupe courte et mante du XVIIIe siècle, adorable bouquetière qui dut fleurir au Cours-la-Reine la guimpe de Manon; *Dans la Serre,* enfin, épisode mondain où les frais visages et les tailles flexibles apparaissent naturellement parmi les fleurs souriantes et les verdures élancées... Sous la poussière d'argent que tamise le vitrage, dites qui a le plus de grâce, de ces tiges de palmier qui portent haut leurs panaches, ou de ces jeunes corps, moulés par les robes Empire, et de ces bras nus;

qui a le plus de délicatesse et d'éclat, de ces joues et de ces lèvres ou bien de ces grappes neigeuses de viorne et de ces corolles d'azalées !...

*
* *

De la rue de Sèze, la renommée de madame Madeleine Lemaire a couru sur tous les sommets de la société parisienne, — française ou cosmopolite. — Déjà ces *Roses trémières,* le catalogue nous l'a dit, appartenaient à madame la princesse d'Arenberg; un de ces deux *Éventails,* à M. le baron Edmond de Rothschild ; ces *Pavots,* à M. Heilbuth. Il faut que l'artiste, assiégée par cette aristocratie diverse, produise plus d'ouvrages qu'elle n'en pourrait exposer, chaque année, sur le plus vaste panneau de la salle Petit : combien d'aquarelles vont directement de l'atelier chez l'amateur, ou ne passent qu'un jour, une heure, dans la vitrine du marchand ! Pas de grand seigneur, pas de financier, pas de peintre un peu bien situé dans le monde, qui ne veuille fleurir d'un de ces bouquets la tenture de son salon ou de son atelier, ou l'animer d'une de ces figures accortes et pimpantes ! Chez les heureux de ce monde, arrive-t-il qu'on se marie ? Point de parfait bonheur, si l'épousée ne trouve dans la corbeille un éventail signé de ce nom favori. J'ai assisté, l'année dernière, à la plus étincelante soirée de contrat : un nabab de Paris célébrait les fiançailles de sa fille avec un des plus riches barons de l'Inde... Je me trompe, c'est le nabab qui était de l'Inde, un nabab authentique. Les trésors des deux continents chatoyaient sous les feux des lustres; pièces d'orfèvrerie et joyaux allumaient l'admiration ou l'envie des nombreux invités, — peut-être aussi les convoitises de quelques voleurs mêlés à la foule... A côté d'une parure de saphirs monstrueux, un éventail était posé : sur le vélin déplié se croisaient des brins de groseilliers et de cassis, mêlant leurs feuillages et leurs fruits. Comme une amie soulevait l'éventail pour l'approcher de ses yeux, elle sentit une légère résistance : « Ah ! fit gentiment la jeune fille, c'est la seule chose que j'aie attachée... »

Les privilégiés par excellence, il reste à les dénoncer : de ce talent si

fêté, presque importuné par la faveur générale, ceux-là possèdent un témoignage qui intéresse leur personne; ils ont obtenu leur portrait, celui de leur femme ou de leurs enfants. Un seul de ces portraits, celui de la jolie *Madame X...*, a été exposé rue de Sèze, — en 1882. — Mais j'ai pu entrevoir, ainsi perpétuée dans son éclat, cette impériale beauté blonde, *Madame de B...*, qui semble venue de Circassie ou de Géorgie pour régner sur l'Occident; et cet aimable fruit de printemps, la brune et rose *Madame de G...*, que le XIXe siècle viennois semble avoir imitée du XVIIIe siècle français. Je me souviens de ce profil d'enfant, *Raymond R...*, un petit César romain en robe rouge; et du front bouclé de *James B...*, un *boy* échappé de quelque plage de l'île de Wight, en col de guipure et blouse de soie bleue. — A quoi bon, cependant, dénombrer et désigner des visages que tous ne connaissent pas? Nommons plutôt *Mademoiselle Bartet*, grave et délicate (il y a des chances pour que ce portrait ressemble au modèle!) en toilette de ville; ressemblante aussi, *Mademoiselle Réjane*, en costume de pierrette noire, avec sa frimousse intelligente, ses yeux malins, son nez carlin; et *Mademoiselle Brandès*, avec son air d'Éthiopienne affinée à peau blanche, — un sphinx de Saint-Marceaux habillé par Doucet; — et *Mademoiselle Jane Hading*, en ses joyeux atours de « Belle Lurette »; et *Mademoiselle Jeanne Granier* en Japonaise, telle qu'on l'applaudit un soir, dans une fête de charité, chez la duchesse de Bisaccia... Et voici des hommes, ou plutôt voici l'homme : *Coquelin!* Voici *M. Coquelin* en Gringoire, *M. Coquelin* en Pasquin; figure copieuse et fine, qui s'accommode à l'art le plus franc à la fois et le plus habile... Voici encore *M. Le Bargy,* élégant et fûté, sous l'habit du « Menteur »... Quelle troupe on formerait dans cette galerie d'aquarelles! Au théâtre comme à la ville, madame Madeleine Lemaire est le peintre ordinaire de la grâce parisienne et de son concitoyen l'esprit.

*
* *

Un beau jour, en 1886, éclôt une *Société de Pastellistes français.* Madame Madeleine Lemaire, pour se trouver pastelliste, n'a pas besoin de

se chercher : il suffit qu'elle pose le pinceau et prenne le pastel. Les artistes comme elle, apparemment, sont les vrais gens de qualité qui savent tout... sans avoir tout appris. Trois années de suite, à peine ses aquarelles revenues de la rue de Sèze, elle envoie, pour les remplacer, des fleurs, des fruits, où la poussière colorée met le grain de l'épiderme et la palpitation de la vie. Même variété en avril qu'en mars : auprès d'une simple étude, — *Tête de Femme,* — second portrait de *Madame de B...;* auprès d'un agréable symbole, — *Coquetterie,* — une réalité coquette, — *Portrait de Miss Lucy;* — auprès d'une scène de genre, — *la Jeune Mère,* — et de deux profils de fantaisie, — *le Duo,* — la face faraude et finaude de M. Coquelin cadet, auréolée du chapeau de feutre de Thibaut, l'avisé compère de « la Coupe enchantée » ; enfin, la tête poudrée de *Madame Pasca*, aux yeux d'aiguemarine, cruels et suaves, baignés d'ombre, aux narines découpées finement, aux lèvres subtiles : une tête impérieuse et féline, extrêmement civilisée, qui fait rêver de je ne sais quelle czarine Louis XV, autrement séduisante que la grande Catherine, et pour qui se damnerait M. de Goncourt...

*
* *

Mêlée à toutes les élégances, elle a donc, en somme, accompli sa destinée, cette Française en qui l'on pressentait d'abord une petite-fille de Van Dyck. Elle est choyée dans le monde parisien, comme son ancêtre à la cour du roi Charles Ier. Elle aussi, vivant d'une grande manière, — *living in great style*, dit le catalogue de la « National Gallery », — exprime les délicatesses d'une époque de luxe et d'une société polie; elle peint les étoffes seyantes et les gracieux visages; elle peint le plus aimable des superflus : les fleurs. Elle reste naturelle cependant, et ses ouvrages ont la même vertu.

Mieux que personne, elle pouvait donc illustrer ce roman, un des plus fameux où notre génération se reflète, le plus mondain et le plus simple en même temps : *l'Abbé Constantin.* — L'amour aux champs, et, dans le fond du paysage, une pluie d'or!... L'humble presbytère, avec son « jardin de



curé », voisin du château dont les souterrains mènent là-bas, là-bas, par-dessous l'Océan, vers d'inépuisables placers!... N'est-ce pas une histoire à la fois bien naïve et bien moderne que M. Ludovic Halévy nous avait contée? — Comment d'ailleurs l'art de madame Madeleine Lemaire savait prêter son aide à la littérature, les lecteurs de cette Revue si bien nommée, *Les Lettres et les Arts*, le savaient déjà : elle avait orné des plus ingénieux dessins une nouvelle de M. Marcel Ballot; elle avait décrit, à l'encre de Chine, et de façon exquise, en suivant la prose de M. Paul Bourget, une scène de *flirtation* et un *five o'clock tea.*

Quelle que fut l'attente des connaisseurs, l'exposition de ces aquarelles originales, — dix-huit grandes et dix-huit petites, si j'ai bien compté, — l'apparition du livre même fut un événement. La chose fût-elle moins récente, je me ferais scrupule d'en rappeler le détail. Qui donc aurait oublié l'abbé Constantin perché sur une échelle, en toute bonhomie, travaillant à sa vigne?... Ou la cueillette des fraises dans son potager, entre un plant de choux et une bordure de pavots et de roses trémières? Jean Reynaud en uniforme de lieutenant d'artillerie, un chapeau de paille de quatre sous sur la tête, tend le saladier où la vieille bonne jette les fruits rouges, tandis que le brave curé, les mains derrière le dos, regarde s'amonceler son dessert... Voilà pour le côté bonnes gens, qui est aussi le côté nature. Mais si nous regardons le côté *high-life*, où les raffinements citadins sont de mise, qui donc aura oublié, une fois le parrain et le filleul introduits au château, le sommeil de l'abbé sur la terrasse? En robes d'été, légères et mousseuses, garnies de volants et de nœuds, et de toutes sortes de fanfreluches (vingt-cinq francs de gaze, deux louis de rubans, et vingt-cinq louis pour l'invention et le goût personnel du couturier), Miss Bettina Percival et Mrs. Suzie Scott, avec l'artilleur Jean Reynaud, considèrent l'abbé Constantin assoupi par un fin dîner... Un barbare même aurait conservé, dans le coin le plus douillet de sa mémoire, cette adorable vision : Bettina, la tête renversée sur son oreiller de dentelles, le menton appuyé sur la main et le coude nu sur les draps, écoute l'affectueux petit discours de sa sœur, qui se tient debout auprès du lit, le doigt

levé. Au chevet, une cloche de porcelaine transparente rabat la lumière d'une grosse lampe sur cette tendre chair et ce linge fin, entre les longs rideaux d'où tombe une ombre d'alcôve. Le nom de Moreau-le-Jeune vient aux lèvres devant ce miracle d'élégance et de gentillesse. Au fait, l'*Abbé Constantin illustré* n'est-ce pas le Monument du costume physique et moral de la fin du XIX[e] siècle ?... Et madame Madeleine Lemaire, en un certain sens, fait mieux les choses que son devancier : avec le costume de ville, elle donne le costume de campagne !

***

C'est qu'elle-même partage sa vie entre la campagne et la ville, au profit perpétuel de son art. Elle passe une bonne partie de l'année — tout l'été, presque tout l'automne — en pays champenois, à Réveillon. Des propriétaires de ce domaine, le premier dont l'histoire fasse mention, sept cent cinquante-huit ans avant madame Herbelin, c'est Thibaut III, comte de Champagne et de Brie, arrière-petit-fils de Thibaut le Tricheur : — voilà de la noblesse !...

Le château, il est vrai, ne date que des premières années du règne de Louis XIII. Tel quel, avec ses quatre pavillons, ses toits à pentes raides, ses hautes fenêtres encadrées de briques, il est d'aspect seigneurial ; mais une race de canards habite les fossés, qui paraît plus habituée à l'herbe qu'à l'eau ; entretenue avec simplicité, la maison ne s'ouvre guère qu'à un petit nombre d'amis, gens de travail et de mœurs paisibles, heureux d'une hospitalité bourgeoise. D'un côté, entre deux avenues d'antiques marronniers, une vaste pelouse, bornée par un saut de loup ; de l'autre, la cour d'honneur, fermée par une vieille grille : et tout de suite, au delà du saut de loup et de la grille, comme sur la droite, comme sur la gauche, la libre étendue des champs. Avec la ferme et l'église, posées au flanc du château, une demi-douzaine de maisons forment tout le village... Un voyageur de ma connaissance, il n'y a pas longtemps, interrogea un marmot qui jouait au milieu de la rue, ou plutôt de la route :

« Tu ne vas pas à l'école? — J'y vais quand il pleut. » O simplicité!...

Alors que madame Madeleine Lemaire travaillait à l'*Abbé Constantin* (le château de Longueval, en plusieurs aquarelles, ressemble fort à celui de Réveillon), elle avait prié des amis, je le sais, de *poser* les personnages accessoires. Pour les principaux, qui revenaient trop souvent (les deux Américaines, l'artilleur et l'abbé), elle avait mandé de Paris des modèles de profession. Les deux Américaines furent logées au château ; l'artilleur et l'abbé, à l'auberge. Or, le premier soir, voyant l'auberge éclairée plus tard que de coutume — à neuf ou dix heures ! — le brigadier de gendarmerie, qui faisait sa ronde, accourt avec son gendarme. Il trouve ce jeune homme et ce vieillard, ces inconnus, qui soupent; il leur demande leurs papiers. Leurs papiers!... Ces braves gens, pour poser chez madame Lemaire, à la campagne, ne s'étaient pas munis de passeports, pas plus que pour poser chez madame Lemaire, rue de Monceau. Le plus âgé, l'abbé, un homme de figure vénérable et de caractère tranquille, avoue ingénuement cette négligence. « Votre profession ? » reprend le brigadier. — Modèles. — Hein ? — Modèles !... — Qu'est-ce que c'est que ça? — Nous posons... — Vous posez? Ah çà !... — Nous posons pour la dame du château... Elle fait ses peintures d'après nous... — Allons donc!... Elle fait votre portrait, à vous, la dame du château? Ça m'étonnerait!... Vous seriez au château, d'abord... Et puis, ça ne me dit pas votre profession. — Modèles! — Assez de plaisanteries! Une dernière fois, voulez-vous me dire votre profession?... »

Hélas ! hélas ! On a beau avoir une figure vénérable, un caractère tranquille et même des façons polies à l'ordinaire, avoir été choisi entre tous, à juste titre, pour figurer un saint personnage, pendant plusieurs mois, dans une maison où il n'y a que des femmes et une jeune fille; on est un homme cependant, et devant l'obstination de certains gendarmes, qui ne savent rien des mœurs artistiques et n'en veulent rien apprendre, on finit par perdre patience... A la dernière question du brigadier, lancée avec une brusquerie qui approchait de la brutalité, l'abbé Constantin répondit... Non, en vérité, ce qu'il répondit, l'abbé Constantin, je ne saurais l'écrire : au lieu d'être aumônier des mobilisés de Souvigny, en 1870,

on aurait cru, à l'entendre, qu'il avait été aumônier de Cambronne en 1815... — Hélas ! hélas ! Voilà comment l'abbé Constantin, à la moustache de son filleul, qui se lamentait vainement, fut appréhendé par quatre mains vigoureuses et conduit, de brigade en brigade, jusqu'à la ville la plus voisine, Esternay, pour avoir cité mal à propos à des gendarmes un mot historique, un mot sublime !

Dans ce pays où l'instruction n'est obligatoire que les jours de pluie, où les pouvoirs publics ne se donnent pas encore pour amateurs, les roses, les pavots poussent à merveille, les framboises, les groseilles mûrissent ; et sous les boiseries claires de cette salle qui fut la chapelle du château, si l'ondée bat les vitres, en plein air, si le temps est beau, la châtelaine peint les fruits et les fleurs, baignés de lumière et de paix. A l'entrée de l'hiver, avec une provende magnifique d'œuvres accomplies et d'esquisses, où triomphent la franchise et la fraîcheur de la nature, elle rapporte à Paris une provision d'air pur et de sérénité.

*
* *

La voici donc installée dans son atelier, séparé par un jardinet du petit hôtel qu'elle habite avec sa tante, rue de Monceau. — Ici encore point d'apparat, ni d'appareil ; rien qui rappelle ces temples dédiés par certains artistes à leur propre génie, rien non plus qui sente le laboratoire ou la fabrique.

Un salon plus original que les autres, un *hall* éclairé par une vaste baie, égayé par une petite *loggia,* tendu de tapisseries et de toiles de l'Inde, orné de tableaux et d'aquarelles, — hommages de bons peintres qui sont aussi de bons amis, — ce n'est toujours qu'un salon... Auprès d'un chevalet volant, un pot de fleurs sur un escabeau ; contre une chaise, sur un tabouret, un bol de cristal rempli d'eau, quelques tubes en désordre dans une boîte ouverte, il n'en faut pas plus à madame Madeleine Lemaire pour « travailler de son état ». Dès le matin et tant qu'il fait jour, elle est à la besogne, vêtue avec la même élégance, avec moins d'apprêt seulement, que les mon-

daines oisives qui viennent lui rendre visite. « Comme vous êtes simple, madame! » lui dit un jour une parvenue, fourvoyée dans l'aimable cercle. Elle s'attendait apparemment, à quelque négligé prétentieux, ou, qui sait? à quelque travesti : — oh! ces artistes!...

En même temps qu'à sa besogne, madame Madeleine Lemaire est à la conversation; et si son appui-main remue, tant pis!... Son appui-main à l'ordinaire, il faut vous dire que c'est une petite chienne blottie sur ses genoux : « la Loute », loulou noir de Poméranie. — Parfois, d'un coin de l'atelier, une voix fraîche demande un conseil : madame Lemaire, alors, tourne le regard de ses longs yeux vers une jeune fille qui peint des fleurs, elle aussi, mais le plus souvent à la gouache, sur de la soie. Elle ressemble à sa mère, cette jeune fille; et, pour le talent, elle trouve le moyen d'en avoir à côté d'elle, sans l'imiter!... Les Aquarellistes français avaient vu ce paravent, ils avaient vu aussi les hortensias et les chèvrefeuilles qui paraissent émerger de ces panneaux de glace, lorsqu'ils ont prié mademoiselle Suzette Lemaire de décorer leur pavillon à l'Exposition universelle de 1889. Dans une dizaine d'années, mettons une vingtaine, il faudra, j'imagine, écrire un article comme celui-ci, non plus sur la nièce, mais sur la petite-nièce de madame Herbelin. — Trois générations d'artistes rassemblées dans le même nid, n'est-ce pas un joli spectacle et presque amusant?

C'est l'avis de ces Parisiens et de ces Parisiennes, représentants exquis de tous les arts, voire de l'art difficile de ne rien faire, qui se pressent, les jours de réception, entre le piano à queue et la baie vitrée, devant ce miroir de style Louis XIV. Il a reflété, ce miroir, chez le fidèle maire de Fréjus, le sommeil et la veillée de Napoléon; il reflète à présent des soirées plus joyeuses: quiconque, par son talent, son esprit ou sa grâce décente contribue à la fête perpétuelle que Paris donne au monde, a chance d'être reçu et choyé ici à l'égal des plus grands seigneurs et des plus grandes dames. Quel démon ironique, en 1886, persuada un Érostrate des Batignolles de mettre le feu à cette maison pour rendre hommage à l'égalité? Anarchiste, affilié à je ne sais quelle société révolutionnaire, Clément Duval

profita d'une nuit d'octobre pour manifester sa façon de penser : il pénétra chez ces bourgeoises, par escalade et par effraction, badigeonna les murs de pétrole, alluma une mèche et se retira; il avait pris soin seulement de sauver quelques bijoux... Par bonheur, un dieu veillait, un dieu protecteur des personnes hospitalières et des belles choses.

Ne pensez-vous pas que, dans ce commerce avec tout ce que Paris a de plus policé, madame Madeleine Lemaire trouve non seulement des modèles originaux, mais quelques-unes même des qualités particulières de son art, — comme elle trouve à la campagne d'autres qualités avec d'autres modèles?... Ainsi se forment son talent et son œuvre. Qu'elle peigne avec naturel ce qui est élégant, ou qu'elle peigne la nature avec élégance, elle a toujours ce double charme, qui ne plaît tant aux étrangers peut-être, à tous les étrangers presque indifféremment, que parce qu'il est français!

LOUIS GANDERAX.





A LA COMÉDIE-FRANÇAISE

MADEMOISELLE DUDLAY



ADEMOISELLE Aline Dudlay n'est pas seulement une remarquable artiste; c'est une femme d'un savoir rare, d'un bon sens exquis et d'un esprit qui passe le commun. Ayant à écrire sa biographie, à parler de son talent, à l'analyser, je n'ai cru pouvoir mieux faire que de m'adresser à elle, par l'intermédiaire d'un de ses amis, qui est aussi le mien, et de lui dire : que pensez-vous de vous-même? Je n'oserais pas tenter cette épreuve avec aucun autre de vos camarades ; mais vous, je suis sûr de trouver dans le mémoire que je vous fais demander, une juste appréciation de votre mérite et de judicieux aperçus sur l'art que vous cultivez avec une si énergique persévérance.

Le lendemain, je recevais, de l'obligeant ami qui s'était chargé de la commission, une lettre écrite au courant de la plume par mademoiselle Aline Dudlay. J'ai d'abord hésité à la livrer à l'impression : car l'auteur m'avertissait, par un post-scriptum, qu'elle n'était point faite pour la publicité. Mais le morceau est si curieux, c'est une confession si intéressante, que j'ai passé par-dessus tout scrupule et me suis résolu à la

donner tout entière, n'en retranchant, par-ci, par-là, que quelques détails et quelques répétitions, inutiles dans le livre.

« ..... J'ai fait mes études au Conservatoire de Bruxelles avec mademoiselle Jeanne Tordeus pour professeur. Je n'en ai pas connu de meilleur et je lui dois beaucoup. Elle me présenta à madame de Bornier, qui obtint pour moi une audition de M. Perrin. Je fus engagée séance tenante. Ce qui avait surpris M. Perrin, c'est que je parlais au lieu de chanter. « Elle parle, disait-il toujours, elle parle ! — Je parlais en effet à cette époque, et je le devais à mon professeur, qui avait gardé les traditions de Samson, de Provost et de Régnier. M. Perrin demanda à mademoiselle Tordeus de me faire continuer elle-même mes études, et de le prévenir lorsqu'elle me jugerait capable de débuter.

« Je débutai dans la *Rome vaincue,* de M. de Bornier, quatre mois seulement après mon audition. Ce fut un malheur pour moi ; j'étais trop jeune. Le succès fut plus grand que je ne méritais. On me posa en artiste et je n'étais qu'une écolière.

« Je perdis trop tôt la direction et les conseils de mademoiselle Tordeus et je restai livrée à mes propres forces, et à ma paresse, oui, à ma paresse. J'ai promis d'être franche, je le suis. J'ai traversé une crise de paresse, moi que l'on croit avoir toujours été si laborieuse ! C'est une réputation usurpée ! J'ai perdu cinq années de ma vie.

« Enfin, un jour, je compris que je ne pouvais continuer de la sorte. Les rares conseils, souvent très différents pour un même rôle, que me donnaient les semainiers, les qualités naturelles que je pouvais avoir, tout cela ne suffisait pas. Je sentis que je me perdais. Je me remis au travail avec madame Plessy, à laquelle je suis on ne peut plus reconnaissante des excellentes leçons qu'elle m'a données...

« ..... Toute jeune, je voyais plutôt dans un rôle les côtés de dehors, les tirades à effet ; j'étais sensible aux applaudissements bruyants. Peu à peu je me suis attachée à l'intelligence complète de l'œuvre dans son ensemble, à la composition du personnage, et c'est alors que mon art

est devenu vraiment intéressant pour moi. Ce n'est guère que depuis trois ans que je comprends tout le plaisir qu'il y a à creuser un rôle, à essayer de le rendre vivant. Mais aussi quel chagrin pour moi lorsque je ne trouve pas les moyens nécessaires, pour exprimer les sentiments divers d'un personnage, tels que je les ressens !

« Le costume, le geste, le jeu de la physionomie, l'attitude, tout cela est nécessaire et donne un corps au personnage. Ce qui est bien plus indispensable encore, c'est la diction qui lui donne l'âme, c'est-à-dire la vie. Voilà le difficile à acquérir, surtout lorsqu'on a, comme moi, pris de mauvaises habitudes dans des rôles trop lourds, joués trop jeune et sans conseils suivis. Je suis bien loin d'avoir atteint le but que je poursuis, et je me demande avec effroi si je rencontrerai jamais cette diction large, simple et vraie, qui me semble être l'idéal. Une des grandes difficultés de la tragédie, c'est d'arriver à la vérité, sans tomber dans la vulgarité, d'avoir de l'ampleur sans emphase.

« La critique avait été très bienveillante pour moi dans *Rome vaincue* et dans *Horace*. Je la trouvai encore sympathique durant un an ou deux; mais elle se dédommagea par la suite et un peu trop à mon gré. On me trouvait de la beauté, paraît-il. C'est à quoi j'ai le moins de mérite. On me contestait la composition de mes rôles; on avait raison. Mais on me refusait ce qu'on m'avait accordé avec tant de libéralité à mes débuts : l'inspiration et la flamme. Je crains qu'il n'y ait eu dans tout cela un excès d'indulgence et de sévérité... Je crois qu'il eût été possible de me guider et de me conseiller avec plus de gradation. J'avais alors de dix-sept à vingt-deux ans, et en me voyant incarner tour à tour Hermione, Chimène, Pauline et Monime, on eût pu me tenir compte de mon âge, de la difficulté des rôles que je jouais, et du petit nombre de représentations (dix-huit par an, en moyenne) que j'avais pour me former à un art si difficile; oui, bien difficile. Il faut atteindre exactement le but; si l'on reste en deçà, on est insuffisant; si on le dépasse, c'est bien pis, on est ridicule.

« La critique m'avait été favorable dans *Phèdre,* et j'y avais été médiocre. Depuis que j'arrive à ne plus y être aussi mécontente de moi, on ne s'en

occupe plus. Je fus contestée dans *le Supplice d'une Femme* et dans *les Maucroix*. On retira, je ne sais pourquoi, *le Supplice d'une Femme* de l'affiche, au moment où, de l'aveu même de M. Thierry, je commençais à y faire de grands progrès. Pour *les Maucroix,* je demande grâce, c'était de la folie de me distribuer le rôle et de la cruauté de me l'imposer.

« Je n'ai retrouvé, à peu près, la sympathie de la critique qu'à la reprise d'*Andromaque* pour les débuts de mademoiselle Hadamard ; mais c'est surtout pour *Roxane* que la presse fut unanimement aimable pour moi. On m'y accorda de l'originalité ! Je ne veux pas déprécier le rôle, ni faire fi d'éloges dont je sens tout le prix ; mais vous connaissez assez le répertoire, vous m'avez assez fidèlement suivie pour savoir, sans que j'aie besoin d'insister, que j'avais déjà eu l'occasion dans d'autres rôles de faire apercevoir les qualités de vérité et de modernité que j'ai pu apporter dans Roxane.

« C'est auparavant que j'aurais voulu me voir conseillée et encouragée dans cette voie par mes juges. J'ai l'air d'avoir de la rancune. Pas du tout. Ce qui m'impatiente quelquefois, c'est l'inégalité excessive de la critique à mon égard ; elle me sut trop ou pas assez de gré des résultats auxquels j'arrivais. Ce n'est peut-être ni sa faute ni la mienne. Le malheur est que la tragédie, pour beaucoup, chose nouvelle ou oubliée, est moins suivie qu'il ne faudrait par la critique, pour établir la valeur graduelle des artistes, et, s'il faut tout dire, elle est généralement sacrifiée au théâtre.

« Ah ! si l'on se doutait du travail qu'on nous fait faire ou plutôt qu'on ne nous fait pas faire, à nous autres tragédiennes, on nous trouverait peut-être admirables. Les comédiens qui ne jouent que du moderne sont bien heureux ! Ils travaillent cent fois plus que nous au théâtre un art qui est cent fois moins difficile que le nôtre.

« Aujourd'hui que je commence à voir clair dans cet art terrible de la tragédie, je me dis que j'aurais pu arriver plus tôt à ce résultat, si, après une période d'engouement, j'avais reçu de mon directeur et de mes juges la direction nécessaire. Je crois qu'il est encore temps de m'aider pour mon profit et celui de l'art. Je ne redoute pas la critique qui conseille,



Peint par M. Boutet de Monvel — Photogravure Goupil & Cie

MADEMOISELLE [illegible]UDLA[illegible]

(COMÉDIE FRANÇAISE)

mais celle qui éreinte sans conseiller, et je ne demande qu'une chose : avoir l'occasion de travailler.

« Quant au public, je n'ai jamais eu à m'en plaindre. Il m'a toujours donné ou refusé les applaudissements selon mes mérites, et ceci me rappelle un passage d'une lettre que M. Perrin m'écrivait à Londres : « Pensez à travailler, et à donner tort à ceux qui sont vraiment injustes « avec vous. Ayez pour devise ce joli mot : persévérance, et puis le public « est souvent avec vous. Ce sera lui qui vous donnera raison. »

« Pour ma diction, on m'a fait l'honneur d'imaginer d'amusantes légendes. Je n'aurais pas craint de me faire arracher et replanter les dents et de m'imposer des tortures variées. Tout cela n'est qu'à moitié vrai. Un accident d'enfance m'avait en effet rendu la prononciation défectueuse. Tout se borna, pour m'en guérir, à porter un appareil assez pénible, dont je pus assez vite abandonner l'usage... »

Il est impossible de parler de soi avec plus de sincérité, de bonne grâce et j'ajouterai de malice ; car c'est sur moi personnellement que tombent la plupart des traits, décochés avec esprit contre la critique. Il va sans dire que j'en ai souri. Je ne prétends pas à l'infaillibilité ; au théâtre, je suis un homme d'impression et j'écris du premier jet. Il est tout naturel que j'aie des soubresauts de jugement, qui puissent me faire accuser de caprice. Peut-être n'est-ce pas toujours la faute de mes nerfs, lorsque je modifie une première opinion ou que j'en change.

Mademoiselle Dudlay débuta en 1876 dans *Rome vaincue;* ce fut avec un grand éclat. Elle avait les plus beaux bras du monde, des bras de statue antique, des bras demeurés célèbres et légendaires ; une physionomie intelligente et expressive ; un léger défaut de prononciation qui semblait (car tout réussit aux débutantes) une grâce de plus. On l'accueillit avec transport ; on l'accabla de compliments. Ce n'était pas tout à fait, comme elle semble le croire, de l'engouement ; c'était un crédit largement ouvert, celui que nous ouvrons aux débutantes, quand elles donnent de belles espérances. Nous ne tardâmes pas à changer de ton ; mais mademoiselle

Dudlay ne vient-elle pas de nous avouer qu'elle abandonna à la paresse cinq années de sa vie? La critique ignorait ce détail ; elle en voyait les résultats, et les constatait, non sans aigreur, avec trop d'aigreur peut-être, je veux bien le reconnaître.

Cette aigreur, mon Dieu! je ne le cache pas, était entretenue par une considération où l'art n'avait pas grand'chose à voir. Mademoiselle Dudlay passait à cette époque pour être en faveur auprès de la direction, et l'on m'assurait que M. Perrin songeait, pour la pousser au sociétariat, à en écarter mademoiselle Sarah Bernhardt. Vous imaginez si je pouvais de sang-froid voir ce qui me semblait un passe-droit horrible. Je fis campagne contre mademoiselle Dudlay. Elle avoue qu'elle-même en ce temps-là avait prêté le flanc aux attaques ; les attaques eussent été moins vives assurément, si je n'avais cru devoir porter dans l'autre plateau de la balance l'épée du critique Brennus. Je viens de relire mes feuilletons ; quelques-uns sont durs jusqu'à l'injustice, et je ne les récrirais pas aujourd'hui ; mais on ne fait pas la guerre avec des canons de bois chargés de boulettes de mie de pain.

Mademoiselle Sarah Bernhardt quitta la Comédie-Française, et mademoiselle Dudlay resta seule à porter le fardeau de la tragédie. C'est en décembre 1882 qu'elle fut élue sociétaire. J'avais souvent dit qu'elle avait poussé le talent jusqu'à cette extrême limite où il change de nom et s'appelle génie. J'approuvai, comme toute la presse, cette élection qui récompensait de longs et de sérieux services ; mademoiselle Dudlay était la seule désormais au théâtre qui pût nous rendre les grands rôles de jeune première tragique : grande, bien faite, avec les bras que je vous ai dit, une bouche fière et sérieuse, un regard aigu et profond, elle avait la démarche, la dignité qui convient à cet emploi. Ajoutons que ses traits délicats, son teint d'une blancheur de lait, et sa chevelure blonde faisaient ressortir encore l'éclat de ses yeux noirs, dans lesquels s'allumaient toutes les passions tragiques. Sa voix était superbe. M. Gevaert, qui était directeur du Conservatoire de Bruxelles, avait dans le temps voulu la réserver au chant, tant il la trouvait sonore et grave. C'était une vraie voix de tragédienne.

Une fois sociétaire, elle prit peu à peu plus d'autorité sur le public ;

je la trouvais toujours personnellement un peu sèche ; elle me semblait manquer de charme, mais elle imprimait aux grands rôles qu'elle abordait un cachet très singulier de modernité ; elle cherchait à verser dans la tragédie antique les passions contemporaines. Je ne pouvais lui en vouloir de porter ses efforts de ce côté, moi qui ai toujours soutenu cette thèse, que la seule façon de faire revivre le goût de la tragédie, c'était de la jouer comme si c'était un drame éclos de la veille.

Ce qui lui manquait pour s'emparer de ces rôles, c'était (elle-même l'a reconnu dans son autobiographie) de les jouer assez souvent. La tragédie était délaissée à la Comédie-Française, et elle avait dans le comité des adversaires puissants, qui n'auraient pas mieux demandé que de la rayer du répertoire, sous le beau prétexte qu'elle faisait moins d'argent que *le Mari à la campagne* ou *le Parisien*.

Ces messieurs, en vertu d'un vote en date du 6 février 1886, décidèrent que l'engagement de mademoiselle Dudlay, comme sociétaire, ne serait pas renouvelé pour dix ans. Leur idée était de proscrire la tragédie en chassant celle qui en était l'unique représentante. J'oubliai tous les dissentiments ; je fis campagne cette fois pour mademoiselle Dudlay et en faveur de la tragédie menacée. Le 21 du même mois, mademoiselle Dudlay joua avec un succès immense, dans une matinée de dimanche, le rôle de Camille des *Horaces,* devant une salle comble. Le ministre M. Goblet et le sous-secrétaire d'État M. Turquet assistaient à cette représentation. Trois jours après, M. Goblet, usant des pouvoirs que lui confère le décret de Moscou, renouvelait pour dix ans l'engagement de mademoiselle Dudlay comme sociétaire. Aussitôt tous les membres du comité, MM. Got, Delaunay, Coquelin, Febvre, Worms, Mounet-Sully et Laroche envoyaient leurs démissions ; le ministre les acceptait, sans mot dire, et nommait un autre comité.

Ce fut une tempête dans un verre d'eau. Le public donna raison au ministre, qui avait cent fois raison. Mademoiselle Dudlay a depuis brillamment justifié ce petit coup d'État.

En 1887, le lendemain du jour où elle venait de déployer dans *Roxane* les qualités les plus sérieuses, j'écrivais au *Temps :*

« Ce que c'est pourtant que les préventions ! S'il était convenu que mademoiselle Dudlay est une grande artiste, on se pâmerait d'admiration à la voir dans *Roxane;* le public se précipiterait au bureau de location ; ce seraient des applaudissements et des rappels sans fin. Mais elle a par de lents efforts conquis sa place dans la tragédie ; on l'a vue monter peu à peu, sans brusques coups d'ailes, d'un vol régulier et paisible. On ne saurait jamais admettre aujourd'hui qu'elle soit ce qu'on appelle une artiste de tempérament. La vérité pourtant est qu'elle a des moments admirables. »

Mademoiselle Adelina Dudlay est, à l'heure où j'écris, dans tout l'éclat de sa beauté, de son talent et de sa renommée. Nous espérons que l'engagement tout récent de madame Tessandier permettra de remettre à la scène quelques-uns des chefs-d'œuvre classiques ; il y aura encore de beaux jours pour elles et pour la tragédie.

FRANCISQUE SARCEY.



TABLE

DES MATIÈRES DU TOME QUATRIÈME

TROISIÈME ANNÉE

LIVRAISON DU 1er OCTOBRE 1888

LIVRAISON DU 1er NOVEMBRE 1888

LIVRAISON DU 1er DÉCEMBRE 1888

FIN

Asnières. — Imprimerie Boussod, Valadon et C[ie], 2, avenue de Courbevoie.




GETTY CENTER LIBRARY
3 3125 00619 4118

